

UQAR

Université du Québec
à Rimouski

**Victor-Lévy Beaulieu, l'autorité, le pluralisme et les mots. La
fin de l'écriture nationale**

suivi de

Noir métal

(Roman)

Thèse présentée

dans le cadre du programme de doctorat en lettres

en vue de l'obtention du grade de Ph. D.

Par

© SÉBASTIEN CHABOT

Septembre 2024

Composition du jury :

Camille Deslauriers, présidente du jury, Université du Québec à Rimouski

Martin Robitaille, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski,

François Ouellet, codirecteur de recherche, Université du Québec à Chicoutimi.

Isabelle Daunais, examinatrice externe, Université McGill

Kateri Lemmens, examinatrice interne

Dépôt initial septembre 2022

Dépôt final le 30 septembre 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI

Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

À Marilyn Robidoux, qui a toujours su tenir le phare.

Avec toute ma gratitude.

À Nestor Turcotte, sans qui je n'aurais jamais compris ce que voulait dire être un père.

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier le FQRSC, volet Culture et société pour son soutien financier lors de la rédaction de cette thèse. Grand merci aussi à Camille Deslauriers pour ses précieux conseils et son aide toujours à propos. Merci également à Martin Robitaille pour sa lecture d'une première version du roman. Ses commentaires m'auront permis de mener à bien le projet de fiction. Merci tout spécial à François Ouellet pour m'avoir laissé m'appropriier ses essais qui hantent chacune des pages de cette thèse. Merci enfin à l'UQAR, mon alma mater, dans laquelle j'ai eu le très grand plaisir d'étudier et d'enseigner.

Je suis, par ailleurs, très conscient que cette thèse atypique fut déposée dans des circonstances exceptionnelles qui ont perturbé le travail des membres du jury. Je remercie encore l'UQAR, Camille Deslauriers, Martin Robitaille et Kateri Lemmens de me permettre de proposer un texte qui est, en partie, publié. Je connais les irritants qu'une telle situation a pu générer pour les membres du jury au nombre desquels se trouvent François Ouellet et Isabelle Daunais — que je remercie de même, chaleureusement, pour leur compréhension.

RÉSUMÉ

Cette thèse pose que l'écriture, dans un contexte où le Québec est pensé dans des structures politiques postnationales, place l'écrivain devant une aporie : il est ancré dans une langue et une culture, française et québécoise, qui est minée par des discours pluralistes qui ne cessent de chanter le métissage et l'abandon de cette même langue et culture. Déchiré entre l'enracinement et les injonctions au décentrement, l'auteur québécois crée dans une tension qui déstabilise son œuvre. Comme l'écrit Victor-Lévy Beaulieu : « Je sais trop que si le génie existe, il n'a rien à voir avec l'individu, mais tout à voir avec la société qui le porte et qu'il porte. » Autrement dit, si la collectivité ne se fonde plus sur elle-même, elle sombre dans la fatigue d'avoir à se tenir toute seule, sans appui. Ainsi, le créateur issu de cette communauté ressent forcément les effets délétères de cet être-au-monde collectif fragilisé. Inspirée des thèses de Michel Biron, d'Isabelle Daunais et de François Ouellet, cette réflexion pose que l'absence de maître littéraire empêche les écrivains québécois d'accéder à un imaginaire stable qui puisse raconter des aventures capables de rejoindre les lecteurs à l'international. La partie création de la thèse embrasse dans une fiction la collectivité québécoise réduite à une région; plus clairement, cet espace romanesque devient un lieu amplifié qui sert de décor à une mise en scène du dévoiement du destin québécois par le régime canadien. En fait, *Noir métal* est écrit dans la mauvaise conscience d'être d'une province soumise à une autorité extérieure qui, pour exercer son pouvoir, divise pour mieux régner (en postulant que le multiculturalisme, issu de la philosophie pluraliste, est une idéologie profondément clivante.) Les personnages du roman sont prisonniers d'un tyran qui fonde son pouvoir sur la richesse et une sorte d'ascendant spirituel – ce pouvoir, d'ailleurs, lui vient de son enrichissement par le biais d'un complot financier et politique. Ce sont les efforts combinés de deux hommes – l'un policier, l'autre artiste de musique sacrée – qui vont détruire l'autorité, voire la dictature, de celui qui se fait appeler le Général. En somme, le roman pose que pour sortir de la balkanisation pluraliste de la collectivité – qui la rend impuissante politiquement – il faut impérativement refonder l'autorité sur un ordre politique ancré, en haut, par un lien spirituel et, en bas, par un lieu physique possédé et habité.

Mots clés : Québec; Canada ; Identité ; Nationalisme ; Province ; Écriture ; Fiction politique ; Roman contemporain ; Victor-Lévy Beaulieu.

ABSTRACT

This thesis states that writing, in a context where Québec is conceived in postnational politic structure that leaves the writer to face an aporia: it is embedded in a language and a culture, French and québécois, undermined by pluralistic discourses that are constantly preaching the mixing and abandonment of this language and culture. Torn between the rooting and the shifting injunctions, the québécois writer creates surrounded by a tension that unsettles his work. As Victor-Lévy Beaulieu writes: I know for a fact that if the genius exists, it has nothing to do with the individual but everything to do with a society that carries him and that he carries. In other words, if a community can't be based on itself, it drowns into the fatigue of having to stand up by itself without any help. Thus, the creator from this community necessarily feels the harmful effects of this weakened collective being-in-the-world. Inspired by the thesis of Michel Biron, Isabelle Daunais and François Ouellet, this text postulates that the absence of a literary master prevents Quebec writers from reaching a constant imaginary able to tell adventures that meets international readers. The creative part of the thesis brings fiction into the Quebec community down to one area, more specifically this fictional space becomes a hot spot that serves as a stage to the rerouting of Quebec's destiny by the Canadian system. In fact, "Noir metal" is written with the bad conscience of being a province submitted to an external authority that uses its power to divide and conquer (postulating that multiculturalism from the pluralistic philosophy is a deeply cleaving ideology). The characters from the novel are prisoners of a tyrant that bases his power upon wealth and some sort of a spirit ascendant – moreover, this power comes from his enrichment through a financial and political conspiracy. It is with the joint efforts of a police officer and a sacred music artist that they will destroy the authority, perhaps the dictatorship, from the one who calls himself "le Général". In other words, the novel postulates that to get away from the pluralist balkanization of the community – which makes it politically powerless – we must reform the authority in an anchored political order by a spiritual connection at the top and by an owned and inhabited physical location at the bottom.

Keywords: Quebec; Canada; Identity; Nationalism; Province; Writing; Political fiction; Black metal; Contemporary novel ; Victor-Lévy Beaulieu.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. UN MONDE SANS PÈRE EST UN MONDE IDYLLIQUE

1) Sur quatre essayistes	11
2) Prise en charge de la question nationale	14
3) L'écriture sans maître.....	19
4) L'inconscience dans l'idylle	24
5) Écrire depuis l'absence du père.....	30
6) Une tentative réussie d'accéder à la paternité littéraire	36
7) Où nous en sommes	40

II. DE L'AUTORITÉ À LA NATION CIVIQUE EN PASSANT PAR LE PLURALISME

1) Pour une courte définition de l'autorité.....	46
2) Le pluralisme : une mise à l'épreuve de l'autorité	51
3) De Groulx à Seymour	55
4) Le proprement québécois	59

III. L'ÉCRITURE PROVINCIALE

1) Retour du refoulé, ou quand la nation ne passe pas	64
2) Langues et cadres nationaux.....	73
3) Le franglais communautaire contre le français national.....	78

IV. BOUDER AVEC VICTOR-LÉVY BEAULIEU

1) Écrire dans le déni	87
2) Au coin, avec le plus boudeur des écrivains.....	94
3) Chabot fils de Beaulieu fils de Ferron.....	100
3.1) Beaulieu fils de Ferron	100
3.2) Chabot fils de Beaulieu	105
4) « De nos jeunes sont si seuls » à me voici donc seul	111
4.1) Polémique Beaulieu Poitras.....	111
4.2) <i>Les Poulets sans plumes</i> comme rupture générationnelle	118

V. NOIR MÉTAL, OU POURQUOI ÉCRIRE UNE 5^e RÉPONSE

1) Première leçon définitive.....	124
2) La Matapédia, comme province du pays vlbien	127
3) Le Général Knut : l'autorité autoritaire.....	134
4) Les deux fils.....	139
4.1) Sebastian.....	139
4.2) Chabâ.....	143

CONCLUSION : TOUT EST À REFAIRE

OU LE POURQUOI D'UNE DYSTOPIE	148
-------------------------------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	163
---------------------	-----

INTRODUCTION

La carte du pays à redessiner autrement qu'en noir. Des politiciens à élire autrement qu'en caricature démocratique. Ce semblant de nation, nébuleuse, spiraloïde, défaisant même le bien bâti puisque si schizophrènes et hystériques nos corps privés d'esprit. Nous faisons de nous tous des exilés intérieurs, nous pourrissions par en-dedans sans même nous en rendre compte. Si laids, si courte notre vue, si gros le nez, si plein de noms d'hôpitaux le territoire, comment y marcher droit et longtemps sans pharmacie devant et derrière soi?

Victor-Lévy Beaulieu, James Joyce, L'Irlande, le Québec, les mots¹

Et si c'était dans l'épuisement d'une question que plus personne ne se pose qu'il faille trouver, paradoxalement, une réponse à cette interrogation : d'où vient donc cette impression de tourner en rond dans la Belle province² ? Qui n'a pas le sentiment que le Québec dégringole, à grande vitesse, dans ce pays canadien qui se vante d'être sans « core identity³ » ? Comment ne pas voir dans la mise au rancart de l'option souverainiste, une volonté de rester là, bien au chaud, dans le statu quo constitutionnel ? Ces gens du pays ont décidé de demeurer des minoritaires, des locataires de leur territoire et se perçoivent de plus en plus comme un groupe parmi tant d'autres, appuyant par défaut le projet multiculturaliste canadien. La nature politique a horreur du vide. Une nation abandonnée par ses forces vives verra les espaces laissés vacants comblés par les forces vives d'une autre entité. Le programme postnational canadien, dirions-nous libéral canadien, remplace le programme républicain laïc québécois, porté traditionnellement par le Parti Québécois, et ce contexte politique, du moins le croyons-nous, ne peut pas ne pas avoir d'influence sur la culture produite dans notre « province éternisée ». Notre statut politique est le palimpseste sur lequel nous écrivons notre littérature nationale.

¹ Victor-Lévy Beaulieu, *James Joyce, l'Irlande, le Québec et les mots*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2006, p. 25-26.

² « Nous tournons en rond dans la servitude en discourant sur la liberté. » Jean Bouthillette, *Le Canadien français et son double*, Montréal, Éditions de L'Hexagone, 1972, p. 91

³ Charles Foran, « The Canada experiment: is this the world's first 'postnational' country? », *The Guardian*, [En ligne], mis en ligne le 4 janvier 2017, page consultée le 26 septembre 2024, URL : <https://www.theguardian.com/world/2017/jan/04/the-canada-experiment-is-this-the-worlds-first-postnational-country>.

Certes, les nations peuvent exister sans état, mais elles n'existent que comme espace de références partagées. Elle ne se pose pas sur terre avec des institutions, des frontières, une banque centrale, un parlement souverain, etc. Pour le dire avec les mots de Victor-Lévy Beaulieu, nous sommes, « au Québec, dans ce petit État équivoque qui ne peut trouver ses appuis dans l'Histoire, sinon pour se percevoir comme colonisé, ce qui ramène tout de suite la notion d'absence et celle de l'immobilité⁴. » Posée en ces termes, la nation comme objet de réflexion et de création se trouve minée par « l'absence » et « l'immobilité ». Absence d'institution, nous l'avons dit, mais absence tout court qui loge au cœur de notre identité. Pas étonnant — mais cette fois j'extrapole — que les productions culturelles créées par des artistes québécois soient en quelque sorte marquées du sceau de l'inertie, puisque de l'absence ne peut naître le mouvement.

En fait, si on précise la question de départ, on peut se demander pourquoi les productions culturelles québécoises contemporaines ne font pas écho, ou si peu, à ce malaise d'être de nulle part, dans un cadre politique décidé de plus en plus par d'autres ? Comment peut-on continuer à écrire dans une société qui refuse d'être son propre référent ? Comment ne pas être épuisé à l'idée de bâtir une œuvre québécoise qui ne sera jamais totalement terminée, parce qu'il lui manquera toujours quelque chose ? Enfin, le fait que le nombre de Canadiens français et de Québécois⁵ périlite ne coupe-t-il pas l'élan vital des créateurs issus de ces populations ?

Poussons encore d'un cran en posant un constat brutal : et si la voie d'avenir de l'écrivain québécois était de régresser à son identité canadienne-française, avant que de se constituer canadien, et de devenir enfin un véritable « écrivain national » appuyé par une société aux institutions politiques ayant assurées la verticalité de sa culture ? Il faudrait donc en finir avec cette idée de l'écrivain québécois n'existant que comme écrivain d'une

⁴ Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur Melville*, dans *Œuvres complètes, Tomes 15, 16 et 17*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 1997, p. 18-19.

⁵ Charles Castonguay, « Les faits sont têtus monsieur Auger », *L'Aut'journal* [En ligne], mis en ligne le 30 avril 2018, consulté le 26 septembre 2024, URL : <http://lautjournal.info/20180430/les-faits-sont-tetus-monsieur-auger>.

communauté francophone parmi d'autres qui ne sera jamais qu'un en deçà culturel dans le grand ensemble canadien. Caricaturons : et si l'avenir de la littérature québécoise était de se métamorphoser en une littérature canadienne, de langue anglaise, produite dans la « province of Quebec with a French taste » ?

En ce sens, attardons-nous au cas de Yann Martel. Cet écrivain apparaît comme le prototype même de l'artiste au cheminement identitaire qui débouche vers la sortie de la communauté francophone (et québécoise). Désencombré du poids d'une langue surdéterminée historiquement, cet auteur écrit en anglais et participe à cette « culture pancanadienne [qui] est une évasion hors de notre québécity [...] délestée de cette solidarité qui fonde les cultures nationales⁶. » Yann Martel accepte son statut de minoritaire et se fond dans le grand tout canadien en s'adressant à la majorité, dans sa langue : l'anglais. Il s'agit d'une forme d'assimilation consentie qui désengage la part identitaire francophone (ou québécoise) de la politique. Yann Martel n'assume pas sa nationalité francophone (et québécoise) dans son écriture, il choisit d'écrire à partir d'une nationalité pancanadienne qui participe de cet universalisme anglo-saxon. C'est un point de vue.

En voici un autre qui dessine un portrait virulent de ce même auteur autolégitimé canadien :

[*The life of Pi*] s'est vendu à 6 millions d'exemplaires. Ce qui étonne, c'est que tant de lecteurs aient aimé le coaching ésotérique et le prosélytisme caritatif de ces aphorismes fauves et de ces soutras infantiles sur la *meaning of life*. [...] S'il aime se dire "né au Québec", le gentilé "québécois" ne franchit jamais les lèvres de ce "canadian writer" qui vit désormais à Regina, ville dont il acclame ingénument "la fabuleuse vitalité et la fantastique animation"⁷.

Pour l'auteur de cette citation, le choix esthétique-politique de Martel constitue une forme de trahison qui se paye par la superficialité même de l'œuvre de l'écrivain, comme si le fait d'écrire en dehors de sa nationalité véritable grevait l'écriture au point de condamner à un universalisme de pacotille. C'est parce que Martel choisit délibérément de ne pas être singulier, en s'enracinant dans sa condition ontologique, qu'il ne peut accéder à

⁶ Jean Bouthillette, *Le Canadien français et son double*, ouvr. cité, p. 62.

⁷ Maxime Blanchard, *Le Québec n'existe pas*, Montréal, Varia, coll. « Proses de combat », 2017, p. 187.

l'universalité. Maxime Blanchard nous dit aussi, dans ce portrait de Martel, à quel point, il exècre ceux pour qui la nationalité québécoise ne saurait accéder à l'international ; né au Québec, Martel est désormais un « canadian writer » qui a dégringolé de Québécois, à Canadien français pour terminer en Canadian.

Bien entendu, le travail de Yann Martel, et les jugements de Maxime Blanchard sont instrumentalisés, ici, pour faire ressortir deux points de vue contrastés sur la manière de prendre ou non en charge la situation politique du Québec. À ces exemples, on pourrait ajouter le constat que pose Victor-Lévy Beaulieu sur la carrière de Jack Kerouac qui constitue, pour lui, l'exemple type du Canadien français qui porte un héritage inutile, transporté comme une malédiction. Kerouac n'est pas dans une entreprise aussi consciente que Martel sur sa volonté de se fondre dans une identité autre, ni aussi affirmé que VLB dans sa volonté de se constituer soi. Kerouac est, simplement, l'exemple parfait du Canadien français inconsistant. Cela amène VLB à qualifier son entreprise littéraire de naufrage, allant jusqu'à écrire que Kérouac est le « meilleur romancier canadien-français de l'impuissance⁸ » parce qu'il a complètement capitulé sur le plan identitaire pour mieux se noyer dans l'Amérique anglo-saxonne. Sorte de Celine Dion avant l'heure, il a construit un pan entier de la culture américaine, en refoulant ce qu'il était au plus profond de lui. (Il ne s'agit pas de comparer qualitativement les deux œuvres, mais bien d'illustrer à quel point les frontières québécoises tamisent les scories identitaires de ceux qui veulent enrichir les cultures savantes et populaires des voisins.)

Ma réflexion s'appuie sur la conviction qu'il semble impossible d'écrire « vrai » en dehors des paradigmes imposés par notre situation politique qui est aussi existentielle. Gaston Miron écrit, d'ailleurs, dans le texte « Un long chemin » qu'il y a un impératif fondamental : « être-au-monde, selon une culture, c'est-à-dire une ontologie ». Immédiatement après, il ajoute : « En général, dans une nation et une société formée, ce

⁸ Victor-Lévy Beaulieu, *Jack Kerouac : un essai-poulet*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 1996 [1972], p. 185.

choix est une donnée naturelle ; sa remise en question n'affecte que des cas individuels⁹. » L'essentiel de cette thèse entend proposer une réflexion sur ce que Miron affirmait déjà, voilà une cinquantaine d'années. La partie création, le roman *Noir métal*, a été écrit avec une posture qui, encore une fois, s'inspire du même Miron précisant que « ce n'est pas le nationalisme qui importe, c'est la conscience nationale ; celle-ci ne peut être vivifiée qu'aux sources d'une culture nationale¹⁰ ». Il est primordial de prendre acte de ce que nous sommes collectivement pour écrire ; on peut, certes, le faire sans se soucier de cette donnée, mais jusqu'où pourrons-nous aller dans la profondeur, dans la verticalité, dans l'exploration d'une condition humaine totale si, dès le départ, on refuse, oublie, nie, ignore l'aspect ambigu de notre condition politique ? En somme, y a-t-il un prix culturel à payer pour ne pas être indépendant politiquement ? Si l'indépendance est la seule façon d'assurer la pérennité du français en Amérique du Nord et que cette indépendance n'a pas lieu, de quoi parlera la littérature francophone d'ici, à qui s'adressera-t-elle et, ultimement, sera-t-elle autre chose qu'une manifestation folklorique d'un peuple inoffensif ?

On pourrait objecter que ce type d'analyse portera sur des problématiques désuètes, dans une époque où la question identitaire québécoise est « réglée ». Convertis aux vraies affaires que sont les questions environnementales, les flux migratoires, et les problématiques sociétales, comment comprendre ces enjeux qui réactivent des catégories d'analyse désuètes, comme l'indépendance, l'autorité et la nation ? Toutes ces notions ne semblent plus opératoires, pire elles sont frappées d'interdits dans certains cercles politico-médiatiques. On a l'impression que l'intelligentsia est terrorisée par ce que le peuple pourrait faire de ces notions s'il lui prenait la fantaisie de les réinvestir. D'ailleurs, l'élection de Donald Trump en 2016, le Brexit, la fièvre indépendantiste de l'Écosse et de la Catalogne : tous ces phénomènes, condamnés de manière quasi unanime dans les médias de masse, n'ont-ils pas en commun une volonté de régir le politique avec les notions

⁹ « Un long chemin » dans Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Éditions Typo, 2000, p. 193.

¹⁰ Gaston Miron, « Un long chemin », *L'homme rapaillé*, ouvr. cité, p. 193.

d'enracinement, d'histoire et de patriotisme¹¹ ? Le peuple ne serait-il pas en train de sermonner ses intellectuels cosmopolites ?

On parle de plus en plus de souverainisme en Europe pour faire barrage à l'uniformisation culturelle et marchande (toujours reliées) des différents peuples de ce continent. Au Québec même, la question du souverainisme semble être l'éléphant dans la pièce : plusieurs environmentalistes ne semblent pas comprendre que le meilleur moyen d'empêcher les sables bitumineux albertains de transiger sur le territoire Québécois consisterait à ériger une frontière dans la rivière des Outaouais. Ou encore à Québec Solidaire, lorsqu'il est question d'instaurer un train de grande vitesse entre Montréal et Québec, on oublie que les voies ferrées appartiennent d'abord au gouvernement canadien et que si les priorités de transport ne sont pas les mêmes dans le reste du pays, ce projet ne verra jamais le jour. Sans oublier, bien sûr, la gestion du trafic maritime sur le fleuve Saint-Laurent, ou l'aménagement de ses berges ; combien de Québécois comprennent que ce cours d'eau ne leur appartient pas ? L'amnésie va bon train. Le maître chez nous fait place à un docile locataire sur son quant-à-soi.

Une fois encore, on pourrait faire remarquer que la part subjective de cette réflexion est par trop visible, mais l'objet même de cette réflexion porte sur une vision de la littérature québécoise, sur sa raison d'être, sur son inscription dans un peuple absent de la grande scène du monde, bref il s'agit de voir s'il est vrai que la littérature nationaliste (celle née au tournant des années 1960) est bel et bien « terminée ». Doit-on véritablement passer à autre chose, s'ouvrir davantage sur le monde, se « yannmartelliser » et ne plus problématiser la société québécoise, vidée complètement de son historicité ? Peut-être est-ce la voie à suivre, car qui ose encore se définir comme un écrivain nationaliste ?

¹¹ Ces notions renvoient évidemment au populisme qui revient en force dans les discours politiques de certains politiciens. En voici une définition succincte : « Le populisme s'appuie sur la prétention que le peuple est fondamentalement "bon" et "sain" et qu'il aurait été trompé ou trahi. Le populisme prend souvent un caractère moralisateur, lié à une symbolique "nostalgique" de retour à la "vérité profonde" ou de redressement national par une osmose directe (sans intermédiaire) entre un chef et son peuple. » Voir article « Populisme » sur le site <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?idictionnaire=1683>, consultée le 26 septembre 2024.

Même ceux qui incarnèrent un temps cette littérature du pays se sont détournés de cette question : Michel Tremblay¹², non seulement ne croit plus à la souveraineté, mais en plus, il fut l'un de ceux à s'être plongé dans la littérature de l'intimité qui a émergé au tournant des années 1980, comme pour marquer le passage des rêves collectifs au mirage de l'intimité¹³. Marie-Claire Blais, de même, qui porta un temps une vision proprement québécoise, s'est consacrée, jusqu'à son décès, aux êtres de la marge, dans une Amérique enfiévrée¹⁴. Il ne reste que Victor-Lévy Beaulieu, mais même lui semble vaciller dans ses convictions, comme s'il constatait que, pour le Québec, la figure de l'écrivain national n'avait plus la moindre importance. Pour s'en convaincre, il faut relire la déclaration qu'il fit en mars 2008, lors du lancement de son roman *La Grande Tribu* :

[S]'il fallait que j'en vienne définitivement à la conclusion que je me suis véritablement trompé, je ferai ce que symboliquement je vais faire aujourd'hui : brûler dans mon poêle à bois non seulement *La grande tribu*, *c'est la faute à Papineau*, mais tous les ouvrages que j'ai écrits. Je ne veux pas me survivre juste pour moi-même. Je sais trop que si le génie existe, il n'a rien à voir avec l'individu, mais tout à voir avec la société qui le porte et qu'il porte¹⁵.

Voilà où nous en sommes et voici le point de départ de cette réflexion qui se veut une tentative de sauvetage bien modeste des intuitions de travail de VLB. Pour céder à la formule, il faut bien que quelqu'un s'interpose entre cet écrivain immense et le bûcher où

¹² « Lorsqu'on lui demande s'il croit toujours à la souveraineté, c'est sans hésitation que le dramaturge lance cette réponse sans appel : « Non. C'était un beau rêve et il ne faut pas rire de ses rêves, mais tant et aussi longtemps que l'économie sera placée en première place, on ne fera jamais la souveraineté. » « Michel Tremblay dit ne plus croire à la souveraineté », *Le Devoir* [En ligne], mis en ligne le 10 avril 2006, consultée le 26 septembre 2024 <https://www.ledevoir.com/non-classe/106469/michel-tremblay-dit-ne-plus-croire-a-la-souverainete>

¹³ Voir Daniel D. Jacques, *La fatigue politique du Canada français*, Montréal, Boréal, 2008, p. 29 : « Au tournant des années quatre-vingt, alors que, ici comme ailleurs, l'idéalisme laissait place à plus de réalisme, voire au cynisme affiché, la dimension collective et proprement politique de la figure de l'artiste engagé s'est étiolée, ce qui a ouvert la voie à une exploration, toujours plus diversifiée, de la singularité du moi. »

¹⁴ Que l'on pense à son grand cycle romanesque « Soifs ».

¹⁵ Victor-Lévy Beaulieu, « Ce n'est plus la faute de Papineau », *L'aut'journal*, [En ligne], mis en ligne le 1er mars 2008, consulté le 18 septembre 2022, URL : <http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=3278&noj=267&imprimer=html>.

il se promet de sacrifier ses œuvres à la nouvelle humanité québécoise, évoluant hors du monde des anciens Dieux.

Cette entreprise de réactualisation d'un héritage menacé passe d'abord par la compréhension de la généalogie d'un état apparenté à la nouvelle fatigue culturelle québécoise qui pourrait se résumer par une impression de « tourner en rond ». C'est ici que je dois beaucoup aux travaux de quatre essayistes qui sont présentés dans la première partie du présent document. Il s'agit des œuvres de Jacques Pelletier, de Michel Biron, d'Isabelle Daunais et de François Ouellet.

Dans le deuxième chapitre de cette réflexion, je vais présenter le concept d'autorité, telle que pensée, entre autres, par Alexandre Kojève. Il s'agit, en fait, de comprendre que, par essence, l'autorité est une forme de soumission volontaire qui ne s'impose pas, à moins d'être dénaturée. Il est aussi question, dans ce chapitre, de l'idéologie pluraliste qui mine toute forme d'autorité verticalisée et qui a tendance à faire disparaître l'Autre dans un même que Soi qui confine à l'insignifiance.

Je reviens, au chapitre trois, sur la situation politico-existentielle du Québec, pour montrer que si l'autorité n'est plus une notion opérante dans notre société, cela a des conséquences sur notre manière d'écrire. Plus précisément, écrire provincial, c'est écrire sous le regard d'un autre *Canadian* qui fausse, comme le rappelait déjà Jean Bouthillette dans les années 1970, le rapport à eux-mêmes des Québécois. À travers quelques exemples patents, il est montré que certains complexes typiquement présents dans des sociétés sous tutelle créent des retours du refoulé parfois surprenants... Quatrièmement, et malgré l'apparente « ringardise » de la question nationale comme catégorie d'analyse et comme élément structurant d'une démarche d'écriture, j'explique pourquoi je décide de suivre Victor-Lévy Beaulieu, au risque de « bouder » avec lui. Je me donne VLB comme père littéraire pour parvenir à dépasser mon soliloque d'écrivain, dans un dialogue passionné et houleux avec son œuvre, qui me sert de tremplin pour accéder à ma propre création.

Finalement, comme il s'agit d'une démarche de recherche création, je vais présenter les éléments du roman *Noir métal* qui incarnent certaines avancées théoriques que j'ai dégagées. Ultimement, j'en viens à me demander s'il est encore possible d'écrire national, c'est-à-dire de prendre acte de la situation politique réelle du Québec pour en montrer, par et dans la fiction, les implications existentielles réelles. Écrire dans une province gardée sous tutelle par une nation fondamentalement autre par la langue, la culture et l'histoire doit bien entraîner des conséquences sur la littérature. Après tout, n'est-elle pas l'objet par excellence de l'introspection d'un étant identitaire ? Si tel est le cas, j'espère que mon roman *Noir métal* est parvenu à dire quelque chose de neuf sur ce pays aussi réel que flou qui est le nôtre.

I. Un monde sans Père est un monde idyllique

1) Sur quatre essayistes

Posons d'abord cette évidence : toute entreprise artistique doit se fonder sur l'introspection sincère et une recherche d'authenticité totale, amenant l'artiste à tenir compte de toutes les dimensions de sa condition pour arriver à soi : ce centre duquel part la création ou, pour le dire comme Hubert Aquin : « Plus on s'identifie à soi-même, plus on devient communicable, car c'est au fond de soi-même qu'on débouche sur l'expression¹⁶. » Écrit dans l'esprit de « La fatigue culturelle du Canada français », ce qu'Aquin affirme, en substance, c'est que l'artiste qui crée au Québec, qui tente de se rendre communicable, doit forcément le faire en tenant compte de la situation politique dans lequel il baigne, puisque — il l'énonce juste avant — les grands auteurs « ont écrit dans leurs pays des œuvres universelles parce qu'enracinées ». Comme Victor-Lévy Beaulieu après lui, Aquin ne peut concevoir la création artistique autrement que comme la cristallisation de l'identité collective. L'écrivain nationaliste est, par nature, hypersensible au rapport qu'il entretient avec sa communauté d'appartenance. Étant donné que le statut du Québec fait problème, comme nation enclavée dans une nation réelle, l'écrivain sensible au national trouvera forcément en lui des séquelles de ce statut problématique.

Dans les années 1960 et 1970, l'artiste dévoilait l'aliénation collective à travers son propre travail et l'être québécois était explicitement mis en question dans tous les domaines de la création. Or, de nos jours, rares sont les écrivains qui placent explicitement au cœur de leur travail la situation ontologique des Québécois. Et pour cause : la mondialisation informe un usage différent des frontières — pensées plutôt comme limites de sphères d'influence politiques — obligeant à une redéfinition des espaces collectifs. Le citoyen d'une nation, dès lors, se voit redéfini d'une manière plus large : être un Québécois dans l'ensemble nord-américain, par exemple.

Au Québec, ces appels au dépassement de la nation trouvent un formidable écho grâce, entre autres, à l'amplification médiatique qui sert, qu'on le veuille ou non, le projet

¹⁶ Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », dans *Mélanges Littéraires II. Comprendre dangereusement*, Montréal, BQ, 1995, p. 100 - 101.

politique canadien qui s'apparente au postnationalisme. Derrière ces injonctions « à passer à autre chose » se cache l'incapacité à surmonter l'existence même des Québécois. Voilà qui explique, en partie du moins, l'absence d'artiste ouvertement engagé dans une démarche qui actualiserait la nation québécoise. Tout comme le reste de la société, les écrivains, pour parler de littérature, semblent véritablement être rendus « ailleurs ». Mais justement, où sont-ils ? D'où parlent-ils ? Le Québec serait-il rendu si loin dans l'acceptation passive de son état qu'il ne faille tout simplement plus tenir compte de notre appartenance pour être communicable ? Rien n'est moins sûr. Il faudrait plutôt se demander pourquoi nous ne thématisons plus le rapport problématique du Québec avec la politique réelle, surtout il faudrait se demander si personnellement nous n'entretenons pas le même rapport problématique avec la réalité.

Il semble que nous ne creusons pas assez loin dans la douleur d'être des demi-citoyens dans le monde à cause, justement, de notre appartenance à un demi-état. On pourrait même affirmer que si le Québec peut briller dans le domaine de la culture populaire¹⁷, c'est d'abord et avant tout parce que les artistes d'ici creusent un ailleurs éloigné de la souffrance d'être de nulle part ; cet ailleurs décentré qui est d'une insoutenable légèreté ontologique. La culture populaire effleure l'être. Le Cirque du Soleil jongle avec les grands thèmes occidentaux qui vont de la genèse, en passant par la vie et la mort, mais il ne fait que les « spectaculariser » dans des plumes et des paillettes qui s'exportent facilement parce que ces thèmes sont réifiés en bibelots philosophiques abordables.

Si l'écriture est affaire de totalité ontologique, il est impératif de problématiser « le fait d'appartenir au Québec » sous peine d'oublier une part de l'identité qui laissera un trou

¹⁷ Comme d'ailleurs l'écrit bellement Isabelle Daunais : « Alors que les productions des arts du spectacle circulent avec succès sur toutes les scènes de la planète et qu'elles sont reconnues comme parfaitement en phase avec leur domaine (si elles n'en sont pas les modèles), les œuvres des arts majeurs ne sont pratiquement d'aucune incidence, ne sont considérées importantes ou marquantes par personne au sein de ce qu'on peut appeler avec Milan Kundera le « grand contexte » ou le contexte supranational de ces arts. » Isabelle Daunais, *Le roman sans aventure*, Montréal, Boréal, 2015, p. 7.

au cœur de l'écrit. Ce trou qui est difficile à cerner et à définir, mais qui pourtant pose la question de ce qui « cloche avec la littérature québécoise¹⁸ ».

Michel Biron, Isabelle Daunais, mais surtout François Ouellet sont trois essayistes qui ont tenté d'identifier ce mal-être autour duquel se structurent les œuvres littéraires québécoises. Pour le premier, si la littérature d'ici n'a pas la force qu'elle devrait avoir, en termes de rayonnement dans le monde, mais aussi en tant que fondement de l'identité nationale, c'est parce que les écrivains québécois, Biron pense à Saint-Denys-Garneau, Ferron et Ducharme, se voient d'abord comme des amateurs pratiquant le « loisir littéraire » planqués dans des endroits sécuritaires. Dans des termes différents, Isabelle Daunais voit dans cette absence d'autorité littéraire une forme de prolongation de l'idylle de l'enfance qui grève la portée des œuvres produites ici. François Ouellet, pour sa part, montre que cette idylle en dehors des maîtres témoigne d'abord d'une immaturité collective qui se perpétue de génération en génération.

À ces essais, s'ajoutent les ouvrages de Jacques Pelletier qui occupent une place particulière dans ma réflexion. Ils me servent moins à construire ma posture essayistique qu'à enrichir ma compréhension d'œuvre d'écrivains qui ont su incarner la question nationale à même leur fiction. Les lectures pénétrantes de Pelletier m'ont permis d'entrer en résonance avec des œuvres estimées — dont celles, surtout de VLB — qui nourrissent mes recherches en création littéraire.

Comme cette réflexion doit beaucoup à ces auteurs, il n'est pas inutile de s'attarder au détail des analyses mises au point dans certains de leurs livres.

¹⁸ J'emprunte cette formulation à Kevin Lambert qu'il utilise dans un article publié en ligne. Kevin Lambert, « Qu'est-ce qui cloche avec la littérature québécoise ? », *Captures* [En ligne], vol. 7, n°1 (mai), dossier « Hypothèses critiques et littérature québécoise. Une mise à l'épreuve », consulté le 26 septembre 2024, URL : <https://revuecaptures.org/node/5678/>

2) Prise en charge de la question nationale

Avant de présenter les réflexions de Biron, Daunais et Ouellet qui gravitent autour de la maturité et de l'idylle, je dois rendre compte de l'ouvrage *Le roman nationaliste* de Jacques Pelletier, paru en 1991. Cet essai m'a permis de cerner ce qu'est une écriture « nationalement consciente », puisque Pelletier parvient à montrer comment chez Jacques Godbout, Victor-Lévy Beaulieu et André Major le concept de nation peut constituer un enjeu du récit.

Lors de son analyse du roman *Blanche forcée* de VLB, Jacques Pelletier glisse que Beaulieu a voulu « créer une mythologie, un univers imaginaire dans lesquels la collectivité québécoise pourrait tout à la fois se reconnaître et se retrouver¹⁹ ». Cette préoccupation de Beaulieu sonne comme une injonction à créer une littérature qui puisse fédérer les différents groupes qui composent la nation québécoise. Or, comme l'observe Jacques Pelletier dans son analyse du roman *Les Têtes à Papineau* de Jacques Godbout, il semble impossible de « faire œuvre nation » dans un Québec qui, en 1981 déjà, ressentait avec acuité le schisme au cœur de son identité. Pelletier écrit sur le personnage écrivain de Papineau :

S'il n'est pas possible d'écrire, c'est que l'individu Papineau est partagé, scindé, clivé, qu'il est traversé, pénétré, travaillé par deux cultures (la française et l'américaine) qui s'opposent, qui n'arrivent pas à opérer une synthèse, qui s'affrontent à l'intérieur de la phrase elle-même, rendant du coup tout projet d'écriture problématique : l'hybridation textuelle trouve ses fondements dans la bâtardise dont s'accommodent mal les « têtes ». (LRN, p. 51-52)

La publication du roman de Godbout correspond à la période qui suit le premier référendum sur l'indépendance du Québec. La sensation d'être québécois, sans être canadien dans un environnement nord-américain, déchirait les intellectuels. Godbout a créé un être bicéphale culturel incapable de pratiquer le métier d'écriture. Comment, en effet, être total dans la production d'une œuvre synthèse, lorsque nous sommes comme Québécois, éparpillés en notre être collectif. De bicéphale à l'époque de ce roman de Godbout, ne sommes-nous pas devenus des hydres aux innombrables têtes qui portent, chacune, le visage des différentes

¹⁹ Jacques Pelletier, *Le roman nationaliste*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Essais critiques », 1991, p. 135. Désormais, les références à cet ouvrage se feront ainsi : (LRN, no de page).

communautés qui composent la société actuelle ? Toute ma réflexion tourne autour de cette question.

C'est par l'écriture de romans que j'ai senti que mon travail de romancier participait d'une recherche non plus seulement esthétique, mais également ontologique. En écrivant, il apparaissait que mes livres incarnaient un flou identitaire typiquement québécois. Suivant les analyses de Pelletier, on constate que dans *Salut Galarneau*, Godbout fait aussi accéder son personnage à une conscience supérieure par l'écriture :

L'écriture, elle, par définition, implique réflexion et, par là même, conduit souvent à la révolte contre l'état de choses existant [ici, le fait d'être un Canadien français colonisé] ; c'est le parcours qu'accomplit François Galarneau, passant d'une sorte de consommation immédiate, instinctive, primaire de l'existence sans véritable réflexion (se situant dans le moyen et le long terme) à une prise en charge plus consciente et délibérée de son destin. (LRN, p. 75)

L'écriture est une révolte contre un état de fait constaté et contesté par l'écriture, comme si écrire consistait à corriger une situation douloureuse, comme celle de vivre en colonisé. Double mouvement de l'écriture où la prise de conscience précède l'action corrective. L'écrivain, au Québec, n'est pas d'un pays réel, n'est pas implanté dans le réel, dans des institutions balises de son espace existentiel. Godbout ne creuse pas tant cette question, il ne fait que constater la situation. Pelletier, d'ailleurs, montre l'évolution de Godbout et retrace, dans ses autres romans, les mises en forme du discours changeant sur la nation québécoise. C'est un travail remarquable que je me propose de bonifier en empruntant aux théories sur le pluralisme et sur l'autorité pour comprendre ce qui se cache derrière la manière actuelle de percevoir la question nationale.

D'une certaine façon, Jacques Godbout fut un prophète en son pays lorsqu'il écrivit que notre condition nationale finira toujours par teinter nos productions culturelles. Toujours dans le même essai, Pelletier cite le romancier :

Godbout pense à cet effet que la littérature québécoise, compte tenu du contexte dans lequel elle s'écrit, demeurera toujours plus ou moins immergée dans la problématique nationaliste. « Cela me semble inévitable, écrit-il [...]. [L]e fond, les grands sujets, les thèmes resteront patriotiques, puisque notre langue se cherche une patrie justement, et que de toute façon, le *fond* échappe toujours aux auteurs, étant un effet de structure. » (LRN, p. 93)

Il ne s'agit pas tant d'instrumentaliser la fiction pour créer un roman nationaliste, ou à thèse nationaliste, que de laisser émerger les problèmes de la nation. Godbout laisse entendre qu'une œuvre réussie laissera toujours émerger la condition politique québécoise.

À propos des *Têtes à Papineau*, d'ailleurs, Jacques Pelletier écrit que le projet de Godbout, par sa symbolique trop évidente, en vient à nuire au projet esthétique du roman :

si bien qu'il s'agit peut-être du roman le moins réussi de Godbout dans la mesure où le romanesque apparaît trop directement asservi au projet politique, au point qu'on serait fondé d'y voir un piétinement, sinon une *régression* révélatrice de la conjoncture confuse, désenchantée et morose qui a suivi le référendum de mai 1980. (LRN, p. 49)

Pelletier établit un lien entre l'œuvre de Godbout et la réalité pour montrer que l'une est le miroir de l'autre. La vie nationale morose ne permettrait, donc, que l'émergence d'œuvres « moins réussies ». L'état québécois, bien qu'asservi au gouvernement fédéral, offre un visage et un semblant de gouvernement autonome aux citoyens. Nous avons, aujourd'hui encore, un état « moins réussi » et peut-être faut-il se demander si la littérature québécoise actuelle est, elle aussi, « moins réussie ».

Pelletier, sur ce point, offre une réflexion éclairante. Dès que le politique se charge de la nation, les écrivains peuvent se libérer — et c'est déjà ce qu'affirmait Jacques Ferron — des questions qui tournent autour de notre condition historique :

La génération de *Liberté*, d'une certaine manière, et bien qu'elle ne se situe pas sur le terrain explicitement partisan, a trouvé avec l'apparition du PQ un « répondant » politique. Certains de ses rédacteurs ont milité dans le RIN et sont donc fort heureux de voir le nationalisme pris en charge par des hommes politiques responsables et crédibles. (LRN, p. 73)

À l'époque de l'effervescence politique des années 1960 et 1970, les écrivains s'intéressaient à la question nationale, il la portait dans leurs œuvres, en faisaient une thématique structurante. Nous étions dans la littérature du pays, comme le spécifient la plupart des anthologies de littérature québécoise destinées aux étudiants collégiaux. Or, n'est-ce pas justement cette prise en charge par le politique qui a sécurisé les écrivains et qui leur a fait croire qu'ils pouvaient se prendre pour des artistes d'un pays réel, alors qu'ils n'étaient, de fait, que des citoyens d'un demi-état, d'un demi-lieu, d'un espace qui a un pied dans le réel et un autre dans l'imaginaire ? Nous ne sommes que demi-réels, tentant

de construire des mondes imaginaires contre les écrivains internationaux qui placent, sur la scène littéraire mondiale, des œuvres complètes parce qu'écrites par des hommes et des femmes « pleinement réels » jusque dans leur citoyenneté.

À la fin de son ouvrage, Pelletier analyse l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu en se demandant — en avance sur ses prochains essais sur cet écrivain — si la question nationale n'est pas simplement dépassée :

[La littérature] repose de plus en plus sur des bases autonomes, dont la souveraineté nationale n'apparaît plus comme condition tout à fait nécessaire de réalisation. Il y a vraiment déplacement, prise de distance, écart par rapport à la problématique définie par Aquin à l'époque de *Parti pris* (refus radical de la littérature au profit du politique) et reprise, avec des variantes, par Beaulieu inscrivant ce refus dans la pratique même de l'écriture comme lien d'un appel ne pouvant engendrer que de l'inaccomplissement, de la déception, obligeant à toujours tout recommencer dans une quête aussi nécessaire que vaine. C'est cela, ici, qui semble devoir être dépassé. (LRN, p. 175)

Il faut être sensible à la conclusion de Pelletier. Que nous dit-il ? Que toute l'entreprise de VLB devrait être dépassée, ou bien que les questions nationales ne devraient plus être une préoccupation artistique à placer au centre d'une œuvre ? Lorsqu'il est question de la nation, on rétorque toujours la même chose : c'est un sujet désuet qui doit être abandonné pour ouvrir vers des horizons progressifs — ici, Jacques Pelletier semble trahir et il le fait à plusieurs reprises d'ailleurs — son penchant marxisant. Un peu plus loin, l'essayiste avance l'idée que l'indépendance du Québec ne doit pas advenir si elle n'est pas couplée à un projet sociétal de gauche. Pelletier ne parvient pas à séparer la question de l'existence nationale, qui concerne l'être même de la nation, du mode d'action politique de cette nation, qui concerne plutôt les axes gauche-droite :

Dans la conjoncture des années 90, au moment où notre société doit opérer un choix décisif entre une souveraineté à la mode libérale (qu'elle se fasse sous la direction de Bourassa ou de Parizeau, de mon point de vue, c'est du pareil au même) et une indépendance porteuse d'un projet de transformation sociale profonde, la littérature, à sa manière, nous interpelle et nous convie à la réflexion sur nos choix comme citoyens impliqués dans un processus historique dont l'accomplissement dépend dans une large mesure de notre action. (LRN, p. 237)

D'accord pour l'action, mais elle ne doit pas être conditionnée à la mise en œuvre d'un projet politique de gauche ou de droite, sinon, nous entrons dans le roman à thèse — ce

que justement, j'ai tenté d'éviter dans la partie création de ma recherche. Assumer sa québécoisité, c'est prendre acte d'un étant et non pas s'engager dans un actant.

Malgré cette remarque, je dois beaucoup au travail de Jacques Pelletier et les quelques idées lancées, ici, inspirées de son livre, trouvent dans les pages suivantes des prolongements et des explications appuyées sur d'autres travaux — plusieurs autres essais, d'ailleurs, du même Pelletier.

3) L'écriture sans maître

Michel Biron fait paraître en 2000, *L'absence du maître*²⁰, qui offre une prémisse à la réflexion sur le mal-être au cœur de la littérature québécoise. Cet essai s'intéresse à l'horizontalité de l'institution littéraire québécoise ; horizontalité qui fait écho à celle que l'on retrouve dans la société. Biron observe que les écrivains d'ici semblent incapables de se constituer maîtres littéraires, ce qui serait symptomatique d'une société qui refuse, ou qui ne peut pas, se construire autour d'un centre, d'un noyau dur. Refusant l'autorité d'emblée, les écrivains québécois sont incapables d'entrer en dialogue avec les structures de pouvoir de la société et se voient repousser dans les marges. C'est dans ces lieux qu'ils parviennent à être pleinement écrivains et qu'ils peuvent s'organiser dans des formes archaïques d'associations que Biron nomme des « *communitas* » — ce concept emprunté à la sociologie renvoie, essentiellement, aux sociétés sans hiérarchie, hautement égalitaires où la fraternité et le désir d'être ensemble, sans conflits, agit comme liant entre les individus. À d'autres endroits, Biron parle des sociétés liminaires qui agissent de la même façon que les *communitas*, c'est-à-dire qu'il s'agit de société horizontale où tous sont égaux et doivent, en quelque sorte, le demeurer. Biron écrit à ce sujet : « La reconnaissance institutionnelle devient suspecte si elle met en péril le mode d'interaction sociale qui fonde la *communitas*. L'institution, c'est la mort de la *communitas* et la victoire de la structure. » (ADM, p. 31)

Dans un premier temps, Biron rappelle que le poète Saint-Denys-Garneau était allergique à toutes les formes d'institution littéraire. Son isolement physique dans le manoir familial ne fait que confirmer sa volonté d'être absent du monde mais, paradoxalement, cette absence lui permet de créer une communauté épistolaire qui se donnera pour mission, autour de la revue *La Relève*, d'inventer une mouvance littéraire ex nihilo : « La Relève ne

²⁰ Michel Biron, *L'Absence du maître*. Saint-Denys-Garneau, Ferron, Ducharme, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 31. Désormais, les références à cet ouvrage se feront ainsi : (ADM, n° de page).

s'oppose pas à des courants esthétiques particuliers, mais à l'absence de littérature et d'art, une absence qui serait particulièrement tragique [...] au Canada français. » (ADM, p. 57)

Pourtant, et c'est là un autre paradoxe, les écrivains autour de Saint-Denys-Garneau ne fondent rien, pas même une institution qui leur aurait permis d'asseoir leurs visées esthétiques. Ils se contentent de s'écrire entre eux et d'écrire sur leurs travaux respectifs. Ces « petites critiques entre amis », on s'en doute, ne pouvaient structurer une institution littéraire parce que l'autorité se distribuait sur un axe horizontal qui faisait de chacun l'appréciateur de tous.

Déjà, l'un des axiomes de la postmodernité semble émerger ici, où il est question du concept de tribalisme, tel que mis au point par un sociologue comme Michel Maffesoli ; tribalisme qui est à rapprocher du concept des *communitas* et de la société liminaire mis de l'avant par Biron. Dans son essai, *Être postmoderne*, Maffesoli écrit :

Quelles que soient les notions ou analogies que l'on puisse employer, il s'agit là d'un changement de fond qui est en train de s'opérer. Le temps des tribus. L'idéal communautaire. Le retour des clans. On peut à l'infini proposer quelques métaphores qui rendent attentif à la « palingénésie sociale » en cours. Genèse nouvelle, ou plutôt, puisqu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, renouvellement de l'être-ensemble. Quelque chose revenant à la source, à l'acte fondateur qu'est le zoon politicon, l'animal politique échangeant, partageant, s'entraînant sur et à partir d'un territoire commun²¹.

Il ne s'agit pas de sous-entendre que Saint-Denys-Garneau baignait dans un esprit postmoderne avant l'heure, mais bien d'établir un parallèle entre une certaine situation politique passée et un état d'esprit qui est, à l'époque présente, largement partagé. J'y reviendrai. Pour l'heure, retenons de Saint-Denys-Garneau qu'il fut, selon Biron, le premier à écrire sans maître, tout en refusant de se constituer lui-même comme père de la poésie moderne. Pour les écrivains de *La Relève*, le Canada français n'était qu'une grande maison fraternelle, habitée d'amis liés entre eux par des intérêts communs. Saint-Denys Garneau est, en ce sens, le premier écrivain des réseaux sociaux !

²¹ Michel Maffesoli, *Être postmoderne*, Paris, Éditions du Cerf, 2018, p. 110-111.

Dans un deuxième temps, Biron s'attarde à l'œuvre de Jacques Ferron et montre que cet auteur participe de cette même méfiance envers la littérature qui sort du domaine privé. Ferron voyait sa pratique d'écriture comme un « grand loisir ». Ludique et sans la moindre volonté de se professionnaliser, l'écriture ferronienne correspond à une nécessité intérieure et se déploie dans un espace de liberté absolu : « Pour être un véritable écrivain, il faut justement se garder d'en faire un métier, une pratique sociale fondée sur la durée et sur un savoir-faire transmissible d'un individu à l'autre. » (ADM, p. 103) Ferron est tellement marqué par la marginalité qu'il en vient à investir des genres « littéraires mineurs », comme le conte. Dans son *Saint-Élias*, nous dit Biron, Ferron parvient à présenter sa position éthico-esthétique par la bouche d'un personnage :

Tous peuvent devenir écrivains s'ils le désirent, soutient Mithridate III, mais ce ne sont pas tous les écrivains qui savent refaire la réalité de leur pays à leur gré. Selon lui, l'écrivain n'existe que s'il n'est pas déterminé par le « nous » qu'il prétend libérer, que s'il n'est pas déterminé du tout en fait, sauf par la nécessité de participer, par le langage, à la société humaine. (ADM, p. 181)

Ferron présente l'écriture comme une réinvention du pays dans le langage qui est la seule patrie humaine. Pour le Québec, la nation se retrouve dans le français que l'écrivain doit investir pour refaire la réalité du pays. Comme il n'y a pas de pays réel, Ferron reconnaît la nature proprement utopique de son projet qui l'empêche de prendre l'écriture au sérieux. Il en est de même avec le monde politique qu'il tourne en ridicule lorsqu'il crée le Parti Rhinocéros. Il s'agit de combler la souffrance de la nation incertaine dans un ludisme qui cache mal son désespoir. Tout se passe comme si Ferron refusait la transmission d'un héritage qu'il gardait pour lui, dans son langage, comme pour l'enfermer, cet héritage, dans la tour d'ivoire de la littérature. Ferron ne se contente pas de refuser de transmettre, il va jusqu'à affirmer que la forme même de la transmission, la littérature (son écriture) ne vaut pas la peine d'être prise au sérieux. Ici, la manière de transmettre est le message et ce message est sans appel : la littérature du pays ne vaut pas plus que le pays lui-même.

Le troisième auteur convoqué par Biron radicalise les positions de Saint-Denys-Garneau et de Jacques Ferron. Réjean Ducharme place, en effet, la marginalité au centre

de son œuvre, et de sa vie. Auteur absent de l'institution littéraire québécoise, il met en scène, dans chacun de ses romans, des personnages de marginaux absolus, en lutte contre l'état du monde qu'ils contestent souvent violemment, tout en étant absolument incapables de poser de véritables gestes de révolte. Bérénice Einberg ne veut pas tant être la reine d'un empire avalé que celle par qui la grande destruction arrive. Condamnée à l'impuissance, cependant, elle ne fait que s'opposer pour s'opposer. En fait, le monde qu'elle appelle de tous ses vœux est une société réduite à sa plus simple expression, la *communitas*.

Chez Ducharme, rappelle Biron, tout se joue non pas dans une confrontation ouverte avec le monde, mais dans une lutte contre certains discours qui sont le plus souvent tournés en dérision. Le romancier exhibe les lieux communs qui fondent la société et, malgré sa position liminaire, Ducharme demeure au cœur des enjeux qui sont contemporains de ses personnages :

tout marginal qu'il est dans la hiérarchie sociale, [ses héros élisent] domicile au cœur du discours le plus hégémonique. Bérénice, Mille Milles, Iode, Colombe Colomb, André et Nicole, Vincent puis Bottom partagent le sentiment qu'ils ne sauraient exister qu'en traversant le discours qui les définit malgré eux, non en le tenant à distance (ADM, p. 298).

Les héros ducharmiens sont, au sens fort, des êtres de papier qui incarnent des bribes du *zeitgeist* qui les gardent entravés dans une surface des choses faites de platitudes discursives : tous ces « lieux communs de la modernité » que l'auteur mixte dans son « système d'outrance ». En fait, la fiction de Ducharme repose sur la péremption d'idéologies caricaturées :

Le roman s'installe chaque fois au plus près d'un noyau discursif extrêmement visible et, au lieu de le cacher sous le texte, il l'exhibe et en révèle toute la force d'attraction. Peu importe le prix à payer — le roman court en effet le risque de rester collé à ce noyau, d'être à jamais un roman « daté » : telle est la poétique romanesque de Ducharme (ADM, p. 298).

À l'instar de Saint-Denis-Garneau et de Jacques Ferron, Ducharme n'entend pas s'élever au-dessus de la mêlée : il est parmi ses contemporains comme un frère ; loin d'être une

conscience malheureuse dans la cité, le romancier célèbre plutôt, dans un « aquabonisme » souriant l'horizontalisation du monde qui est le propre des sociétés postmodernes.

Biron conclut son essai en rappelant que, même si la situation liminaire n'est pas unique au Québec — il pense à toutes ces « petites » littératures périphériques, celle de Belgique, entre autres —, cette situation est magnifiée par notre position particulière : « moyen d'accès à l'Amérique, mais en même temps coupée d'elle par la langue, cette littérature n'est pas seulement décentrée, mais véritablement excentrée, condamnée à s'inventer en faisant le deuil du centre. » (ADM, p. 308) Cette absence de centre explique que les modèles littéraires d'ici refusent de s'instituer comme autorité, ce qui, par conséquent, les transforme en objet de fascination mitigée qui renvoient à eux-mêmes les écrivains à la recherche de maîtres.

4) L'inconscience dans l'idylle

L'essai d'Isabelle Daunais, *Le roman sans aventure*, ne se contente pas de décrire l'écriture en contexte d'absence du maître, mais parvient à circonscrire l'un des effets collatéraux de cette situation bien particulière. Daunais pose un constat brutal : le roman québécois n'intéresse personne d'autre que « ses lecteurs natifs²² ». Issu d'une société figée qui ne sait dialoguer avec le monde, ce roman ne peut atteindre ce que Daunais nomme, suivant Kundera, le « grand contexte », simplement :

parce que l'expérience du monde dont [ledit roman] rend compte est étrangère aux autres lecteurs, qu'elle ne correspond pour eux à rien de connu et, surtout, à rien de ce qu'il leur est possible ni même désirable de connaître. (RSA, p. 15)

Elle ajoute que « dans le cas du roman québécois, aucune question, aucun événement n'ébranle assez le monde où vivent les personnages pour leur offrir, au sens fort du terme, une aventure ». (RSA, p. 20) Nous sommes en présence d'œuvres — il ne sera question dans l'essai que du roman — qui décrivent un monde idyllique où rien ne change parce que rien ne peut changer. La véritable aventure, celle qui propose des péripéties qui dégagent de nouveaux espaces d'existence, est cruellement absente de la littérature québécoise parce qu'elle présente presque toujours des personnages qui sont prisonniers de schémas déjà connus d'avance, d'actions qui ne sont que la répétition (désespérante) du même. Point de découvertes dans le roman québécois, si ce n'est la découverte d'une condition toujours déjà-là.

Il est important, ici, de faire un détour sur ce « toujours déjà-là²³ ». Car, la réflexion de Daunais découvre un état de la littérature québécoise qui, pour certains auteurs, constitue un espace privilégié de création. Je pense, entre autres, à Yvon Rivard qui définit un bon roman par sa capacité à capter des instants immobiles. Il s'agit de ces passages d'écriture qui abolissent le temps en forçant le lecteur

²² Isabelle Daunais, *Le roman sans aventure*, ouvr. cité, p 15. Désormais, les références à cet ouvrage se feront ainsi : (RSA, n° de page).

²³ J'emprunte cette formule à Derrida qui l'utilise, entre autres, dans Jacques Derrida, *Mémoires, pour Paul de Man*, Paris, Galilée, 1988, p. 12.

à habiter son instant présent. En ce sens, le devoir du romancier n'est pas tant de se battre avec la réalité à coups de péripéties, mais bien de prendre acte d'un « temps plus grand » :

Pendant la lecture d'un roman, on peut bien être ébloui, fasciné par la profondeur des analyses, la maîtrise du récit, la beauté de la langue, mais ce n'est pas cela qui nous marque ; tout cela, tout cet art a été déployé pour permettre ces instants ou ces scènes qui semblent à la fois interrompre le roman et le contenir tout entier. Si, une fois la lecture achevée, nous n'avons pas de telles scènes, de tels moments à nous rappeler, c'est que ce roman n'a pas d'avenir. Comme le dit Virginia Woolf pour décrire sa déception à la lecture de certains romans : "Notre attention est happée par quelque nœud de ruban, quelque colifichet de dentelle, quand en fait tout ce que nous désirons c'est une forme nue contre le ciel"²⁴.

Rivard est loin de s'insurger contre l'absence d'aventures dans le roman québécois. Il semble plutôt valider une spécificité de notre littérature qui n'est pas un problème, ni même un obstacle pour dire quelque chose d'universel. Au contraire, c'est notre capacité à demeurer au plus près d'un « être éternel » qui donnera, qui donne déjà, à notre littérature nationale la possibilité de rayonner à l'international.

Il va sans dire que les propos de Rivard mériteraient d'être débattus plus longuement, mais cela m'obligerait à me détourner de mon point de fuite qui consiste à comprendre ce qui se produit lorsque nous écrivons sans embrasser notre condition nationale. Aussi, je propose de revenir aux thèses d'Isabelle Daunais autour de cette notion d'idylle qui caractérise notre littérature et qui, au contraire de Rivard, n'est pas nécessairement connoté de manière positive.

Bien que Daunais ne parle jamais d'aliénation, il me semble que la condition idyllique est profondément asservissante dans la mesure où l'empêchement d'accéder à l'universel est, en soi, une forme d'emprisonnement ontologique. D'ailleurs, la définition qu'elle donne de l'idylle me semble contenir en creux mon hypothèse :

[L']idylle ne désigne pas ici un univers pur et merveilleux, expurgé de tout souci, de toute adversité ou de tout malheur, mais, plus modestement et plus

²⁴ Yvon Rivard, « Une forme nue contre le ciel », *Les Écrits*, n° 89, 1997, p. 108.

concrètement — et à la fois plus terriblement —, l'état d'un monde pacifié, d'un monde sans combat, d'un monde qui se refuse à l'adversité. (RSA, p. 18)

Il n'y aurait rien de moins romanesque que la condition idyllique. Le roman se construit dans l'adversité ; la narration est une résistance à l'arbitraire du monde. Le roman québécois se place, depuis ses débuts, dans l'incapacité même de se frotter à la réalité et se retrouve d'emblée battu en brèche par la logique implacable venue du fond de cette société particulière. Daunais écrit :

[L]es jeunes provinciaux de Balzac ont accès à un espace plus vaste, plus riche, plus complexe, plus résistant que leur lieu de naissance. Mais de quel ailleurs les jeunes héros du Canada français disposent-ils ? Où peuvent-ils aller pour connaître une vie d'aventure ? La réponse de Gérin-Lajoie est d'une certaine manière implacable : dans le rêve, ou dans la magie. (RSA, p. 51)

Il n'y a pas d'autres ailleurs que celui qui se déploie dans l'imaginaire, ce non-espace qui protège du monde réel. Daunais va démontrer que ce constat est largement partagé, tantôt de manière consciente, tantôt de manière inconsciente, par plusieurs écrivains québécois dits canoniques. Elle écrit, un peu plus loin dans l'essai, à propos d'Anne Hébert et de Marie-Claire Blais : « En abolissant le réel au profit d'une idée ou d'une suggestion de réel [...] les deux romancières se donnaient les moyens, à défaut de pouvoir la trouver dans la réalité, de rêver l'aventure. » (RSA, p. 141)

Daunais parle aussi de Louis Hémon qui parvient à saisir l'idylle à travers le fameux passage des voix qui s'adressent à Maria à la fin du roman *Maria Chapdelaine* pour l'enjoindre à demeurer au pays de Québec. C'est très exactement le sens de l'invitation des voix. Il ne sera pas question d'autres choses dans le roman *Trente arpents* de Ringuet où le personnage d'Euchariste Moisan incarne aussi à merveille cet encastrement dans le paysage, dans la terre, « où l'inconnu est tenu à distance et où la rumeur de l'Histoire en marche [...] n'est saisie ni comme une chance, ni comme un malheur, ni même comme une force quelconque. » (RSA, p. 73) Comme tout doit demeurer semblable au royaume du Québec, Ringuet, rappelle l'essayiste, est un romancier extrêmement lucide qui pose la question de ce qu'il est possible de raconter en contexte idyllique.

Les romanciers des générations suivantes ne feront que nuancer le constat de l'auteur de *Trente arpents*. Gabrielle Roy, par exemple, met en scène ce même monde immobile qui condamne son personnage de Florentine, chargée de faire la transition de la ville à la campagne, à un « bonheur d'occasion » qui n'est que la reconduction de l'idylle déployée sur un décor moins bucolique. Cependant, même si Florentine échoue à se sortir de sa condition pour accéder aux vraies aventures, elle a au moins le courage de tenter quelque chose, ce qui n'est pas le cas des personnages des romans psychologiques des années 50, toutes ces fictions qui présentent des héros décrochant de leur vie pour se replier dans un endroit isolé ou dans l'imaginaire, à défaut de pouvoir se battre contre un monde hostile. Ce type de roman plonge dans l'idylle jusqu'à s'y noyer et annonce les romanciers des années 1960 et 1970 qui prennent véritablement acte de l'idylle et qui la placent au cœur de leur projet esthétique.

Daunais écrit d'ailleurs, à propos du roman de la Révolution tranquille, qu'il « n'est pas fatigué de l'aventure — comment pourrait-il l'être, alors qu'elle s'est toujours dérobée au roman avant lui ? —, il est, et c'est très différent, fatigué d'avoir à la chercher. » (RSA, p. 153) Isabelle Daunais fait remarquer, avec justesse, qu'au moment même où le Québec s'ouvre sur le monde, que les romanciers de la même période écrivent des « romans de la planque » où des personnages, le Mille Milles de Ducharme ou le narrateur de *Prochain épisode*, entre autres, se consacrent à l'exploration de leur condition d'existence où même leur espace physique est limité à une chambre pour l'un, à une cellule d'hôpital psychiatrique pour l'autre. Mille Milles plonge avec délectation dans la dérision, tandis que le narrateur de *Prochain épisode* décortique avec une rigueur maniaque la situation politique des Canadiens français.

Après avoir montré la lucidité d'André Major, qui comprend le côté tragique de ne pouvoir vivre que dans l'idylle, Daunais conclut son essai sur une avancée théorique qui reste à explorer. Elle soutient que chaque fois que le roman québécois s'ouvre sur le monde, il semble seulement capable de singer — le mot est fort, mais il est de moi — la littérature mondiale, plutôt que d'y participer activement. Les auteurs suédois transportent la Suède

avec eux, mais ils savent dépasser les paradigmes socio-esthétiques de leur nation pour intéresser le monde à des aspects de la réalité qu'eux seuls savent nommer ; tandis que le roman québécois :

n'est pour quiconque ne connaît pas cette expérience [celle de l'idylle], pour quiconque vit en-dehors d'elle, d'aucune utilité et même, osons le mot, d'aucun intérêt. Notre roman peut raconter autant d'histoires universelles qu'il veut, ce qu'il révèle de l'existence ne vaut que pour l'espace dont il est issu. (RSA, p. 217)

Le Québec est une société protégée des grands conflits et de la véritable adversité. Il y a, certes, des problèmes qui traversent cette collectivité, mais ce sont des problèmes qui sont immédiats, disons plutôt qui sont fondamentalement intimes et qui ne se rattachent aucunement à une remise en cause d'un ordre du monde qui serait à confronter. Nous sommes dans une communauté apaisée et nous nous contentons de gérer des problèmes de provinciaux. Bref, nous ne sommes pas sortis de la société d'épicier, telle que définie par Octave Crémazie :

J'appelle épicier tout homme qui n'a d'autres savoirs que celui qui lui est nécessaire pour gagner sa vie, car pour lui la science est un outil, rien de plus. [...] Comme le vendeur de mélasse et de cannelle, ils ne savent, ils ne veulent savoir que ce qui peut rendre leur métier profitable. Dans ces natures pétrifiées par la routine, la **pensée n'a plus d'horizon**²⁵ [mes caractères gras].

C'est donc dire que la condition idyllique des Québécois relève de l'atavisme. Comme le rappelle Crémazie, c'est par intérêt pécuniaire que leur imaginaire se laisse enfermer dans un cocon où la culture ne sert qu'à les conserver dans ce qu'ils sont. La culture, de ce point de vue, n'est pas un moyen d'émancipation, mais une chose « profitable » qui pétrifie leur regard sur l'horizon.

En somme, l'essai d'Isabelle Daunais cerne l'aspect profondément conservateur de la culture québécoise : nous sommes dans la littérature de la survivance dans un contexte qui dépasse largement l'époque des romans du terroir. Ce qui déjà annonce ma thèse, à

²⁵ Octave Crémazie, *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1882, pages 28-29.

savoir que la culture québécoise ne pourra jamais sortir de ce profond conservatisme parce qu'on lui demande de jouer un rôle qui n'est pas le sien : comme la nation n'est pas politique, donc apte à conserver un certain être-au-monde, c'est la culture qui doit se charger d'assurer la cohérence de cet être-au-monde. La culture est conservatrice parce que le politique ne peut exercer son rôle de conservation.

5) Écrire depuis l'absence du père

La société des gestionnaires, ou la société des « vraies affaires », organisent les rapports sociaux à l'horizontale : tous les citoyens sont égaux devant le marché. Nous sommes en régime de démocratie radicale où la seule hiérarchie tolérée repose sur le pouvoir d'achat. On peut s'élever dans la richesse matérielle, et on est même encouragé à le faire à grand renfort de publicité, mais on ne peut revendiquer une autorité en dehors de sa marge de crédit. Il est impossible d'avoir une autorité morale, ou une autorité sur une compétence autre que marchande, sans se voir taxer d'élitiste, voire de fasciste : cette nouvelle façon d'exprimer une « autoritophobie ». Il n'est pas surprenant que la figure paternelle traditionnelle soit mise à mal par ce genre de discours, elle qui, depuis des siècles, portait le fardeau de l'autorité (ou de la Loi.). Le père n'a pas la cote en bourse et n'est pas seulement perçu comme une structure archaïque, mais comme un élément qui entrave la bonne marche du monde : cette instauration d'une société absolument et totalement égalitaire.

Pourtant, c'est dans ce contexte que François Ouellet fait paraître deux essais sur la figure paternelle. Dans le premier ouvrage, *Passer au rang de père*²⁶, il explique ce qu'il entend faire avec la métaphore du père inspirée de la psychanalyse. Cette métaphore qui se résume à une explication archaïque de l'organisation sociale lui sert à diagnostiquer le complexe d'infériorité des Québécois. Comme expliqué dans *Totem et Tabou*²⁷ de Freud, Ouellet commence d'abord par raconter comment la société dite patriarcale s'est mise en place : dans une tribu, un père régnait sans partage sur ses fils jusqu'au jour où, dans un geste de révolte, lesdits fils organisèrent l'assassinat du tyran pour se partager le pouvoir. Une fois ce passage à l'acte effectué, les révoltés ressentirent une culpabilité qu'ils projetèrent sur une figure imaginaire qui devint un symbole puissant canalisant la culpabilité des fils assassins : le parricide comme pacte de non-agression entre les fils.

²⁶ François Ouellet, *Passer au rang de père. Identité sociohistorique et littéraire du Québec*, Québec, Éditions Nota Bene, 2013 [2002]. Désormais, les références à cet ouvrage se feront ainsi : (PRP, n° de page).

²⁷ Sigmund Freud, *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essai », 2010 [1913].

Selon Ouellet, les Québécois ne peuvent se résoudre à affronter la figure d'autorité paternelle qui les garde sous tutelle, ce qui sous-entend qu'ils sont dans l'incapacité d'accomplir une nécessaire révolte spirituelle qui passerait par l'assassinat d'un père symbolique fort (représenté le plus souvent par l'ordre fédéral canadien). Ouellet écrit qu'il faudra en :

finir de rêver, d'errer [pour] refonder la figure paternelle pour faire enfin accéder la société québécoise au statut (qu'elle n'a jamais eu) d'une *modernité mature* et ainsi lui redonner un sens (qui est corrélatif à une affirmation forte de l'indépendance politique). [PRP, p. 194]

Pour l'essayiste, les écrivains et les hommes politiques d'ici sont des fils incapables de se déprendre du monde tel qu'il est, comme si l'univers était figé dans un ordre étranger, comme s'il était une autorité parentale toute-puissante. Le Québec est une « société de fils » gérée par un père étranger parce que, et c'est le cœur du propos, les fils québécois sont incapables de passer au rang de père, c'est-à-dire de se créer eux-mêmes en tant que référence.

Fort de cette hypothèse, Ouellet propose une relecture de l'histoire des Québécois qui, à titre d'exemple, pose les Révoltes de 1837-38 comme

l'écrasement du fils devant l'autorité du père, l'incapacité du Bas-Canada à se faire père ; cet événement clé paraît inscrire dans l'imaginaire collectif l'acquisition inconsciente d'un mécanisme d'infériorisation qui intervient encore aujourd'hui. [PRP, p. 45]

L'incapacité des Québécois à former un état vient peut-être simplement de leur incapacité viscérale à entrer dans un état d'esprit²⁸ qui leur permettrait d'entrevoir l'extrême nécessité de l'autonomie. Fils protégé du vaste monde, les voici prêts à « désertier le champ politique, tant fédéral que provincial, pour se réfugier, encore et toujours, dans le cocon culturel²⁹. »

²⁸ Cette formulation dévoile l'une des clés de cette réflexion, à savoir que la fondation d'un état passe d'abord par une révolution spirituelle qui replace, au cœur de l'action politique, une « transcendance dans l'immanence », comme s'il s'agissait de s'unir autour de valeurs et de récits partagés qui dépassent les particularismes.

²⁹ Roger Payette et Jean-François Payette, *Ce peuple qui ne fut jamais souverain*, Montréal, Fides, 2013, p. 113.

Tout au long de l'essai, ce schéma de compréhension de l'histoire est reconduit dans la relecture des grands événements qui ont agité notre société et qui ne firent que rejouer l'écrasement des fils devant les pères. Ouellet écrit :

La seule différence, c'est que le visage du père a changé d'une époque à l'autre. Français jusqu'à la Conquête, puis Anglais environ jusqu'à la Confédération, le père est devenu Canadien au XX^e siècle, plus précisément Canadien français, en particulier depuis l'élection de Trudeau en 1968. [PRP, page 61]

L'histoire ainsi comprise — et cela prépare déjà les postulats avancés dans *Grandeurs et misères de l'écrivain national*³⁰ —, n'est que la répétition tragique du même qui enferme les Québécois dans un infantilisme que Victor-Lévy Beaulieu ne cesse de décrier sous le vocable « d'hystérie ».

Évidemment, ce contexte historique module les productions culturelles conçues dans ce « pays-pas-encore-pays », pour reprendre encore une fois VLB. Ouellet se concentre sur le travail des écrivains qu'il rapporte à ses fondamentaux : écrire, c'est se mesurer au père : « Il est impossible de penser, d'écrire sans formuler son questionnement dans des termes qui interpellent métaphoriquement le Nom-du-Père, et ce, sur le mode de la tension et de la remise en question complexe du sens et de sa reformulation. » (PRP, p. 68)

Si écrire, c'est se mesurer au père, il faut prendre acte de ceci : l'écriture au Québec ne peut dépasser un certain seuil. Il est impossible d'exercer une véritable autorité littéraire ou, pour le dire de façon brutale, d'être l'auteur d'un livre qui compte dans la belle province. À moins de faire complètement abstraction de la condition québécoise et de tenter d'écrire pour sortir des paradigmes sociétaux québécois, il semble que l'écriture est condamnée à errer, ou du moins à s'écraser sur la dureté du monde véritable, comme si au

³⁰ François Ouellet, *Grandeur et misère de l'écrivain national. Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron*, Québec, Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014. [Il sera abondamment question de cet essai dans la prochaine partie. Désormais, les références à cet ouvrage se feront ainsi : [GMEN, n° de page].

fond, le déni de la condition politique du Québec grevait l'œuvre « qualitativement ».

D'ailleurs, Isabelle Daunais a raison de constater :

Alors que l'historiographie québécoise poursuit depuis toujours le récit d'une réparation à réaliser (par le rattrapage culturel et économique, par la prise de pouvoir politique, par l'idée que le Québec ne suit pas le modèle attendu des *États maîtres de leur destin*, le roman indique une autre trame : il n'y a rien à réparer, rien de perdu à retrouver ou à remplacer, rien à établir dans cette forme de « souveraineté » intemporelle, pour reprendre le terme de Pierre Vadeboncoeur, qu'est la condition québécoise. [RSA, p. 215 ; je souligne]

C'est justement ce rien à réparer, cette incapacité de la littérature à embrasser la totalité de l'être québécois qui enfonce le roman dans l'idylle, prouvant du même coup que ce n'est pas tant la littérature le problème, enfin le premier problème, mais bien le statut politique du Québec. C'est parce que nous ne sommes pas souverains que nous sommes incapables d'atteindre la souveraineté de l'écriture. C'est ce que l'essai de François Ouellet, *Passer au rang de père*, tente de prouver à travers la métaphore paternelle.

Ainsi, après avoir montré que nous sommes dans une société de fils incapables de se faire père, Ouellet explore la conséquence logique de cet état. Un peu plus loin, il rappelle que :

dans son rapport au pays qu'il doit faire naître, l'intellectuel projette sa propre infantilisation. Et c'est bien sûr dans cette part d'ombre que se situe le rapport aliénant d'intériorisation de l'Autre dont s'est nourrie la pensée des années 1960 inspirée par les thèses de Fanon et Memmi, et que, trente ans plus tard, faisant le bilan sociopolitique et idéologique du Québec, Fernand Dumont identifie comme un "premier niveau de conscience historique", qui rejoint inévitablement le niveau symbolique que j'essaie de mettre en lumière à partir de la métaphore paternelle. (PRP, p. 180)

Cette analyse rapporte une situation coloniale qu'on ne croyait plus s'appliquer au Québec³¹. Grâce à la métaphore du père, Ouellet montre le fonctionnement psychologique

³¹ Il semble que l'idée que les Québécois soient toujours colonisés fasse son chemin (de nouveau) dans le discours. Voir à ce sujet, entre autres, l'essai de J. Maurice Arbour, *Cessons d'être des colonisés ! Le colonialisme canadien ? Feutré, déguisé. Subtil et insidieux. Bref, un colonialisme de gentlemen et de bonne compagnie*, Québec, Presse de l'Université Laval, 2015, 242 pages et Christian Saint-Germain, *Naître colonisé en Amérique*, Montréal, Liber, 2017, 208.

d'une société qui est incapable de se débarrasser d'une domination qu'elle n'ose nommer, mais qu'elle ressent lourdement, comme une grande fatigue. Ou pour le dire avec Jean Bouthillette :

Isolée d'une identité canadienne qui nous impose l'image obsédante de l'Anglais, soumis à l'érosion de la quotidienneté et sacrifié à la logique du système, notre particularité française a cessé de mordre non seulement sur une portion déterminante de la réalité, mais sur notre être même. Non plus essentielle, puisqu'il n'est plus totalité, mais propriété accidentelle, elle est devenue comme un boulet que nous traînons et qui nous empêche d'être Canadiens tout court, comme l'Anglais, et de nous adapter de façon réaliste au système et de partager avec lui sans distinction sa puissance et sa richesse³².

Nous sommes dans ce que Bouthillette nomme ailleurs dans son livre des « étrangers de l'intérieur » qui se voient interdits l'accès à la majorité politique, majorité sur le territoire national du Québec et majorité sur le plan civil qui marquerait l'entrée dans l'âge adulte. Pour reprendre les catégories de l'auteur, nous sommes d'abord des Canadiens, soit des citoyens d'un ensemble plus grand construit sur la neutralisation de notre particularisme français. Être Canadien, c'est être boudeur, forcer de demeurer dans le coin politique, pendant que la nation véritable, la canadian, accompli son destin.

Pour revenir à l'essai *Passer au rang de père*, Ouellet propose justement des pistes de réflexion qui pourraient faire sortir de cette engeance éternelle de l'enfance et permettre enfin à la société québécoise de fonder sa propre Loi ou, à tout le moins, de fonder une littérature qui fasse autre chose que glorifier une vision idyllique de l'existence. Ouellet écrit :

[...] pour formuler les choses sous la forme d'un paradoxe qui heureusement n'en est pas un, il s'agirait de réinvestir des valeurs religieuses sans être celles de la religion, de reconstituer une sensibilité critique ouverte à l'espace métaphysique. Il n'y a pas d'autres façons de refonder la figure du père, parce que l'autorité est de l'ordre du sacré et du croyable ; mais le croyable n'est pas la religion, celle-ci n'est que la « manifestation imaginaire et sociale du croyable », comme le dit Willy Appolon. (PRP, p. 187)

³² Jean Bouthillette, *Le Canadien français et son double*, ouvr. cité, p. 49.

Ajoutons que cette refondation spirituelle permettrait non seulement au Québec de se débarrasser de la tutelle canadienne, mais elle lui permettrait aussi de se libérer de la société néo-libérale qui pèse sur le Québec, comme une deuxième chape de plomb ; ou pour le comprendre de façon schématique, le Québec est sous le Canada qui est lui-même sous la domination de la société de marché. Vaste programme, en effet, qui constitue, cependant, une intuition reprise par plusieurs penseurs de la postmodernité qui constate une recrudescence du sentiment religieux. Michel Maffesoli parle d'un retour de la « raison sensible » qui est de l'ordre de la réintégration des émotions, du vécu, dans la réflexion. C'est aussi une présence totale au monde qui permet de relier les hommes entre eux :

Ce qui est en jeu dans le « sacré » corrélatif d'un évident réenchâtement du monde, c'est le désir, plus ou moins conscient, de briser les barrières établies, d'une manière intangible, entre la raison et l'imagination, le corps et l'esprit, la nature et la culture, et toutes les autres séparations voire coupure de la même eau. [...] Ce qui quotidiennement va privilégier le relationnisme par rapport à la grégaire solitude de nos invivables cités modernes³³.

En somme, le sentiment religieux permet de refaire les liens entre les individus. La spiritualité est l'état d'esprit formant le substrat de la *perdurance* sociétale qui fonde les communautés politiques qui agissent leur être dans toutes ses dimensions. Au Québec, plus spécifiquement, retrouver un sens du sacré permettrait d'appliquer un maître chez soi intégral en fédérant tous les citoyens autour de croyances partagées. Évidemment, ce souhait procède plus d'une vue de l'esprit que d'une recommandation politique sérieuse.

³³ Michel Maffesoli, *Être postmoderne*, ouvr. cité, p. 107.

6) Une tentative réussie de paternité littéraire

Dans *Grandeurs et misères de l'écrivain national*, François Ouellet pose la question de la possibilité ou non de devenir un grand écrivain national dans une société qui n'a pas su se placer au cœur de sa propre Loi. Ouellet propose une relecture du corpus Vlbien qui relève d'une eschatologie littéraire qui cherche à remonter le fil de l'œuvre à la lumière d'une conclusion connue par le *Joyce*³⁴, ce chef-d'œuvre accomplissant les promesses de l'entreprise d'écriture de VLB. L'essayiste analyse les rapports qu'entretiennent entre eux les personnages du cycle romanesque formant « La véritable saga des Beauchemin ». Cette famille « hautement » québécoise, parce qu'exprimant l'essence profonde de la nation, est comme cette société dévoyée, elle ne possède pas de noyau dur, une verticalité qui en assurerait la cohérence. La famille Beauchemin est incapable de construire des adultes, à l'instar de la société québécoise qui est incapable de faire naître des « écrivains de la plus haute autorité ». C'est du moins le postulat de VLB qui prend acte de cette idée toute simple, présente déjà dans son *Pour saluer Victor Hugo* (1971), qu'il ne peut y avoir de grands écrivains dans une société qui refuse de grandir. Voyant dans les excès formalistes de ses contemporains une preuve de leur manque d'ambition et de leur puérité, un VLB impatient se demande :

Je rêve à ce qui se passerait au Québec si nous avions un poète comme Hugo, un poète national, engagé tout à fait dans l'action, et dont l'écriture serait comme l'envers de cette action, ou sa face cachée. [...] Je connais la majorité des poètes de mon pays, et ce n'est pas un hasard si la plupart d'entre eux sont des formalistes. Le formalisme est une évasion, un refus du pays réel, un déracinement volontaire, une descente dans les enfers de l'hermétisme qui, une fois violé, ne révèle que le vide d'une parole neutre qui n'a ni direction ni lieu où vivre³⁵.

³⁴ Tout au long de *Grandeurs et misères de l'écrivain national*, Ouellet réfère à ce livre de VLB en écrivant le *Joyce*, comme pour marquer son caractère exceptionnel : Le *Joyce*, comme on dit Le film à voir, Le livre à lire, ou Le problème à résoudre. Il est remarquable que le livre qui fait autorité au Québec porte, dans son titre raccourci, le nom d'un auteur irlandais qui se place devant VLB. Serait-ce encore une ruse de l'inconscient pour priver VLB de son statut de père ? À ce point, c'est presque une malédiction. (Voici la référence complète : Victor-Lévy Beaulieu, *James Joyce, L'Irlande, le Québec et les mots*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2006.)

³⁵ Victor-Lévy Beaulieu, *Pour saluer Victor Hugo*, Montréal, Stanké, coll. 10/10, 1971, p. 137.

VLB rappelle sa vérité fondamentale de l'écriture qui consiste à textualiser l'intégrale réalité dans une forme qui exprime autre chose qu'elle-même : une « forme sens » qui, lorsque construite au Québec, donne à voir un pays inachevé. Or, et c'est là une révélation pour Beaulieu, une telle œuvre existe déjà chez Jacques Ferron qui se voit, en quelque sorte, recréé comme écrivain national par un enthousiaste admirateur. VLB investit cette figure d'autorité qu'il nomme son « père littéraire » et il ne cesse de solliciter Ferron pour obtenir les dons de l'écriture, pour faire advenir l'œuvre majeure qui contiendrait toute la nation. Malgré la démesure de son projet, paradoxalement, nous sommes devant un écrivain modeste, devant un écrivain qui se sait suffisamment démuné pour saisir l'importance d'avoir des maîtres, l'importance de s'inscrire dans la littérature par une fréquentation ardue, harassante, voire quelque peu frénétique de ces écrivains qui forment, avec leur œuvre, un répertoire de possibilités stylistiques et thématiques.

Ouellet va retracer, dans cette fascination de Beaulieu pour Ferron, les prémisses de ce qui va réussir à éclore dans le *Joyce*. Mais auparavant, il va montrer toutes les difficultés de Ferron à accepter d'être le père littéraire que VLB voudrait qu'il soit. Ouellet montre que Ferron a saboté son projet de devenir ce grand écrivain national. Par une lecture attentive de certains romans et contes, l'essayiste retrace la réflexion de Ferron sur l'incapacité des pères à léguer un héritage aux fils parce qu'un lien sacré est brisé. Ouellet écrit : « Cet échec énonce qu'il est collectivement vain de faire des projets d'indépendance si la patrie n'est pas solidement structurée par des liens filiaux inaliénables, lesquels ne sauraient se passer d'une certaine représentation métaphysique. » (GMÉN, p. 69)

Je retiens la « représentation métaphysique » qui me semble être le point de départ de VLB, la faille dans laquelle il s'engouffre pour phagocyter l'œuvre de Ferron, pour ensuite s'autoproclamer successeur légitime de ce grand écrivain national (malgré lui). Cette représentation métaphysique m'apparaît être le but de l'immense projet de VLB, comme s'il fallait bâtir un monument à la fidélité des origines qui pourrait relancer l'avenir dans la bonne direction qui serait, toujours selon VLB, la fondation de l'état du Québec.

Ouellet montre justement comment Beaulieu s'appuie sur cette conviction pour construire son œuvre qui devait culminer dans ce roman *hénaurme* qu'aurait dû être *La grande Tribu*³⁶. Or, ce roman est en partie un échec, marquant même une certaine régression dans l'œuvre de Beaulieu, puisque le roman opère un retour à la mère, pour reprendre les catégories utilisées tout au long de *Grandeurs et misères de l'écrivain national*. En d'autres termes, ce n'est pas dans *La grande Tribu* que VLB parvient à se bâtir comme père littéraire, mais bien dans le livre précédent consacré à l'un de ceux qu'il a érigés en père littéraire. En fait, c'est en se mesurant à James Joyce que Beaulieu parvient à se construire comme figure d'écrivain majeur. Il y parvient en acte, c'est-à-dire en opérant un véritable dépassement de soi dans ce livre total à la limite de la biographie, de l'autobiographie, de l'essai et de la lecture-fiction. Puisqu'au fond, que raconte ce *James Joyce, L'Irlande, le Québec et les mots*, sinon cette longue traversée d'un écrivain qui accède au panthéon littéraire mondial, en s'accrochant sur l'une de ses figures marquantes ?

Dans le même temps, VLB fait le pari que son œuvre, par sa force même, devrait féconder la nation au point de la faire naître à elle-même, comme s'il s'était agi de montrer par l'écriture que le Québec pouvait avoir un destin semblable à l'Irlande, sur le plan de la libération politique, et comme s'il fallait démontrer aussi que ce même Québec pouvait produire des écrivains dignes de se mesurer à James Joyce.

Ouellet conclut son essai sur une note discordante qui fait écho à la régression opérée par VLB dans l'un de ses derniers romans, *Antiterre*³⁷ qui « est inéluctablement une forme de suicide » :

On revient à la question préliminaire : comment être un grand écrivain national sans pays ? La réponse désespérée que livre Beaulieu va beaucoup plus loin que ce que Ferron pouvait dire à ce sujet. Ferron, c'était un écrivain mineur dans un pays incertain. Abel/Beaulieu, c'est un écrivain mort dans un pays inexistant. Le pays de la "grotesquerie", selon le mot qui qualifie *La*

³⁶ Victor-Lévy Beaulieu, *La grande tribu. C'est la faute à Papineau*, Notre-Dames-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2008.

³⁷ Victor-Lévy Beaulieu, *Antiterre*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2011.

grande tribu, est tombé encore plus bas : jusqu'à sa suppression. (GMÉN, p.359 et 361)

Après l'échec du « oui » au référendum de 1995, et après l'écriture du « désespoir entreprenant », pour reprendre une formule de Beaulieu, il ne reste plus rien à écrire, sinon l'échec du pays — et encore, cet échec n'intéresse plus personne, car le concept même de pays québécois ne semble plus concevable. VLB peut bien sombrer avec la nation qui n'a pas su accueillir son œuvre comme la pierre angulaire de son existence même. Personne ne semble vouloir prendre sur soi cette fatigue culturelle poussée à ses extrémités dans un projet littéraire sans précédent. Autrement dit, au pays-pas-pays du Québec, l'œuvre d'un des plus grands écrivains ne peut pas (ne doit pas) avoir de continuateurs, ou d'héritiers. Nation culturelle sans maître, sans père et sans patrie, sans verticalité et dans l'horizon idyllique, la littérature québécoise n'est peut-être, au fond, « qu'un grand loisir. »

7) OÙ nous en sommes

De plus en plus d'écrivains se sentent libres d'écrire en dehors du devoir qu'avaient leurs aînés de fonder une littérature ou un imaginaire national. Cette volonté semble s'être inversée au point qu'on a parfois l'impression que les artistes et les intellectuels attendent que le monde vienne fonder quelque chose sur le territoire national, comme si, à force d'être des fatigués de naissance, ils se résignaient à n'être rien du tout pour permettre à l'Autre d'être complètement.

Il est de bon ton de se voir comme des écrivains du monde, pour faire écho à cette tendance qu'ont de plus en plus de gens à se concevoir d'abord comme des « citoyens du monde ». Nous assistons peut-être à un mouvement de déracinement culturel consenti pouvant être fécond — pourquoi pas ? — qui ferait naître une culture occidentale globalisée, teintée de particularismes locaux. En ce sens, le Québec pourrait faire figure de pionnier. Mais même dans ce cas de figure, Isabelle Daunais reste pessimiste :

Pour tout dire, le personnage du roman québécois trouve dans la mondialisation un espace qui reconduit ou prolonge l'idylle à laquelle il est habitué : un espace peu contrasté, sans marge ni centre apaisé (du moins pour lui qui en habite l'une des contrées les plus prospères). Le monde lié à cet espace, en fait, lui est si familier ou si naturel qu'il n'a pas, comme les personnages des autres romans, à le découvrir. Cela pourrait lui procurer un avantage, faire de lui un être plus adapté à ce monde et par là plus représentatif de ce monde. Mais cette adaptation a plutôt pour conséquence de le faire s'y fondre au point de ne pas s'y faire remarquer, de l'y rendre parfaitement soluble (RSA, p. 208-209).

Ce constat confirme l'adage populaire qui rappelle que l'on peut bien sortir le Québécois du Québec, mais pas le Québec du Québécois. Les écrivains d'ici pourraient certes avoir une place dans cette *littérature mondialisée* qui présente un monde où les cultures cohabitent benoîtement, où les différences culturelles sont célébrées dans la joie et l'allégresse de la communion des cœurs, mais il semble que ces mêmes écrivains ne pourront jamais se faire une place dans *la littérature mondiale*, celle du grand contexte, où l'idylle n'est pas à l'honneur. Car, rappelons-le, la littérature mondialisée n'est pas la littérature mondiale : la première, dont on fait grand cas dans les médias de masse, n'est

rien d'autre qu'une étiquette commerciale, comme on dit littérature érotique ou littérature sentimentale, et cette littérature mondialisée, comme les marchés, célèbrent les clichés mâtinés d'exotisme et n'a rien à voir avec la littérature mondiale qui, elle, n'a cure de célébrer le « Grand Ailleurs » qui réduit l'expérience de la lecture à l'observation amusée de cartes postales³⁸. La littérature mondialisée est celle qui se vend partout sur la planète, alors que la littérature mondiale est celle qui s'écrit partout dans le monde. Bien que ce jugement soit par trop subjectif, j'affirme que Yann Martel évolue dans le premier type de littérature, alors qu'un écrivain comme Victor-Lévy Beaulieu écrit de la littérature mondiale³⁹.

Alors que faire ? Écrire sans père ou maître, sans pays, sans aventure ? Une telle question n'est que théorique et de bien mauvaise foi, bien sûr, puisqu'il s'agit peut-être simplement d'écrire sans se soucier de ces données existentielles, même si on peut douter de la pertinence d'une écriture qui ne se réclame d'aucun modèle et qui ne donne à lire aucune aventure réelle qui remettent en cause la bonne marche du monde. Écrire sans se soucier du pays que l'on porte ou que l'on habite est cependant possible mais, au Québec, cette réalité qu'est la nation contient en creux le rapport entretenu avec les maîtres qui mène à des aventures idylliques qui n'intéressent que ceux capables de vibrer sur ce mode d'être. Il semble qu'on nous invite pourtant à poursuivre la voie prise depuis au moins le résultat référendaire de 1995 qui a dévoyé les forces vives de la nation vers les déficits zéro et autres affaires pressantes ; il faudrait donc écrire sans problématiser la situation nationale et se contenter de scénographier les dérives des sociétés néolibérales. Je vois dans cette invitation une autre rupture historique à consommer.

³⁸ On pourrait dire que toutes les littératures commerciales ont pour caractéristique de plonger leurs lecteurs dans un monde protégé du grand monde, où les personnages vivent des conflits qui les laissent un peu comme ils étaient au début du roman. Ainsi, la catégorie de l'idylle pourrait aussi bien s'appliquer aux productions commerciales qu'aux productions romanesques québécoises...

³⁹ À ce propos, il y aurait plusieurs rapprochements à faire entre l'œuvre de VLB et celles d'écrivains suédois, comme Göran Tunstöm et Per Olov Enquist. Ces deux auteurs nobélisables traitent des mêmes thématiques que VLB et défendent une approche globale de l'écriture et du territoire très similaire.

Ainsi, après la coupure avec la Nouvelle-France à la suite de la Conquête ; après le schisme au sein des Canadiens français, entre les Québécois et les francophones hors Québec, voici maintenant la séparation effective entre les Québécois et les francophones du Québec. Trois ruptures de trois natures différentes, mais complémentaires : d'abord une rupture physique avec la mère patrie ; puis, une rupture spirituelle avec les Canadiens français ; enfin, l'heure est à la brisure intellectuelle et émotionnelle avec le Québec des années 1960 et 1970, assassinées coup sur coup par les années 1980 et 1990. Le Québec serait « maintenant » habité de francophones, d'anglophones, de citoyens des Premières Nations, d'Inuits et de néo-Québécois.

D'ailleurs, dans un article⁴⁰ dressant l'état de la littérature québécoise contemporaine, Jean-François Chassay affirme qu'il est difficile de cerner ce qui constitue un point commun entre les nouveaux auteurs, allant jusqu'à dire : « s'il y a quelque chose de rassembleur, c'est peut-être justement l'absence du politique au sens fort comparé aux années 60-70 ». Chassay poursuit en énonçant que l'évacuation du politique ramène à ce qui commence à émerger dans les années 1980 : « Ou bien on est du côté de l'autofiction, de l'intimité, ou du côté de l'imaginaire, mais la question du politique en tant que telle est fortement évacuée. [...] Un peu comme si on refusait de se laisser piéger par la question politique dans la fiction. » L'expression « piéger par la question politique dans la fiction » laisse songeur, dans la mesure où il ne s'agit pas de faire du roman à thèse, mais bien plutôt de rendre compte d'une expérience existentielle totale qui, fatalement, tiendrait compte de la situation politique québécoise. Il n'a jamais été, ou si peu, question d'une thèse à défendre dans les romans de la patrie des années 1970. Peut-on affirmer qu'Hubert Aquin faisait du roman à thèse ? Il s'est plutôt contenté de rendre compte d'une condition historique dans une visée holistique.

L'article en question poursuit, en constatant que « c'est la littérature elle-même, ses survivances, qui est peut-être devenue politique, dans un contexte de coupes dans les

⁴⁰ Chantal Guy, « Vive le Québec livre ! », *La Presse* [En ligne], <http://www.lapresse.ca/arts/livres/201803/15/01-5157460-vive-le-quebec-livre.php> page consultée le 18 juin 2024.

départements de littérature, dans la diminution de sa présence dans les médias et l'espace public⁴¹. » La survie de la littérature dans la société québécoise est un sujet pour le moins précis qui, on le conçoit aisément, n'a pas beaucoup de chance d'intéresser les lecteurs du « grand contexte ». Nous sommes dans une logique du repli sur soi, arrimée sur des problématiques propres à l'institution littéraire, qui dévoie la mission première du roman consistant, selon Kundera, à découvrir « à sa propre façon, par sa logique, les différents aspects de l'existence⁴². » La fin de l'article, qui rapporte les propos de David Bélanger, est d'autant plus intéressante qu'elle exprime l'idée suivant laquelle la littérature québécoise accédera à l'universel le jour où elle se sera débarrassée d'elle-même :

À partir du moment où l'expression propre d'une identité, d'un peuple dans le sens de nation, mais aussi dans le sens populaire, n'est plus la mission de la littérature québécoise, elle fait ce qu'elle fait : de la littérature, et elle s'adresse à la littérature mondiale⁴³.

Bélanger a raison lorsqu'il dit que la mission de la littérature n'est pas d'exprimer proprement une identité, mais bien de créer des systèmes textuels signifiants autonomes, mais affirmer en même temps que l'on pourra s'adresser à la littérature mondiale en s'oubliant aux frontières est quelque peu péremptoire. N'est-ce pas justement une invitation à la « yannmartellisation » qui consiste à se maquiller des oripeaux de l'universalisme anglo-américain en s'adressant (en singeant) la littérature dite mondiale ? Nous croyons, au contraire, et avec Victor-Lévy Beaulieu, que l'écrivain est d'abord un être collectif, c'est-à-dire un être possédé par le démon de sa société ; tout ce qu'il fait, s'il le fait génialement⁴⁴, magnifiera dans son œuvre l'expérience collective par son expérience individuelle. La création tient plutôt de la rencontre entre un être-avec (la vie avec les autres) et un être-au-monde singulier (le créateur). Il faut faire moins un roman nationaliste,

⁴¹ Chantal Guy, « Vive le Québec livre ! », art. cité.

⁴² Milan Kundera, *L'art du roman* [1986], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005, p. 15.

⁴³ *Op. cit.*

⁴⁴ Entendre, ici, génie au sens que VLB lui donne : « Je ne veux pas me survivre juste pour moi-même. Je sais trop que si le génie existe, il n'a rien à voir avec l'individu, mais tout à voir avec la société qui le porte et qu'il porte. » [En ligne], page consultée le 18 septembre 2022, URL : <http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=3278&noj=267&imprimer=html>.

qui défendrait un programme⁴⁵, que d'écrire national. L'écriture qui engage la situation québécoise n'est pas tant une écriture sur les bienfaits de l'indépendance politique, ou le malheur de croire une telle chose possible, mais bien plutôt une écriture réalisable dans les contours d'un pays que l'auteur porte en soi. Être un écrivain québécois, c'est laisser ce qui est proprement québécois en soi s'incarner dans les mots qui portent l'univers personnel que l'on défend. On voit, dès lors, que nous sommes loin du roman qui devrait être l'expression propre d'une identité, mais que nous sommes plutôt dans un véritable roman qui exprime, de fait, une identité propre, mais a posteriori. Le roman sud-américain n'est-il pas platement défini comme tel parce qu'il a été écrit par des auteurs qui incarnaient la culture sud-américaine ? Ce constat tautologique peut faire sourire, mais il importe de voir qu'à la question de savoir où nous en sommes, il faut peut-être rappeler des évidences écartées pourtant du champ de la réflexion.

⁴⁵ J'ajoute que plus loin dans la réflexion, je m'autorise à proposer des éléments esthétiques aux écrivains nationalistes. Cela peut sembler une affirmation en contradiction avec ce que je viens d'écrire, mais c'est simplement que j'ai découvert, en écrivant « nationaliste », que cette perspective amenait forcément à faire des choix. Voir dans ce document la partie : « III. L'écriture provinciale ».

II.

De l'autorité à la nation civique en passant par le pluralisme

1) Pour une courte définition de l'autorité

D'abord, précisons que la figure du père est englobée dans la notion générale de l'autorité. Dans cette perspective, le père est un porteur atavique de l'autorité, certes, mais il n'en constitue qu'une forme d'occurrence. La métaphore paternelle n'est qu'un élément d'analyse symbolique qui ne réfère pas nécessairement au père véritable, mais bien plutôt à ce que Lacan appelait le Nom-du-Père, ou la Loi. En fait, la notion d'autorité est le point focal de cette réflexion, teintée par la métaphore du père.

Ensuite, et comme par opposition, il sera grandement question de la philosophie pluraliste, et de son incarnation dans les politiques multiculturelles. Je vais aborder cette idéologie en éclairant son rapport corrosif à l'autorité générale, incarnée notamment par la communauté nationale. Conséquemment, le concept de nation sera abondamment sollicité pour dégager les effets du national sur l'individuel, ainsi que sur la littérature. La nation pensée par le spectre pluraliste et son inachèvement politique serviront à expliciter la pensée idyllique des Québécois, ainsi que leur incapacité à se faire les pères fondateurs de leur pays. En cela, on voit à quel point mes hypothèses doivent aux travaux des quatre essayistes abondamment commentés dans la première partie ; on voit aussi jusqu'où je vais trop loin avec eux, car je les oblige à nommer l'éléphant dans la pièce : nous sommes dans un demi-état et c'est très certainement ce qui explique notre participation mitigée à la littérature du « grand contexte ».

À la question de savoir ce qu'est l'autorité, Theodor Mommsen répond qu'elle est « moins qu'un ordre et plus qu'un conseil⁴⁶ ». Autrement dit, l'autorité ne s'impose pas par la force, elle est, au contraire, reconnue volontairement par ceux qui décident de s'y soumettre. S'autolégitimant dans cet acte de reconnaissance réciproque entre le dominant et le dominé, elle ne tente pas d'assujettir, mais bien de faire obéir ceux sur qui elle fait

⁴⁶ Theodor Mommsen, *Le Droit public romain tome III*, Paris, De Boccard, 1985, p. 1034.

peser ses exigences douces et ses conseils impératifs. Dans son ouvrage *La crise de la culture*, Hannah Arendt signale que :

S'il faut vraiment définir l'autorité, alors ce doit être en l'opposant à la fois à la contrainte par la force et à la persuasion par arguments. (La relation autoritaire entre celui qui commande et celui qui obéit ne repose ni sur une raison commune ni sur le pouvoir de celui qui commande : ce qu'ils ont en commun, c'est la hiérarchie elle-même, dont chacun reconnaît la justesse et la légitimité et où tous deux ont d'avance leur place fixée⁴⁷.)

L'autorité d'une chose ou d'une personne est moins le fait de ses actions, que le fait que ladite chose ou personne occupe un poste plus élevé dans une hiérarchie reconnue légitime. Celui qui commande est défini, en partie, par celui qui est commandé : l'employé sous les ordres d'un patron comprend la nature de la relation entre lui et celui qui incarne un certain pouvoir. On pourrait même dire que c'est à partir de cette compréhension que ledit employé accepte d'obéir.

Si l'autorité existe par le consentement librement donné, il faut ajouter qu'elle est effective dans la mesure où l'obéissant comprend qu'il ne peut pas agir sur elle. L'autorité est ce sur quoi nous ne pouvons agir, mais qui agit sur nous, ou pour le dire comme Alexandre Kojève : « Notre définition de l'Autorité peut être rapprochée également de la seule définition générale valable du Divin : est — pour moi — divin tout ce qui peut agir sur moi sans que j'aie la possibilité de réagir sur lui⁴⁸. » Bien que cette définition s'appuie sur un exemple religieux, elle n'est pas à réduire à sa portée théologique. Kojève construit sa démonstration sur Dieu et ses fidèles afin de faire voir, par l'exagération heuristique, la relation dialogique entre l'agent autoritaire et le sujet obéissant. En définitive, pour que la relation d'autorité fonctionne, le premier ne doit pas réagir à ce que le second agit sur lui. Kojève rappelle que :

l'Autorité est essentiellement *active* et non passive. On peut donc dire que le « support » réel de toute autorité est nécessairement un *agent* au sens propre et fort du terme, c'est-à-dire un agent qui est censé être *libre et conscient*

⁴⁷ Hannah Arendt, *La crise de la culture* [1972], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014, p. 123.

⁴⁸ Alexandre Kojève, *La notion d'autorité*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 2004, p. 63.

(donc soit un être divin, soit un être humain, et jamais un animal, etc., en tant que tel⁴⁹).

L'autorité comme force agissante prend de multiples visages qui se déclinent aussi bien dans les chefs de famille, le père ou la mère, que dans les instances sociétales, les politiciens, les juges, les policiers, etc. Une fois encore, on comprend que celui qui exerce le pouvoir doit le faire au nom de quelque chose, que ce soit au nom de la relation filiale ou au nom d'un ordre public à préserver. Cette condition est essentielle pour que l'obéissant continue à croire en l'autorité qui s'exerce sur lui. Kojève résume parfaitement cet aspect lorsqu'il écrit encore :

De même pour l'Autorité du maître sur l'Élève : l'élève renonce aux réactions contre les actes du Maître, parce qu'il pense que ce dernier est déjà là où lui-même ne va arriver que plus tard : il est *en avance* sur lui. Même remarque pour l'Autorité du savant, du technicien, etc. Ils voient le fond des choses là où l'inculte ne voit que la surface : ils voient donc mieux que ce dernier, ils ont une vue plus large et plus profonde de la chose. D'où leurs possibilités de prévoir les événements, ce qui a toujours confirmé (voire créée) l'Autorité des savants⁵⁰.

Donc, l'Autorité (Kojève utilise presque toujours la majuscule) est en partie fondée sur un savoir à partager où il s'agit d'organiser la rencontre hiérarchisée entre le « connaissant » et « l'ignorant ». Le juge connaît *parfaitement* la Loi et c'est pour cette raison qu'il a le pouvoir de sanctionner ceux qui la connaissent moins et qui reconnaissent sa compétence de magistrat, compétence fondée précisément sur la présomption que ledit homme de loi possède « en avance » des connaissances juridiques.

Kojève pousse encore plus loin, allant jusqu'à personnaliser l'autorité dans ceux qui possèdent une plus grande expérience de vie. Ainsi, il n'hésite pas à présenter la tradition comme un « agent » qui peut exercer un pouvoir :

Et il en est de même pour l'autorité de la tradition et de ses détenteurs. Ces derniers ne sont pas seulement, en tant que vieillards, les pères « matériels » (physiques) des hommes du jour : en tant que représentants de la Tradition, ils sont leurs « pères spirituels », incarnant la « cause » qui a fait des

⁴⁹ Alexandre Kojève, *La notion d'autorité*, ouvr. cité, p. 57.

⁵⁰ Alexandre Kojève, *La notion d'autorité*, ouvr. cité, p. 75.

contemporains ce qu'ils sont. Et c'est en tant que cette « cause », qui détermine la réalité sociale, politique, culturelle, donnée, que la Tradition, en tant que telle, exerce une Autorité : on renonce volontairement et consciemment à « réagir » contre elle parce qu'une telle « réaction » serait une réaction contre soi-même, une sorte de suicide⁵¹.

La tradition agit comme un maître, ou un savant, pour reprendre la définition plus haut ; elle possède d'avance un savoir sur celui qui l'aborde. Paradoxalement, cette avance provient du recul que la tradition acquière en accumulant les connaissances du passé. Nous sommes, certes, dans les vérités de Lapalisse, mais cette définition a le très grand mérite de replacer la notion d'autorité au cœur du processus d'inscription dans une culture, justement. Retenons aussi la fin de la citation où Kojève assène qu'il serait suicidaire de se révolter contre cette « "cause", qui détermine la réalité sociale, politique, culturelle, donnée ». En renonçant aux traditions occidentales les plus vieilles, n'avons-nous pas, du même coup, amorcé le lent suicide de notre civilisation ? Ou pour le dire, une fois encore comme Hannah Arendt, ne sommes-nous pas « en danger d'oubli » qui « signifierait humainement que nous nous priverions d'une dimension, la dimension de la profondeur de l'existence humaine. Car la mémoire et la profondeur sont la même chose, ou plutôt la profondeur ne peut être atteinte par l'homme autrement que par le souvenir⁵². »

J'anticipe quelque peu sur mon propos, mais on peut se demander si proposer un horizon social idéal, sans tenir compte de ce qui fonde réellement la société, soit son organicité autour de la tradition comme cause commune, ne mène pas, automatiquement, à l'éparpillement de l'autorité de cette société en chapelles qui entrent en lutte les unes contre les autres. Si nous acceptons que l'autorité d'une culture repose sur ce qui l'a fondée dans le passé, il faudra bien revenir à cette idée toute simple que les traditions portent en elles-mêmes des horizons d'attente propres : l'être du futur est en puissance dans une culture donnée. Or, proposer comme idéal à atteindre un projet qui n'est pas « présent

⁵¹ Alexandre Kojève, *La notion d'autorité*, ouvr. cité, p. 87.

⁵² Hannah Arendt, *La crise de la culture*, ouvr. cité, p. 125.

toujours déjà-là » dans les traditions vécues au quotidien revient à dévoyer, tragiquement, le corps social de sa finalité.

Mais revenons à la nature de l'autorité en résumant les quatre grands axes retenus jusqu'ici : premièrement, l'autorité existe par l'acte consenti de celui qui obéit ; deuxièmement, l'autorité est une force sur laquelle on ne peut pas agir à défaut de quoi, elle cesserait d'exister ; troisièmement, elle émane toujours d'un agent actif qui se possède lui-même, qui est libre et conscient ; et quatrièmement, l'autorité s'appuie sur un savoir reconnu qui octroie un ascendant à celui, le savant ou l'ancêtre, qui le possède. À noter, enfin, que le savoir peut aussi émaner d'une chose abstraite, comme la tradition.

Il va sans dire que cette courte définition de l'autorité est incomplète. Je n'ai retenu, au fond, que les caractéristiques qui servent les fins de cette réflexion. Dans la V^e partie du présent essai, d'autres éléments de l'autorité seront exposés. Pour l'heure, il convient d'abord de comprendre comment une notion vieille comme l'autorité (vieille comme le monde) s'actualise dans les paradigmes des sociétés postmodernes qui sont de moins en moins homogènes. Nos sociétés ne cherchent plus à retrouver la cohérence à travers une légitimité autoritaire qui établirait des normes pour tous. Elles se complexifient davantage en reconnaissant les différences en son sein. Bref, c'est de la philosophie pluraliste et des aménagements sociétaux qu'ils inspirent qu'il faut parler à présent.

2) Le pluralisme : une mise à l'épreuve de l'autorité

Les assises philosophiques du pluralisme s'inscrivent dans la continuité du processus d'individualisation de l'identité qui a commencé à la fin du XVIII^e siècle. Selon Félix Mathieu, ce processus culminerait aujourd'hui dans « ce qu'on pourrait appeler une célébration des identités multiples et décomplexées, c'est-à-dire un concentré de ce que Jacques Beauchemin appelle une "société des identités"⁵³. » Le pluralisme est un effort pour embrasser l'ensemble des possibilités définitives que les citoyens veulent explorer ou explorent déjà. Il s'agit de prendre acte des appartenances ethniques, raciales, culturelles, sexuelles, etc., de l'ensemble des individus et de tenter, dans le même geste, d'aménager un espace commun qui promeut des valeurs universelles ; le tout animé par un dialogue qu'on pourrait dire sans fin, dans la mesure où les valeurs dites universelles dépendent des changements opérés dans et par les identités. À ce propos, citons longuement Gérard Bouchard qui explicite le pluralisme et son aménagement politique :

Ce concept est entendu ici d'une façon très générale, comme une orientation qui préconise une attitude respectueuse de la diversité et le droit de chaque citoyen de cultiver, s'il le désire, une référence plus ou moins étroite à son groupe ethnoculturel d'origine (majoritaire ou minoritaire), le tout en conformité avec les règles et valeurs fondamentales d'une société. Le pluralisme suppose donc la prise en compte de l'enracinement culturel des citoyens, il commande la condamnation de toute forme de discrimination basée sur les caractéristiques ou les orientations culturelles distinctes d'une personne, et il invite à une grande sensibilité à l'égard des droits des minorités⁵⁴.

L'aménagement de la diversité suppose que les institutions intègrent le relativisme à leur fonctionnement intrinsèque ; ce qui apparaît profondément paradoxal dans la mesure où il appert contre nature qu'une institution, censée structurer des règles autoritaires strictes, en vient à s'engager dans une chaîne de négociation entre ce qui apparaît acceptable ou non. Mieux : l'institution doit savoir trancher les litiges au nom de valeurs supérieures : elle doit, donc, *faire* autorité.

⁵³ Félix Mathieu, *Les défis du pluralisme à l'ère des sociétés complexes*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2017, p. 30.

⁵⁴ Gérard Bouchard, *L'interculturalisme. Un point de vue québécois*, Montréal, Boréal, 2012, p. 12.

Prenons l'exemple récent de la première ministre de l'Alberta qui porte un voile pour souligner une joyeuse fête de l'Eid al-Adha aux citoyens de confession musulmane de la province⁵⁵, tout en ne manquant pas de rappeler que nous sommes tous semblables dans notre humanité. Pour Danielle Smith, il s'agit de proposer une ouverture dans l'identité canadienne (albertaine) qui intègre des gens d'une autre confession religieuse. L'Autre, ici, exerce une autorité sur la communauté canadienne qui accepte et reconnaît, sans y être contrainte, la communauté musulmane qui vit en son sein. Pour recadrer dans l'analyse de Kojève : les Albertains consentent à l'autorité de la communauté musulmane, sachant qu'ils ne peuvent agir dessus parce qu'ils lui concèdent son agentivité qui repose sur un savoir et des traditions qui lui sont propres. Ainsi, l'identité nationale canadienne intègre un élément qui lui était exogène jusqu'à tout récemment et se met à jour. Mise à jour, d'ailleurs, qui appellera un nouveau cadre politique qui permettra d'assurer l'articulation entre la majorité et les minorités, entre ceux fêtant l'Eid al-Adha et les autres.

On voit, dans cet exemple, tous les défis qui sont le propre des sociétés où plusieurs groupes habitent un même territoire. Comment, en effet, plusieurs « communautés autoritaires » peuvent-elles se côtoyer sans entrer en conflit ? La réponse canadienne se trouve dans le multiculturalisme comme doctrine d'état qui, bien que célébrant les différences, doit aménager des espaces communs entre des communautés qui, parfois, sont diamétralement opposées sur des enjeux fondamentaux, comme l'égalité homme femme, ou la séparation entre les pouvoirs religieux et politique. Ainsi, l'identité canadienne ne peut plus être normative et autoritaire, mais bien flexible et « suggérante ». Il ne s'agit plus d'imposer un étant canadien, mais bien de suggérer une manière d'être canadien, se résumant à une obligation à respecter les lois du pays, tout en vivant selon la culture du pays d'où on vient. La culture nationale se trouve transformée par des altérités qui forcent les Canadiens à être, en plus d'eux-mêmes, un peu plus des autres.

⁵⁵ « Canadian leaders celebrate Eid Al-adha with Islamic communities », Daily Hives [En ligne], mis en ligne le 21 août 2018, page consultée le 18 septembre 2022, URL : <http://dailyhive.com/calgary/eid-al-adha-canada-2018>.

Au fond, il s'agit de construire une société postnationale qui reconnaît des communautés basées sur les préférences sexuelles, les identités ethnoraciales et religieuses qui deviennent, dès lors, des communautés au sein de la société globale. On incite ces différents groupes à persister dans leur essence ontologique et, dans le même temps, on leur demande de s'organiser entre eux, avec leurs particularismes, pour former une société où il n'y a plus de centre. Chaque groupe est invité à rester fort dans son quant-à-soi, à condition d'abandonner l'idée de prendre le contrôle, un jour, de l'appareil gouvernemental. Ainsi, le gouvernement s'occupe du domaine régalien en délaissant le champ de la construction d'une identité nationale — ce que l'on nommait dans les années 1990 le « nation-building ». Tous sont invités à investir leur espace pour en prendre pleinement le contrôle et ainsi s'ériger en autorité compétente de ce territoire identitaire cédé et sécuritaire. De là, chaque groupe lutte pour la reconnaissance de son autorité dans son champ de compétence et, mû par une générosité intéressée, certains groupes vont défendre à d'autres le droit de protéger leur territoire identitaire respectif, à condition que ses compétences sur son propre champ social ne soient pas remises en question⁵⁶.

L'exemple de la position du Québec dans le Canada est particulièrement éclairant pour comprendre comment opère le pluralisme dans un contexte politique donné. Lorsque le premier ministre du Québec, Philippe Couillard, affirmait qu'être Québécois, c'était notre façon d'être Canadien, il retranchait de l'étant québécois toutes les scories historiques et politiques qui s'opposaient à l'identité canadienne : langue, culture et volonté d'autonomie qui structurent des éléments profonds de l'identité québécoise étaient écartées pour mettre de l'avant ce qui unit tous les Canadiens : le territoire et quelques institutions juridiques communes⁵⁷. Il s'agissait de survaloriser ce qui avait peu de profondeur et de

⁵⁶ Ce qui créer parfois des paradoxes spectaculaires, comme lorsque le premier ministre Justin Trudeau célèbre l'inauguration d'une mosquée et participe au défilé LGBT+, presque dans la même semaine. Que fait ce politicien sinon que de prouver, par ses actes, qu'il est pour la reconnaissance légitime des deux groupes que tout oppose sur le plan philosophique, mais que tout unis sur le plan juridique. C'est la même Loi qui les sépare harmonieusement.

⁵⁷ Ce qui explicite, à peu de choses près, le projet politique canadien, tel que formulé ici : « Autrement dit, dans "l'imaginaire social" qu'on tente d'instituer, il ne devait pas y avoir de culture plus canadienne qu'une

minimiser ce qui en avait beaucoup, pour créer une identité de surface déchargée d'un être en contradiction. Il fallait construire un Autre contre Soi.

En définitive, il faut que l'écrivain qui embrasse la question nationale comprenne que le concept même de nation a évolué et qu'il n'a plus rien à voir avec une définition maurassienne : « Le nationalisme est la sauvegarde due à tous ces trésors qui peuvent être menacés sans qu'une armée étrangère ait passé la frontière, sans que le territoire soit physiquement envahi. Il défend la nation contre l'Étranger de l'intérieur⁵⁸. » La nation est maintenant éprouvée par l'Autre ; elle l'a toujours été, mais cette fois la mise à l'épreuve vient de l'intérieur et il s'agit moins de condamner ce phénomène que d'en prendre acte.

autre, seulement une mosaïque culturelle sous une identité "nationale" commune : l'identité canadienne. » Félix Mathieu, *Les défis du pluralisme à l'ère des sociétés complexes*, ouvr. cité, p. 65.

⁵⁸ « Les idées politiques de Charles Maurras », *L'Histoire* [En ligne], mis en ligne le 5 février 2018, page consultée le 3 septembre 2024, URL : <https://www.lhistoire.fr/les-id%C3%A9es-politiques-de-charles-maurras>,

3) De Groulx à Seymour

Michel Seymour dans *La Nation en question* rappelle une évidence nécessaire : « Bien entendu, la plupart sinon tous les intellectuels québécois pensent que le seul nationalisme acceptable doit être civique⁵⁹. » Évacuer la question de la nation ethnique densifie, en effet, l'essence de la nation. On passe d'un « organisme simple » à une organisation complexe. La couleur de peau, les liens du sang, les rites, les ennemis communs, etc., étaient les ingrédients de corps sociaux homogènes qui laissaient peu de place aux éléments exogènes. Ajoutons à cela une définition légèrement tautologique : « la nation ethnique englobe une population qui se conçoit majoritairement comme partageant la même origine ancestrale⁶⁰. »

Pour bien comprendre ce qu'était une nation ethnique, je me permets de faire un détour vers le Pacifique Sud. Avant d'avoir des contacts avec les Européens, les Polynésiens, fort de leur position géographique, furent largement autarciques. Ils évoluaient et se concevaient comme faisant partie d'un même corps social où il s'agissait, de la naissance à la mort, d'embrasser un héritage qui allait de soi. Ainsi, leur art traditionnel exprimait leur identité profonde et glorifiait les origines communes des membres du groupe. Leurs gravures traditionnelles caractérisées par des spirales et des cercles très complexes gravés sur des objets de bois se retrouvent d'Hawaï à la Nouvelle-Zélande. Cette forme d'art esthétise un certain être-au-monde polynésien, comme le spectaculaire Haka qui demeure fascinant parce qu'il concentre plusieurs significations : la communion avec les ancêtres, l'affirmation d'une identité nationale guerrière, la ritualisation de la violence, en somme il exprime une ethnicité propre. Lorsque les Occidentaux sont arrivés en Nouvelle-Zélande, amenant avec eux l'altérité, les Maoris ont dû « faire » avec ces étrangers, avant que de « faire nation » avec eux. Comme ce fut le cas

⁵⁹ Michel Seymour, *La Nation en question*, Montréal, l'Hexagone, 1999, p. 19.

⁶⁰ Miche Seymour, « Le concept de nation », *USITO UdS Le dictionnaire* [En ligne], page consultée le 30 septembre 2024, URL : https://usito.usherbrooke.ca/articles/th%C3%A9matiques/seymour_1.

au Canada, le gouvernement colonial de l'époque a d'abord proposé un traité avec ces Autochtones qui a fini par mener à la construction de l'état binational néo-zélandais :

Précisons qu'à la suite de revendications maories de plus en plus fortes dans les années 1960 et 1970 — période qu'il est maintenant convenu d'appeler la Renaissance culturelle maorie —, l'État a fait du biculturalisme une politique officielle. Cette politique trouve son fondement dans le Traité de Waitangi signé en 1840 par des chefs maoris et la Couronne britannique. Ce traité — qui a soulevé de nombreux malentendus à travers l'histoire [...] — est interprété aujourd'hui comme reconnaissant un partenariat entre deux peuples, les Maoris et les Pakehas (population aux origines principalement européennes) et, sur cette base, est largement considéré comme le document fondateur de la Nouvelle-Zélande⁶¹.

La création de cette nation civique ne s'est pas faite sans heurt, il va sans dire, mais les échanges entre les deux communautés nationales ont permis aux uns de parler anglais et aux autres de pratiquer des rites maoris. Il est d'ailleurs important de noter que des Occidentaux font maintenant le Haka lors, notamment, des matchs de rugby des All Black. Ainsi, ce partage culturel entre deux communautés nationales en Nouvelle-Zélande témoigne d'un nationalisme civique opérant dans ce pays. Le proprement « kiwi » des Néo-Zélandais est donc marqué par les Maoris et par les descendants des Européens.

Au Québec, le nationalisme, avant d'être civique, fut aussi largement ethnique. Lionel Groulx était un fervent défenseur de ce nationalisme ethnique qui fut rejeté, justement, à la Révolution tranquille. Il est d'ailleurs l'un de ceux qui ont servi de trait d'union entre un nationalisme ethnique et un nationalisme civique qui commençait à germer, justement, autour des revues *Cité libre*⁶² et *Liberté*. En 1949, Groulx écrit que le nationalisme des Canadiens français est :

la réaction vitale, naturelle, donc légitime, de tout peuple ou nation qui veut vivre selon les lois de son intériorité spirituelle ou de son génie profond ; c'est une réaction particulière aux peuples ou groupes ethniques minoritaires ou

⁶¹ Natacha Gagné, « Être jeune et maori aujourd'hui : l'université comme site de (ré)affirmation et de coexistence. », *Recherches amérindiennes au Québec* [En ligne], n° 35 (3), 2005 p. 61, mis en ligne le 28 septembre 2021, page consultée le 29 août 2024, URL : <https://doi.org/10.7202/1081921ar>.

⁶² Voir Pierre Elliott Trudeau, « La nouvelle trahison des clercs » dans Yvan Lamonde et Gérard Pelletier, *Cité libre. Une anthologie*, Montréal, Stanké, 1991, p. 141 à 167.

subjugés, non absolument maîtres de leur vie. Réaction qui occasionnellement peut devenir agressive contre une menace d'oppression. Donc simple volonté de persévérer dans notre être ; rester ce que nous sommes, tels que la Providence et l'histoire nous ont fait ; le rester, non, sans doute, dans des formes inertes ni statiques, mais, comme il va de soi, dans le libre épanouissement de l'être vivant, telle pourrait être la formule du nationalisme canadien-français⁶³.

La plupart des éléments de cette définition du nationalisme sont tombés en désuétude. Cependant, certains aspects semblent encore être d'actualité. On peut penser au fait qu'un peuple vit selon les « lois de son intériorité spirituelle⁶⁴ ou de son génie profond » et qu'il puisse vouloir « persévérer dans son être » tout en ne demeurant pas « dans des formes inertes ni statiques, mais, comme il va de soi, dans le libre épanouissement de l'être vivant. » Voilà qui a le mérite d'évacuer le côté ethnique de cette définition de la nation.

D'ailleurs, ces quelques éléments sauvés du premier nationalisme ethnique perdurent dans la plupart des définitions civiques de la nation. Comme l'écrit Michel Seymour :

une nation est une sorte de communauté politique qui requiert l'existence d'une majorité nationale sur un territoire reconnu. Par l'expression "majorité nationale", j'entends ici une communauté qui constitue, à l'échelle de la planète, l'échantillon le plus important de gens ayant une certaine langue, culture et histoire. Or, cette majorité nationale, qui est aussi majoritaire sur son propre territoire, peut faire partie d'une communauté politique avec des citoyens d'origines diverses issus de l'immigration, ou encore avec des minorités nationales — celles-ci étant des extensions de majorités nationales voisines. La communauté politique peut, dans son ensemble, accéder au statut de nation pourvu qu'une majorité d'individus au sein de cette communauté politique ait une conscience nationale et une volonté commune d'exister en tant que nation⁶⁵.

⁶³Lionel Groulx, « La nationalisme canadien français », UQAC [En ligne], mise en ligne le 23 octobre 2023, page consultée le 27 août 2024, URL : http://classiques.uqac.ca/contemporains/groulx_lionel_abbe/Nationalisme_can-fr/Nationalisme_can-fr_texte.html.

⁶⁴ Groulx fait référence au fait que les Canadiens français vivent selon leur foi catholique. N'empêche, je me plais à penser que cette intériorité spirituelle puisse être d'essence différente, comme s'il s'agissait de conserver la transcendance dans le rapport à la nation.

⁶⁵ Michel Seymour, *La nation en question*, Montréal, L'Hexagone, 1999, p. 23.

Seymour présente une version à jour de la nation : elle peut être pluriethnique, composée de citoyens appartenant à des nations voisines, mais surtout, elle ne tient plus par des liens ataviques, encore moins par des liens de sang, mais bien par un pacte conclu entre ceux qui veulent faire nation. C'est une sorte de renversement, dans la mesure où, auparavant c'était la nation qui faisait les hommes, alors que désormais il s'agit de faire la nation avec les hommes. Pour reprendre l'exemple des Polynésiens, il faut voir que lorsqu'ils étaient seuls, la nation définissait leur humanité, créait entièrement leur être social ; avec l'arrivée des Européens, ils ont dû reformer une nation « plus complexe » pour intégrer cette nouvelle altérité. Ce qui cadre avec la définition de Seymour par laquelle on comprend que les Maoris sont une minorité nationale au sein de la communauté nationale néo-zélandaise qui les comprend sans les effacer.

4) Le « proprement québécois »

Maintenant que l'on comprend la distinction entre nation ethnique et nation civique, il est possible de présenter ce qui se cache sous le vocable de « proprement québécois ». Tout au long de cette réflexion, je me propose, en effet, de cerner ce qui devrait ressortir d'une écriture qui thématise la question nationale québécoise, car selon l'acceptation de la nation de Seymour, tout créateur qui acte la question nationale devrait reconduire, en s'en nourrissant, une « certaine langue, culture et histoire » qui ont fait le Québec. Ce qui ne va pas sans soulever plusieurs difficultés puisqu'il faudra tenter de voir de quoi sont faits ces trois éléments. Comment expliciter les rapports complexes que nous entretenons avec notre langue nationale, et celui que nous avons avec les autres langues présentes sur notre territoire ? De quoi est composée la culture québécoise ? Comment résumer l'histoire de notre nation devenue civique ? Ces vastes questions mériteraient à elles seules de longs développements. C'est ici que l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu m'est utile, car elle met en forme ces éléments ; mieux, elle agit une résolution de plusieurs problèmes qui hantent notre culture. Ses avancées permettent, justement, de proposer une réponse à la question que Kevin Lambert pose, dans un texte semi-sérieux : « Qu'est-ce qui cloche avec la littérature québécoise⁶⁶ ? »

La réponse proposée par VLB est cinglante : la littérature québécoise serait malade à cause de la maladie qui ronge notre corps politique. Dans son *James Joyce, le Québec et les mots*, il ne cesse de le marteler et associe cette maladie à la mort du père qui n'a pas su léguer un pays à ses fils. Ainsi, cette absence se transforme en carence de notre système humanitaire national :

La carte du pays à redessiner autrement qu'en noir. Des politiciens à élire autrement qu'en caricature démocratique. Ce semblant de nation, nébuleuse spiroïdale, défaisant même le bien bâti puisque si schizophrènes et hystériques nos corps privés d'esprit. Nous faisons de nous tous des exilés intérieurs, nous pourrissions par en-dedans sans même nous en rendre compte.

⁶⁶ Kevin Lambert, « Qu'est-ce qui cloche avec la littérature québécoise », art. cité. Je reviendrai, plus tard, sur ce texte.

Si laids, si courte notre vue, si gros le nez, si plein de noms d'hôpitaux le territoire, comment y marcher droit et longtemps sans pharmacie devant et derrière chez soi⁶⁷ ?

Une fois encore, chez VLB, l'intime est malade du collectif. Son livre suivant, *La grande tribu*, est on ne peut plus clair à ce sujet et met d'ailleurs en scène des individus malades, fortement handicapés qui tentent de prendre le parlement de Québec par la force. Le narrateur du roman, Habaquq Cauchon, a un trou dans le crâne, tandis que chaque jour un docteur du nom d'Avincenne vient pour le soigner (martyriser). Fortement aliéné dans sa condition physique et psychologique, le narrateur s'écrie à un moment :

J'ai la grosse tête à Papineau et ça fait plusieurs générations déjà qu'on n'en a pas vu de semblable de Hull à Blanc-Sablon, de Sainte-Rose-du-Déglé à Kangiqsujaq. Le seul problème que j'ai, c'est que personne en mes alentours ne semble se rendre compte qu'à moi seul, je constitue toute la nation, son idée raciale et son idée civile, son idée de rébellion et d'indépendance⁶⁸.

Habaquq finit à la fin du livre par « amener dans ses grosseurs » le pays du Québec, mais cet avènement est un non-événement qui tourne à la « grotesquerie » — c'est d'ailleurs le genre littéraire proposé au début du livre. Bien que ces catégories d'analyse fassent collégiales, on peut affirmer que VLB signe un propos et une forme qui sont sans équivoque : le pays du Québec est malade de ses habitants malades et même la libération ne les guérit pas.

Est-ce à dire que ce « cancer de la nationalité » est incurable au Québec ? Peut-être, mais ce que montre Beaulieu, c'est au moins l'importance d'arriver à trouver ce mal par l'écriture. Piétinant dans les alentours de VLB, j'écris qu'il faut « créer une chimie par une chimie des mots qui puisse traiter le mal », car n'oublions pas que l'œuvre de VLB a quelque chose de spiroïdal. Il repasse plusieurs fois aux mêmes endroits, sans crainte de se contredire dans un effort pour se rapprocher d'un centre fuyant. Dans le *Joyce* et *La grande*

⁶⁷ VLB, *James Joyce, l'Irlande, le Québec et les mots*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2007, p. 26.

⁶⁸ Victor-Lévy Beaulieu, *La grande tribu*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2008, p. 67-68.

Tribu, il semble montrer que notre condition est incurable, mais ailleurs, et même dans le *Joyce*, il affirme que l'écriture de la plus haute autorité pourra faire naître le pays.

Au fond, VLB arrive à la même conclusion que ceux qui n'hésitent pas à considérer que le sentiment national poussé jusqu'au nationalisme militant ou assumé est une aliénation qui entrave l'épanouissement de l'individu. Très souvent, cette critique du nationalisme viendra du côté de ceux pour qui la nation est un concept dépassé. À titre d'exemple parmi d'autres, voici une citation tirée d'un livre pamphlétaire écrit par un ancien ministre libéral sous le gouvernement de Robert Bourassa :

Pour [Oakeshott], un nationaliste est un "individu manqué", une personne qui souffre à la fois "d'un mélange de perte réelle, de débilité, d'ignorance, de timidité, de pauvreté, d'isolement, d'égarement, de persécution et de malchance." On peut reconnaître ces personnes à leur "leur incapacité à mener une vie individuelle et leur aspiration à la protection d'une communauté." Pour lui, un État-nation n'a de sens qu'en tant "qu'association d'invalides tous victimes de la même maladie et réunis de manière corporative afin de trouver un soulagement à leur maladie commune"⁶⁹.

Victor-Lévy Beaulieu est un médecin malade qui connaît ses symptômes qu'il retrouve dans sa société. Toute son œuvre pourrait être l'expression d'une « incapacité à mener une vie individuelle » couplée à une « aspiration à la protection d'une communauté. »

On voit peut-être mieux où je veux en venir lorsque j'exprime l'idée selon laquelle l'écriture nationale doit dévoiler ce qui est proprement québécois, soit cette forme de « maladie rare » qui ronge la société, ce mélange entre un sentiment d'échec, à cause des référendums perdus, et de défaite causée par la Conquête de 1763. VLB est un écrivain qui croit en l'histoire longue et qui n'hésite pas, comme plusieurs artistes de la Révolution tranquille, à investir des moments qui ont façonné le destin du Québec. En ce sens, il résout le problème de notre idylle dans un dôme sans maître et sans père qui n'existe pas en-dehors de sa culture impossible ou im-politique. S'il a tort, on peut toujours souscrire, avec

⁶⁹ Michael Oakeshott, *De la conduite humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 276 et 308, cité dans Reed Scowen, *Le temps des adieux. Plaidoyer pour un Canada sans le Québec*, Montréal, VLB éditeur, 1999, p. 83.

un humour potache, à la révélation de Kevin Lambert qui retourne le malaise sur lui-même en affirmant :

Ce qui cloche avec la littérature québécoise, c'est la persistance de la question, souvent muette, enfouie dans le fond pulsionnel de l'écriture critique : « Qu'est-ce qui cloche avec la littérature québécoise ? » Le défaut ontologique de la littérature québécoise se situe dans l'insistance de cette question obstinée et récurrente depuis ses origines. Il est compréhensible qu'avant moi, personne n'ait trouvé la réponse ultime ; la critique cherchait au sol, en retournant chaque pierre, un objet dilué dans l'air même qu'elle respire⁷⁰.

⁷⁰ Kevin Lambert, « *Qu'est-ce qui cloche avec la littérature québécoise* », art. cité, p. 12.

III.

L'écriture provinciale

*Une nation qui descend la pente s'amoin-drit sur tous les plans,
« toute dégradation individuelle ou nationale, observe Joseph de Maistre,
est sur le champ annoncée par une dégradation
rigoureusement proportionnelle dans le langage ».
Nos déficiences déteignent sur notre écriture ;
pour ce qui est d'une nation, son instinct, de moins en moins sûr,
l'entraîne à une incertitude équivalente dans tous les domaines.
Émile Cioran⁷¹*

Je n'étais pas, j'ai été, je me souviens...

Hubert Aquin⁷²

⁷¹ Émile-Michel Cioran, *La Tentation d'exister* dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 1995, p. 898.

⁷² Hubert Aquin, *Œdipe et Œdipe recommencé*, Montréal, Bq, coll. « ÉDAQ », 2017, p. 125.

1) Retour du refoulé, ou quand la nation ne passe pas

Posons qu'au Québec l'écriture reconduit l'incomplétude nationale et problématise, d'une façon ou d'une autre, l'insularité de la culture québécoise, faisant même de la littérature d'ici « un idéal-type de la liminarité » — tel que défini par Michel Biron et qui, pour résumer, est un état transitoire permanent ou une manière d'être incomplète, en processus vers un nouveau statut. Ajoutons que la littérature québécoise est insulaire parce que, comme l'écrit encore Biron, elle est d'une part un « moyen d'accès à l'Amérique, mais en même temps coupée d'elle par la langue [et d'autre part] cette littérature n'est pas seulement décentrée, mais véritablement excentrée, condamnée à s'inventer en faisant le deuil du centre⁷³. » Dans ce cas précis, l'excentricité de la littérature québécoise n'est pas une force en soi, mais bien plutôt une limitation qui condamne les écrivains à redire douloureusement, et pour personne, l'impossibilité de quitter un *état transitoire permanent*.

Être excentré, c'est être en déséquilibre, c'est lutter pour retrouver une stabilité psychique et identitaire pour se mettre en état de créer, se poser en soi pour se reposer de la fatigue culturelle d'une nationalité qui, politiquement, n'existe pas. D'ailleurs, Hubert Aquin parlait d'un dragon intérieur lorsqu'il fallait dépasser le sentiment profond et aliénant de notre condition identitaire :

Celui qui veut percer doit renoncer à l'élan culturel qui lui est donné par le Canada français et, au départ, se trouve dans une situation de fatigue culturelle, dragon intérieur dont il doit triompher individuellement comme pour faire la preuve que, pour lui, le Canada français a droit à l'existence⁷⁴.

Comme l'écrit le même Aquin un peu plus loin : « Le problème n'est pas d'écrire des histoires qui se passent au Canada, mais d'assumer pleinement et douloureusement toute la difficulté de son identité⁷⁵. » Rappelons que pour Aquin et pour plusieurs intellectuels

⁷³ ADM, p. 308.

⁷⁴ Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », ouvr. cité, p. 94.

⁷⁵ Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », ouvr. cité, p. 101.

de la Révolution tranquille ne pas posséder un état indépendant se combinait avec une condition nationale problématique entraînant des répercussions sur la psychologie de l'individu québécois⁷⁶.

Le fait de ne pas complètement assumer son identité place le sujet dans un état névrotique, hystérique à défaut d'être historique pour reprendre VLB. L'individu névrotique québécois n'est pas en mesure de nommer le monde correctement, car il a tendance à se construire un monde habitable qui lui permet de « se vivre » sous le mode de l'illusion d'être autonome. Sorte de création de soi, non pas ex nihilo, mais bel et bien construite sur un déni de la réalité, cette personnalité hystérique a quelques fois des ratés sous forme de lapsus et d'actes manqués qui ramènent la condition nationale des Québécois à l'endroit même où on ne l'attendait pas. Deux exemples, entre autres, me viennent en tête : le premier est proprement spectaculaire et provient d'un recueil de nouvelles qui a fait passablement de bruits à sa sortie ; le deuxième exemple concerne une auteure qu'on ne saurait penser nationaliste, mais qui réactive la catégorie nationale d'une manière inattendue.

Voyons d'abord le recueil de Maxime Raymond Bock au titre très révélateur, *Atavismes*, paru au Quartannier en 2011. Ce titre justement ne peut être mieux trouvé pour parler du fait que la question nationale ne passe pas, qu'elle revient de manière intériorisée à travers des comportements et des habitus qui sont des rémanences de l'historicité québécoise. Rappelons qu'un atavisme est, selon *Le Robert* une :

Forme d'hérédité dans laquelle l'individu hérite de caractères ancestraux qui ne se manifestent pas chez ses parents immédiats ; réapparition d'un caractère primitif non modifié après un nombre indéterminé de générations. [...] PAR EXT. Hérité des idées, des comportements⁷⁷.

⁷⁶ Il est amusant de constater qu'Andrée Yanacopoulo, qui fut la conjointe d'Aquin, écrit un article sur la condition psychologique des Canadiens français en 1962. Sa recherche avait trois axes qu'elles présentent dans ses mémoires : « 1. Psychiatrique : l'incidence de la dépression est-elle élevée parmi les Canadiens français de Montréal ? 2. Psychologique : les tendances dépressives l'emportent-elles dans la personnalité normale ? 3. Sociologique : la perception qu'a l'individu de sa culture est-elle dépressive ? ». Andrée Yanacopoulo, *Prendre acte*, Montréal, Boréal, 2013, p. 131.

⁷⁷ Paul Robert et al., *Le Petit Robert*, Paris, Le Robert, 2012, p. 165, article « Atavisme ».

Toutes les histoires racontées dans le recueil de Bock sont autant de tentatives pour illustrer le phénomène de la transmission involontaire de réflexes conditionnés. Toutes mettent en scène des personnages aux prises avec l'histoire avec un grand H qui occupent des lieux périphériques à l'historicité officielle. Bock présente, notamment dans la nouvelle « Eldorado » du même recueil, un prêtre qui va témoigner du fait que Roberval était un être rongé par le vice et l'appât du gain. Ainsi ce père fondateur, et c'est très important de le comprendre, est déjà défaillant, inadéquat et porteur d'atavismes viciés qui se retrouvent dans ses descendants.

Comme cette partie de ma réflexion doit beaucoup à la thèse de doctorat de Céline Philippe, je me permets de la citer longuement :

Le titre du recueil soulève ainsi la question d'un présent habité par les traces d'un passé opérant en sourdine, par des traits pouvant passer d'autant plus inaperçus qu'ils auraient pu être absents de la génération précédente. Bien que ces atavismes prennent de nombreuses formes et se manifestent de plusieurs manières dans le recueil, c'est surtout le rapport au passé national, à la croisée de l'histoire familiale, comme l'a souligné Pierre-Paul Ferland (*Une nation à l'étroit. Américanité et mythes fondateurs dans les fictions québécoises contemporaines* (Thèse de doctorat), Québec, Université Laval, 2015, p. 186), qui est au cœur des « histoires » de ce livre, revisitant plusieurs moments marquants de l'histoire du Québec depuis la première colonie fondée par Roberval aux événements d'Octobre 70, en passant par les Rébellions des Patriotes. Le tout, sur un mode que certains ont décrit comme « une série de variations sur le thème de la défaite⁷⁸. » (Mathieu Bélisle, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, Montréal, Leméac, 2017, p. 266.)

La question nationale revient avec force dans cette écriture contemporaine et réactive le thème de la défaite, de la défaillance, donnant une fois encore une réponse à la question qu'est-ce qui cloche avec la littérature québécoise ? En esthétisant la condition nationale de manière consciente et assumée, Bock « redécouvre » ce que VLB avait déjà bien cerné : nous sommes hystériques à défaut d'être historiques. Nous sommes dans un échec qui perdure dans nos gênes et qui revient sous des formes différentes, des patriotes de 1837

⁷⁸ Céline Philippe, « *La voix du pays* ». *Sur les traces de la question nationale dans la littérature québécoise* (thèse de doctorat), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2021, p. 411 – 412.

aux felquistes de 1970. Notre statut de provinciaux nous décentre parce que « nous avons eu et avons toujours des élites velléitaires, ou trop couardes pour faire l'indépendance, ou trop aliénées, ce qui les autorise à pratiquer la trahison comme si elle était une vertu⁷⁹. » Encore une fois, le centre mou de notre condition existentielle est en lien avec notre incapacité à faire l'indépendance.

L'autre exemple choisi pour illustrer ce que l'on pourrait appeler la nouvelle fatigue culturelle provient d'une auteure qu'on ne saurait taxer d'excès de zèle identitaire. Comme chacun sait, Nelly Arcan s'intéressait beaucoup à la condition des femmes au début du XXI^e siècle, mais aucun critique ne semble avoir relevé la part de réflexion sur la condition politique des Québécois présente dans son œuvre. Arcan était très lucide par rapport à sa condition existentielle de femme *et* de Québécoise, comme si elle comprenait l'aliénation nationale grâce à sa réflexion sur le féminisme contemporain⁸⁰.

Dans une scène très visuelle de son roman *À ciel ouvert*, paru en 2007, le narrateur s'exclame devant la foule de partisans d'équipes nationales de soccer qui défilent dans les rues de la ville :

Les Portugais avaient vaincu les Anglais et tous les Portugais ainsi que tous les fans des Portugais allaient, le restant de la journée, et, pendant toute la soirée, assiéger la ville en parcourant sans arrêt ses grandes artères, imposer dans la brusquerie de leurs drapeaux, comme si c'était la fin du monde, leur droit de rouler par les rues leur joie ; et les Montréalais allaient accorder leur assentiment, admirer en eux la course de leur fierté nationale, leur audace de se proclamer les plus forts ; ils allaient saluer une attitude guerrière à laquelle ils n'avaient plus droit depuis longtemps, une façon de bomber le torse qui avait été remplacé par un éternel examen de conscience⁸¹.

Le narrateur exprime un sentiment collectif d'aliénation qui participe de l'ambiance dépressive du roman. Les Québécois sont des spectateurs écrasés, incapables de combattre pour exprimer une fierté nationale qui les ferait exister autrement que dans la réflexion sur

⁷⁹Victor-Lévy Beaulieu, *James, Joyce, l'Irlande, le Québec*, les mots, ouvr. cité, p. 226.

⁸⁰ Rappelons que le combat pour la libération nationale et celui de la libération féminine était mené de front par certaines militantes à la fin des années 1970. Voir, entre autres, Andrée Yanacopoulos, *Le regroupement des femmes québécoises*, Montréal, Point de fuite/Éditions Remue-Ménage, 2003.

⁸¹ Nelly Arcand, *À ciel ouvert*, Paris, Seuil, 2007, p. 13.

eux-mêmes. Contrairement aux Portugais qui viennent de battre les Anglais, ils ne se battent contre personne parce qu'ils ne se reconnaissent pas eux-mêmes comme entité ; tandis que les autres, surtout, ne les voient pas : qui peut voir de purs esprits incapables de se constituer comme groupe politique ?

Ce roman de Nelly Arcan a le très grand mérite de parvenir à arrimer le fort sentiment de dépression nationale à la dépression sévère que vit le personnage principal. Juste un peu plus loin d'ailleurs, Arcan écrit :

Julie constatait en elle les symptômes de cette mise en procès de sa nation, de l'entreprise sociale de fustigation de soi-même, dont celui de se tenir dans les gradins du monde, de le regarder comme un théâtre où passait la vie des autres dont l'ennui et la torpeur, la fuite, la mort par dénigrement, rabaissement, affaissement des pères, cette mort dans l'âme qui pouvait frapper à grande échelle un peuple en le laissant se reproduire dans son propre tombeau⁸².

Cette reproduction dans le tombeau est l'état de survivance (elle suggère plutôt une condition de mort-vivant) dans un cocon culturel qui ne permet jamais d'accéder au grand monde, à la création politique de soi, comme si la culture, qui est la seule nationalité permise, était l'expression autorisée pour reconduire une nation stérile, ou zombifiée.

Si Maxime Raymond Bock trouve l'échec au cœur de nos atavismes nationaux, Nelly Arcan, elle, dévoile la conséquence de ces échecs répétés, soit l'ensevelissement des Québécois dans une tombe culturelle. Tous deux disent, dans leur production littéraire, qu'au pays de Québec, rien ne change et *rien ne peut changer*, pour parodier une célèbre voix qu'entend Maria Chapdelaine. Dans *Fabrique de la servitude*, Roger et Jean-François Payette vont exactement dans la même direction lorsqu'ils expliquent :

[qu'au] Québec, il n'y a pas de véritable transformation culturelle. Une véritable révolution culturelle québécoise introduirait le politique dans son univers et la liberté collective d'agir dans sa matrice culturelle. En ce moment, tout au plus l'univers culturel québécois est-il capable de décrire le douloureux immobilisme national ou de s'agiter juste pour rire. Sans possibilité de créer véritablement du neuf, il n'est pas possible d'attendre de

⁸² Nelly Arcan, *À ciel ouvert*, ouvr. cité, p. 20.

cette culture que ses plaintes et la présentation du spectacle des soubresauts de sa longue et lente agonie⁸³.

Pour guérir de l'agonie, il faudrait cesser de découvrir l'immobilité qui fonde notre culture, puisque cette découverte pourrait nous faire accéder à la conscience de notre servitude nationale volontaire.

Le même constat est partagé par Jocelyn Létourneau qui met en garde contre l'immobilisme culturel de la société québécoise. À plusieurs endroits dans son livre *Le Québec, entre son passé et ses passages*, il parle du processus de folklorisation qui menace une société qui refuse d'avancer pour se figer dans la mémoire. Pour Létourneau, tout comme pour les Payette, cette fixation dans le temps émane de la société québécoise elle-même⁸⁴. Létourneau rappelle qu'une « société n'existe toujours empiriquement qu'en situation de passage », sinon elle risque d'entrer, justement, dans un processus de folklorisation :

En travail continu sur elle-même, la société est amenée, par les actions et narrations de ses sujets, à se recomposer sous des formes et dans des agencements tout à la fois connus (patrimoines) et nouveaux (redéploiements). [...] Ce « travelling sociétal » rend d'ailleurs possible l'actualisation de la société. Faute d'une telle actualisation, la société aurait tendance à se fixer dans des matrices identitaires qui la mèneraient à se pétrifier ou se folkloriser, c'est-à-dire à disparaître dans une mémoire obsolète d'elle-même⁸⁵.

Le cocon culturel québécois, ou son tombeau pour reprendre Nelly Arcan, est un piège duquel il faut absolument s'extraire. Pour déployer les pleines possibilités existentielles de cette société, il faudra d'abord parvenir à remettre la situation politique problématique du Québec au cœur de la production culturelle. Ainsi, nous pourrions parvenir à cerner le

⁸³ Roger et Jean-François Payette, *Une fabrique de servitude, ouvr. cité*, p. 217.

⁸⁴ Louis Cornéliier reproche à Létourneau de ne jamais tenir compte, dans ses travaux, de l'agentivité du Canada qui participe de l'immobilisme qu'il reproche au Québécois. Louis Cornéliier, « La joviale ambiguïté de Jocelyn Létourneau au service de l'indifférence », *Le Devoir* [En ligne], mis en ligne le 18 janvier 2010, consultée le 18 septembre 2024, URL : <http://www.ledevoir.com/opinion/chronique/311357/la-joviale-ambiguite-de-jocelyn-letourneau-au-service-de-l-indifference>.

⁸⁵ Jocelyn Létourneau, *Le Québec entre son passé et ses passages*, Montréal, Fides, 2010, p. 168.

« proprement québécois » que j'ai tenté de définir dans la deuxième partie de cette réflexion.

Ces deux exemples de retour du refoulé en sont parmi d'autres : nous aurions pu retenir l'amoureuse catalane de Guillaume Vigneault, que le personnage semble aimer pour sa condition de minoritaire (*Chercher le vent*⁸⁶). Ou encore, on pourrait parler de tous ces pères québécois disparus chez Nicolas Dickner, qui se sont évanouis dans le grand tout canadien, comme dans *Nikolski* (2005), ou qui se retrouvent carrément amnésiques et donateurs d'outils inutiles qu'un fils mondialisé ne sait comment utiliser, comme c'est le cas dans *Six degrés de liberté* (2015). On pourrait enfin parler des remontrances ronchonneses d'un Éric Dupont à propos de la souveraineté du Québec comme idéal dépassé, tout comme l'est le personnage du père dans son roman, *Le Bestiaire* (2008).

En somme, la littérature québécoise contemporaine a beau proclamer son indépendance par rapport à la situation politique réelle, il n'en demeure pas moins que le déni de la réalité se fissure parfois en thématiques zombie qui hantent les pages des textes qui ont été écrits contre la question nationale, ou pour mieux le dire, qui sont écrits au-delà de la question nationale. Même si notre condition politique objective demeure — nous ne sommes pas indépendants — nous écrivons pour combler ce vide politique qui participe de notre insularité. On pourrait même ajouter que ce déni de notre réalité a permis de construire une littérature québécoise sans nationalité qui a su, néanmoins, se construire par ses textes et ses institutions. Ce que par ailleurs décrivent les auteurs de *L'Histoire de la littérature québécoise*. À la fin de cet ouvrage, ils écrivent en effet, à propos de « notre petite littérature nationale comme il en existe plusieurs à travers le monde » :

⁸⁶ Voir cette scène où le personnage principal lui demande : « — T'es Espagnole ? » ; et où elle répond fermement : « — Catalane ». (Guillaume Vigneault, *Carnet de naufrage*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2002, p. 66.) J'estime qu'il n'est pas innocent que la nationalité de ce personnage soit catalane. Rappelons que les Catalans forment une société distincte et qu'ils veulent obtenir leur indépendance. Il faut savoir aussi que c'est cette Catalane qui va sauver de la dépression ce « bon Jack » profondément québécois.

[qu'elle] se caractérise par une situation doublement marginale. Marginale en premier lieu par rapport à la capitale littéraire de la francophonie qu'est Paris, ce qui a poussé le Québec à mettre sur pied une institution littéraire dont les moyens dépassent, depuis les années 1960, ceux qui existent ailleurs dans la francophonie littéraire. Marginale en second lieu par rapport à l'Amérique du Nord, dont la lingua franca est bien sûr l'anglais. Double effet d'insularité donc, mais qui entraîne, tout au long de l'histoire littéraire, un mouvement de va-et-vient entre le repli sur l'identité nationale et l'ouverture sur les cultures d'Europe et d'Amérique⁸⁷.

Peut-être sommes-nous dans une période d'extrême ouverture vers des cultures exogènes, comme si nous étions dans la fin du cycle du « repli sur l'identité nationale ». Il semble que cette vision soit par trop binaire, comme s'il fallait faire ou bien l'un ou bien l'autre. La réponse est peut-être à chercher ailleurs que dans ces deux attitudes que les auteurs tentent d'antagoniser. Je ne vois pas, en effet, ce qui empêche d'être ancré dans sa culture pour mieux se projeter vers le vaste monde.

Que l'on me permette une dernière remarque sur *L'Histoire de la littérature québécoise*. Il apparaît pour le moins étrange de voir les auteurs rappeler que notre littérature est insulaire en Amérique parce que l'anglais est la lingua franca, et du même souffle de les voir faire une place si grande aux écrivains anglo-québécois qui sont étrangers par la langue à la littérature québécoise. Admettre que notre littérature est marginale à cause de la dominance de l'anglais tout en essayant d'intégrer au corpus québécois des écrivains anglo-québécois comme Mordecai Richler relève du paradoxe vertueux : on dit, en somme, que notre littérature nationale est française, mais qu'elle s'exprime aussi en anglais. Je crois qu'il faut trancher. On dessert les Québécois, et les Anglo-Québécois qui méritent, je le crois sincèrement, leur espace littéraire qui n'a pas à être intégré de force à notre littérature. Les deux groupes linguistiques, voire les deux entités nationales qui habitent le Québec méritent mieux qu'une forme de mariage forcé qui, dans les faits, ne correspond en rien à la réalité. D'ailleurs, les études sur l'émergence d'une littérature autochtone se font un peu dans cet esprit où il s'agit de rendre compte

⁸⁷ Biron, Dumont, Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, ouvr. cité, p. 627.

d'une communauté, mais sans la dissoudre au contact d'une autre qui, parfois, pas toujours, la domine.

2) Langues et cadres nationaux

Lors d'un entretien accordé au journal *L'Express*, le linguiste Claude Hagège affirme « qu'imposer sa langue, c'est imposer sa pensée⁸⁸. » Bien qu'il parle de ce qui se passe en France, on reconnaît volontiers la situation québécoise lorsqu'il dénonce les « Classes dirigeantes [qui] sont souvent les premières à adopter le parler de l'envahisseur. Elles font de même aujourd'hui avec l'anglais ». Comment ne pas penser à Philippe Couillard qui utilisait très souvent l'anglais à l'extérieur du Québec⁸⁹, reléguant ainsi le français à son statut provincial ? Ne pourrait-on pas voir dans cette attitude un retour du refoulé qui a toutes les apparences d'un complexe du colonisé ? Un peu plus loin dans le même article, Hagège rappelle :

En adoptant la langue de l'ennemi, [les élites] espèrent en tirer parti sur le plan matériel, ou s'assimiler à lui pour bénéficier de son prestige. La situation devient grave quand certains se convainquent de l'infériorité de leur culture⁹⁰.

Le Québec, comme nation française enchâssée dans un pays à forte majorité anglophone, vit au quotidien sous le mode de la minorisation culturelle, voire de l'infériorisation ; non pas parce que les *Canadians* ne respectent pas la culture québécoise, mais bien plutôt parce que leur supériorité démographique au pays en fait les véritables représentants de la culture dominante canadienne. Il ne s'agit pas, ici, de porter un jugement qualificatif sur ces deux cultures, mais bien d'indiquer un fait : qu'on le veuille ou non, la culture québécoise est bien accessoire pour la très vaste majorité des habitants du Canada. Pas étonnant que les Québécois aient une appétence marquée pour la culture anglophone (portée surtout par les Américains) ; les Québécois se savent minoritaires (et faibles ?) devant la grande culture anglo-américaine, dont les *Canadians* représentent une parcelle.

⁸⁸ Claude Hagège, « Imposer sa langue, c'est imposer sa pensée », *L'Express* [En ligne], page consultée le 18 septembre 2022, URL : https://www.lexpress.fr/culture/livre/claude-hagege-imposer-sa-langue-c-est-imposer-sapensee_1098440.html.

⁸⁹ Voir entre autres cet article où Philippe Couillard affirme qu'il est primordial d'être compris lorsque l'on parle de choses importantes à l'international. La Presse canadienne, « Couillard défend son usage exclusif de l'anglais », *Le Devoir* [En ligne], mise en ligne le 6 novembre 2014, page consultée le 18 septembre 2022, URL : <http://www.ledevoir.com/non-classe/423125/couillard-defend-son-usage-exclusif-de-l-anglais>

⁹⁰ Claude Hagège, « Imposer sa langue, c'est imposer sa pensée », *art. cité*.

Osons l'écrire, dans le Canada, le français est une langue dominée qui perd de plus en plus de force politique. L'anglais, omniprésent dans le monde et majoritaire d'un océan à l'autre, infériorise doublement la langue de Molière. Dans son ouvrage, *La langue mondiale*, Pascale Casanova explique que :

Ceux qui peuvent afficher une bonne maîtrise de la langue mondiale (en d'autres termes, ceux qui ont ce « capital ») exercent aussi l'autorité puisque seule « la langue reconnue fait la loi sur les marchés contrôlés par les classes dominantes. La langue légitime n'est pas un bien collectif, elle n'est pas à la disposition de tous les locuteurs : n'a la capacité de parler et de se faire écouter que celui qui s'est approprié le langage autorisé, c'est-à-dire celui de l'autorité. Les autres locuteurs sont conduits à pratiquer le bilinguisme ou la diglossie [...] en abandonnant l'essentiel de leur répertoire communicatif, c'est-à-dire [...] une dimension de leur identité⁹¹. »

Voilà qui est sans appel. S'il fallait un jour abandonner la langue nationale, le français québécois, nous serions privés d'une part importante de notre identité qui se retrouve, pour l'essentiel, dans notre « répertoire communicatif ». Cette très belle formule⁹² résume à elle seule la conception de l'identité nationale et de l'écriture mise de l'avant jusqu'ici : écrire Québécois, c'est s'exprimer à partir d'un ensemble de signes et de symboles propres à notre nation. Être un écrivain néonationaliste, c'est être en mesure de saisir la réalité à partir de ce qu'a construit le Québec. C'est postuler, en somme, qu'il existe une épistémè proprement québécoise qui s'exprime en français.

Actuellement, le principal danger qui guette la culture québécoise est précisément la réduction folklorique qui la priverait de sa capacité à exprimer le monde à partir de son répertoire symbolique. Cela est dû au fait que la culture québécoise est pensée dans un cadre plus large, la culture nationale canadienne, qui a pour vecteur principal l'anglais. Défini par un élément exogène, le Québec est ainsi décentré parce qu'il se fait voler sa définition de lui-même. La nation québécoise peut exister, dans le contexte canadien, seulement si elle renonce à l'idée de se fonder sur sa propre langue. Ajoutons qu'expliquer

⁹¹ Pascale Casanova, *La langue mondiale. Traduction et domination*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 2015, p. 11.

⁹² En fait, cette expression, citée par Casanova, est de Ahmed Boukous tirée de « Bilinguisme, diglossie et domination symbolique », dans *Du bilinguisme*, Paris, Denoël, 1985, p. 48.

la culture canadienne française ou québécoise en anglais, c'est rappeler à l'objet décrit qu'il est intégré à un tout plus grand que lui et que son horizon ne peut aller au-delà de ce que la grande culture qui l'englobe lui permet. Une culture décrite dans une langue extérieure à elle-même se verra, en effet, replacée dans des catégories conceptuelles différentes, puisque chaque langue cristallise des manières singulières de saisir le réel. Conceptualiser la nation québécoise, en anglais, c'est forcément évacuer une part de la charge émotive qui entre dans la définition d'un nous québécois. Ancrée dans le français depuis quatre siècles, la nation habite cette langue, la colore de ses accents et s'écoute se dire à travers elle. Dire le Québec en anglais, c'est, au mieux, offrir une vision extérieure de ce « pays », au pire, c'est lui retirer son système nerveux.

D'ailleurs, la reconnaissance de la nation québécoise par le gouvernement de Stephen Harper⁹³ cristallisait justement une vision folklorisante du Québec qui courait d'un océan à l'autre, depuis les premières affirmations nationalistes des années cinquante — sous Duplessis, notamment. Et cette vision de la nation québécoise tenait plutôt du cocon culturel ; c'est-à-dire, que la nation québécoise n'était, au fond, qu'une façon de vivre une culture sur un territoire circonscrit au sein d'une véritable nation, partiellement étrangère au Québec⁹⁴. C'est dire à quel point la définition anglophone du Québec qui se résume à une communauté nationale comme les Acadiens, en est venue à dévoyer la vision nationaliste et indépendantiste. Définis par le Canadian, les Québécois se voient réduits à des parlants de la langue seconde du Canada.

Concrètement et paradoxalement, cette mise en boîte identitaire canadienne renforce un atavisme national très puissant : les Québécois survalorisent leur culture pour en faire un paravent à leur incapacité à rompre le lien avec le reste du Canada. Pire encore,

⁹³ « 2006 : Les communes adoptent une résolution reconnaissant le Québec comme une nation à l'intérieur du Canada. » Jean Provencher, *Chronologie du Québec. 1534 — 2007*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 2008, p. 364.

⁹⁴ Vision reprise dans le slogan des Libéraux de Philippe Couillard : « Québécois, notre façon d'être Canadiens. » Ici, l'être national québécois n'est qu'un étant partiel qui doit, politiquement, céder sa souveraineté, sa valeur existentielle pleine et entière, dans l'être total canadien. Voir document : <https://www.sqrc.gouv.qc.ca/documents/relations-canadiennes/politique-affirmation.pdf>, page consultée le 18 septembre 2022.

cette survalorisation de la culture nationale française a laissé croire que la surproduction de contenu québécois finirait par faire accéder cette culture à la maturité politique. Le Québec a cru pouvoir sortir du Canada avec sa culture : il est plutôt demeuré chez lui emmitouflé dans son hiver de force et ses illusions de grandeur. François Ouellet voit juste lorsqu'il écrit :

Alors que l'on croyait devoir faire obstacle à la provocation de Lord Durham, selon laquelle le Québec était une nation sans histoire et sans littérature, nous allions tomber dans le piège et prouver, en écrivant, que nous ne pouvions être qu'une nation réduite à écrire son incapacité à faire l'histoire⁹⁵.

Ainsi, le fait d'être recadré en anglais a eu pour conséquence de plonger le dominé québécois dans une surabondance de symboles compensatoires qui expriment l'impuissance politique. Pour combler une mort collective réellement vécue, les artistes québécois ont plongé dans la surcharge symbolique avec l'espoir de tromper leur agonie dans un imaginaire surabondant. Les auteurs Roger et Jean-François Payette écrivent à ce sujet :

Pour Hubert Aquin, l'expression par excellence de ce pouvoir politique à caractère socioculturel consenti au subordonné réside principalement dans la littérature : « [...] pain par excellence des dominés, production symbolique dont on concède le monopole au dominé, ce qui entraîne[ra] inévitablement [chez lui] une surproduction ». N'ayant que très peu de prise sur la réalité, le dominé se réfugiera, par le biais de l'univers artistique, dans l'industrie de l'imaginaire, notamment et particulièrement, la production, à grande échelle, de symboles⁹⁶.

Le Québécois est prisonnier de sa culture qui devient son seul mode d'existence : un mode compensatoire qui le force à vivre un divorce entre ce qu'exige sa culture et ce que peut réellement cette culture. Rappelons qu'un espace symbolique qui ne débouche pas sur une prise sur le réel est aliénant ; incapable de modeler le monde selon ses paradigmes, le Québécois se trouve à porter une charge inutile de symboles qui ne structurent rien d'autre

⁹⁵ François Ouellet, *Passer au rang du père*, ouvr. cité, p. 123.

⁹⁶ Roger et Jean-François Payette, *Une fabrique de servitude*, ouvr. cité, p. 48.

que son intériorité. Ainsi l'ordre canadien peut se maintenir et aménager l'espace dans lequel l'être québécois pourra évoluer :

[L]e dominant réduira [la culture] du subordonné à l'organisation socioculturelle de ce dernier en le persuadant d'exclure de son champ conceptuel, et donc de son récit sur lui-même, le monde politique, lui faisant valoir qu'il s'agit d'un élément de division et d'inutilité pour leur groupe national. [...] Le dominant cherchera à maintenir la politique du groupe dépendant le plus près possible du degré zéro et à réduire, enfin, sa culture à une introspection douloureuse, culpabilisante et stérile de sa condition⁹⁷.

Forme de violence douceuse, il s'agira pour les Québécois d'abandonner une partie d'eux-mêmes pour l'insuffler dans leur culture qui leur permet d'être des francophones dans un territoire anglophone. Réfugiés dans leur langue, ils sont recadrés dans l'espace politique canadien qui, dès lors, n'est plus menacé par des vellétés nationalistes. On voit, dès lors, pourquoi les enjeux linguistiques au Québec sont si fortement politisés. Ne pas en tenir compte est une acceptation tacite du concept de communauté culturelle francophone qui, par sa nature communautaire, n'est pas légitime pour s'incarner dans un état.

⁹⁷ Roger et Jean-François Payette, *Une fabrique de servitude*, ouvr. cité, p. 198.

3) Le français communautaire contre le français national

*Nous finissons toujours par avoir le visage de nos vérités.
Albert Camus⁹⁸*

Il faudrait dire la situation politique du Québec dans les artifices de l'intrigue, à travers les dialogues, les commentaires du narrateur, ou plus subtilement à travers la posture de l'écrivain, dire et redire l'incapacité d'être totalement soi-même en ce pays de l'Autre qu'est le Canada. Toute œuvre littéraire nationale devrait, dans sa dynamique textuelle, recadrer la présence canadienne et anglaise et montrer en quoi, cette présence pose question.

Retenons une fois encore l'exemple de Nelly Arcan qui, dans son dernier roman *Paradis clé en main*, problématise la présence d'un Anglo-Québécois comme représentant d'une culture autre qui se perçoit dominante. Arcan écrit :

Souvent, il disait obvieusement, il francisait obviously, et personne ne l'a jamais corrigé : c'était un anglophone, il n'avait donc aucune obligation vis-à-vis du français. Au contraire, il lui faisait une fleur, au français⁹⁹.

Ici, l'être existentiel québécois est parfaitement en phase avec la narration : Arcan interroge notre rapport à l'Anglais (et à ses locuteurs) à travers un commentaire qui se glisse habilement dans la description d'un personnage. La narratrice porte un jugement sur la grande complaisance des Québécois envers leurs concitoyens anglophones. C'est une posture esthétique que l'on pourrait qualifier de nationale.

A contrario, des artistes, des musiciens surtout, ne problématissent pas la présence de l'anglais dans leur production, mais plutôt en prennent acte dans une perspective qui n'est pas nationale — la plupart rejetant ostensiblement toute forme de nationalisme. Pour eux, l'anglais est même un moyen de projection vers l'international, ou le « grand contexte ». Par exemple, le groupe de rap les Dead Obies voit dans l'omniprésence de

⁹⁸ *Le mythe de Sisyphe* [1942], Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 130.

⁹⁹ Nelly Arcan, *Paradis clé en main*, Montréal, Coup de tête, 2009, p. 121.

l'anglais en Amérique, une opportunité pour créoliser le français afin de créer un franglais aux accents urbains. Ainsi, le français devient le marqueur d'un lieu, le Québec, tandis que l'anglais qu'on lui infuse témoigne d'une volonté de jouer sur la scène mondiale. Les Dead Obies, en testant la mondialisation sur le territoire provincial, font le pari que :

La mixité identitaire provenant de l'intégration de codes du hip-hop étatsunien peut ainsi être vécue en français ; porté par un discours mondialisant [...]. Le français mixte, le franglais, qu'utilise le groupe reste du français dans l'optique de ce discours mondialisant. L'emprunt ou l'appartenance à une culture dominante, comme la culture étatsunienne, ne nie pas l'appartenance à une communauté francophone. Dead Obies tente d'offrir une vitrine à une identité québécoise francophone métissée, certes différente de l'identité traditionnelle [...], mais québécoise et francophone malgré tout. Les instances linguistiques et culturelles modernisantes (unilingues et demandant à protéger des droits linguistiques), [...] qui voient la langue comme un tout homogène à préserver, ne reconnaissent pas en cette mixité une appartenance québécoise, alors même que les membres du groupe se réclament d'une telle appartenance¹⁰⁰.

En intégrant des mots, voire des phrases complètes d'anglais dans les paroles de leurs chansons, ces rappeurs s'ouvrent sur le « monde », à défaut de lui résister, et ils tentent de s'intégrer à la culture mondiale américanisée avec une langue qui peut s'apparenter à un sabir artistiquement assumé. De cette façon, ils créent à partir d'un lieu de mixité culturelle qui intègre des éléments exogènes afin de créer des chansons qui ne disent pas une condition nationale, mais qui rapporte une parole qui vient d'un endroit et qui témoigne de « l'appartenance à une communauté francophone ». Par exemple, dans leur chanson « Traffic », il raconte une réalité territorialisée (Longueuil) en parlant de ce qui pourrait se passer un peu partout en Amérique du Nord :

Ça l'air que t'es pogné dans l'trafic tou'é jours, beubé !/Low budget, mais ça l'air que t'as une grosse piscine... /Cours steady pour des pauses pressées, Wô, Bredren !/Grosse fessée : we back, motherfuckers! Yup !/So j'viens du G.P.K, sud sale, j't'initié/Des chums dans une Civic qui get drunk... le shit

¹⁰⁰ Sarah Yahyaoui, « Intertextualité de "Montréal \$ud" : Dead Obies et le hip-hop », *Analyses* [En ligne], vol. 16, n° 2 (*Perspectives littéraires sur le rap québécois*, dir. Catherine Leclerc, Xavier Phaneuf-Jolicoeur et Sarah Yahyaoui), printemps-été 2022, p. 81–100, mis en ligne le 26 juillet 2022, consultée le 1^{er} septembre 2024, URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/analyses/2022-v16-n2-analyses07139/1090841ar/>

est real/Shitty place, yeah mais still c'est mon city l'meilleur/Un shout out au Future Shop, j'l'ai chillé mon CD Player. Yup!/Dead Obies, beubé... On est back !/Sud sale... sud... sud sale¹⁰¹ !

Nous sommes, ici, dans une parole mixte qui recrée une forme d'exploréen bilingue qui assume les fautes de grammaire commises dans les deux langues afin de créer des sonorités qui servent de trame sonore à une réalité vécue au Québec, en résonance avec ce qui se passe ailleurs. En ce sens, les Dead Obies incarnent une appartenance à la nation qui est dépolitisée : le Québec n'est plus une terre où deux langues sont en conflits permanents, mais une terre où l'on parle deux langues politiquement neutralisées dans ce mariage de cœur qu'est le franglais.

L'auteur Alexandre Soublière va d'ailleurs dans la même direction lorsqu'il publie en 2012 un roman intitulé *Charlotte before Christ*¹⁰². L'entrevue qu'il a accordée à une journaliste de *La Presse*, lors de la sortie de ce roman, est un parfait exemple d'une prise en compte de la réalité telle qu'elle est, et non telle qu'elle devrait être dans une perspective nationaliste. Soublière se sent très près d'une certaine jeunesse qui se détache progressivement d'une manière d'être québécoise qui avait cours jusqu'à tout récemment. Soublière raconte, en effet, qu'il se sent comme le personnage de son premier roman : lui aussi vit une « crise d'adolescence tardive ». Tout de suite après, la journaliste rappelle que ce n'est pas cet aspect du livre qui a fait polémique. L'entrevue se poursuit sur ces mots :

Ce qui a fait plutôt parler, c'est [la] décision d'utiliser sans complexe le langage « texto », dans un mélange de français et d'anglais rarement poussé aussi loin. « Je prie, je crie, je chain-smoke » : les exemples sont nombreux et sont utilisés tant dans les dialogues que dans la narration. « La réalité est comme ça, et il faut arrêter de se fermer les yeux. Je parle comme ça avec mes amis, les jeunes partout au Québec parlent comme ça¹⁰³. »

Et plus loin, du même souffle, Soublière d'affirmer : « Je ne veux rien enlever à la Révolution tranquille, mais pour moi ce n'est pas l'année zéro du Québec comme on nous

¹⁰¹ Dead Obies, chanson « Trafic », sur *Montréal Sud*, Producteur Vince Carter, 2013.

¹⁰² Alexandre Soublière, *Charlotte before Christ*, Montréal, Boréal, 2012.

¹⁰³ Josée Lapointe, « Charlotte before Christ : brasser la cage », *La Presse* [En ligne], mis en ligne le 17 février 2012, page consultée le 30 septembre 2024, URL : <https://www.lapresse.ca/arts/livres/201202/17/01-4497148-charlotte-before-christ-brasser-la-cage.php>.

la présente souvent¹⁰⁴. » Il ne s'agit pas de surinvestir la parole d'un artiste, mais ce que Soublière pense est assez symptomatique du changement de paradigmes opéré au tournant des années 2010¹⁰⁵, où la défense de la langue n'était plus aussi passionnée. Comme l'affirme Soublière : « il ne veut surtout pas en être le "gardien" », car la défense d'un français pur constituerait une entrave artistique à dépasser pour atteindre la vérité. Il ne s'agit plus d'articuler l'identité québécoise avec une certaine idée de ce que devrait être le français parlé au Québec, mais bien de rendre compte de l'état de cette langue *là où elle est rendue*.

En somme, c'est ce rapport « nationalistiquement » relâché à la langue française qui permet l'émergence du franglais. En étant dans un rapport à la langue post-Révolution tranquille, Soublière et les Dead Obies ne tiennent pas compte (sans nécessairement l'occulter) du statut minoritaire du français au Canada. Ils embrassent l'enrichissement qu'apporte l'anglais à leur projet artistique francophone, balayant ainsi l'inquiétude nationaliste qui voit dans l'hégémonie de l'anglais une menace. Ils sont très loin de la critique littéraire Pascale Casanova rappelant que certaines langues peuvent être soumises et que « plus la domination est grande (autrement dit, plus les langues — ou les habitudes linguistiques s'interpénètrent), plus il y a de domination et, de ce fait, la langue dominée court le risque de disparaître¹⁰⁶ ». Qu'est-ce donc que le franglais, sinon la créature de cette domination d'une langue sur une autre ? D'autant que ce langage prouve que le processus d'interpénétration linguistique se fait toujours à sens unique, de la langue dominante vers la langue dominée. À ce sujet, Casanova est très claire :

les langues dominées (et elles le sont toutes face à la langue mondiale) font de nombreux *emprunts* à la langue dominante, marquant ainsi leur soumission (plus généralement, le mot d'emprunt à la langue dominante est censé

¹⁰⁴ Josée Lapointe, « Charlotte before Christ : brasser la cage », art. cité.

¹⁰⁵ Voir cet article qui récapitule les points de vue sur la question du franglais : Mario Asselin, « Pour s'y retrouver dans le débat sur le franglais », *Le Journal de Montréal* [En ligne], mis en ligne le 28 juillet 2014, page consultée le 12 septembre 2024, URL : <https://www.journaldemontreal.com/2014/07/28/pour-sy-retrouver-dans-le-debat-sur-le-franglais>.

¹⁰⁶ Pascale Casanova, *La langue mondiale*, *ouvr. cité*, p. 15.

«ennoblir» le langage dominé mais est, en réalité, un signe de domination¹⁰⁷).

L'anglais émaillant l'écriture et l'oralité est la reconnaissance du statut minoritaire du français au Canada et en Amérique du Nord. C'est l'abandon peut-être inconscient du français comme langue majoritaire, et donc dominante, au Québec. Je l'écris à la blague, mais le français dominateur pourrait transformer le franglais en « ençais ».

Comme les *Dead Obies*, Alexandre Soublière entretient un rapport à l'anglais, et au français par ricochet, qui n'est pas ancré dans une posture nationaliste, où il s'agirait de revendiquer une langue qui ferait barrage à l'anglais (langue du Canada) vu comme intrusif, voire corrosif. Ces artistes prennent acte de la rupture entre les Québécois, ceux qui se pensaient comme nation francophone pendant la Révolution tranquille, et les francophones, cette collectivité qui parle français sur le territoire du Québec. Il m'apparaît y avoir un glissement allant du refus de conserver le français « pur » et une plus grande porosité à la part de l'Autre. Allons plus loin. Si on accepte que la langue française est un élément cardinal de l'identité nationale du Québec, on peut affirmer que de laisser l'anglais prendre de plus en plus de place favorisera la pénétration d'une autre nation portée par la langue anglaise. Le francophone du Québec finira par être phagocyté par l'anglophone du Canada. Ce ne serait plus le Québec qui encadrerait la minorité anglaise dans sa nation, mais bien l'inverse ; ce seraient les anglophones de la province, minorité issue de la diaspora canadienne anglaise, qui assimileraient les Québécois au Canada. Bien entendu, je vais trop loin avec la pensée des artistes précédemment analysés, mais n'empêche : ils me semblent exemplifier les conséquences d'une posture artistique qui n'est pas activement nationale.

J'y vois même un atavisme typiquement canadien français qui ressent l'identité nationale comme incomplète sans la présence du Canadien anglais. Il s'agirait par le franglais d'introjecter le Canadien majoritaire à notre Canadien minoritaire intérieur, afin de créer un citoyen normal du Canada, ce qui se traduirait peut-être en un *French Canadian*

¹⁰⁷ Pascale Casanova, *La langue mondiale*, *ouvr. cité*, p. 102.

parlant anglais. Donc, il faudrait accepter de se définir dans les cadres de l'autorité de l'Autre anglophone pour se construire comme citoyen d'une nation plus totalisante que celle d'où l'on provient. Demeurer Québécois, mais se voir à l'aune du Canadian inoculerait des désirs exogènes au Québec, tout en obligeant à refouler des désirs nationaux légitimes, comme le désir d'indépendance. Jean-François et Roger Payette écrivent à propos de cette condition existentielle qui touche les Québécois :

Son référent culturel est l'autre. Cette société consent à se déterminer dans le cadre et par rapport à l'aménagement que ce tiers lui aura imposé. Et sa Loi est édifiée dans un état d'esprit culpabilisateur où les règles de son vivre-ensemble sont forgées sous le regard « tout-puissant » du parlement et de la Cour suprême d'une autre nation. Résultat : le peuple accepte aujourd'hui, dans le renoncement le plus déconcertant, l'empiétement fédéral dans le peu d'espace et de prise qu'il exerce (et qu'il s'est vu, au départ, octroyer) sur sa réalité¹⁰⁸.

Le Québécois peut *s'exprimer en francophone*, mais il demeure *pensé en anglophone*. Il y a donc une perte de sens dans la traduction — *lost in translation* — qui installe un décentrement qui brouille le soi dans un autre introjecté. Le franglais traduit parfaitement cet être mitigé appuyé sur deux réalités linguistiques qui sont fortement opposées sur les plans national et politique.

Je reviens à certaines notions présentées en amont : la création artistique — qui implique une volonté d'être absolument soi-même — rend compte d'un être-au-monde qui se laisse lire comme un témoignage dans un moment donné. Ainsi, le franglais exprime l'autre et le soi en même temps au risque de créer à partir d'une identité « mixée » qui rejette violemment le discours des nationalistes identitaires, puisqu'il s'agit plutôt d'adopter « un nouveau modèle d'identification sociale qui tient compte de la complexité linguistique, ethnique et raciale tabouisé[e] dans le discours officiel dominant¹⁰⁹ ». Ce qui

¹⁰⁸ Payette, *Une fabrique de servitude*, op. cit., p. 170.

¹⁰⁹ Mela Sarkar, « "Ousqu'on chill à soir ?" : pratiques multilingues comme stratégies identitaires dans la communauté hip-hop montréalaise », *Diversité urbaine*, hors-série, 2008, p. 27-44 cité dans Sarah Yahyaoui, « Intertextualité de "Montréal \$ud" : Dead Obies et le hip-hop », *Analyses* [En ligne], vol. 16, n° 2 (*Perspectives littéraires sur le rap québécois*, dir. Catherine Leclerc, Xavier Phaneuf-Jolicoeur et Sarah Yahyaoui), printemps-été 2022, p. 81-100, mis en ligne le 26 juillet 2022, consultée le 1^{er} septembre 2024, URL :

compte, c'est d'actualiser l'identité québécoise pour créer à partir d'un Québec libéré de l'historicité nationale. Les chansons « milingues » des Dead Obies sont, en acte, le rejet du français comme pierre identitaire. Au contraire d'un artiste qui ferait un usage militant de la langue, il faudrait plutôt tenter de s'inscrire dans la culture mondiale au risque de perdre l'ancrage francophone de la réalité nationale. Les Dead Obies se placent, en effet, à l'autre bout du spectre politique. Dans une entrevue où ils traitent « les nationalistes de "suprémacistes blancs" », ils disent encore :

Pour nous, c'est pas une lutte qu'on mène pour le français, pour l'anglais, contre l'anglais whatever. [Tout ça] c'est des guerres du passé ! [...] Dire que tout le monde à Montréal parle français, c'est un menti là ! [...] Pis j'pense que [lutter pour le français] c'est une façon de diviser les gens, par le pouvoir qui est en place, de créer des questions de langues comme si, si tout le monde parle [parlait] français on va [allait] sauver le monde, get the fuck of that¹¹⁰ !

Ces propos incarnent une dépolitisation radicale qui refuse de reconnaître que faire nation, c'est choisir de s'assembler autour d'un certain nombre de valeurs et d'idées tirées de l'histoire même du Québec. Pour les Dead Obies, le français comme socle à l'identité nationale pose problème, est déjà trop, puisque cela exclut les non-parlants français. L'utilisation du franglais dévoile ainsi une posture artistique que Christian Rioux dénonce vertement, dans le même article du *Devoir*. Tout de suite après avoir rapporté les propos cités plus haut des Dead Obies, il les met en parallèle avec ceux d'un penseur du XIXe siècle :

En 1839, le journaliste Étienne Parent écrivait : « L'assimilation, sous le nouvel état de choses, se fera graduellement et sans secousse et sera d'autant plus prompte qu'on la laissera à son cours naturel et que les Canadiens français y seront conduits par leur propre intérêt, sans que leur amour-propre en soit trop blessé. » Au moins le disait-il dans une langue intelligible¹¹¹.

<https://www.erudit.org/fr/revues/analyses/2022-v16-n2-analyses07139/1090841ar/>

¹¹⁰ Christian Rioux, « La langue du maître », *Le Devoir* [En ligne], mis en ligne le 23 février 2013, consulté le 16 septembre 2024, URL : <https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/370419/la-langue-du-maitre>

¹¹¹ Ibid.

On le voit : la question nationale renvoie dos à dos les défenseurs de la nation et ceux pour qui cette défense n'est pas nécessaire, voire est discriminatoire envers une grande partie des citoyens.

En définitive, ce que je tente de démontrer, c'est que l'incorporation de l'autre, par son visage anglais dans le français québécois, participe du détournement du Québec de son histoire nationale. Le franglais est une langue rouillée, corrodée par la fascination pour l'Autre cachée derrière une posture esthétique qui, pour ne pas reconnaître l'autorité de l'anglais, affirme que le franglais sert à faire « real¹¹² ». On l'aura compris, l'écriture nationale rejette le franglais dans la mesure où cette langue apparaît comme une langue transitoire qui finira à terme par amplifier la présence de l'anglais, voire qui finira par remplacer le français. C'est un phénomène d'acculturation qui grève l'autorité de l'être québécois — si on accepte d'assumer que la langue française est le fondement de cette identité. Y a-t-il un avenir pour le franglais au Québec ? Comment se porte le chiac au Nouveau-Brunswick ? Doit-on considérer ces langues comme des états linguistiques transitoires ? On voit jusqu'où la volonté d'écrire un français « pur » au Québec embrasse l'idée selon laquelle l'anglais domine et qu'il faut lui résister. Nous revenons à cette idée de domination linguistique dont parle Pascale Casanova :

Plus une langue est dépendante d'une langue dominante, plus les emprunts à la langue dominante sont nombreux, plus la traduction est inexistante ; plus, étant dévaluée, la langue en question est méprisée par les nationaux, moins elle est pratiquée tant à l'oral qu'à l'écrit, plus l'usage réel s'en perd, moins la littérature s'écrit, moins son volume de capital est important. Autrement dit, une langue trop dépendante court le risque de disparaître, d'être, en quelque sorte, dissoute, absorbée qu'elle est, peu à peu, dans la langue dominante¹¹³.

Je retiens dans cette citation le passage où Casanova affirme que la domination anglaise (canadienne) fait du français une langue « méprisée par les nationaux ». Les commentaires

¹¹² Mon propos peut sembler injuste. En fait, il prend simplement à contrepied la déclaration de l'auteur de l'article abondamment cité, surtout lorsqu'elle écrit : « Loin de se cantonner à l'utilisation d'une langue mixte, les membres du groupe créent un langage artistique non pas colonisé, mais créateur. » Voir note 108, Sarah Yahyaoui, « Intertextualité de "Montréal \$ud" : Dead Obies et le hip-hop », art. cité.

¹¹³ Casanova, *La langue dominante*, ouvr. cité, p. 120.

hargneux des artistes français sur l'état du français et sa défense sont des preuves et la reconnaissance d'une domination anglaise bien réelle. Sinon, comment interpréter leur irritation lorsqu'on leur dit que le français est l'expression même de la défaite du français sur l'anglais ?

IV. Bouter avec Victor-Lévy Beaulieu

1) Écrire dans le déni

On pourrait peindre le romancier québécois comme un enfant boudeur qui refuse obstinément de prendre acte de la réalité ; plutôt que de s'occuper de sa position dans le vaste monde, le romancier raconte des histoires en singeant les grandes œuvres écrites ailleurs, et par d'autres. En ne se plaçant pas au cœur de soi, en ne s'ancrant pas dans une nationalité verticale, le romancier ne peut atteindre une maturité scripturale, ce que VLB nomme « l'écriture de la plus haute autorité » et il se retrouve dans l'imitation des autres, jamais dans le dépassement des autres. L'écrivain québécois traduit ce qui se fait ailleurs (le plus souvent, il s'agit de ce qui se fait aux États-Unis), mais ne parvient pas à se construire lui-même comme modèle. Je l'ai abondamment démontré jusqu'ici. En fait, le détour que je propose maintenant concerne plutôt une autre conséquence de l'écriture provinciale qui s'incarne autant dans des thématiques que dans une forme : je parle bien entendu de tout ce qui a trait à l'enfance.

Plusieurs écrivains québécois qui fuient ou ignorent le monde partiellement ou totalement, fuient une condition historique douloureuse et se projettent dans les hauteurs de l'imaginaire. On pourrait dire, en cela, qu'ils suivent les traces de Jacques Ferron :

Tournant le dos à ce monde, Ferron évolue en quelque sorte à reculons, à la recherche d'un hypothétique bon côté des choses ; Mithridate III en sait quelque chose, lui qui, devenu écrivain, peut dire : « J'écris et je refais la réalité de mon pays à mon gré » — un peu comme Léon de Portanqueu redessine le monde pour sa fille. L'inconvénient est que, dans ce bon côté des choses, on ne se mesure pas au monde, on ne répare rien, on n'engendre pas : on ne fait que prolonger l'imaginaire de l'enfance. [...] Le point de vue de l'enfant, encore et toujours¹¹⁴.

En fait, les romanciers québécois conçoivent l'histoire « moins comme un héritage avec lequel l'individu doit se débattre qu'une réalité à inventer¹¹⁵. » Ils s'enferment dans leur bouderie circulaire et réécrivent, parfois avec un certain talent, la condition québécoise douloureuse qui doit être transportée dans un ailleurs imaginaire. Si on reprend la

¹¹⁴ Ouellet, *Grandeurs et misères*, ouvr. cité, p. 67.

¹¹⁵ Michel Biron, *Le roman québécois*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal express », 2012, p. 16.

terminologie mise au point par Marthe Robert, dans *Roman des origines et origines du roman*, on pourrait dire que la vaste majorité des écrivains québécois sont des « enfants trouvés » ; c'est-à-dire qu'ils ne se confrontent pas à la réalité, contrairement au « bâtard réaliste », qui tente de prendre possession du monde. Pour résumer ces deux postures, Marthe Robert écrit :

[À] strictement parler, il n'y a que deux façons de faire un roman : celle du bâtard réaliste qui seconde le monde tout en l'attaquant de front ; et celle de l'enfant trouvé qui, faute de connaissances et de moyens d'action, esquivé le combat par la fuite ou la bouderie¹¹⁶.

Justement, la mécompréhension de la condition provinciale pousse les écrivains d'ici à demeurer d'emblée dans une forme de déni ; ils ne peuvent jamais pratiquer une écriture authentiquement réaliste puisqu'ils écrivent d'un endroit imaginaire qui a pour nom, Québec. S'ils étaient conscients de la situation, il la prendrait à bras-le-corps, se battrait contre un état du monde qui les infériorise. Or, en ne problématisant pas l'être-Québec, ou le devenir-Québec, par refus, par ignorance ou par simple désintérêt, le romancier provincial a tendance à jeter la réalité par-dessus bord, à la travestir au point de plonger dans les littératures portées vers l'imaginaire¹¹⁷. C'est par manque de pragmatisme que l'écrivain québécois ne peut prétendre à l'universel. Pour poursuivre avec Marthe Robert le romancier québécois, éternel enfant :

récrit sa vie au ciel faute de pouvoir la supporter sur terre ; comme naguère il se console de son lot médiocre en se construisant de toutes pièces une royauté purement spirituelle ; comme naguère enfin il croit ce qu'il veut et prouve la nullité du monde par la *souveraineté* de son imagination¹¹⁸.

Cette posture en porte-à-faux avec la réalité est précisément ce qui empêche le roman sans aventure québécois de parler d'autre chose que d'idylle. À force de baigner dans un imaginaire souverainement québécois, nous en sommes venus à produire des symboles qui

¹¹⁶ Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman* [1972], Paris, Gallimard, coll. « tel », 1996, p. 74.

¹¹⁷ Soulignons au passage l'excellent roman de Louis Hamelin, *La Constellation du Lynx*, Montréal, Boréal, 2010. L'entreprise de démythification du passé québécois qui fonde ce roman constitue un très bon point de départ et montre la voie à suivre.

¹¹⁸ Marthe Robert, ouvr. cité, p. 108. Je souligne.

ne parlent qu'aux habitués de cette grammaire symbolique. Citons une dernière fois Marthe Robert qui parle de la posture du romancier d'enfant trouvé :

Tant qu'il court après la lune, il ne peut rompre la solitude à quoi le réduit une expérience intérieure en grande partie anachronique, et pour ce qui est de son désir immodéré de puissance, il lui faut se contenter de satisfactions purement imaginaires, vivre en somme à ses propres frais, à l'intérieur du « comme si » enfantin qui retarde sa réintégration parmi les hommes¹¹⁹.

Voilà qui résume la situation : nous habitons, depuis une vingtaine d'années, un univers apaisé parce que nous faisons comme si notre condition imaginaire québécoise était suffisante pour pallier au manque d'être véritable que nous donnerait, entre autres, un état vertical. Être fragile qui n'aime pas la chicane d'adultes, le Québécois excelle dans l'humour et dans le divertissement, et dans une forme de littérature qui magnifie l'enfance.

À ce moment de la réflexion, il faut présenter un travail semblable au mien qui investit l'autre figure parentale, celle de la mère. Il s'agit de l'œuvre d'Audrey Wilhelmy qui est très intéressante dans la mesure où elle peut prouver mon point — écrire sans tenir compte de la situation nationale peut condamner à une forme d'incapacité à affronter le monde —, mais dans le même temps, Wilhelmy prouve par la réussite objective¹²⁰ de son travail que l'on peut atteindre l'universalité en laissant le monde réel aux prises avec lui-même. Voilà une écrivaine qui embrasse la vocation de l'enfant boudeur qui délaisse la réalité pour se cantonner dans les monstres et mystères de l'enfance. Il n'est que de lire les quatrièmes de couverture de ses trois derniers romans pour constater à quel point elle s'évade des turpitudes de la politique québécoise pour explorer des mondes imaginaires :

[*Les sangs*] Dans la salle à manger d'un grand manoir sont assis quatre enfants à qui l'on a servi un repas de gibier. [...] Qu'est-ce qui les pousse vers celui que, dans la cité, on appelle désormais l'Ogre ?

¹¹⁹ Marthe Robert, ouvr. cité, p. 149.

¹²⁰ Valérie Marin La Meslée, « Rentrée littéraire : avec Audrey Wilhelmy, femme, connaissez votre corps ! », Le Point [En ligne], mis en ligne le 19 août 202, consultée le 18 septembre 2024. https://www.lepoint.fr/livres/peau-de-sang-le-manifeste-pour-la-liberte-d-audree-wilhelmy-19-08-2024-2568187_37.php?lpmc=1726706365

[*Le corps des bêtes*] Osip se refuse à sa nièce. Il ne lui montrera pas comment faire le sexe des humains, même s'il ne voit pas trop qui pourra le lui enseigner sur le rocher qu'ils habitent avec le reste du clan, à huit heures de marche du village le plus proche.

[*Peau-de-sang*] Audrée Wilhelmy célèbre ici des générations de charmeuses habillées dans la dentelle fine des pulsions irrépressibles, millénaires. Peau-de-sang connaît tous les secrets et rituels du monde, et nous invite à lire avec elle le fil des vies en même temps qu'elle découd le langage des corps¹²¹. »

Les manoirs, les ogres, les villages génériques, les charmeuses et autres rituels servent de cadres à Wilhelmy pour mettre en scène des thématiques universelles qui puissent leur vitalité dans les mondes de l'enfance. Wilhelmy défend une réalité alternative qui place des lignées de femmes évoluant entre les humains et les animaux qui, à leur manière, fondent des dynasties au Nom-de-la-Mère. Nous sommes dans un matriarcat où les références à différentes auteures sont convoquées pour appuyer la lignée des personnages sur des « filiation » littéraires (le jeu de mots est de moi).

D'ailleurs, son roman *peau-de-sang* est dédié « aux voix tues/aux incanteresses (sic)/aux flammes à bûcher. » C'est une dédicace programmatique qui s'inscrit dans une théorie féministe qui constate le silence des femmes dans un monde patriarcal. Les romans de Wilhelmy abondent dans le sens des propos de Patricia Smart qui explique cet état de fait par une image qui la hante :

Pour moi, l'image était scandaleuse, obscène même : c'était celle d'un cadavre enseveli sous les fondations d'un édifice mais qui, résistant à la violence qu'on lui avait faite, refusait de garder le silence. [...] Dans *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin, le narrateur, obsédé du début à la fin de son récit par le souvenir de Joan Ruskin, la femme qu'il a tuée, identifie son cadavre comme le « foyer invérifiable d'un récit qui ne fait que se désintégrer autour de sa dépouille » [...] Sous la plume d'une femme, la perspective sur cette même réalité de meurtre se déplace vers la femme elle-même, « enterrée

¹²¹ Respectivement : *Les sangs*, Montréal, Leméac, 2013 ; *Le corps des bêtes*, Montréal, Leméac, 2017 ; *peau-de-sang*, Montréal, Leméac, 2023.

vive » depuis des siècles par une société érigée sur la crainte de son pouvoir¹²².

« Écrire dans la maison du Père », c'est parvenir à faire éclater une société construite par les hommes, reflétant leur subjectivité, avec une parole féminine qui pense le monde différemment. Smart insiste sur le sens du mot connaître qu'elle déconstruit en co-naître, comme une co-naissance du monde et de la voix des femmes. Elle propose une épistémè féminine qui ne sépare pas le soi de l'autre ; au contraire, il s'agit d'habiter le monde et d'être habité par lui sans tenter de le posséder et de le maîtriser, ce qui forcerait une extraction dudit monde.

Plus loin, Smart explique ce qu'elle a découvert en se penchant, précisément, sur la « question nationale » (les guillemets sont d'elle) telle que vue par les écrivains et les écrivaines. Elle montre un clivage qui existerait entre la nation fermée et la nation ouverte, toutes deux portées par le masculin et le féminin. Voici ce qu'elle écrit :

[c']est à la voix du pays bafoué, à n'en pas douter, que les hommes croient obéir quand ils s'accrochent à un rêve de pérennité vieux comme l'identité masculine, érigé comme une Maison-forteresse contre tout ce qui est perçu comme « autre », y compris et surtout la femme. [L]es femmes semblent au contraire capables d'imaginer un pays en mouvement et aux frontières expansives, une maison ouverte à la diversité et à la solidarité de tous ceux et toutes celles qui luttent pour la justice¹²³.

Lorsque Smart affirme que le « pays bafoué » appelle à être refondé comme une « Maison-Forteresse » par le masculin (confondu avec le patriarcat), elle a tout à fait raison. C'est bien de cela qu'il s'agit. Bien sûr que fonder une autorité nationale va exclure des gens, des idées, des valeurs sinon il n'y aurait plus aucune raison pour créer un espace national. Je comprends, aussi, que d'un point de vue féministe l'exclusion, qui plus est l'exclusion des femmes, est une donnée de « l'identité masculine » qui a construit un monde patriarcal

¹²² Jacques Pelletier, Lucie Robert et Jean-François Chassé, *Littérature et société : anthologie*, Montréal, Vlb Éditeur, 1994, p. 428 -429. (Noter que les extraits de texte de Patricia Smart sont tirés de son essai, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », [1998], 2003.

¹²³ Jacques Pelletier, Lucie Robert et Jean-François Chassé, *Littérature et société : anthologie*, ouvr. cité, p. 446.

fait en-dehors de la femme et que seule une nation construite par des femmes (féministes) serait « ouverte à la diversité et à la solidarité ». Tout cela pourrait être discuté, mais ce n'est pas l'objet de ma réflexion.

C'est plutôt ce qu'Audrée Wilhelmy défend dans son travail de recherche création. Ces univers féminins sont parfaitement enracinés dans la réflexion féministe tournant autour de la matrilinearité et du « pays » à faire. Dans *Le corps des bêtes*, elle présente un personnage qui devra faire tenir debout une « maison de la mère » contre vents et marées. Comme c'est souvent le cas, chez Wilhelmy, les femmes ont des généalogies qui contiennent des animaux. Ainsi, le personnage de Noé est « fille d'un cygne et d'un cerf, est blanche biche, buse, salamandre, louve, sirène, baleine¹²⁴. » La verticalité convoquée, ici, passe par le corps modifié génétiquement par la part animale qui fait de Noé une « reine des abeilles. Ces reines qui partent sans attendre de voir si la nouvelle souveraine sera assez forte pour les remplacer. » Ici, la matrilinearité est loin d'être assurée. Le personnage demeure vague sur ses intentions de fonder une dynastie de reine abeille qui soit pérenne ; elle quitte avant même de s'assurer qu'elle sera relevée ou poursuivie par ses descendantes. D'ailleurs, la fille de Noé devra devenir la maîtresse d'une maison de la mère bancal parce qu'abandonnée par celle-ci : « Elle a peur, soudain. Est-ce qu'elle pourra dompter la bicoque, la faire tenir seule sur ses fondations de pierres molles¹²⁵. » L'image est on ne peut plus claire : une mère absente qui coupe les ponts avec sa descendance empêche la maison de la mère, devenue bicoque, d'être stable ou fermée aux intrusions extérieures ; pas étonnant que cette bicoque soit fondée sur des pierres molles. Wilhelmy découvre dans ce roman, et par d'autres chemins, l'impossibilité de créer un pays, même imaginaire !, au Québec. Me voilà, me sentant moins seul.

Par ce détour vers la figure maternelle, je voulais simplement montrer qu'il existe un envers à la réflexion sur la figure paternelle et montrer, dans le même temps, que la réflexion féministe sur la question de la refondation du monde ouvre de nouvelles

¹²⁴ Audrée Wilhelmy, *Corps des bêtes*, ouvr. cité, p. 157.

¹²⁵ Audrée Wilhelmy, *Corps des bêtes*, ouvr. cité, p. 158.

perspectives — qu’ultérieurement je voudrais explorer. Wilhelmy, comme je le disais plus tôt demeure, d’une manière toute personnelle, une inspiration que je perçois comme une boudeuse mise au même coin que moi.

2) Au coin avec le plus boudeur des écrivains

Même si je ressens le côté délétère de l'écriture du déni, il m'est impossible de ne pas m'engager dans cette voie pour mener à bien mon œuvre de romancier. Je ressens qu'écrire au Québec force à s'ancrer dans une culture qui est fortement marquée par une immaturité qui couvre d'un voile déformant le réel. Je connais cette situation de l'intérieur : c'est elle qu'il faut embrasser consciemment, lucidement pour arriver à problématiser, dans une œuvre mature, une immaturité collective. C'est ainsi qu'il sera possible de pointer le lieu de notre révolte spirituelle qui devra se situer sur le terrain de la réalité, et non plus dans l'imaginaire.

C'est peut-être pour cette raison que Victor-Lévy Beaulieu est aussi important dans ma démarche et ma réflexion. Il est parvenu à démontrer toutes les contradictions, les impuissances spirituelles, ontologiques qui fondent notre identité. Il est notre plus grand enfant boudeur qui est parvenu, par le biais symbolique, justement, à dépasser l'horreur réaliste d'être dans une société provinciale. VLB est de ceux qui ont crû, l'espace d'une fiction, réécrire l'histoire complète du Québec ; il a su écrire sa bouderie comme un auteur normal, débarrassé de la fatigue d'avoir à expliquer son existence à des gens sourds, préférant se battre avec les grandes figures littéraires du monde entier.

Comme seul un boudeur sait en reconnaître un autre, je me suis mis en tête de suivre VLB, puisque les territoires qu'il a défrichés sont ceux que j'habite, sont ceux qui me prolongent et qui me regardent lorsque je me perds dans leur contemplation. Victor-Lévy Beaulieu est du même lieu que moi, du même espace politique et imaginaire ; il est plus facile de le lire dans la perspective que je me suis donnée, simplement parce qu'il parle directement le langage d'un « lieu vécu », et comme le souligne François Ouellet : « Nous [VLB, Ouellet et moi] sommes du même pays, cela impose une appréhension commune des choses du monde et lègue en partage une sensibilité ouverte sur cette société que *dit* la

littérature¹²⁶. » À cette sensibilité québécoise s'ajoute une sensibilité bas-laurentienne : il est de Trois-Pistoles, j'habite « un peu plus bas » à Rimouski.

De plus, même si Victor-Lévy Beaulieu est, par excellence, l'écrivain national, et que ce type d'écrivain *ne peut plus exister* dans nos sociétés pluralistes, il m'apparaît impossible de ne pas tenter de me placer dans une filiation avec lui, dans un rapport articulé autour des figures du fils littéraire à la recherche d'un père littéraire. Ce paradoxe, on pourrait le reformuler ainsi : s'il faut suivre VLB, tenter explicitement de s'ancrer dans sa filiation — semblable à celle qu'il a entretenue avec Ferron — faut-il de même embrasser la question nationale, qui d'ailleurs formait le liant entre Ferron et VLB ? Il s'agit de suivre un auteur qui se veut grand écrivain national dans un pays postnational. Nous touchons à l'un des nœuds de cette réflexion : peut-on prendre VLB, Ferron ou Aquin pour maître en écriture si l'on refuse de thématiser, envers et contre tout, la question nationale québécoise ? Poussons encore plus loin : pourrait-on prendre les mêmes auteurs pour modèles si l'on est un fédéraliste « pur et dur », pour reprendre à contrepied l'insulte qu'on lance le plus souvent aux indépendantistes ? Mais surtout, comment prendre pour modèle un écrivain qui porte au cœur de la plus grande partie de son œuvre l'échec de la paternité symbolique qui aurait pu servir de substrat à la création d'un pays ; cet échec qui est aussi la cause du délitement de la patrie. Faut-il prendre cet échec sur soi pour perpétrer ce même échec et ainsi devenir l'égal de ses modèles ? En fait, la question qui est derrière est plus tragique encore : si l'on veut écrire le grand livre national, ne faudrait-il pas, une fois pour toutes accepter d'être *Canadian*¹²⁷ et se résigner à écrire en anglais étant donné que le pays québécois, et la littérature qui devait le faire venir, n'est pas ?

Les notions de pays et de langue nationale ne sont plus vraiment opérantes dans ce qui s'écrit ici, mieux ces données sont niées jusque dans les conditions mêmes de leurs possibilités d'existence. L'ère postnationale frappe d'interdit toute notion d'autorité

¹²⁶ François Ouellet, *Grandeurs et misères de l'écrivain national*, ouvr. cité, p. 15.

¹²⁷ Dans François Ouellet, *Passer au rang de père*, ouvr. cité, p. 67, à la note de bas de page 1, l'auteur écrit : « Le Canada anglais ne serait aux yeux du Québec qu'une sorte de grand frère encombrant, qui n'a quant à lui toujours pas réglé sa dépendance filiale avec l'Angleterre. »

normative et elle transforme l'épistémologie d'une manière si radicale que l'idée même d'imposer une culture et un code linguistique est rejetée du bord de l'abomination et de l'horreur totalitaire. L'aménagement sociétal pluraliste ne reconnaît pas la complexité verticale de l'autre ; même si le multiculturalisme se drape d'un discours de valorisation des différences, ces différences parfois structurantes, subissent une *reductio ad humanum* reformulée ainsi : malgré nos oripeaux culturels différents en surface, nous sommes tous profondément humains. Réduit à ce seul statut, aucune norme culturelle ne peut s'appliquer, ou s'imposer, parce que la culture humaine ainsi définie se réduit aux besoins fondamentaux, ou pour le dire comme Jean Baudrillard :

C'est le rapport du même au même. Il y a une espèce d'individualité qui est plutôt de type clonesque, clonique ou clonale, qui donc n'est pas le sujet. [...] Cet individu-là n'est pas prêt de passer, parce qu'il fait corps avec le fonctionnement de masse, le fonctionnement réseau, comme une sorte d'idéologie de défense, de couverture. Mais il a beaucoup d'intérêts ; il n'a pas de valeur stratégique ; je ne vois pas ce qu'on pourrait faire avec ça, comment on pourrait relancer un ordre politique, ou un désordre, une perspective subversive, révolutionnaire. Reste un individu sans alternative, sans altérité¹²⁸. »

C'est pour éviter de faire partie de la masse indifférenciée que j'ai choisi de suivre Victor-Lévy Beaulieu, parce que précisément, je le reconnais comme Autre qui peut me servir de repoussoir pour que j'accède à mon intimité et à mon écriture. Ce qui se voulait une révolte passive-agressive dans la bouderie avec Beaulieu s'est transformé en un acte d'affirmation positive de soi. VLB n'a jamais cessé de résister à l'autre dans une logique dialogique et positive. VLB va à la rencontre de l'altérité sans jamais se laisser noyer par elle : au contraire, il s'est construit comme écrivain en intégrant ceux qu'il s'était donné pour maître. J'aurais tendance à écrire que sur le plan identitaire, il est exemplaire, en ce sens qu'il comprend que sa générosité bien ordonnée commence par lui-même et que pour vivre une rencontre fertile avec l'autre, il doit avoir suffisamment *d'être en lui* pour être capable d'accueillir l'être extérieur. L'autre ne lui sert pas à se nier, mais bien plutôt à s'affirmer

¹²⁸ Françoise Ewald, « Baudrillard : le sujet et son double », entretien avec Jean Baudrillard, *Le Magazine littéraire*, n° 264, avril 1989, p. 19, cité dans Ouellet, *Passer au rang de père*, op. cit., p. 174.

davantage, tout en affirmant la présence réelle de l'altérité ; c'est ce que j'entends par relation dialogique, où la générosité permet la rencontre des êtres en présence, et postule du même coup la frontière entre soi et le monde.

Ce qui m'amène au roman *Noir métal*, qui se veut une esthétisation d'un rapport admiratif avec un écrivain majeur qui a trouvé la manière de parler le Québec à travers ses propres obsessions d'auteur. VLB ne peut s'être trompé à ce point : toute l'admiration que je lui porte devait servir à structurer une œuvre qui fasse le pont entre Beaulieu, comme grand écrivain national, et Chabot comme écrivain aux prises avec la même société que lui : ce Québec provincial, profondément aveugle à sa propre situation politique. Schématiquement, *Noir métal* s'inscrit dans une relation verticale entre le maître littéraire et l'apprenti, le pays-pas-pays québécois et l'écriture comme lien symbolique. Précisons que cette démarche artistique est largement inspirée des travaux de François Ouellet ; en changeant quelque peu les termes engagés — par exemple, je préfère parler de maître où Ouellet parle de père, d'apprentis, quand il parle de fils —, mais pour l'essentiel, on pourrait résumer la dialectique entre *Noir métal* et l'œuvre de VLB, dans ces mots :

Il y a dans la vision littéraire du pays ou la vision du pays littéraire (c'est ici la même chose) selon Beaulieu une verticalité très forte, car le pays, comme la littérature, s'engendre de « la plus haute autorité ». [...] Beaulieu met en place une mythologie — la sienne —, où il prend la relève du père, parle pour le père, écrit pour que le sens de la verticalité et de la mémoire ne se perdent pas. Il le dit clairement à Ferron : il n'a que du talent, mais il ne lâchera jamais. [Ce que je pourrai dire à VLB] Évidemment, c'est de la rhétorique, ce qui importe ici, c'est la posture adopter par Beaulieu pour se fonder comme écrivain¹²⁹.

Rien ne saurait mieux exprimer le désir d'un apprenti écrivain qui se place dans la lignée d'un maître qu'il s'agit, par la suite, d'égaliser dans une création incarnant une mythologie personnelle. Parler le père signifie, ici, parler le même langage mature que lui, la même langue autonome qui sème les germes de l'écriture d'un futur maître.

¹²⁹ François Ouellet, « Victor-Lévy Beaulieu et l'écrivain de la plus haute autorité », dans Emmanuelle Tremblay (dir.), *Les cahiers Victor-Lévy Beaulieu*, n° 2, Québec, Nota Bene, 2012, p. 153.

Il faut, par ailleurs, comprendre que le « langage paternel » est forcément marqué par la tradition où il s'agit de transmettre, de père en fils, un patrimoine symbolique. D'une génération à l'autre, les savoirs se transmettent en une réactualisation qui enrichit le présent de son passé. Pour un écrivain, parler le père, c'est revendiquer une inscription dans la verticalité de la tradition avec l'espoir d'insuffler à l'écriture une réalité déjà-là qui construit le sens de l'œuvre. Par exemple, un texte fortement enraciné dans la littérature québécoise accède d'emblée à une plénitude symbolique qui est là un peu par défaut — et ce, même si la société québécoise ne se reconnaît pas, elle-même, comme complète.

C'est parce que VLB s'inscrit corps et âme dans la tradition littéraire québécoise qu'il en vient à l'articuler jusqu'à la rendre réelle, même si elle n'est pas assise sur un socle tangible, qui adviendrait grâce à l'indépendance politique du Québec. Suivre VLB, donc, c'est parler le même langage que lui, à partir du même lieu que lui pour pouvoir compter dans le paysage littéraire québécois. En somme, il faut peut-être cesser d'écrire, uniquement vers l'avant, en accord avec les contemporains immédiats pour casser cette répétition du même qui semble occuper une bonne part de la scène littéraire. Car, bien que cela soit un commentaire empirique, n'avons-nous pas, chaque rentrée, l'impression d'entendre toujours parler d'un nouvel auteur qui révolutionnerait la littérature québécoise, en explorant de nouvelles formes, pas si nouvelles, ou en faisant (enfin !) la preuve d'un affranchissement de cette tradition littéraire québécoise constamment à recommencer, qui n'engendre, au fond, que des auteurs éphémères qu'il s'agira, la saison suivante, d'épuiser dans de nouvelles œuvres qui se consomment dans le fantasme constamment renouvelé d'une véritable écriture libérée d'un pays aplati historiquement.

Cet éternel retour du même est le versant enthousiaste de la fatigue culturelle. On célèbre les surfaces dans des textes qui craquent sous le poids d'analyse qui ne manque jamais de dévoiler le non-dit douloureux qui grève la portée de l'œuvre. Pour en finir, il faut consciemment « reconnecter » avec les auteurs qui participèrent à un grand moment de lucidité collective, je parle des écrivains des années 1960 et 1970, pour actualiser l'état de leur découverte. Une foule de questions ne manqueront pas alors d'émerger : Où en est

le Québec, réellement ? En quoi la lucidité renouvelée des écrivains nationalistes aide-t-elle à dire la verticalité de la nation ? Surtout, est-ce que ce « dire » véritablement national permet à l'œuvre qui le porte de sortir de l'idylle et d'accéder à l'écriture de la plus haute autorité ?

3) Chabot fils de Beaulieu fils de Ferron

3.1) Beaulieu fils de Ferron

Lorsque Victor-Lévy Beaulieu se lance dans l'écriture, c'est pour être l'égal de ses maîtres. Dès le départ, il se fonde comme fils littéraire, en ajoutant « Victor » à son prénom pour tenter de porter le lourd poids d'être le fils spirituel de Victor Hugo. Mais c'est surtout lorsqu'il entre en contact avec l'œuvre de Jacques Ferron qu'il parvient à trouver la filiation la plus fertile. Dans sa correspondance avec Ferron, VLB écrit :

Moi, je sais bien que je n'ai que du talent, mais un talent forcené, qui ne lâchera jamais, ne serait-ce que pour saluer le génie de mes pères, celui de mon géniteur et le vôtre. [...] Vous n'êtes pas un écrivain mineur, vous êtes ce qui ne se pouvait pas quand tout aurait dû se pouvoir. Et, à cause de cela, je me sens incompetent et, en même temps, absolument certain : vous êtes ce qui nous est arrivé de mieux¹³⁰ [...].

VLB admet n'avoir qu'un talent de forçat et c'est grâce à ce talent qu'il parviendra à honorer les pères et Ferron. Son œuvre se construira comme un hommage à la filiation, et c'est en cela qu'elle sera grande. Dans un deuxième temps, et comme pour se rassurer sur son choix de maître, VLB reconstruit Ferron en écrivain majeur, comme si Ferron était une sorte de démiurge qui a été capable de faire advenir l'écriture là où elle était cruellement absente. Pour lui, la littérature québécoise commence avec Ferron. Justifier sa filiation, au risque de la construire de toute pièce, sert à légitimer sa propre écriture. Car VLB comprend très bien que de se constituer fils littéraire est ce qui

permet à l'écriture de prendre forme, à l'imaginaire de se déployer, à la littérature d'exister, donc de problématiser cette question que souvent le romancier ignore formuler : *comment écrit-on ?* Cette question se développe à l'intérieur du texte à travers une mise en fiction qui, supportée par le point de vue du fils [...], développe un discours relatif à un « devenir père »¹³¹.

Le « comment écrit-on ? » beaulieusien est ni plus ni moins un effort pour créer une figure paternelle avec laquelle se battre pour se prouver sa propre valeur. Au fond, Ferron est une

¹³⁰ Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Ferron, *Correspondances*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2005, p. 92.

¹³¹ François Ouellet, *Grandeurs et misères de l'écrivain national*, *ouvr. cité*, p. 35.

création littéraire de VLB qui lui permet de se choisir et créer un père à la hauteur de ses attentes. Tout se passe comme si Beaulieu s'était constitué orphelin pour partir à la recherche de ses parents légitimes. Pour reprendre la terminologie de Marthe Robert, il s'est déclaré « illégitime » et s'est placé « dans une situation qui, étant nécessairement voulue, par [le fils], permet de déduire ses vraies raisons, et le cheminement de ses désirs cachés¹³². » Par sa posture de fils de Ferron, il s'octroie le privilège de refonder son identité sur ce qui le motive *vraiment*, et sur ce qu'il désire *vraiment* ; comme s'il s'était agi pour lui de quitter l'autorité de ses parents, jugée inadéquate parce qu'imposée, pour aller vers d'autres parents symboliques, les maîtres en écriture, qui deviennent dès lors légitimes, simplement parce qu'ils ont été choisis.

Il faut comprendre aussi que cette création d'un père symbolique sert d'abord à VLB à organiser le parricide, en douce, d'un homme qui ne lui a rien demandé, parce qu'il ne se voyait pas comme un grand écrivain. Dit brutalement, VLB avait besoin d'un père à assassiner pour prouver au monde qu'il était le plus grand de tous. C'est d'ailleurs en écrivant le *Docteur Ferron* qu'il parvient à liquider celui qu'il voit comme le premier écrivain national. VLB commet

une sorte de meurtre symbolique qui prend la forme de l'édification d'un monument aux morts, entreprise qui témoigne bien sûr d'un immense culte pour la figure paternelle, mais aussi sans doute de la fin d'une fascination. En écrivant *Docteur Ferron*, Beaulieu reconnaît sa dette à l'endroit de son père en littérature et s'en acquitte. Sur le mode de l'hommage, de la célébration, il le congédie, fait place nette et assume son emprise totale sur l'héritage : le grand écrivain national du Québec contemporain, la plus haute autorité, désormais, c'est lui et nul autre¹³³.

VLB va pousser encore plus loin ses parricides en réglant ses comptes avec une autre autorité, James Joyce. Après avoir commis le « parricide onirique » de Ferron dans une œuvre qui lui est consacrée, Beaulieu, libéré de son premier maître, va s'en prendre à James Joyce et parvenir à être véritablement son égal. Pour paraphraser le chapitre « VI.

¹³² Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, ouvr. cité, p. 51.

¹³³ Jacques Pelletier, *L'Homme-Écriture*, Québec, Nota Bene, coll. « Terre américaine », 2013, p. 298 – 299.

Envers Joyce¹³⁴ », du livre *Grandeurs et misères de l'écrivain national*, Beaulieu parvient à l'écriture de la plus haute autorité parce qu'il tue le père symbolique, Joyce, après avoir tué le père biologique de son alter ego Abel Beauchemin. Rappelons que le *Joyce* commence au moment des funérailles du père d'Abel, qui est dans les « aveilles » de l'écriture de son livre sur le grand écrivain irlandais. L'enterrement du père biologique d'Abel constitue le grand événement déclencheur qui lui permettra d'écrire sur son père spirituel. Auparavant, cependant, Abel retourne au cimetière où, dans une scène très chargée symboliquement, il va dévorer le cadavre de son père pour s'emparer de sa force vitale. Épreuve hautement initiatique, comme la résolution enfin accomplie dans le cycle des Beauchemin, Abel peut ensuite se consacrer à l'écriture de sa grande œuvre qui n'est rien de moins qu'une deuxième dévoration, cette fois par l'écriture, de la vie et de l'œuvre de James Joyce. Jacques Pelletier ne dit pas autre chose, lorsqu'il écrit que : « l'œuvre de Joyce est introjectée en soi, littéralement mangée sur un mode cannibalique, la "tringle érectée" de l'écrivain irlandais était désormais portée sous la ceinture du romancier comme un fétiche lui permettant "d'écrire le livre de la plus haute autorité"¹³⁵. »

À la fin de ce laborieux parcours, on pourrait dire mission accomplie, et reprendre les fameux mots que Jean-Éthier Blais avait prononcés à propos d'Hubert Aquin pour les appliquer à Beaulieu : « Nous n'avons plus à chercher. Nous le tenons, notre grand écrivain. Mon Dieu, merci¹³⁶. » Or, rien n'est moins simple. Étant donné que VLB est l'un des seuls écrivains à demeurer fidèle à la patrie, et que cette patrie est « hystérique à défaut d'être historique », il l'a accompagnée dans ses fulgurances et ses abattements, jusqu'à ce jour où il semble qu'il soit trop tard et pour lui, et pour la patrie. Une œuvre nationale dans un contexte postnational est en retard, est en arrière, voire arriérée. Ouellet postule même que déjà « en 1991, au moment où paraît *Docteur Ferron*, la littérature québécoise est

¹³⁴ François Ouellet, *Grandeurs et misères de l'écrivain national*, ouvr. cité, p. 251 – 286.

¹³⁵ Jacques Pelletier, *L'Homme-Écriture*, ouvr. cité, p. 337.

¹³⁶ Voir la « Présentation » d'Hubert Aquin, *Prochain Épisode*, Montréal, BQ, coll. « ÉDAQ », 2004, p. LXVI.

entrée dans une période où le roman national appartient bel et bien au passé¹³⁷. » D'ailleurs, VLB est assez lucide pour comprendre, plus d'une quinzaine d'années plus tard, qu'il est orphelin « parce qu'à Montréal on dit de [lui] qu'[il] représente le Québec ancien dont on ne veut plus, qu'[il est] une manière d'ayatollah, sinon un taliban arriéré dont on souhaite la mort¹³⁸. »

Cette lucidité s'accompagne, chez Beaulieu, d'une pulsion de mort ; parfois, cette pulsion se retrouve même à l'intérieur de son œuvre, incarnée par son alter ego : « Il y a chez Abel Beauchemin une pulsion de cet ordre : prévenir la descendance, cet avènement qui menace le statut précaire d'un présent qui n'en finit plus de s'étirer à l'infini¹³⁹. » Beaulieu semble vouloir arrêter la chute dans le temps et l'hystérie des Québécois, en les laissant mourir sans descendance : parce qu'il n'est pas parvenu à faire naître le pays, nous n'y arriverons pas non plus. Il en sait quelque chose, lui qui a sacrifié son œuvre sur l'autel vide de la nation. Dans les *Cahiers* qui lui sont consacrés, Ouellet écrit :

À partir du moment où il n'y a plus de pays en vue, où l'idée de pays semble s'effondrer lamentablement — les élites politiques autant que la population ne sachant plus comment régénérer le discours national — l'écriture doit prendre acte de la défaite du pays, au sens que lui donne le projet national et conséquemment de la défaite d'une certaine filiation symbolique des pères littéraires sensés soutenir les fondements mêmes de l'écriture du pays¹⁴⁰.

Effondrement des pères, effondrement de la patrie, voire de la possibilité même de la patrie : la vision de l'écrivain national de VLB est peut-être, en effet, fautive, ou plus précisément, désuète. Le Québec est rendu « ailleurs », tout comme le reste des pays de l'Occident ; ce qui fait écrire d'ailleurs à Lori Saint-Martin qu'il « faudrait plutôt évoluer,

¹³⁷ François Ouellet, « Victor-Lévy Beaulieu et l'écrivain de la plus haute autorité », dans Emmanuel Tremblay (dir.), *Les Cahier Victor-Lévy Beaulieu*, n° 2, Québec, Nota Bene, 2012, p. 182.

¹³⁸ Victor-Lévy Beaulieu, « Ce n'est plus vraiment la faute à Papineau », *L'Aut'journal* [En ligne], page consultée le 19 septembre 2022, URL : <http://lautjournal.info/articles-mensuels/267/ce-nest-plus-vraiment-la-faute-papineau>.

¹³⁹ Patrick Saint-Amand, « Le regard de Saturne. La terreur de la filiation dans Don Quichotte de la Démanche » dans Emmanuel Tremblay (dir.), *Les Cahier Victor-Lévy Beaulieu*, ouvr. cité, p. 182.

¹⁴⁰ François Ouellet, « *Antiterre* et la "politique" du grand écrivain national : féerie pour une autre fois », dans Alexis Lussier et Karine Rosso (dir.), *Les Cahiers Victor-Lévy Beaulieu*, n° 3, Québec, Nota Bene, 2013, p.118.

inventer, "cesser de déplorer la mort du père afin de voir ce que nous pouvons faire avec les pères"¹⁴¹. »

Logiquement, il faudrait regarder l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu comme un vestige d'une époque révolue, quand la littérature québécoise s'inscrivait dans les luttes de libérations nationales partout à travers le monde. Tout conspire à rendre la suite de VLB périlleuse et anachronique ; tout conspire à rendre la suite de VLB périlleuse et anachronique ; tout comme il est impossible de refaire « sérieusement » du roman du terroir¹⁴², il semble tout aussi chimérique de vouloir refaire du roman national. Pourquoi ? Simplement parce que le « rendu ailleurs » témoigne d'un *zeitgeist* plus profond qui prône l'abolition de l'autorité, comme horizon, et la destruction de son corollaire, les nations, comme finalité. La cause est donc entendue.

¹⁴¹ Lori Saint-Martin, *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2010, p. 52. Pour compléter la critique de Saint-Martin, il faudrait faire un long détour par le féminisme pour montrer comment cette idéologie en est venue à miner son atavique adversaire, le patriarcat. Mais pour l'heure, voici une autre citation de la même page, tirée du même livre, qui résume assez bien : « Les manifestations d'inégalité dénoncées par les féministes deviennent des repères culturels structurants et impossibles à combattre, sinon au risque de l'effondrement de toute la société. Autre preuve, s'il en fallait que la question du père est inséparable de celle de la distribution des pouvoirs entre les sexes. »

¹⁴² Je ne parle pas du néo-terroir qui est une réactualisation du courant régionaliste.

3.2) Chabot fils de Beaulieu

Dans son magistral ouvrage, *Monsieur Melville*, VLB écrit que « se connaître, c'est d'abord et avant tout déchiffrer le père. Toute connaissance serait vaine sans celle-là¹⁴³. » À elle seule, cette phrase constitue un vaste programme qui résume la démarche de VLB ; démarche que j'ai décidé de faire mienne. C'est parce que j'ai toujours ressenti un manque dans l'appréhension que j'avais de moi-même que l'idée m'est venue de me choisir un maître. Je savais, d'emblée, qu'il me faudrait m'accrocher sur un écrivain fort (phare) sur lequel je pourrais repartir vers moi. Lorsque j'ai commencé à écrire, il me manquait quelque chose, je ne savais quoi, mais j'avais l'intuition d'un manque à gagner. Il ne s'agissait pas d'un vide, mais bien d'un supplément d'être à acquérir qui me projetterait dans un supplément de moi incarné dans une œuvre. Je voulais connaître la forme à donner au « monde étrange, silencieux et impersonnel¹⁴⁴ » que je portais. J'ai donc élu VLB comme figure d'autorité pour qu'il mette de l'ordre dans mon désordre d'écrivain. Je me suis placé sous sa tutelle et je l'ai investi, comme on investit un père.

Puisqu'une part d'investissement psychologique entre dans ce processus. Comme écrivain dialoguant avec mon maître, je me suis souvenu de mon rapport à mon père biologique ; d'ailleurs, VLB passe constamment des pères littéraires aux pères biologiques tout au long de son œuvre. Ce souvenir d'une relation filiale m'a fourni quelques clés pour approcher l'œuvre de VLB. Je me suis souvenu du mélange de tendresse et d'exigence qui entrait dans la relation père et fils. L'œuvre de VLB me fait plaisir, c'est l'élan de tendresse, mais en même temps, elle exige de moi des efforts considérables pour que je puisse me l'approprier. C'est la condition sine qua non d'une parentalité positive qui installe une relation basée sur le plaisir de donner des consignes et sur celui de les accueillir : celui qui suit les règles le fait pour se construire une image positive de soi, pour se faire dire que ce qu'il fait est bien, alors que celui qui édicte les règles développe un fort sentiment

¹⁴³ Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur Melville*, dans *Œuvres complètes*, Tomes 15, 16 et 17, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 1997, p. 102.

¹⁴⁴ Victor-Lévy Beaulieu, *Mémoire d'outre-tonneau*, dans *Œuvres complètes*, Tome 1, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 1995, p. 9.

d'attachement devant l'être qui se construit avec une part de lui-même. Évidemment, dans le travail littéraire, la dimension de cet autre paternel se place plutôt sur le mode de la construction d'une figure positive introjectée (dans ce cas-ci, ma relation avec mon père véritable) et n'a souvent strictement rien à voir avec l'écrivain que l'on admire. N'empêche, les règles à suivre que l'on extrait d'une œuvre analysée « tendrement » ressemblent à des règles de conduite, comme des consignes parentales que l'on veut suivre pour être un bon fils, valorisé par l'acquisition d'un savoir-faire. À moins de faire connaître son admiration à l'écrivain aimé, cette relation se fera de soi à soi, dans le silence d'un amour passionné exprimé dans l'écriture.

Cela dit, comment parvenir, concrètement, à se placer dans une relation de filiation avec VLB ? Inutile de dire qu'il m'a fallu d'abord fréquenter son œuvre assidûment pour la connaître, mais aussi pour la laisser me connaître. Ses mots en résonnant en moi ont découvert des espaces qui m'ont fait retourner à l'œuvre du maître que j'ai alors investi de sens qui ont dévoilé à leur tour des contrées nouvelles chez VLB. D'ailleurs, mon deuxième roman était une actualisation de l'écriture vlbienne à travers une fiction¹⁴⁵ qui déploie mon univers tout en éclairant certaines zones cachées de celui de VLB. Avant de poursuivre plus avant dans ce sens que l'on me permette d'expliquer la genèse de mon rapport de filiation avec VLB, qui est de l'ordre du dévoilement réciproque.

En 2006, un journaliste de *La presse* m'a demandé de participer à un cahier hommage à VLB. Je me suis alors senti privilégié de pouvoir enfin faire connaître toute mon admiration à celui que j'avais élu comme maître en écriture. On m'a alors demandé d'écrire l'hommage que voici :

[L']œuvre de VLB me heurte au point de m'agresser [...]. Dès lors, il ne me reste plus qu'à retourner à mes papiers pour tenter de répondre aux questions qu'il pose depuis toujours : Où est le père ? Où est le pays ? [...] Et même si c'est d'une grande naïveté et d'une incroyable immodestie, mon plus grand

¹⁴⁵ VLB a déjà inventé le terme de « lecture-fiction » lorsqu'il définissait son *Monsieur Melville* ; je voudrais, pour ma part, proposer celui de fiction-filiation. Dans le cadre de cette réflexion, je ne peux théoriser davantage sur ce genre littéraire. Cependant, on verra, de manière pratique, à quoi ressemble ce type de texte, étant donné que *L'angoisse des poulets sans plumes* en est une parfaite incarnation.

rêve serait d'arriver à épuiser son œuvre à travers un texte qui lui ferait ressentir ce que j'éprouve en le lisant. Une sorte de vengeance littéraire qui me ferait crâner en disant : « Tiens, son père, voici jusqu'où on peut aller à partir de ton œuvre ! » On voit à quel point cette admiration est démesurée. On ne peut aimer autrement un écrivain de cette envergure. Sébastien Chabot, admirateur agressif¹⁴⁶.

Avec le recul, je constate que ce texte contient plusieurs intuitions qui me permettent encore de travailler. Effectivement, l'œuvre de Beaulieu tourne autour de la recherche du père et de celle du pays. Je perçois aussi cette idée qui m'est chère du père qui doit être digne de son élection par le fils. Toute relation construite, comme l'est toujours celle avec le père biologique, repose sur une dialectique entre celui qui veut se soumettre à l'autorité de l'autre et cet autre qui doit se sentir digne de cette demande. Le père littéraire doit mériter son élection par le fils — comme si le fait d'avoir été choisi dépendait de lui. Dans ce cas-ci, VLB était plus que digne et l'exigence de son œuvre me forçait à justement retourner à mes papiers pour être, à mon tour, digne de celui que je m'étais choisi comme maître. Bien que son rôle soit passif dans ma démarche, sa passivité avait quelque chose de paradoxal. Les œuvres qu'il avait créées (rôle actif) agissaient comme autant d'épreuves que je voulais surmonter (rôle passif) pour accéder à ma propre écriture.

D'ailleurs, mon premier roman, *Ma mère est une marmotte*, se voulait une tentative de réponse à VLB : plutôt, il s'agissait d'un premier essai en écriture, avec, au sens littéral, une voix d'enfant. Je voulais prendre à bras-le-corps les questions que posait VLB, mais avec une voix modeste, ou plutôt plus près de ce que j'étais alors, un fils. C'était mon premier livre, écrit dans les environs d'un VLB mature, et il m'est apparu inconsciemment que je devais parler un vrai langage de fils devant son père.

Peu de temps après la sortie de ce livre en octobre 2004, VLB en fit une critique qui parut ensuite dans *Le Devoir*. Ce texte intitulé « De Nelligan à la marmotte

¹⁴⁶ « Pour saluer Victor-Lévy Beaulieu », avec Michel Vézina et Jean-François Chassay, *La Presse*, dimanche 27 août 2006, « Cahier Arts et spectacle », p. 2.

ducharmienne » place, dans un petit paragraphe, ce que je tente de montrer depuis le début de cette réflexion : ce qui fait la force d'une écriture, c'est sa position dans une filiation littéraire pleinement assumée. VLB sait lire un texte en le replaçant dans ses zones d'influences. Il écrit :

Sébastien Chabot a lu Rejean Ducharme qui a lu Émile Nelligan qui a lu Arthur Rimbaud et Paul Verlaine. Le titre de son roman, *Ma mère est une marmotte*, vient tout droit d'une phrase de *L'Océantume*, le chef-d'œuvre du grand Ducharme. On comprend que pour son premier roman, Chabot s'en soit inspiré tout en voquant du bord de Bérénice Einberg, cette jeune fille pas comme les autres de *L'Avalée des avalés*, de beauté rebelle, et qui se constitue en héroïne parce que le Québec en a besoin et tant qu'à y être, aussi bien l'être totalement¹⁴⁷.

Une première chose saute aux yeux : VLB ne cesse de rappeler ma filiation directe avec Réjean Ducharme. Bien qu'il ait raison de le faire, je dois néanmoins spécifier que je me suis servi de la stylistique enfantine de Ducharme pour m'approcher de VLB. Puisque *Ma mère est une marmotte* ne traite que d'une seule chose, au fond : la disparition du père.

Aussi, lorsque VLB affirme que Bérénice Einberg « se constitue en héroïne parce que le Québec en a besoin », il laisse entendre que le personnage de Ducharme est parvenu à se faire lui-même, qu'il s'est fait sans maître et sans modèle. Bérénice est un personnage exemplaire qui répond aux paradigmes sociolittéraires du Québec. Ce personnage est parfaitement intégré dans l'imaginaire de notre société immature. Elle ne doit rien à un maître, elle rejette en bloc l'autorité parentale et l'incapacité dans laquelle elle se retrouve, elle la revendique comme si elle avait choisi de demeurer une enfant de son propre gré. Au fond, cette critique de VLB signe un principe qui fonde l'imaginaire du pays, à savoir qu'il ne saurait y avoir autre chose que des enfants en cette société immature. Dès lors, la critique qu'il fait de mon premier livre n'a rien de flatteur ; au contraire, elle sonne comme un avertissement. Il rappelle que je viens d'écrire un autre livre qui prend pour modèle une fillette révoltée et que je revendique, en toute candeur, une place de choix parmi les fils

¹⁴⁷ Voir « De Nelligan à la marmotte ducharmienne », dans Victor-Lévy Beaulieu, *La reine-Nègre et autres textes vaguement polémiques*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2010, p. 213 – 215.

éternisés de la littérature québécoise. Sa critique démonte l'originalité de mon texte pour le replacer dans ses justes proportions. Il rappelle que mon écriture ne relève pas de la génération spontanée.

J'ai pris très au sérieux cette critique, à tel point qu'elle m'a permis de retourner dans l'œuvre du maître pour voir ce qu'il me manquait. Ainsi, la relecture de certains livres de VLB a fait résonner en moi des thèmes forts que je ne croyais pas être si opérant dans ma démarche. J'ai découvert qu'il avait aménagé des signifiants qui décryptaient le monde avec un langage qui était proche de celui que je voulais posséder. Beaulieu, écrivain autoritaire choisi, m'autorisait à prendre possession des signes qu'il avait dévoilés et qui creusaient plus avant dans la réalité. Il y avait un savoir que je portais, tiré de moi, par l'influence des livres du maître. Il y avait un appel à la continuité.

Certains de ses textes, surtout ceux considérés comme des chefs-d'œuvre, ne semblaient pas terminés et appelaient, par leur forme même, et leur contenu, des prolongements, des textes à faire qui viendraient expliciter, exemplifier les chefs-d'œuvre en question. Voilà tout le sens de ma démarche d'écriture qui se fonde sur l'idée d'un dépassement de l'admiration que je porte à son œuvre, dans la création de ma propre écriture. Grâce à lui, je n'écris pas à partir de rien : il y a un socle à ma posture, mais pas seulement ; les thèmes qu'il aborde défrichent en moi des territoires à explorer. Par exemple, son obsession nationale résonne très fortement dans mes propres fictions. Pour le dire sur le mode tautologique, en élisant VLB comme père littéraire, il m'a fallu embrasser la dimension nationale qui structure l'ensemble de son œuvre ; mieux, si je me suis intéressé aux questions nationales et à celles sur la paternité, VLB n'avait d'autre choix que d'être choisi par moi. Avant de le suivre, j'ai découvert, mais grâce à lui, que je devais me suivre moi-même pour accéder à mon plein potentiel d'écrivain. En somme, les questions qui le préoccupent m'intéressaient bien avant que je ne les voie structurées dans son œuvre ; c'est pour cela que j'affirme que le fils littéraire participe de la construction du père littéraire.

Enfin, si j'ai décidé de me placer dans une relation filiale avec VLB, c'est parce que je postule qu'un texte inspiré par de grands textes ne peut faire autrement que de reconduire les « qualités » de ses modèles ; alors pourquoi écrire à partir de zéro, d'un centre vide qui ne ferait que me renvoyer à ma propre écriture ?

4) De « nos jeunes sont si seuls » à « me voici donc seul »

4.1) Polémique Beaulieu Poitras

J'aimerais faire un petit détour par une polémique qui a éclaté au début de l'année 2004 entre Victor-Lévy Beaulieu et des primoromanciers, qui étaient à l'époque dans la jeune trentaine, pour la plupart. Cette polémique m'apparaît être un moment charnière dans l'histoire récente des lettres québécoises et marque une rupture entre les écrivains des années 60 et 70 et ceux qui commencèrent à écrire au tournant des années 2000.

Rappelons les faits : Victor-Lévy Beaulieu fit paraître une lettre ouverte dans le journal *La Presse* dans laquelle il critiquait, assez vertement, une dizaine d'auteurs de premier roman. Il leur reprochait de ne pas continuer la littérature ancrée dans la nation québécoise et, d'une certaine manière, il leur reprochait de ne pas l'avoir lu, ou plus justement, il leur en voulait de ne pas avoir su commencer leurs œuvres sur ses brisées, voire sur ses découvertes. VLB est très sensible à la rupture qui s'opère entre les écrivains du pays et ceux du début des années 2000 qui se pensent plutôt comme écrivains du post-pays. VLB parle « d'une cassure avec l'imaginaire que la Révolution tranquille a libéré¹⁴⁸. » Tout au long de sa lettre, sa critique se précise et il en vient à parler de l'omniprésence des grands-pères dans la littérature des années 1960 – 1970, comme si leur simple présence dans les fictions témoignait d'un ancrage dans le passé du pays. Sur cet aspect, VLB est très clair :

Symboles de la plus haute autorité, les grands-pères représentaient la pérennité de la société québécoise et sa sagesse ; ils remplaçaient les pères occupés à bâtir le pays ; ils accompagnaient les petits-fils dans leur apprentissage du monde en faisant le lien entre la société traditionnelle et la nouvelle qui paraissait alors vouloir fonder le mouvement indépendantiste.

¹⁴⁸ À noter que la lettre de VLB n'est plus disponible en ligne. Cependant, on peut la trouver dans son ouvrage, *La reine-Nègre et autres textes vaguement polémiques*, *ouvr. cité*, p. 205 à 210. Comme il s'agit d'un texte court et qu'il est facile de s'y repérer, je n'indiquerai plus la référence complète après chacun des extraits.

Plus loin, VLB parle des grands-mères omniprésentes dans les fictions des jeunes romanciers qu'il a lus, et il remarque qu'elles n'entretiennent qu'un rapport nourricier avec les personnages, qu'elles n'offrent qu'un lien « trivial et dénué de toute symbolique : la grand-mère n'est qu'une passeuse de biens matériels [et] on ne fait pas appel à elle, ni pour sa sagesse ni pour sa puissance initiatique, comme c'était le cas pour les grands-pères de la fin des années soixante. » Du même souffle, VLB trace un portrait peu reluisant des pères présents dans les romans qu'il a lus. Ses mots sont durs. Il voit que le père est un « fieffé égoïste qui a coupé tous les ponts affectifs avec ses enfants ; dans le pire de la description, c'est un alcoolique, un batteur de femmes et d'enfants, une brute à tête de linotte. »

VLB n'est pas plus tendre envers les personnages de jeunes trentenaires présents dans ces premiers romans. Ces jeunes, pour la plupart héros et narrateur, lui font écrire qu'ils « n'échangent ni avec les plus jeunes qu'eux ni avec leurs aînés. Ce qu'ils cherchent d'abord, ce sont des frères et des sœurs qui leur ressemblent comme une goutte d'eau à une autre ; ceux et celles qui n'entrent pas dans le cercle de leur affectivité atrophiée sont immédiatement rejetés. » Nous sommes dans la société des fils et des filles, dans la démocratie totalitaire où chacun est l'égal de tous. Nous sommes bel et bien dans une société qui est incapable de reconnaître l'autre ; une société d'individus projetés les uns dans les autres pour se rencontrer dans une « diversité identique ».

VLB va longuement s'attarder aux lieux traversés par les personnages de ces romans. Il constate qu'ils habitent presque tous le Plateau Mont-Royal et que pour eux « un simple aller à Pointe-aux-Trembles est considéré comme un voyage au bout du monde » et que pour les mêmes personnages la campagne « est pleine de bêtes hostiles et cauchemardesques ». Puis vient cet étrange paradoxe relevé par VLB : on voyage beaucoup dans les romans lus, mais ce sont toujours des voyages faits à l'extérieur du Québec. Non sans malice, il écrit : « On voyage donc beaucoup dans cette jeune littérature-là, non pas au Québec dont on ne différencie pas la Gaspésie de la Matapédia, mais au Guatemala, au Mexique, en Inde et dans presque tous les pays d'Afrique. » D'ailleurs, VLB constate que dans cette jeune littérature, « le Québec comme pays, nation et société est tragiquement

absent ». Il se désole aussi qu'on « ne pren[ne] même pas la peine d'en nommer les lieux : il y a la ville indéfinie, le quartier et la rue, indéfinis aussi. » Autrement dit, ajoute Beaulieu, « on pourrait être n'importe où ailleurs qu'au Québec. » Ce désistement des lieux a aussi pour conséquences de désengager l'écriture de son territoire ; ce qui d'ailleurs empêche les « véritables expérimentations langagières [qui donnent] l'impression d'un retour aux années cinquante quand le romancier d'ici rêvait d'écrire convenablement en français. » À la toute fin de sa lettre, VLB se montre pessimiste face au désengagement des jeunes romanciers envers les pères, les grands-pères, le territoire et la langue québécoise. Le seigneur de Trois-Pistoles en vient à se demander si :

une telle déstructuration du tissu familial, social, culturel et politique [est] réversible ? Un tel enfermement en soi-même dans pareille réduction de l'espace-temps québécois, n'est-il qu'un épiphénomène de notre béance collective, grossi par la lunette de l'imaginaire, ou représente-t-il la nouvelle vérité d'une société en train de s'effondrer.

La dénonciation de « l'enfermement en soi-même » lancée par VLB n'est jamais bien entendue par ses détracteurs. Alors qu'on lui reproche d'être dans le repli identitaire, VLB affirme l'exact opposé : pour lui la culture québécoise est le creuset idéal pour aller à la rencontre du monde ; le fait de porter l'héritage québécois ajoute de l'être à son être par cette cohabitation des héritiers et des légataires ; en fait, se couper de sa culture, pour Beaulieu, c'est se couper du reste du monde.

Il est clair que son pessimisme est par trop appuyé, mais force est de constater que VLB voit lucidement le nouvel état d'esprit, le nouveau vivre avec le monde, qui sera un terreau extrêmement fertile à l'instauration des idéologies issues du pluralisme qui minera, partout en Occident, les normes autoritaires qui soudaient au XX^e siècle les États-nations. En écrivain aguerri qui a sondé les soubassements de l'identité québécoise, il voit s'effondrer les anciens repères de la société dans l'écriture même des nouveaux romanciers et il s'en inquiète.

Cette lettre missive fit passablement de bruit. Elle reçut un nombre considérable de réponses de la part des auteurs ciblés par cette lettre. Un numéro de la revue *Zinc*¹⁴⁹ a même publié lesdites réponses dans un dossier spécial. Ces textes oscillaient entre l'agacement et le rejet pur et simple des propos de VLB et de la personne de VLB. L'une des réponses les plus intéressantes a été écrite par Marie-Hélène Poitras. Son texte tourne autour de l'idée que VLB avait mal compris les auteurs de la jeune génération et qu'il avait mésestimé la nature des changements opérés au sein de la société québécoise. Air connu.

Marie-Hélène Poitras commence par rappeler que « notre génération d'auteurs apparaît insaisissable et visiblement difficile à définir¹⁵⁰. » Ce constat va de soi, mais tout au long de sa réponse, elle semble valoriser cet éclectisme générationnel. Immédiatement après, Poitras parle de l'absence des grands-pères chez ses contemporains. Elle va répondre à VLB que l'abandon des grands-pères est équivalent à ce que les écrivains de la génération de VLB avaient fait. Poitras écrit : « Nous reprocher de ne pas parler de nos grands-pères, c'est comme vous reprochez d'avoir laissé tomber la figure du coureur des bois ». Il y a ici une mécompréhension de l'histoire qui étonne. Les grands-pères de Beaulieu n'étaient pas nés aux XVII^e ou XVIII^e siècles, ils étaient de ceux nés au début du XX^e siècle. Poitras ne comprend pas la verticalité telle que pensée par Beaulieu : les grands-pères sont les porteurs de tout le passé du Québec, même de celui qu'ils n'ont pas vécu. Par accumulation au fil des années d'une expérience totalisante du Québec, les grands-pères ont intégré le passé de la nation à leur identité.

Poitras poursuit : « N'êtes-vous pas heureux que nous soyons ailleurs désormais, ne trouvez-vous pas sain et souhaitable que nos préoccupations aient changées et que [...] nous n'en soyons pas à singer nos prédécesseurs. » On retrouve ici le fameux « rendu ailleurs » qui est presque toujours un « où sommes-nous au juste ? », car il ne s'agit pas de

¹⁴⁹ « Lettres réponses à VLB », *Zinc*, n° 3, été 2004.

¹⁵⁰ Marie-Hélène Poitras, « Lettre-réponse à Victor-Lévy Beaulieu : Nous ne sommes pas si seuls », *Voir* [En ligne], mis en ligne le 11 mars 2004, page consultée le 24 septembre 2024, URL : <https://voir.ca/livres/2004/03/11/lettre-reponse-a-victor-levy-beaulieu-nous-ne-sommes-pas-si-seuls/>.

Comme il s'agit d'un texte court et qu'il est facile de s'y repérer, je n'indiquerai plus la référence complète après chacun des extraits.

se rendre quelque part pour arriver, mais bien d'aller dans une direction qui a un sens, qui est indiquée par un passé réellement compris. L'autre élément qui dérange concerne l'idée de « singer les prédécesseurs » : pour VLB, il n'a jamais été question de copier les textes anciens. Au contraire, toute son œuvre témoigne de l'importance d'introjecter l'œuvre des autres pour naître à sa propre écriture. À plusieurs moments dans sa lettre, Poitras fera des raccourcis qui tournent autour de l'idée que le passé est le passé et que c'est mieux maintenant.

Un peu plus loin, elle va paraphraser Saint-Denys Garneau pour montrer le lieu où les écrivains de son âge se situent : « je dirais que c'est là sans repos que nous prenons appui. » Toujours cette idée de mouvement, de déplacement, de déracinement vécu sous le mode de l'euphorie. En fait, citer Saint-Denys Garneau est un choix extrêmement signifiant : Poitras dévoile véritablement une communauté d'esprit avec celui qui se voyait dans une *communitas*, une société de frères et de sœurs, sans hiérarchie et qui, en fin de compte, ne fonda rien. Elle poursuit en écrivant que les voyages ne sont « pas nécessairement des fuites, mais plutôt une forme d'ouverture à l'autre. » De quel autre ? Surtout, s'agit-il toujours de s'ouvrir à l'autre ou d'éprouver sa résistance pour se redéfinir soi ? Toujours dans cette idée de diversité, Poitras parle de ses influences en écriture qui ne sont pas, nécessairement, québécoises, car dit-elle : « Je ne choisis pas mes lectures par chauvinisme. » À voir le nombre d'écrivains étrangers sur lesquels VLB a écrit, on peut raisonnablement admettre que VLB non plus n'est pas chauvin !

Tout de suite après, Poitras devient légèrement confuse lorsqu'elle écrit que ses goûts musicaux sont uniquement guidés par le talent des artistes qu'elle aime. Elle va dire que Godspeed You ! Black Emperor « sont des incontournables de la scène non plus locale mais mondiale » et elle affirme que lorsqu'elle les écoute elle « ne porte pas de ceinture fléchée » et qu'elle ne se caresse pas « l'ego québécois ». La confusion que je relève de son propos provient du fait de parler d'un groupe anglo-québécois en les transformant soudain, par incapacité à reconnaître l'altérité, en Québécois ; en plus, ce qui ajoute à la surprise, est le fait de parler de ceinture fléchée, qui est pourtant, comme chacun sait, un symbole très

fort des Québécois, voire des Patriotes. Les Anglo-Québécois, à ce que je sache, ne portent pas un amour particulier à ce symbole, originellement canadien français. L'autre erreur est plus inquiétante sur le plan de la posture artistique : Poitras semble encore une fois confondre chauvinisme et enracinement dans une culture. Elle ne comprend pas que la conscience d'être Québécois, de s'enraciner dans cette culture, de s'y reconnaître, constitue un lieu fertile à partir duquel créer ; je dis bien un espace à partir duquel créer, et non pas dans lequel s'enfermer.

À la fin de sa lettre-réponse, Poitras revient sur les grandes années de la littérature du pays pour en reconnaître toutes les qualités mais, dans le même geste, elle suggère que cette littérature ne pose plus de questions au présent. La littérature nationaliste est un objet de musée qu'on visite sans nécessairement s'en inspirer. Poitras met sous verre la littérature de cette époque, et ne juge pas nécessaire de la réactualiser. Pour mieux saisir les articulations de sa pensée, citons longuement son texte :

[Le] Québec était un territoire vibrant qui naissait à lui-même [...]. Aussi vos œuvres en furent les témoins, une brisure se fit enfin avec les lettres d'antan [...] Elles furent écrites à l'âge de la parole, au moment où le fait de nommer était accordé à l'appropriation d'un territoire [...]. Le territoire a été nommé. Nous sommes à l'étape suivante.

On perçoit bien le mouvement ici qui va de la reconnaissance du passé à la reconnaissance de la fin de ce passé. Il faut aller à l'étape suivante, marquer une rupture. D'ailleurs, elle justifie cette rupture en rappelant à VLB que les gens de sa génération avaient fait de même avec les « lettres d'antan » — ce qui est plutôt faux, quand on sait que plusieurs écrivains importants, dont Miron, Ferron et, évidemment, Beaulieu ont tenu à renouveler le lien avec le passé.

Lors de cette polémique, la vaste majorité des auteurs de ma génération se sont rangés derrière Marie-Hélène Poitras. D'ailleurs, l'année suivante, en 2005, paraissait le roman *Nikolski* de Nicolas Dickner qui connut un succès retentissant et qui cristallisait les thèmes valorisés dans la lettre-réponse de Poitras. L'histoire de *Nikolski* se déroule à Montréal, mais aussi un peu partout dans le monde. Il y est question d'un fils qui a perdu

son père, quelque part dans le grand Canada, le tout mené par une écriture au style simple et direct. En somme, VLB avait perdu la lutte contre les plus jeunes, et il se retrouvait sans continuateurs. Une autre cause était entendue : nous étions rendus « ailleurs ».

4.2) *Les Poulets sans plumes* comme rupture générationnelle

Que l'on me permette de citer un document de travail inédit qui m'a servi à faire une demande de bourse d'écriture au CALQ ; demande qui fut acceptée, par ailleurs. Ce document est daté de 2011. La section où se retrouve cet extrait concerne la description de la demande de financement dans le cadre de mon parcours d'écrivain :

L'angoisse des poulets sans plumes (Éd. Trois-Pistoles, 2006) était une réinterprétation du roman du terroir. J'ai rassemblé des thématiques souvent exclues des œuvres littéraires contemporaines : le passé catholique du Québec, les problèmes des grandes familles en milieu rural, etc. Je voulais revisiter les fondements imaginaires du Québec pour arriver à dégager un nouveau paradigme de son identité. Aussi, ce deuxième roman était une réponse à Victor-Lévy Beaulieu, lorsqu'il affirmait que les écrivains de ma génération étaient bien seuls.

Monsieur Beaulieu s'inquiétait [dans une lettre ouverte parue dans *La Presse*, le 29 février 2004] du fait que nous, les écrivains de ma génération, ne parlions plus du Québec et de nos origines, trop occupés que nous fussions à écrire sur notre réalité urbaine et contemporaine. *L'angoisse des poulets sans plumes* est justement un effort pour réhabiliter certains des thèmes que Victor-Lévy Beaulieu « croyait » que nous avions abandonnés. D'ailleurs, c'est ce même Victor-Lévy Beaulieu qui a publié mon second roman *L'angoisse des poulets sans plumes*. Je trouvais intéressant, et pour le moins amusant, d'avoir pour éditeur celui à qui je tentais de répondre.

Après avoir écrit *Ma mère est une marmotte*, il fallait tenter de montrer jusqu'où on pouvait aller avec l'univers de VLB. En ce sens, *L'angoisse des poulets sans plumes* est à prendre comme un hommage au maître Beaulieu (une fiction-filiation). Livre paru en 2006, il fut écrit dans l'urgence de signaler à VLB qu'il n'était pas seul.

L'action de ce roman se déroule vers la fin du XIX^e siècle, dans une campagne reculée, mise à mal par une caste ecclésiastique omniprésente. Le personnage principal, Perceval Marchaterre, est le dernier d'une famille de treize qui est venu au monde alors que sa mère se pendait. Je voulais signifier, entre autres, l'abandon de la mère patrie après la Conquête, qui marque notre entrée dans ce long et lent suicide qu'est notre vie agonique... Dans la famille Marchaterre, les choses vont relativement bien jusqu'à ce que le père de la famille meurt dans l'incendie de la grange. Il faut savoir que cette famille

opérait une usine de fabrication d'oreiller rembourré de plumes de poulets vivants. La deuxième partie du livre raconte les aventures de Perceval, placé en pension dans un orphelinat tenu par des frères, dont un abuse des enfants d'une bien étrange façon. Il se sert d'eux comme modèle pour sculpter le corps des christes qu'il place sur des crucifix. Les thèmes de ce roman parlent d'eux-mêmes.

L'année suivante, j'ai fait paraître *Le chant des mouches*, aux éditions Alto. Ce texte se voulait, une inscription concrète dans le territoire matapédien. En fait, j'ai investi ma région natale d'un imaginaire totalisant qui plaçait dans ce territoire des lieux, des villes et des choses qui ne s'y trouve pas, dans la réalité. L'histoire tourne autour d'un mystérieux trou qui divise un village en deux parties qui, au fil du temps, abritent des clans rivaux qui s'entretuent autour de deux théories qui expliquent l'apparition du fameux trou — qui est, et ce n'est pas un détail, l'endroit où trônait jadis l'église du village. Encore une fois, je me suis intéressé à la perte du sacré, avec l'abandon du catholicisme, qui a laissé une béance au cœur de l'identité des Québécois.

Les deux factions rivales sont nommées respectivement Flotteurs et Torpilleurs : les premiers croient que l'église, à la suite d'un glissement de terrain, s'est retrouvée dans la rivière, et s'est mise à dériver jusqu'au Nouveau-Brunswick, alors que les seconds croient qu'un U-Boot allemand de la Seconde Guerre mondiale a torpillé l'église pendant une nuit noire... Il s'agissait, cette fois, de trouver une manière de textualiser la querelle entre souverainiste et fédéralistes. Les premiers qui seraient des Flotteurs — ceux qui se laissent porter par la vague qui ne lèvent plus — et les seconds, les fédéralistes, seraient les Torpilleurs, eux qui ne cessent de vandaliser l'identité du Québec.

Enfin, *L'Empereur en culottes courtes*, mon dernier roman paru en 2013 aux Éditions Trois-Pistoles, relate les aventures d'un personnage en lutte contre une société sclérosée. Cette fois, le cadre de l'histoire est contemporain. Malik Beauchemin¹⁵¹ est un

¹⁵¹ Ce choix de nom de famille n'est évidemment pas anodin : il s'agissait de rattacher mon personnage à ceux de la saga des Beauchemin de VLB. Malik est un cousin de la famille, tout comme la Matapédia est voisine de la municipalité des Basques où réside VLB.

« prince », comme son prénom l'indique, qui est né sans père. Il s'agissait, ici, de mettre en scène une société où la figure paternelle est absente ou déficiente. Malik parvient par son génie à se constituer comme un père, entre autres en devenant le chef d'une bande de désœuvrés qui travaille avec lui dans une usine de sciage. Au-delà de l'histoire de son parcours, ce roman porte sur deux éléments qui sont complémentaires : la filiation et les origines d'un territoire.

D'abord, même si Malik n'a pas de père connu, au cours du récit, les qu'en-dira-t-on vont lui créer une filiation avec une famille d'origine norvégienne, au passé plus que trouble. Malik subira nombre de vexations parce qu'on l'associe au Sebastiansen. On le voit comme un violeur parce que l'un des membres de cette famille a commis des agressions sexuelles, mais on le voit aussi comme un intellectuel bizarre, parce que le même violeur était aussi un auteur ayant écrit sur les origines de la Vallée de la Matapédia. Comme sa « théorie » sur les origines du monde matapédien sert encore de point d'ancrage à la fiction *Noir métal*, je crois utile de citer un long passage qui amalgame passé d'une famille et origines d'un pays. Il s'agit d'une note explicative qu'on peut retrouver dans le roman :

Les thèses développées par le Général Knut Sebastiansen, aux chapitres X, XI et XII de son célèbre essai historique *Le livre des choses qui auraient pu se pouvoir, mais qui ne se sont pas pu* (Abel Beauchemin Éditeur, Trois-Pistoles, 1976, 452 pages), font des Sebastiansen les descendants dégénérés de Matapédiens primitifs, mélange improbable et alcoolique de nobles Vikings et de farouches Micmacs. La théorie du Général prenait acte de la consonance norvégienne du nom des Sebastiansen et, sans sourciller, plaçait l'un des ancêtres de la famille à bord du drakkar mené par Leif Erickson, lors de sa célèbre expédition vers le Vinland, quelque part au tournant de l'an 1000. Du même souffle, le Général Knut présentait un Erickson d'opérette qui, après une « tempête d'écume au large de Gaspé », s'engouffrait dans la Baie-des-Chaleurs, avant de remonter la rivière Matapédia jusqu'au petit plateau où bien plus tard s'érigerait la ville de Sainte-Florence. Là, il aurait ordonné la construction d'un campement pour passer l'hiver avec des femmes issues des fameux Skrælingar, des Micmaques kidnappées lors d'un massacre express à Listiguj. Durant ces quelques mois, les Vikings auraient soulagé leur tenace mal du pays entre les cuisses involontaires de ces déesses dégringolées du Walhalla. Une saga

apocryphe racontait en détail ces orgies rituelles autour de grands feux érigés dans la plaine comme autant de monuments de lumière. Au printemps, les Vikings auraient rebroussé chemin jusqu'à L'Anse aux Meadows, avant de reprendre le chemin du retour quelque part au milieu de l'été. Revenues à Listiguj, les épouses d'hiver des hommes d'Erickson auraient accouché, quelques mois plus tard, d'enfants aux yeux bleus et à la blondeur louche. Le sort voulut que l'une de ces femmes soit la fille d'un puissant sorcier qui proféra une terrible malédiction sur l'homme qui avait touché à la prunelle de ses yeux. Dès lors, un dieu mineur et affamé s'occuperait personnellement de la lignée issue du marin nommé Sebastian Sebastiansen, dit le Boiteux ; ou pour le dire en termes plus urbains, le sorcier introduisit dans l'ADN du premier Sebastiansen venu en Amérique la fameuse tare génétique qui ferait bouillir les hormones de tous ses descendants¹⁵².

L'idée derrière la création de cette lignée imaginaire sert de paravent à l'impossibilité de s'ancrer dans un pays qui pose problème, puisqu'il ne s'agit pas d'un pays justement. Aussi, ce choix procède d'un refus de s'ancrer dans le Canada parce que cette citoyenneté impose une autorité qui n'est pas fondée sur une véritable verticalité. Bien entendu, la filiation avec la Norvège est étrangère aussi (encore plus exogène), mais grâce à la fiction, je m'autorise à « croire » qu'un pays au passé glorieux est venu fonder une province au Bas-Saint-Laurent pour « faire semblant » que les Matapédiens ont des origines mythiques, comme celles des Vikings et des Micmacs. En somme, il s'agissait de se choisir une filiation en « enfant boudeur » qui refait ses origines par incapacité à affronter la réalité¹⁵³.

Ce survol rapide de ma production romanesque sert à montrer que, depuis le début, l'idée de filiation est au centre de mon projet d'écriture. Je ne saurais trop insister sur le fait qu'au départ, je sentais un manque en moi, une incapacité à projeter vers ma société les questions que je croyais être le seul à poser. Je suis de la génération qui put voter en 1995 et qui a vu la société québécoise évoluer vers de nouveaux paradigmes qui ont rendu

¹⁵² Sébastien Chabot, *L'Empereur en culottes courtes*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2013, p. 58-59.

¹⁵³ VLB ne fait-il pas de même avec l'Irlande qu'il ne cesse, dans le *Joyce*, de rapprocher du Québec, comme pour donner une assise exogène à la nation québécoise ? Tous les mythes irlandais trouvent soudain résonance au Québec et peuplent nos campagnes désertées. Je travaille de façon similaire les mythes scandinaves.

caducs nos anciens repères et nos « anciennes écritures » — dont celle que je pratique. Au fond, je comprends que ce que je tente de sauver, ce n'est pas tant l'œuvre de VLB que le chemin qu'elle m'a permis de parcourir. Mais ce serait trop mesquin pour être aussi simple. L'histoire littéraire est bâtie par ceux qui ont su se reconnaître comme les héritiers de textes porteurs de symboles qui les dépassaient. Victor-Lévy Beaulieu est le dernier grand écrivain national et me voici le sollicitant, comme il le fit avec Ferron, pour qu'il accepte de me constituer comme son héritier. Ou comme son dernier fils ?

V. *Noir métal*, ou pourquoi écrire une 5^e réponse

1) Première leçon définitive

La fréquentation assidue et acharnée de l'œuvre de VLB m'a fourni l'une des clés de ma propre écriture. Comme je voulais me placer sous son autorité, il s'agissait de savoir comment il avait écrit ses livres. Ce fut une découverte excessivement structurante qui me dévoila comment j'allais construire une œuvre, mais aussi comment je voulais me placer dans mon rapport au maître que je m'étais donné. Double découverte, donc, qui me fit comprendre que ma volonté de le piller, d'abord, de le pasticher, ensuite, pour finalement l'intégrer à ma propre démarche passait par la pratique consciente de l'intertextualité. Il s'agissait d'user de cette technique d'écriture dans une visée consistant à affronter l'autre autoritaire (mon maître en écriture) pour essayer de le dépasser sur son propre terrain. La réécriture de certains de ses textes a agi comme un souffle sur les braises de thématiques qui sont remontées dans les faibles flammes d'un style à apprivoiser. VLB m'a fourni l'hypotexte aux hypertextes que sont mes romans où j'ai tenté de corriger ce qui, chez mon maître, faisait obstacle à ce qui voulait naître dans mon écriture. Je voulais, en somme, quitter ma position d'apprentis sous l'autorité de VLB pour accéder à celle de maître sur ma propre écriture.

Mais revenons à l'idée de l'intertextualité au cœur du travail de VLB. Si on en croit Jacques Pelletier, elle constitue la clé de voûte de l'œuvre beaulieusienne. Pelletier va même jusqu'à affirmer que VLB a su créer l'une des productions « des plus concertées, des plus systématiques et des plus délibérément "littéraires" de tout le corpus québécois, comme en témoigne notamment une pratique intertextuelle intense, expansive, proliférante depuis les origines jusqu'aux textes les plus récents. » Pelletier écrit encore :

On peut même avancer qu'il s'agit là d'un axe central de cette œuvre, se manifestant explicitement dans les essais critiques sur les écrivains tenus pour essentiels, de Hugo à Voltaire, mais aussi dans les romans à travers tout un réseau d'allusions, de citations et d'emprunts tant sur des points secondaires, par exemple, pour caractériser des personnages, que sur des éléments essentiels liés à la problématique des récits. De ce rapport particulier aux textes d'autrui, Beaulieu n'a jamais fait mystère, faisant largement reposer ses stratégies et ses pratiques d'écriture sur cette base, n'hésitant pas à

revendiquer sa forme la plus extrême, le plagiat, et à l'illustrer, entre autres, dans *Moi, Pierre Leroy, prophète, martyr et un peu fêlé du chaudron*¹⁵⁴.

Le dévoilement d'un centre de l'écriture de Beaulieu est rassurant dans la mesure où il démystifie l'étendue de son œuvre ; écrire en empruntant, c'est aussi écrire moins à partir de ce « rien¹⁵⁵ » qui constitue le matériau premier de tout écrivain. Surtout, c'est une leçon extraordinaire d'écriture et de modestie. La pratique de l'intertextualité rappelle en actes que nous n'écrivons jamais seuls, nains que nous sommes juchés sur les épaules des géants qui nous ont précédés¹⁵⁶.

Il y a plus : pour quitter l'admiration et entrer dans la création, il faut replacer l'écrivain admiré dans ses justes proportions. Comprenant la technique du maître, l'apprenti peut marcher sur ses brisées. La compréhension du travail du père littéraire renseigne, en fait, sur deux choses : elle permet de comprendre le « génie » du maître — voir comment l'écriture de VLB fonctionne illustre l'importance du travail de lecture dans la démarche de l'écrivain —, et cela permet de vérifier jusqu'où l'élève est prêt à aller pour suivre le maître. En plus, démystifier le père littéraire et « apprécier » la qualité de son œuvre en toute connaissance de cause, n'est-ce pas déjà une première tentative de parricide, pour reprendre les catégories mises de l'avant par François Ouellet ? Pour céder à la formule, disons qu'il s'agit, en somme, de trouver la faille chez l'autre, de s'y engouffrer pour le faire éclater dans une nouvelle version de soi.

Le roman *Noir Métal* est la mosaïque d'une foule d'autres romans. Évidemment, dans le cadre de cet essai, il est impossible de mener une réflexion plus poussée sur les modèles, et ce que j'en ai fait dans le roman. Retenons que VLB est présent jusque dans la manière dont je travaille mes propres textes ; j'écris à partir de l'intertextualité qui me permet d'aller à la rencontre de mes maîtres littéraires (outre VLB, il y a aussi Cormac

¹⁵⁴ Jacques Pelletier, *L'écriture mythologique. Essai sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu*, Montréal, Éditions Nota Bene, coll. « Fonds (Littérature) », 1999, p. 153.

¹⁵⁵ J'emprunte cette expression à Gaétan Soucy : « L'écrivain n'a pas de matériau premier, ou, si on préfère le dire de cette façon essentialiste, l'écrivain a pour matériaux premiers rien, *le rien*. » « L'Entretien de la colline », dans G. Soucy, *Catoblépas*, Montréal, Boréal, 2001, p. 81.

¹⁵⁶ Pour paraphraser Bernard de Chartres qui aurait dit, au XII^e siècle : « Nous sommes comme des nains juchés sur des épaules de géants. » [Nani gigantum humeris insidentes.]

McCarthy, Herbjørg Wassmo, Göran Tunström, Anne Hébert et Georges Bernanos). C'est dans la rencontre entre mes enthousiasmes de lecture et mes difficultés d'écriture que se définit, pour l'essentiel, l'état d'esprit dans lequel j'ai écrit *Noir Métal*.

2) La Matapédia comme province du pays vlbien

Je fais mienne cette affirmation de Victor-Lévy Beaulieu : « L'espace, n'était-ce pas finalement que la projection subtile de soi-même dans un paysage dont on tentait par ailleurs et désespérément de se déprendre¹⁵⁷ ? » La Matapédia est l'écran sur lequel je projette des fictions, qui se veulent totalisantes, d'un soi personnalisé se mesurant à un autre collectif qu'il s'agit d'intégrer et de dépasser dans la création. Concrètement, il importe de reconstruire des expériences singulières pour les placer à la hauteur des expériences collectives ; dans un premier temps, donc, la Matapédia est défigurée par une projection sur son paysage d'une écriture déformante, parce qu'elle ne décrit pas le territoire matapédien, mais tente plutôt de lui infuser un supplément d'être collectif — construit de ma perception de l'être québécois. Dans un deuxième temps, cette projection sur les paysages de l'enfance est aussi un enfermement dans un cadre délimité par le paysage qui existe réellement en dehors de moi. En fait, je détourne un lieu réel, je le capture pour m'y enfermer et y enfermer le Québec avec moi. C'est ce qui constitue le cœur des actions « se déprendre du paysage » et « s'y projeter », et c'est aussi le lieu de l'écriture où la Matapédia fictionnalisée se déploie sur le double spectre allant du soi à l'autre, et de la réalité à l'imaginaire.

Ce travail de projection introjection se résume dans ce qu'un personnage de Ferron affirme : « J'écris et je refais la réalité de mon pays à mon gré¹⁵⁸ ». En ce sens, la Matapédia est devenue une province du pays imaginaire que je partage avec VLB. Sa municipalité des Basques est l'autre visage, ou la province voisine de ce pays que portait Ferron, que porte VLB et que je voudrais à mon tour porter. Évidemment, nos provinces respectives sont en quelque sorte des creusets imaginaires qui servent à englober spirituellement l'ensemble de l'identité des Québécois. À l'instar de VLB, je fais le pari qu'il est possible d'embrasser l'ensemble des facettes du peuple qui m'a formé en agrandissant un territoire que je connais

¹⁵⁷ Victor-Lévy Beaulieu, *Don Quichotte de la démanche*, Montréal, Typo, 2001, p. 21.

¹⁵⁸ Voir note 111.

par cœur et que j'ai habité : la Matapédia est dans le Québec et, par mon intermédiaire, le Québec rentre dans la Matapédia.

À titre d'illustration, citons le premier roman de VLB, où il est question d'un personnage de fou, Satan Belhumeur, qui ne cesse d'imbriquer son destin à celui des « Pistolets » qui sont, tantôt les habitants de la ville de Trois-Pistoles, tantôt les habitants de la terre. À un moment, Satan affirme : « J'ai le destin de l'universel », juste après avoir fait cette remontrance à Diogène :

« Je cherche un homme », disait la vessie du maniaque à la lanterne qui se promenait dans les rues d'Athènes. Diogène n'avait pas compris qu'il était tous les hommes, qu'il les résumait tous, les annulait tous, qu'il était l'alpha et l'oméga de tous les Adam et de toutes les Ève. Il cherchait douloureusement l'homme qui était en lui et qui n'était pas en lui, l'homme, seulement l'homme, tout l'homme¹⁵⁹.

L'œuvre de VLB est truffée de ces synthèses entre le soi et l'autre faites en toute connaissance de cause, car une exploration de soi ne peut que déboucher sur une connaissance de l'autre en soi ; et cette découverte permet la mise à l'épreuve d'une rencontre avec l'autre sur une connaissance, en somme préalable, de ladite altérité. Explorer le singulier permet de découvrir ce qu'il y a d'universel en chacun de nous.

Tout ce qui précède explique la posture d'écrivain dans laquelle *Noir métal* a été pensé, puis écrit. D'ailleurs, juste avant d'entrer dans la fiction, il y a cet « Avis au lecteur¹⁶⁰ » qui place déjà certains paramètres de l'univers de mon roman. Il se lit comme suit :

Tous mes souvenirs de montagnes molles, ceux d'épinettes fouettées et de ciel haut ont été fondus et livrés à l'imaginaire, pour ne faire qu'une seule terre, appelée vallée de la Matapédia, située entre Mont-Joli et Routhierville. Espace romanesque où se déroulent des histoires sans aucun rapport avec aucun fait réel ayant pu survenir entre Gatineau et l'océan Atlantique.

¹⁵⁹ VLB, *Mémoire d'outre-tonneau*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2010, p. 110.

¹⁶⁰ Pour des raisons éditoriales, cet avertissement fut retranché lors de la publication du livre en mai 2021.

Cet avis au lecteur est un pastiche, pour ne pas dire un plagiat, de l'avis qui se trouve au début du roman *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert. Pour mesurer le rapport entretenu entre les deux avis, voici celui qu'Hébert écrit :

Tous mes souvenirs de rive sud et de rive nord du Saint-Laurent, ceux du golfe et des îles ont été fondus et livrés à l'imaginaire, pour ne faire qu'une seule terre, appelée Griffin Creek, située entre cap Sec et cap Sauvagine. Espace romanesque où se déroule une histoire sans aucun rapport avec aucun fait réel ayant pu survenir entre Québec et l'océan Atlantique¹⁶¹.

La visibilité de cette intertextualité participe du projet *Noir métal* où il s'agit de réécrire un territoire donné pour y faire entrer une fiction. Hébert projette son espace romanesque sur un territoire qui perd en réalité ce qu'il gagne en imaginaire. Ses créatures hantent une terre embrumée jusqu'à la dépossession d'une partie d'elle-même et se voient rebaptisée le temps d'une fiction. J'ai fait la même chose dans *Le chant des mouches*, mon troisième roman, où Sainte-Florence, le village réel de mon enfance, est défigurée au point de devenir Sainte-Souffrance.

Cependant, pour *Noir métal*, je n'ai pas totalement suivi Anne Hébert : le lieu que j'ai embrumé ne perd pas sa toponymie. Le Sainte-Florence demeure fictionnellement vraisemblable par les lieux, mais se scarifie par et dans la violence du récit. Les rues gardent leur nom, l'église, ses lambris usés, mais ce qui s'y passe relève du cauchemar. Il fallait placer le lieu de l'action sur la carte géographique, mais il fallait aussi transformer ce lieu réel en « espace romanesque » capable de subir les transformations nécessaires au bon déroulement des actions du texte. Ainsi, le roman se libère du Québec réel et provincial pour plonger dans un succédané qui en est une projection dans l'imaginaire.

À partir d'ici, je vais présenter des idées, des concepts qui n'ont pas de fondements sociologiques ou scientifiques forts. Comme la création implique une large part de subjectivité, je me permets de présenter des informations générales qui n'ont aucun autre

¹⁶¹ Anne Hébert, *Les Fous de Bassan* [1982], Seuil, coll. « Points », 2001, p. 9.

fondement que ceux servant à baliser des sujets que je découvre avec l'écriture. Par exemple, si j'ai fait le choix de placer *Noir métal* dans une région culturellement homogène, c'est pour tester un échantillon « pur » de Québécoité à l'épreuve de l'Autre. J'écris pur parce que la culture québécoise en région est moins souvent remise en question comme fondement identitaire à partager. À Montréal, par exemple, différentes identités se côtoient les unes, les autres, et tendent à se transformer au contact justement les unes les autres. La simple présence d'une mosaïque de cultures rend problématique l'idée même d'une culture de convergence. Avec la vallée de la Matapédia fictionnalisée, je voulais créer une communauté qui n'est pas fragmentée par le multiculturalisme. Il s'agissait de créer une nation qui correspond à « un groupe de personnes qui, au-delà d'unités élémentaires comme la famille, le clan, la tribu, acceptent de vivre ensemble sur un territoire donné, partageant un certain nombre de valeurs, d'habitudes, de souvenirs et d'aspirations, parlant la même langue (le plus souvent) et qui sont régis par une organisation politique¹⁶². »

Ainsi, il faut voir que le Québec cristallisé dans la vallée de la Matapédia fictionnalisée est pensé comme s'il devait être indépendant. Je teste l'idée selon laquelle le multiculturalisme sur le territoire québécois empêche le Québec de connecter avec sa nationalité. Après tout, cet aménagement politique a été imposé au Québec pour contrer ses aspirations à l'indépendance. Au fond, j'assume ce refus de la situation politique réelle — je suis un boudeur après tout — pour écrire sur des considérations politiques qui ne trouvent plus beaucoup d'écho dans la littérature québécoise. Je prends acte de ce que Mathieu Bock-Côté constate : « les souverainistes offrent une excellente réponse à une question que les Québécois ne se posent plus¹⁶³ ».

Dans *Noir métal*, je fictionnalise les travers d'une communauté où les élites économiques (l'usine de pelles Skovlar, l'épicerie Chez Elysen) et politiques (le maire de Sainte-Florence, les journalistes militants, la police) se laissent corrompre pour maintenir

¹⁶² Louis Balthazar, *Nouveau bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2013, p. 22.

¹⁶³ Mathieu Bock-Côté, « L'épuisement de la question nationale », *Le Journal de Montréal* [En ligne], mis en ligne le 20 mai 2015, page consultée 18 septembre 2022, URL : <https://www.journaldemontreal.com/2015/08/20/lepuisement-de-la-question-nationale>,

un statu quo mortifère. Le roman est hanté de ma perception du fameux « Plan B » mis au point par le gouvernement de Jean Chrétien à travers, notamment, le programme des commandites. Ce programme est le trou noir du roman qui sert à illustrer les effets délétères de la corruption sur les hommes de pouvoir¹⁶⁴. Il fallait réfléchir, sur le mode diégétique, aux suites du référendum de 1995, puisqu'il apparaît pour le moins curieux de constater que très peu d'écrivains ne se sont pris à textualiser cet événement historique qui n'est rien de moins qu'un traumatisme existentiel.

Comme le « Non » l'a remporté, et que la réalité incarne ce refus de soi dans tous les aspects de notre vie collective, il faut imaginer les impacts de ce rejet sur notre condition existentielle. Ce qui ramène, une fois de plus, à cette volonté de donner corps à une bouderie qui allait me faire suivre, encore une fois, Victor-Lévy Beaulieu, puisque, comme l'écrit Jacques Pelletier :

Chez Beaulieu, l'utopie en tant que proposition politique s'avère une porte de sortie — qui comporte sa part d'illusion — à l'impasse que représentent l'échec du projet d'indépendance et l'insuccès de ses propres interventions ponctuelles comme acteur engagé sur le terrain de l'action électorale ou encore dans la lutte pour l'autonomie régionale. Elle signifie vraisemblablement un report sur la scène imaginaire de ce qui ne trouve plus un ancrage solide dans une lutte politique concrète, aujourd'hui dépourvue de perspectives stimulantes¹⁶⁵.

Noir métal prend acte des échecs « découverts » par Victor-Lévy Beaulieu mais s'engage néanmoins à les reconduire, voire à les réactualiser dans une intrigue qui imbrique organiquement les personnages aux territoires qu'ils hantent. Le « Québec matapédiannisé » est une proposition politique esthétisée qui forme un pays imaginaire, là où il n'y a pas de pays réel. Et cet état est au cœur du roman, puisque plusieurs enjeux en découlent : le Général Knut, personnage omniprésent dans *Noir métal*, a en effet participé à la création de ce territoire en en retraçant l'origine dans une rencontre improbable entre des Vikings

¹⁶⁴ Même si toutes ces considérations sont en filigrane dans le roman, précisons que le personnage du Général Knut Sebastiansen est largement inspiré de certains hommes d'affaires d'origines italiennes qui ont été reconnus coupables de corruption lors de la Commission Gomery.

¹⁶⁵ Jacques Pelletier, *Victor-Lévy Beaulieu, L'Homme-écriture*, ouvr. cité, p. 390.

et des Micmacs, au tournant de l'an mille. Bien que les deux personnages de fils, Sebastian et Chabâ, finissent par tuer le Général, et par le fait même la Matapédia mythique, la réussite du Général Knut est néanmoins totale. En fait, mon roman reprend le thème de la recherche des origines, cher à Beaulieu, et, en toute connaissance de cause, ma fiction crée une filiation avec la culture scandinave, comme VLB l'a fait avec l'Irlande, dans son *Joyce*. À défaut de nous fonder sur notre propre nation, nous nous fondons sur la nation des autres pour accrocher nos œuvres à des pays réels, l'irlandaise, pour Beaulieu, la norvégienne, pour moi. De mauvaise foi, comme des enfants bougons, nous faisons mine de ne pas comprendre que ces nations réelles n'ont que faire de notre demi-existence. C'est, pourtant, dans cet acte insensé que nous reconduisons la douleur ontologique de ne point avoir un pays à soi.

Aussi, le choix de la Matapédia est esthétiquement motivé par l'intuition qu'une microsociété peut contenir l'ensemble de l'univers connu et inconnu. En fréquentant assidûment l'œuvre de VLB, j'ai très vite compris qu'un rang de Saint-Jean-de-Dieu valait très bien la ville de Thèbes lorsqu'il s'agissait d'y jouer une tragédie. D'ailleurs, chez VLB, l'opposition entre régionalisme et internationalisme n'a jamais tenu et ne peut relever que d'une lecture superficielle, puisque ces deux perspectives, pour reprendre Jacques Pelletier, « sont ici réunies dans un projet où la réalité immédiate prend en charge et assume l'universel, où l'autre n'est que le visage de soi, comme soi n'est que l'intériorisation d'autrui¹⁶⁶. »

Le pays de *Noir métal* se fonde sur une connaissance intime d'un territoire, creusé à travers une fiction qui le circonscrit en l'exagérant pour le pousser à raconter l'universel par sa singularité. De cette façon, je m'inscris dans les préoccupations de Göran Tunström, un écrivain suédois qui s'apparente beaucoup par la démarche à Victor-Lévy Beaulieu. Dans une magnifique formule, Tunström résume le rapport entre le soi et l'autre, tel

¹⁶⁶ Jacques Pelletier, *Victor-Lévy Beaulieu, L'Homme-écriture, ouvr. cité*, p. 17.

qu'incarné dans l'exploration d'une microsociété. Dans son roman *Le voleur de Bible*, il écrit :

« Une grande œuvre » devrait traiter de la « problématique d'une petite société ». Au collège, il avait lu que quelqu'un avait ainsi acquis la célébrité. Détail après détail, il envisageait de poser sa loupe sur les gens d'ici, sur l'architecture, sur la nature — oui, celle-là, il l'avait déjà humée¹⁶⁷.

L'ancrage dans le territoire de mon enfance est, sur le plan personnel, une plongée verticale dans l'historicité de ma biographie — si j'ose une telle formulation. Il s'agit d'un effet de miroir avec ce que j'ai montré précédemment sur l'identité du Québec. Ma véritable écriture passe forcément par une descente dans les strates signifiantes de ma vie afin de les actualiser dans une écriture vibrante. Je ne me laisse pas transformer en citoyen du monde, dans une forme d'indifférencialisme béat ; je dialogue avec le monde en sachant garder ma place, pour mieux reconnaître l'espace qu'il occupe. Ma posture d'écrivain consiste à reconstruire le Québec à partir de l'une de ses régions verticalisées par mon vécu pour exemplifier ce que j'entends par une rencontre fertile avec l'autre. Cela se fait sur deux niveaux : d'abord, j'accepte l'autorité des auteurs que j'ai élus pour maître et, ensuite, je dialogue avec eux de ma posture verticalisée sur le double support du territoire que je connais et de mon enfance qui constitue mon histoire. Si on reste sur l'idée du génie, telle que conçue par VLB, voulant que le collectif traverse le singulier et inversement, on voit que ce que je tente comme écrivain devrait être tenté par le Québec ; c'est-à-dire, qu'il devrait réinvestir son histoire pour recréer son territoire.

¹⁶⁷ Göran Tunström, *Le Voleur de Bible* [1986], Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2001, p. 71

3) Le Général Knut : l'autorité autoritaire

Une fois le territoire construit, il fallait écrire des personnages qui allaient hanter les paysages et agir autour de ce trou noir qu'est le vol du pays par des élites corrompues. Pour demeurer dans les strictes limites des concepts d'autorité/paternité et de pays, il faut analyser trois personnages autour desquels s'organisent les luttes de pouvoir qui fondent l'intrigue.

Au premier plan, il y a le Général Knut. C'est lui qui reconduit ma perception d'une autorité imposée et exogène à la nation qui la mine en l'infiltrant. Il est d'origine étrangère, comme le sont les Canadiens selon la perspective défendue dans cette réflexion. Son autorité se constitue sur les quatre axes présentés par Kojève, ce qui le légitime, mais la posture fictionnelle — que moi seul connais et qui sert à nourrir l'inspiration — met en scène les élites politiques et financières qui servent les intérêts canadiens au Québec. Pour illustrer, on peut penser aux dirigeants de Bombardiers qui demandèrent à leurs employés de voter pour le « Non », tout en faisant peser sur le gouvernement québécois la possibilité d'une délocalisation si le « Oui » l'emporte. Voilà un employeur important qui n'a pas peur de faire « chanter » les autorités politiques pour que le Québec demeure au sein du Canada. En mes termes, je dirais que l'autorité Canadian dévoie celle du Québec, l'empêchant ainsi de se fonder dans sa maturité politique.

Le Général Knut est, bien évidemment, une exagération fictionnelle de ces élites pro-canadiennes. Il incarne néanmoins le pouvoir corrupteur de la richesse. Il s'est, d'ailleurs, enrichi en faisant chanter les élites politico-financières de la Matapédia-Québec en les piégeant au cours de rituels païens qui impliquaient des mineures. Tandis que les huiles du pays festoyaient avec de jeunes garçons, le Général s'est tenu à l'écart pour accumuler des pièces à conviction compromettante sur tous les hommes présents à cette bacchanale¹⁶⁸. Armé de son dossier de preuves bien garnies, le Général s'est vite emparé

¹⁶⁸ Il faut voir que le Général s'est lui-même castré pour se donner un pouvoir sur les autres hommes, trop enclin à céder à leur bas-instinct. (Ce n'est pas le sujet de cette réflexion, mais le personnage du Général est aussi très inspiré du personnage de Klingsor, tel que représenté dans l'opéra *Parsifal* de Richard Wagner.)

de l'usine de pelles, l'Internationellt Skovlar, qui est le principal employeur de cette Matapédia-Québec. Au début du roman, le Général est le détenteur d'une puissance financière qui lui permet de se créer un pouvoir symbolique qui survalorise son rang social. Avant d'expliquer plus avant ce dernier élément, ajoutons qu'en face du Général se trouvent deux personnages du nom de Sebastian et Chabâ qui sont inférieurs en rang et symboliquement subordonnés. Ils devront unir leurs efforts afin d'affronter le Général Knut et lever la tyrannie qu'il fait peser sur le pays. (Nous y reviendrons).

Par son nom même, le Général Knut est un personnage qui donne déjà les clés de sa toute-puissance autoritaire. Il est le Général de la Matapédia qu'il a participé à fonder par la force. Il s'est imposé à ses concitoyens par un processus d'autolégitimation qui s'articule autour de quatre axes : il a d'abord instauré un culte autour de son usine qui fabrique des pelles ; il a ensuite pensé l'organisation sociale de la Matapédia autour d'une méritocratie qui le place au sommet de la pyramide sociale ; troisièmement, le Général s'est institué lui-même comme figure de despote éclairée, par sa culture et ses travaux sur les origines de la Matapédia ; enfin, il s'est lui-même mis en danger, dans des exploits héroïques, qui en ont fait une figure de justicier lorsqu'il a fallu relancer l'économie matapédienne.

Pour théoriser les articulations qui ont servi à asseoir l'autorité du Général Knut, il importe de refaire un détour par la pensée d'Alexandre Kojève, déjà cité. Dans *La notion d'autorité*, il dégage les théories qui, historiquement, ont servi à comprendre et à structurer l'autorité. Elles seraient au nombre de quatre : la première est d'ordre théologique et concerne le pouvoir de la transcendance qui agit sur le sujet, mais sur lequel le sujet ne peut agir ; la seconde, issue de la pensée de Platon, se fonde sur la justice :

L'autorité (« juste ») ou « légitime » repose sur et émane de la « justice » ou « équité ». Toute « Autorité » ayant un autre caractère n'est qu'une pseudo-autorité, qui n'est en réalité rien d'autre que la force (plus ou moins « brute¹⁶⁹. »)

¹⁶⁹ Alexandre Kojève, *La notion d'autorité*, ouvr. cité, p. 50.

La troisième théorie donne l'autorité à celui qui possède le savoir : « La théorie d'Aristote, qui justifie l'autorité par la sagesse, le savoir, la possibilité de prévoir, de transcender le présent immédiat¹⁷⁰. » Enfin, il y a :

« La théorie de Hegel, qui réduit le rapport de l'Autorité à celui du maître et de l'Esclave (du vainqueur et du vaincu), le premier ayant été prêt à risquer sa vie pour se faire « reconnaître », le second ayant préféré la soumission à la mort¹⁷¹. »

Même si le Général Knut se définit comme un homme fait Dieu, la théorie théologique s'applique un peu moins à lui (elle s'applique totalement à Sebastian, cependant). Pour le Général, il s'agit plutôt de créer un culte autour de sa personnalité par le biais de son système de justice sociale, mais aussi, et surtout grâce à l'aura de sa faramineuse fortune. Parce que le Général Knut s'est constitué, par la force, comme autorité suprême sur le territoire matapédien, il s'est donc octroyé le droit de déterminer ce qui est juste et légitime.

Dans *Noir métal*, il est aussi question d'un cercle de pédophiles que le Général a infiltré pour exercer un pouvoir, par le biais du chantage, sur des personnalités influentes. C'est donc par la peur que le Général est devenu un homme puissant. En d'autres termes, son autorité s'exerce par la force, mais reste légitime puisqu'il est le gardien de ce qui est légal ou non. Son pouvoir repose sur une tautologie.

De plus, le Général est fort parce qu'il connaît les structures profondes de la Matapédia. Il connaît tous les élus en place, tous ceux qui y font des affaires ; en fait, il sait tout sur eux. Sa sagesse est bien sûr frelatée, mais elle n'en constitue pas moins une vision à long terme des enjeux politiques qui ont une influence certaine sur son petit pays. Comme le pense Aristote, le Général Knut jouit de la capacité à *transcender*, je souligne, le présent immédiat. Enfin, le Général s'est mis en danger pour obtenir le pouvoir. Il a infiltré le Vita Cirkln (Cercle blanc), le groupe de pédophiles, pour pouvoir les faire chanter par la suite et se construire comme figure de justicier, alors qu'il n'en est rien.

¹⁷⁰ Alexandre Kojève, *La notion d'autorité*, ouvr. cité, p. 50.

¹⁷¹ Alexandre Kojève, *La notion d'autorité*, ouvr. cité, p. 50.

Ajoutons que le Général est aussi perçu comme père de la nation, ou comme père du peuple, ce qui est la même chose pour lui. En ce sens, et pour improviser sur certains thèmes de François Ouellet, le Général Knut a tout du père autoritaire qui refuse de se faire assassiner symboliquement par des fils en quête d'autonomie, voire de paternité. Knut, en ce sens, est tout le contraire d'une figure paternelle positive qui refuse de se constituer comme résistance tout en sachant qu'un jour, il devra abdiquer sous les demandes, ou sous les assauts répétés, de ceux qui viendront après lui et qui en voudront à son état. Car la condition d'une paternité symbolique positive passe par l'affirmation de l'autorité et l'acceptation de sa perte éventuelle. Du point de vue du père, il ne s'agirait pas tant d'accepter de disparaître que de continuer à ensemer le monde « d'obstacles justes » — un père aimant offre à ses enfants la chance de surmonter les épreuves — pour former ceux qui prendront sa relève. C'est tout le contraire de ce que fait le Général Knut : il se place comme horizon indépassable, sous peine de mort. Son autorité malveillante écrase les inférieurs pour se maintenir en place ; ce qui forme une relation infertile, semblable à celle dans les systèmes coloniaux. En somme, la relation ne fonctionne que du bas vers le haut : les enfants du Général Knut (soit l'ensemble des Matapédiens) sont contraints de servir celui-là même qui les empêchent d'accéder à leur autonomie.

En somme, le Général Knut est parvenu à fonder une société patriarcale intégrale, une société, dit sans intention polémique, qui fonctionne. Il est le gardien d'une tradition qui augmente son « nom-du-père », et le culte qu'il a créé autour de sa personne lui assure une autorité parfaite qui repose sur la fameuse trinité romaine du pouvoir dégagée par Hannah Arendt : religion, tradition et autorité. En fait, le Général Knut ne fait pas « l'erreur des humanistes de penser qu'il serait possible de demeurer à l'intérieur d'une tradition inentamée de la civilisation occidentale sans religion et sans autorité¹⁷². » Au contraire, il n'a rien d'un humaniste et c'est peut-être pour cette raison qu'il parvient à fonder un pays gouvernable — qui s'apparente bien sûr à la dictature. Le pays du Général est pensé dans des paradigmes opposés à ceux qui servent à concevoir la nation multiculturelle. C'est ce

¹⁷² Hannah Arendt, *La crise de la culture*, ouvr. cité, p. 168.

que l'écriture permet de faire justement : créer une dictature imaginaire qui permet de remettre en question la démocratie intégrale dans laquelle nous baignons ; et bien que cela soit une autre histoire, il est intéressant de noter que l'autorité du Général n'est pas sans rappeler certains excès autoritaires qui structurent les démocraties libérales postmodernes...

4) Les deux fils

4.1) Sebastian

Parmi les influences de *Noir Métal* se trouve le roman *L'influence d'un livre*, de Philippe Aubert-de-Gaspé, fils. En explorant le côté occulte par le biais d'un alchimiste amateur de black metal, j'ai essayé d'actualiser le vieux Charles Amand dans le personnage de Sebastian ; ce que le personnage d'Aubert-de-Gaspé fils perd en pathétique et en ridicule, il le gagne en inquiétant et en folie dans Sebastian. Mais les deux poursuivent, au fond, le même objectif : sortir de leur condition misérable, de leur souffrance, par le biais d'un « mysticisme noir ». Sebastian tente de transmuter sa douleur psychologique et physique en force active dans le chant black metal, alors que Charles Amand cherche le trésor qui lui permettra de s'enrichir pour sortir de sa condition sociale. On voit, dès lors, la transformation opérée par ma récupération du personnage de Charles Amand : Sebastian agit, vit l'aventure, au sens où il pose des gestes qui changent la face du pays, la Matapédia. Il n'est pas un perdant condamné à vivre dans un monde idyllique inchangé ; au contraire, à la fin du roman, aidé de l'inspecteur Chabâ, il va parvenir à renverser la dictature du père tout-puissant Knut.

En fait, je voulais intégrer à mon roman ce texte fondateur de la littérature québécoise pour « corriger » la trajectoire des lettres de notre nation ! (Évidemment, il s'agit simplement d'une intuition artistique, ou d'un projet esthétique qui n'a de prétention que celle de me permettre d'écrire un roman.) En d'autres termes, le fait de réhabiliter ce texte originel dans mon roman me place dans une filiation forte, parce que profonde historiquement, et du même souffle, il s'agit d'une tentative de réhabilitation d'un texte trop longtemps décrié par la tradition. Ce roman, ne l'oublions pas, fut vite perçu comme dangereux pour finalement n'être vu que comme une curiosité. En ce sens, je souscris au propos de Mathieu Bélisle lorsqu'il écrit

que le roman d'Aubert-de-Gaspé fils, demeure encore si mal connu et si mal compris, que, à l'échelle de l'histoire du roman québécois, *L'Influence d'un livre* apparaît comme un faux départ, comme une tentative qui demeurera sans

suite, d'abord parce que le romancier est fauché dans la fleur de l'âge [...], mais surtout, parce que personne parmi les successeurs du romancier n'exprimera de manière aussi convaincue son amour des livres¹⁷³.

Ce livre écrit « sous l'influence des livres », pour reprendre la formule de Rainier Grutman¹⁷⁴, sera corrigé par le père d'Aubert de Gaspé, qui se chargera de donner le *vrai* départ à la littérature québécoise. D'ailleurs poursuit Bélisle, Aubert de Gaspé père, avec *Les Anciens Canadiens* va « "refonder" l'histoire du roman québécois, comme s'il avait fallu, à vingt-cinq ans de distance, que *le père corrige le fils* — avec la bénédiction de l'abbé Casgrain qui publie en 1864 une version expurgée du roman du fils, sous un nouveau titre, *Le chercheur de trésor*¹⁷⁵. » Le mot « livre » disparaît du titre pour faire place à un fantasmagorique trésor. Ironie de l'histoire, en enlevant le mot « livre » du titre, le roman lui-même disparaît aussi de l'histoire des livres.

Redis dans les termes de cette réflexion, l'idée de rendre le personnage de Sebastian adepte d'une forme de satanisme, apparenté de très près au panthéisme¹⁷⁶, témoigne d'un attachement pour le roman d'Aubert de Gaspé fils, en plus de répondre aux impératifs de l'intrigue de *Noir métal*. Il s'agissait de créer un personnage en révolte contre son père, homme de foi ; la figure de Satan, fils révolté par excellence, se posait donc comme un choix tout naturel. De plus, comme le Général Knut se perçoit comme un Homme-Dieu, il fallait que Sebastian soit un homme-diable pour qu'ait lieu le combat spirituel entre le père et le fils.

Le personnage de Sebastian est un croyant, au sens traditionnel du terme : il croit en une hiérarchie qui est fondée dans la transcendance, c'est-à-dire qu'il accepte une autorité qui n'est pas du monde immédiat. Il est de plain-pied dans la première théorie de

¹⁷³ Mathieu Bélisle, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, Montréal, Leméac, coll. « Nomades », 2017, p. 209.

¹⁷⁴ Voir Rainier Grutman et Claude La Charité (dir.) « Philippe Aubert de Gaspé père et fils en revue », Montréal, UQAM, *Voix et Images*, 2013.

¹⁷⁵ Mathieu Bélisle, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, ouvr. cité, p. 210.

¹⁷⁶ À noter qu'au fil de la réécriture, la nature des croyances de Sebastian a changé. Il a été pensé comme sataniste pour les raisons expliquées plus haut, mais au fil de la réécriture, ses allégeances ont changé : il fallait que ses dieux proviennent de la mythologie nordique pour amplifier un élément esthétique, la notion de « scandinavisme ». Voir *Noir métal*, Québec, Alto, 2021, p. 136 à 142.

l'autorité, dégagée par Kojève ; ou pour le dire dans les mots de cet auteur, Sebastian adhère à « la théorie théologique ou théocratique [où] l'Autorité primaire et absolue appartient à Dieu ; toutes les autres autorités (relatives) en sont dérivées¹⁷⁷. » C'est précisément parce que Sebastian s'appuie sur l'autorité originelle qu'il peut s'attaquer à celle, relative, du Général Knut, qui est d'ordre autoritaire et totalitaire. Sa révolte est d'abord métaphysique ; ses rituels black métal lui permettent d'investir spirituellement la nature et cela le rend plus fort. Bien que Sebastian soit un croyant de culture chrétienne, il faut préciser qu'il se sert de Dieu, comme d'un repoussoir, et que sa foi va à Satan mais, n'empêche, il reste un croyant, pour faire cours, de nature chrétienne.

Ici, c'est l'influence de l'écrivain Georges Bernanos, et particulièrement de son roman *Sous le soleil de Satan*¹⁷⁸, qui m'a permis de construire la foi de Sebastian et de réfléchir à l'autorité, telle que conçue par les « vrais » croyants. (D'ailleurs, il y a une citation de *Sous le soleil de Satan* placée en exergue de *Noir métal*.) Les auteurs qui appuient leur démarche sur leur foi bénéficient d'une autorité toute-puissante, d'une altérité dans l'absolu, qui leur permet de se confronter à un Autre introjecté. Dieu est leur juge et joue, dès lors, le rôle d'instance régulatrice : c'est Dieu qui jauge la réussite de l'œuvre, qui sonde le cœur de l'auteur pour tester son honnêteté et ainsi mesurer la qualité du « travail » effectué. On ne peut mentir à Dieu le père ni à Satan, le fils.

D'ailleurs, Bernanos n'hésitait pas à comparer le travail de l'artiste à celui des hommes d'Église : « Une vocation d'écrivain est souvent — ou plutôt parfois — l'autre aspect d'une vocation sacerdotale », écrit-il dans une lettre en 1945. En catholique conséquent, il accepte de se soumettre à l'autorité de Dieu. Dans la même lettre, il poursuit :

Si le bon Dieu veut vraiment de vous un témoignage, il faut vous attendre à beaucoup travailler, à beaucoup souffrir, à douter de vous sans cesse, dans le succès, comme dans l'insuccès, car pris ainsi, le métier d'écrivain n'est plus

¹⁷⁷ Alexandre Kojève, *La notion d'autorité*, ouvr. cité, p. 50.

¹⁷⁸ Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan* [1926], Paris, Plon, coll. « Le livre de poche », 1966.

un métier, c'est une aventure, et d'abord une aventure spirituelle. Et toutes les aventures spirituelles sont des calvaires¹⁷⁹.

Ce dolorisme typiquement bernanosien s'incarne dans les comportements de Sebastian qui souffre pour se rendre, lui aussi, digne de son maître spirituel démoniaque. Sebastian tente de se dépasser pour être à la hauteur de l'autorité qu'il s'est donnée — notamment, grâce à des mutilations qu'il s'inflige et qui s'apparentent à celles que l'abbé Donissan se fait subir, dans *Sous le soleil de Satan*. Comme apprenti qui tente de se rendre digne de son maître, il s'engage dans une entreprise qui le rapproche d'une perfection postulée, et pressentie par l'acte de foi même. Sebastian, qui s'est fixé comme objectif d'atteindre le cœur du monde démoniaque pour y puiser la force de transformer le monde réel, tente de rendre la réalité conforme à l'image d'une perfection qu'il porte comme croyant sataniste. Si le Général incarne le pouvoir matérialiste de l'argent, Sebastian, lui, plonge dans une révolte spirituelle qui lui permet de dépasser l'absence de transcendance qui consolide le règne du même Général.

Sebastian est l'exemple type de l'Occidental en manque de spiritualité. Comme le rappellent plusieurs observateurs, qui n'échappent pas toujours à la caricature, le déclin de l'Occident serait d'abord dû à l'évacuation de la notion de transcendance. Pour le dire comme Michel Onfray dans son ouvrage bien nommé *Décadence* :

La puissance d'une civilisation épouse toujours la puissance de la religion qui la légitime. Quand la religion se trouve dans une phase ascendante, la civilisation l'est également ; quand elle se trouve dans une phase descendante, la civilisation déchoit ; quand la religion meurt, la civilisation trépane avec elle¹⁸⁰.

L'intuition artistique défendue dans *Noir métal* tourne autour de cette idée que le matérialisme radical de la société empêche les révoltes spirituelles qui permettent de redonner du souffle à des sociétés amorphes, sans pulsion de vie. Sebastian est en révolte contre le matérialisme triomphant du Général qui est, en partie, responsable de la

¹⁷⁹ Cité par Albert Bégin dans *Bernanos par lui-même*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1964, p. 149.

¹⁸⁰ Michel Onfray, *Décadence. Vie et mort du judéo-christianisme*, Paris, Flammarion, 2017, p. 20.

complicité des Matapédiens envers les crimes commis sur le territoire. C'est sa foi vivante qui lui fait occuper le rôle paradoxal de sauveur, ou de messie. C'est un antéchrist qui fera tomber les faux dieux matérialistes mis au point par un Général Knut, qui est un fondamentaliste de la foi en soi-même. En somme, toute l'entreprise de Sebastian consiste à fonder une nouvelle civilisation appuyée sur la figure de Satan.

4.2) Chabå

L'inspecteur Chabå est un personnage qui tient le rôle du pourvoyeur d'informations à l'intrigue, comme le sont souvent les policiers dans les polars. *Noir métal* est, en effet, structuré autour d'une intrigue semi-policrière qui soude les enjeux dramatiques du roman. Chabå est aussi la contrepartie positive du personnage de Sebastian, qui est un être de noirceur. Ils sont les deux côtés d'une même médaille ; mieux encore, ils sont les exacts opposés, comme le sont le jour et la nuit. Sebastian est un être nocturne qui se nourrit de l'ombre et, dans le jour, il n'est que souffrance et impuissance ; en contrepartie, Chabå mène son enquête de jour et, la nuit, il perd sa puissance virile, notamment avec sa maîtresse Nina. Alors que Sebastian contrôle des forces surnaturelles, Chabå est plutôt du côté des forces de l'ordre (qui est une autorité fondée dans l'immanence).

Du point de vue de l'autorité, Chabå se situe du côté des exécutants : incapable de se révolter contre le père tout-puissant, le Général, il est le gardien de l'ordre public « knutien ». En fait, le problème de Chabå est d'être dans une filiation problématique qui l'oblige à des devoirs de servitude, alors qu'il appelle de tous ses vœux la révolte. Pour l'inspecteur, l'autorité du Général est doublée du fait que Knut a pris soin de lui, lorsqu'adolescent, il s'est retrouvé orphelin.

Je dois faire un pas de côté, ici, pour expliquer un autre changement qui s'est opéré en cours d'écriture du roman. En effet, au départ, il y avait les personnages de la mère et des deux sœurs de l'inspecteur Chabå dans le roman. Elles prenaient une place

prépondérante dans la conduite de sa vie privée. Au fil des réécritures, cependant, ces personnages sont devenus superflus et ralentissaient le rythme de l'intrigue. Je les ai donc enlevés « physiquement », mais leur influence est demeurée sur le personnage de Chabâ qui est un être pétri de culpabilité et qui voit sa virilité lui échapper à plusieurs moments dans le récit. Pour les besoins de cette réflexion, revenons à ce qui, au commencement du projet romanesque, a permis de façonner le personnage de l'inspecteur : la mère et les deux sœurs Chabâ, donc.

Ces trois femmes, comme les trois parques, tissent les cordes de la destinée de l'inspecteur pour qu'il reste impuissant et qu'il ne s'en prenne pas au Général. Elles sont le visage maternel qui se pose sur le pouvoir paternel. Leur arme de prédilection : la culpabilisation. Chabâ est tellement sous l'emprise de ces femmes qu'il est dans l'incapacité de tuer le Général lors d'une première véritable confrontation avec lui. En plus, l'omniprésence de la mère castratrice lui fait connaître plusieurs épisodes d'impuissance sexuelle avec sa conjointe Nina.

Chabâ évolue donc dans un monde maternel où la révolte est impossible. Ce qui n'est pas sans rappeler une certaine tendance à célébrer les mondes sans révolte véritable, où l'individu n'a qu'à conquérir, sans remettre en question l'autorité, des espaces insignifiants de liberté qui touchent uniquement à son identité singulière. Pour illustrer, prenons l'exemple du cinéma de Xavier Dolan qui cristallise, d'une manière spectaculaire, ces révoltes transversales. Cette idée de transversalité me vient de ce qui se pratique dans certaines entreprises, où des promotions transversales sont octroyées, changeant le titre d'un employé, d'assistant à assistant senior, par exemple, cependant que ledit salarié reste *stricto sensu* à la même hauteur hiérarchique. Le titre devient plus ronflant, mais la situation initiale ne change pas. Le cinéma de Dolan peut être interprété comme une révolte dans le giron maternel. Ou pour le dire avec les mots de ce billet du blogue de la revue *Philitt* :

Si la mère est au premier plan dans le cinéma de Dolan, le père, quant à lui, est plutôt effacé. Que ce soit dans *J'ai tué ma mère* avec le père absent, dans *Laurence Anyways* avec le père cacochyme ou dans *Mommy* avec le père

carrément mort, nous avons toujours à peu près affaire à la même réalité anthropologique, soit celle d'un monde centré autour de la mère. Le plan dans *Mommy* où le personnage de l'enseignante bègue apprend au jeune sociopathe blond à se raser en est la parfaite illustration. Cela explique en partie le caractère foncièrement bidon des avenues de transgression proposées par Dolan. Un monde sans père, symboliquement parlant, est un monde sans interdits. Mais là où il n'y a plus d'interdits, il n'y a plus de possibilité de révolte¹⁸¹.

Le personnage de Chabâ évolue dans ce type de monde sans père, et ce, même si la figure du Général Knut est omnipuissante : cela tient au fait que les mères (ses sœurs agissent comme agent maternel) obligent Chabâ à demeurer avec elles, dans leur non-révolte douillette où il s'agit d'accepter l'ordre paternel arbitraire et de s'y soumettre.

Au risque de surinterpréter, on peut dire que Chabâ est forcé de vivre dans un monde sans père à combattre, parce que protégé par la Mère-Matapédia soumise au Père. Chabâ est sans Autre à confronter. Il vit dans un monde de non-dépassement, un monde où l'alignement des uns à côté des autres est une fin en soi. Impossibilité de la révolte, donc, parce que l'autorité du Général est trop forte, trop injuste et que de la remettre en question serait comme une attaque à une part importante de ce qu'est l'inspecteur : un gardien d'un ordre immanent qui le contient. C'est par Sebastian, par la transcendance, que Chabâ pourra s'extraire de cette Mère-Matapédia soumise et castrante. D'ailleurs, comme un fils libérant sa mère d'un père abusif, c'est lui qui va tuer le Général Knut.

S'ajoute au problème de l'inspecteur Chabâ une filiation problématique. Il est le fils d'un homme qui fut un sbire zélé du Général Knut¹⁸². Ce père Chabâ, mort au début du récit, n'avait pas le moindre respect de la part de Knut ; comment aimer quelqu'un qui s'avilit morbide pour être à la « hauteur » des attentes ? Chabâ porte cette honte au fond de lui qui le culpabilise, et le laisse dans les griffes du monde maternel. C'est là que

¹⁸¹ <https://philitt.fr/2015/12/02/xavier-dolan-ou-le-triomphe-de-la-fatuite/>, page consultée le 9 janvier 2019 [Article retiré du site].

¹⁸² Autre changement, ici : le père de Chabâ n'est plus le même. En fait, le père décrit, ici, correspond plutôt à celui de Sebastian [*Noir métal*, p.27 à 31]. Comme mentionné précédemment, cependant, ce changement ne change strictement rien à la manière dont furent pensés les personnages. Même chose en ce qui a trait à la pelle : c'est le père de Sebastian, cette fois, qui reçoit une pelle que Sebastian utilisera, plus tard dans le récit, pour trouver des réponses sur ses origines [*Noir métal*, p. 66 – 67].

ce personnage entretient un lien ambigu avec l'autorité : il est choisi par le Général comme gardien officiel de la société knutienne, mais il est aussi pressenti par le Général lui-même comme digne successeur. Alors qu'il avait une dizaine d'années, le Général lui a donné une pelle — il est propriétaire d'une usine qui les fabrique toutes — et cet objet acquiert, dans le roman, une valeur mythique, comme une sorte d'épée d'Excalibur. Nouveau roi élu très jeune, sa pelle lui permettra, une fois adulte, de creuser pour trouver les vérités enfouies. Chabâ inspecteur est aussi Chabâ prospecteur. Il est question de plusieurs caves, souterrains et autres lieux enfouis dans le roman qui servent à exemplifier par la fiction cette remarque.

Même si la révolte de l'inspecteur Chabâ paraît impossible, elle ne l'est pas. Il ne peut cependant la réaliser seul. Il lui manque un élément pour la fonder. C'est Sebastian qui va lui fournir une raison supérieure pour enfin amorcer la révolte. Là où Chabâ est fort sur le plan de l'autorité sociale, Sebastian l'est sur le plan de l'autorité spirituelle qui lui permet de démantibuler la « tradition » qui fonde le Général Knut — cette tradition qui relève plutôt de la généalogie et qui fait remonter la famille de Knut à l'âge des Vikings. Sebastian avec sa foi nouvelle se propose plutôt de détruire avec la figure du diviseur (le Diable) ce qui est construit. Lucifer portant la lumière aux Matapédiens, il sert à dévoiler la fraude derrière leur monde. Il y a quelque chose de pourri au royaume de la Matapédia. Sebastian a les moyens spirituels de ses ambitions et il est tellement un pur esprit qu'il souffre du syndrome de Cottard qui le fait se sentir mort¹⁸³. Il est aussi vrai que Sebastian seul ne pouvait renverser l'ordre du Général Knut. Il lui fallait le bras armé de l'inspecteur (ou de la Loi).

¹⁸³ « Bien qu'il existe une controverse historique sur les caractéristiques cliniques précises constituant le tableau psychiatrique du syndrome de Cotard, il est universellement convenu qu'il ne peut être diagnostiqué sans la présence d'un « délire de négation » [12], traduit en anglais par l'expression « nihilistic delusion ». Ce délire de négation peut s'étendre d'idées délirantes d'absence ou de destruction spontanée d'un ou plusieurs organes voire du corps et/ou de l'esprit, jusqu'à un déni complet de sa propre existence. » Boulesteix Boulesteix, Clément Jean-Pierre, Lavigne Benjamin, « Le syndrome de Cotard chez l'adolescent et l'adulte jeune », *L'information psychiatrique*, septembre 2017, vol. 93, p. 777-785. <https://www.cairn.info/revue-l-information-psychiatrique-2017-9-page-777.htm>

À la fin du roman, lorsque Chabâ tue le Général, il libère le pays de son tyran, mais en même temps, il brise une filiation qui le gardait prisonnier du pouvoir maternel. En tuant Knut, il se libère de la servilité que son père biologique lui avait transmise et que ses sœurs et sa mère n'eurent de cesse de lui rappeler. Par la force des choses, la libération de Chabâ, et de Sebastian, va faire s'effondrer l'ordre paternel. La Matapédia-Québec ne peut, en effet, survivre à la mort de son fondateur parce que l'Autorité du Général n'est pas fondée sur des assises légitimes. Ni Chabâ ni Sebastian ne veulent rester à la tête de ce pays, ou le maintenir ; le premier ne se fait pas tyran à la place du tyran, et pour Sebastian, la révolte est d'abord d'ordre spirituel. S'il faut fonder quelque chose, pour lui, ce serait de fonder un état théocratique avec Satan. La boucle est bouclée. Chacun à sa manière accède à l'ordre des choses qu'il valorise. En assassinat le Général, Chabâ tue son père biologique qui était l'esclave du Général, alors que, pour Sebastian, il fallait tuer son père croyant qui a trahi son Dieu.

**V. CONCLUSION : TOUT EST À REFAIRE OU LE POURQUOI D'UNE
DYSTOPIE.**

Évidemment, il était impossible de créer un pays à partir d'une œuvre : VLB a écrit et publié plus de soixante-quinze livres et nous sommes toujours dans une province. Il s'agissait simplement d'essayer de construire un texte en l'appuyant sur les mêmes assises esthétiques que VLB, qui me semblent toujours pertinentes. Le seigneur de Trois-Pistoles, après avoir voulu faire advenir le pays par l'écriture, s'est retrouvé devant un vide à cause du non-pays qui ne se fait toujours pas, et il est sombré dans une forme de dépression artistique qui a culminé avec son roman *Antiterre* — un livre profondément utopique qui délaisse la réalité pour l'imaginaire.

On pourrait penser que j'ai fait de même, et il n'est pas impossible que je me sois illusionné sur ma démarche. Mais grâce à « l'échec » de VLB, j'ai compris deux choses fondamentales : un, le pays ne se construira pas par notre écriture et deux, les considérations qui ont porté l'écriture de VLB sont toujours aussi pertinentes. Ce qui peut sembler un paradoxe, ici, ne l'est pas au fond, puisque, pour le surmonter, il s'agit simplement d'être lucide sur la capacité réelle de l'écriture à faire naître le pays, tout en sachant que l'écriture qui ne tient pas compte du pays à faire est impossible. Toute l'œuvre de VLB en est la spectaculaire démonstration.

Aussi, mon roman *Noir métal* n'a rien d'une utopie qui me ferait sombrer avec VLB dans le déni inconscient, ou qui se refuse, un déni de déni. Pour éviter une telle double négation, j'ai préféré explorer la dystopie pour montrer que ce que j'imagine ne devrait pas arriver, alors que l'utopie est ce que l'on souhaite qui arrive. Ma dystopie est une mise en scène du Québec réel qui ne parvient pas à se déprendre de son statut provincial et qui sombre dans l'idolâtrie d'un millionnaire (le Général Knut) qui s'est enrichi grâce à un viol du territoire qui a contribué à garder les Matapédiens-Québécois aliénés. La dystopie est un avertissement, comme le sont toujours ces types de fictions, qui exagèrent un état des lieux en le projetant dans un futur proche qui amplifie les conséquences des traits négatifs, et le plus souvent dominants, d'une société.

Je n'aime pas particulièrement bouder, mais c'est une activité de résistance qui prend tout son sens dans le Québec actuel. Comment comprendre qu'aucun artiste ne semble atterré par les résultats du dernier référendum de 1995 ? Perdus par quelques milliers de voix, et de manière pas tout à fait démocratique comme plusieurs journalistes l'ont déjà noté. (D'ailleurs, cette violation des lois québécoises est un autre exemple du non-respect de notre autorité.) Comment se fait-il que la littérature québécoise se soit mise à errer dans les territoires de l'intime, une deuxième fois d'ailleurs, réécrivant du coup la littérature de la génération précédente qui se noya aussi dans les mêmes eaux des drames personnels ? Car nous avons fait fausse route dès 1980, en délaissant la question nationale. Depuis, la littérature ne joue plus son rôle, qui consiste à tout dire d'une condition humaine universelle passée au filtre d'une condition singulière. La littérature québécoise n'est plus rien et tout le reste n'est que littérature. Nous plongeons dans les jeux formels — la poésie, ici, est bien vivante, et se complaît tantôt dans des identités fantasmées (et très souvent victimaires), tantôt dans un prosaïsme post-Gérald-Godin qui n'en finit plus de dire le quotidien sans les accents épiques du même Godin.

Plusieurs avant moi ont constaté le manque à gagner qui creuse encore et toujours plus profondément la condition québécoise, qui dévoile une négativité qu'on nomme « l'héritage de la pauvreté¹⁸⁴ », la « conscience du désert¹⁸⁵ » ou encore « l'hystérie québécoise¹⁸⁶ », sans oublier bien sûr la « fatigue culturelle¹⁸⁷ ». Pourtant, et malgré ces constats que seul l'essai semble capable de rendre intelligibles, les romanciers continuent à vaquer à leurs occupations, tranquilles dans leur imitation des auteurs étrangers — américains surtout, l'empire étant anglo-américain —, et pourtant, on ne structure plus la question nationale, ni ne parle de l'échec référendaire. Le roman reste lettre morte devant ce qui s'avère une tragédie jouée au ralenti par tout un peuple congelé dans l'indifférence. D'ailleurs, ce n'est pas seulement le peuple, mais bien nos élites intellectuelles et

¹⁸⁴ Voir Yvon Rivard, *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006, p. 130 à 141.

¹⁸⁵ Voir Michel Biron, *La conscience du désert*, Montréal, Boréal, 2010.

¹⁸⁶ L'expression est partout présente dans l'œuvre de VLB.

¹⁸⁷ Hbert Aquin, *Mélanges littéraires II*, ouvr. cité, p. 65.

médiatiques qui oublient notre statut de province en pratiquant un autonomisme, avec la Coalition Avenir Québec, qui nous garde dans un semi-état. Un peu populiste, j'affirme que ce sont bel et bien les élites qui sont déconnectées du corps social, qui ne font plus corps avec lui, et qui ne savent plus, depuis au moins les années 80, s'ancrer dans la tradition et l'histoire de ce peuple d'où ils parlent. Les écrivains se condamnent à se créer une filiation qui relève du bricolage culturel qui, non sans être dénué d'intérêt parfois, les condamne à dépenser une « énergie identitaire » dans le recadrage de leurs influences hétéroclites, malgré leur identité québécoise réelle. Leur écriture démarre sur un construit qui s'effondre dès qu'il se présente devant la littérature mondiale. Un écrivain français qui résiste à la déconstruction nationale, par exemple, commence son écriture avec la syntaxe historique d'une nation millénaire qui résonne malgré lui, mais cette fois c'est un avantage, dans son œuvre.

Il faut dire aussi que les armes idéologiques qui se déploient au Québec, et partout en Occident, sont extrêmement présentes et envahissantes : la simple mention du mot « nation » suffit à déclencher l'ire d'une vaste partie de la communauté artistique et intellectuelle. Nous sommes « Ailleurs », comme ils disent lorsqu'il est question de penser le cadre national : pourtant, je crois plutôt que nous sommes encore et toujours à ce qui commence¹⁸⁸ et que ce serait justement le bon moment d'en prendre acte.

Néanmoins, même si la question nationale est exclue des préoccupations artistiques des contemporains, cette question, étant donné qu'elle n'est pas encore résolue, s'est transformée et continue à vouloir percer dans les écritures nouvelles, mais elle se trouve fragmentée, à la manière pluraliste, dans ce que Ferron nommait les « provinces du Québec. » Les écrivains issus de l'école de la tchén'ssâ font de la littérature nationaliste de régions québécoises qui se dévitalisent ; ce qui n'est pas sans rappeler les inquiétudes des écrivains nationalistes des années 60 et 70 — qui voyait le Québec comme une terre

¹⁸⁸ Pour paraphraser le poème « Liminaire » de Gaston Miron, dont les deux derniers vers se lisent comme suit : « je ne suis pas revenu pour revenir/je suis arrivé à ce qui commence. » *L'homme Rapailé*, Montréal, Typo, 1996, p. 19.

menacée de colonisation par l'économie et l'identité anglo-américaine. Pour les écrivains du néo-terroir, il est aussi question de revitaliser les régions par un investissement imaginaire pour témoigner d'une identité québécoise forte qui persiste encore dans lesdites régions¹⁸⁹.

Il n'est pas abusif de penser que la question nationale puisse à nouveau émerger des recherches qui sont faites sur les régions ; ce serait, une fois de plus, la confirmation que les découvertes verticales de l'universel dans la singularité disent quelque chose de vrai — comme il est véridique de dire que les littératures de l'intimité dévoilent aussi des « vérités » universelles. Ainsi, en parlant d'un Québec précaire, on pourrait finir par comprendre que cette précarité concerne l'ensemble de la nation et voir aussi que le multiculturalisme, moins effectif en région, peut constituer un problème majeur qui empêche la création des véritables balises du vivre-ensemble.

En terminant, et sur une note plus personnelle, j'ai voulu avec *L'Empereur en culottes* écrire une fiction dans le lignage du *Ciel de Québec* de Jacques Ferron, actualisée par les œuvres de VLB ; j'ai voulu offrir à Beaulieu un livre qu'il connaissait et qu'il aimait, mais mâtiné de son œuvre, par mon intervention d'écrivain. Concrètement, c'était une manière de devenir écrivain national à la place de l'écrivain national. Or, ce roman fut un four monumental sur le plan de l'aventure éditoriale. VLB n'a pas révisé le texte, n'en a pas corrigé les abus, les extravagances et les ratés, bref il n'est pas entré en résonance avec ce texte. Quelques mois après l'impression du livre, les Éditions Trois-Pistoles ont cessé leurs activités, ce qui a écourté prématurément la vie de ce livre.

La hauteur de ce ratage m'amène à croire que, malgré tout, je suis le successeur de ces grands écrivains nationaux, non pas bien sûr par le talent, et encore moins par la quantité d'œuvres à mon actif, mais que je suis, spirituellement du moins, leur descendant

¹⁸⁹ Ce qui rappelle les films de Pierre Perreault qui donnent la parole à des gens qui sont le témoignage vivant d'un passé canadien français révolu.

légitime par l'échec. Un tel fiasco doit au moins être sauvé dans une tentative désespérée de légitimer mon travail, à l'aune d'une vérité construite de toute pièce — VLB s'était bien construit comme successeur de Ferron, alors je peux bien ajouter l'échec de la verticalité, de la faillite et du pays, à l'échec de mon quatrième roman. Ce serait peut-être trop dur d'admettre que ma carrière littéraire est un échec objectif, sans possibilité d'appel. Je préfère croire en une forme de malédiction atavique qui se jette sur tous ceux qui se mettent en tête d'écrire le Québec pour tenter de le sauver. Être un écrivain nationaliste, c'est notre façon d'être un écrivain maudit. Voilà ce qui arrive lorsque l'on prend la littérature au sérieux, malgré l'avertissement lancé par Ferron : la littérature ne peut être qu'un grand loisir, un jeu pour adulte. Enfant par la nation, il ne me reste donc que deux options : jouer ou bouder.

Allez, allons-y pour la bouderie.

BIBLIOGRAPHIE

AQUIN, Hubert, « La fatigue culturelle du Canada français », dans *Mélanges Littéraires II. Comprendre dangereusement*, Montréal, BQ, 1995.

AQUIN, Hubert, *Œdipe et Œdipe recommencé*, Montréal, BQ, coll. « ÉDAQ », 2017.

AQUIN, Hubert, *Prochain Épisode*, Montréal, BQ, coll. « ÉDAQ », 2004.

ARBOUR, J. Maurice, *Cessons d'être des colonisés ! Le colonialisme canadien ? Feutré, déguisé. Subtil et insidieux. Bref, un colonialisme de gentlemen et de bonne compagnie*, Québec, Presse de l'Université Laval, 2015.

ARCAN, Nelly, *À ciel ouvert*, Paris, Seuil, 2007.

ARCAN, Nelly, *Paradis clé en main*, Montréal, Coup de tête, 2009.

ARENDET, Hannah, *La crise de la culture* [1972], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014.

BALTHAZAR, Louis, *Nouveau bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2013.

BEAUCHEMIN, Jacques, *La société des identités. Éthique et politique dans le monde contemporain*, Montréal, Athéna Éditions, 2005.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Antiterre*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2011.

BEAULIEU, Victor-Lévy, « Biographie — De Nelligan à la marmotte ducharmienne », <https://www.ledevoir.com/lire/68958/biographie-de-nelligan-a-la-marmotte-ducharmienne>

BEAULIEU, Victor-Lévy, « Ce n'est plus vraiment la faute à Papineau », <http://lautjournal.info/articles-mensuels/267/ce-nest-plus-vraiment-la-faute-papineau>

BEAULIEU, Victor-Lévy, Jacques Ferron, *Correspondances*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2005.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Don Quichotte de la démanche*, Montréal, Typo, 2001.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *James Joyce, l'Irlande, le Québec et les mots*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2006.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Jack Kerouac : un essai-poulet* [1972], Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *La grande tribu. C'est la faute à Papineau*, Notre-Dames-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2008.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *La reine-Nègre et autres textes vaguement polémiques*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2010.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Mémoire d'outre-tonneau*, dans *Œuvres complètes*, Tome 1, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 1995.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Monsieur Melville*, dans *Œuvres complètes*, Tomes 15, 16 et 17, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 1997.

BEAULIEU, Victor-Lévy « Petit sarko, grand paul », <http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=3278&noj=267&imprimer=html>

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Pour saluer Victor Hugo*, Montréal, Stanké, coll. 10/10, 1971.

BEAUREGARD, Étienne-Alexandre, « Les nouveaux colonisés », <http://lautjournal.info/20170412/les-nouveaux-colonises>

- BÉGIN, Albert, *Bernanos par lui-même*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1964.
- BÉLISLE, Mathieu, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, Montréal, Leméac, coll. « Nomades », 2017.
- BERNANOS, Georges, *Sous le soleil de Satan* [1926], Paris, Plon, coll. « Le livre de poche », 1966.
- BIRON, Michel, *L'Absence du maître. Saint-Denys-Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000.
- BIRON, Michel, *La conscience du désert*, Montréal, Boréal, 2010.
- BIRON, Michel, *Le roman québécois*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal express », 2012.
- BIRON, Michel, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise* [2007], Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2010.
- BISSONNETTE, Lise, « Préface », dans Alain Finkelkraut, *L'Ingratitude. Conversation sur notre temps*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Débats », 1999.
- BLANCHARD, Maxime, *Le Québec n'existe pas*, Montréal, Varia, coll. « Proses de combat », 2017.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, *La dénationalisation tranquille*, Montréal, Boréal, 2007.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, « L'épuisement de la question nationale », <https://www.journaldemontreal.com/2015/08/20/lepuisement-de-la-question-nationale>
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, « Penser à l'abri du pluralisme : genèse du multiculturalisme dans la politique contemporaine », dans Shmuel Trigano (dir.), *Controverses*, no 1, Paris, mars 2006.

BOUCHARD, Gérard, *L'interculturalisme. Un point de vue québécois*, Montréal, Boréal, 2012.

BOUKOUS, Ahmed, *Du bilinguisme*, Paris, Denöel, 1985.

BOULESTEIX, Boulesteix, Jean-Pierre Clément, Benjamin Lavigne, « Le syndrome de Cotard chez l'adolescent et l'adulte jeune », *L'information psychiatrique*, septembre 2017, vol. 93.

BOUTET, Arnaud Raoul, « Xavier Dolan ou le triomphe de la fatuité », <https://philitt.fr/2015/12/02/xavier-dolan-ou-le-triomphe-de-la-fatuite/>

BOUTHILLETTE, Jean, *Le Canadien français et son double*, Montréal, Éditions de L'Hexagone, 1972.

CAMUS, Albert, *Le mythe de Sisyphe* [1942], Paris, Gallimard, coll. « Folio ».

Daily Hive staff, « Canadian leaders celebrate Eid al-Adha with Islamic communities », 21 août 2018, <http://dailyhive.com/calgary/eid-al-adha-canada-2018>

CASANOVA, Pascale, *La langue mondiale. Traduction et domination*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 2015.

CASTALDO, Joe, « Justin Trudeau wore our Muslim hipster socks », <https://www.macleans.ca/news/canada/justin-trudeau-wore-our-muslim-hipster-socks/#gallery/trudeaus-socks-updated/slide-8>

CASTONGUAY, Charles, « Les faits sont têtus, Monsieur Auger », <http://lautjournal.info/20180430/les-faits-sont-tetus-monsieur-auger>

CHABOT, Sébastien, *L'Empereur en culottes courtes*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2013.

CHABOT, Sébastien, « Pour saluer Victor-Lévy Beaulieu », avec Michel Vézina et Jean-François Chassay, *La Presse*, dimanche 27 août 2006, « Cahier Arts et spectacle ».

CHAMBERLAND, Paul « Le devoir de penser », dans Claude Lévesque (dir.), *Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui ?*, Montréal, Hurtubise, coll. « Constantes », 2007.

CIORAN, Émile-Michel, *La Tentation d'exister* [1956], *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1995.

CORNELLIER, Louis, « La joviale ambiguïté de Jocelyn Létourneau au service de l'indifférence », <https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/311357/la-joviale-ambiguite-de-jocelyn-letourneau-au-service-de-l-indifference>

CRÉMAZIE, Octave, *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1882.

DAUNAIS, Isabelle, *Le roman sans aventure*, Montréal, Boréal, 2015.

EWALD, Françoise, « Baudrillard : le sujet et son double », entretien avec Jean Baudrillard, *Le Magazine littéraire*, no 264, avril 1989.

FORAN, Charles, « The Canada experiment: is this the world's first 'postnational' country? », <https://www.theguardian.com/world/2017/jan/04/the-canada-experiment-is-this-the-worlds-first-postnational-country>, page consultée le 18 septembre 2022.

FREUD, Sigmund, *Totem et tabou* [1913], Paris, Gallimard, coll. « Folio essai », 2010.

GRUTMAN, Rainier et Claude La Charité (dir.) « Philippe Aubert de Gaspé père et fils en revue », Montréal, UQAM, *Voix et Images*, 2013.

GUY, Chantal, « Vive le Québec livres ! », <https://www.lapresse.ca/arts/livres/201803/15/01-5157460-vive-le-quebec-livre.php>

HAGÈGE, Claude, « Imposer sa langue, c'est imposer sa pensée », https://www.lexpress.fr/culture/livre/claude-hagege-imposer-sa-langue-c-est-imposer-sa-pensee_1098440.html

HAMELIN, Louis, *La Constellation du Lynx*, Montréal, Boréal, 2010.

HÉBERT, Anne, *Les Fous de Bassan* [1982], Seuil, coll. « Points », 2010.

HOUELLEBECQ, Michel, *Soumission*, Paris, Seuil, 2015.

JACQUES, Daniel D., *La fatigue politique du Canada français*, Montréal, Boréal, 2008.

KOJÈVE, Alexandre, *La notion d'autorité*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2004.

KUNDERA, Milan, *L'art du roman* [1986], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005.

LAPOINTE, Josée, « Charlotte before Christ : brasser la cage », <https://www.lapresse.ca/arts/livres/201202/17/01-4497148-charlotte-before-christ-brasser-la-cage.php>

LÉTOURNEAU, Jocelyn, *Le Québec entre son passé et ses passages*, Montréal, Fides, 2010.

« Lettres réponses à VLB », *Zinc*, no 3, été 2004.

LIPOTVESKY, Gilles, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Les essais CCXXV », 1983.

MAFFESOLI, Michel, *Être postmoderne*, Paris, Éditions du Cerf, 2018.

MATHIEU, Félix, *Les défis du pluralisme à l'ère des sociétés complexes*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2017.

MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, suivi de *Les Canadiens français sont-ils des colonisés ?*, Montréal, Éditions Étincelle, 1972.

« Michel Tremblay dit ne plus croire à la souveraineté », <https://www.ledevoir.com/non-classe/106469/michel-tremblay-dit-ne-plus-croire-a-la-souverainete>

MINISTÈRE du Conseil exécutif, <https://www.sqrc.gouv.qc.ca/documents/relations-canadiennes/politique-affirmation.pdf>

MIRON, Gaston, *L'homme rapaillé*, Éditions Typo, 2000.

MOMMSEN, Theodor, *Le Droit public romain tome III*, Paris, De Boccard, 1985.

ONFRAY, Michel, *Décadence. Vie et mort du judéo-christianisme*, Paris, Flammarion, 2017.

OUELLET, François « *Antiterre* et la "politique" du grand écrivain national : féerie pour une autre fois », dans Alexis Lussier et Karine Rosso (dir.), *Les Cahiers Victor-Lévy Beaulieu*, no 3, Québec, Nota Bene, 2013.

OUELLET, François, « Au-delà de la survivance : filiation et refondation du sens chez Wajdi Mouawad », dans *L'annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales*, no 38, 2005.

OUELLET, François, *Grandeur et misère de l'écrivain national. Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron*, Québec, Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014.

OUELLET, François, *Passer au rang de père. Identité sociohistorique et littéraire du Québec* [2002], Québec, Éditions Nota Bene, 2013.

OUELLET, François, « Victor-Lévy Beaulieu et l'écrivain de la plus haute autorité », dans Emmanuelle Tremblay (dir.), *Les cahiers Victor-Lévy Beaulieu*, no 2, Québec, Nota Bene, 2012.

PALANTE, Georges, « L'esprit prêtre laïque », *Mercure de France*, no 293, 1909.

PAYETTE, Roger et Jean-François Payette, *Ce peuple qui ne fut jamais souverain*, Montréal, Fides, 2013.

PELLETIER, Jacques, *L'écriture mythologique. Essai sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu*, Montréal, Éditions Nota Bene, coll. « Fonds (Littérature) », 1999.

PELLETIER, Jacques, *L'Homme-Écriture*, Québec, Nota Bene, coll. « Terre américaine », 2013.

PELLETIER, Jacques, *Le roman nationaliste*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Essais critiques », 1991.

POITRAS, Marie Hélène, « LETTRE-RÉPONSE À VICTOR-LÉVY BEAULIEU : NOUS NE SOMMES PAS SI SEULS », <https://voir.ca/livres/2004/03/11/lettre-reponse-a-victor-levy-beaulieu-nous-ne-sommes-pas-si-seuls/>

PRESSE canadienne, « Couillard défend son usage exclusif de l'anglais », <https://www.ledevoir.com/non-classe/423125/couillard-defend-son-usage-exclusif-de-l-anglais>

PROVENCHER, Jean, *Chronologie du Québec. 1534 — 2007*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 2008.

RASPAIL, Jean, *Le camp des saints* [1973], Paris, Robert Laffont, 2011.

RIVARD, Yvon, *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006.

ROBERT, Marthe, *Roman des origines et origines du roman* [1972], Paris, Gallimard, coll. « tel », 1996.

SAINT-GERMAIN, Christian, *Naître colonisé en Amérique*, Montréal, Liber, 2017.

SAINT-MARTIN, Lori, *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2010.

SAPIR, Jacques, « Souveraineté ou barbarie ? », <https://www.marianne.net/agora/humeurs/souverainete-ou-barbarie>

SOUBLIÈRE, Alexandre, *Charlotte before Christ*, Montréal, Boréal, 2012.

SOUCY, Gaétan, *Catoblépas*, Montréal, Boréal, 2001.

TUNSTRÖM, Göran, *Le Voleur de Bible* [1986], Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2001.

UNIVERSITÉ de Sherbrooke, « Le populisme », <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?iddictionnaire=1683>

VIGNEAULT, Guillaume, *Carnet de naufrage*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2002.

YANACOPOULO, Andrée, *Le regroupement des femmes québécoises. 1976-1981*, Montréal, Éditions Point de fuite et les Éditions Remue-Ménage, 2003.

Noir métal

(Roman)

À Nestor Turcotte

Connaître pour détruire, et renouveler dans la
destruction sa connaissance et son désir
– Ô soleil de Satan ! — désir du néant recherché
pour lui-même, abominable effusion du cœur !

Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*

I

(18 octobre)

Quand il s'était réveillé dans le lit entre les jambes d'un étranger et sa respiration et son odeur, il avait voulu fuir, mais il était prisonnier du sommeil d'un autre. Dans le jour, les chicanes grondaient entre les murs de préfini de la maison mobile. Son enfance, comme une vaste fumée qui l'étouffait. Après toutes ces années, le souvenir de cet inconnu couché avec lui pourrissait en cauchemars. Dans celui dont il venait de s'échapper, il se tenait devant des stries de labour dans une cave avec son père. Ils plantaient des boulettes de viande au pied d'une croix noire, érigée là pour personne. Ils les arrosaient avec du sang pompé sur leur famille endormie. Ensuite, des doigts comme des asperges sortaient de la terre et formaient des mains ouvertes, des poignets, puis des avant-bras. Lorsque apparaissaient les coudes, le père coupait les membres. Le père dit : « La seule règle, c'est de ne pas les laisser grandir. » Son père lui montra. Dans un coin, une pousse viandeuse sortie jusqu'aux hanches, avec un torse, des bras et une tête. Les yeux immenses qui exprimaient une détresse de mollusque. Dans la bouche, un hurlement de statue. Le père trancha la gorge du légume carné et le sang se répandit dans le potager. Le père dit encore : « Maintenant, tu sais d'où vient ce qu'on mange. »

Le 20 octobre, une femelle coyote ne se doutait pas qu'à peine réveillée elle se ferait aplatiser par un camion Robert Transport de couleur jaune conduit par un homme dans la

cinquante qui venait tout juste de quitter Amqui pour effectuer une livraison de couvertures de camping à un magasin de sport de la rue Adams, à Gaspé. La bête fut projetée à plus de cinq mètres dans le fossé et, avant de mourir, émit un sifflement de bouilloire. Elle n'était pas enceinte.

Une heure plus tard, la tête d'un lièvre explosa sous les roues d'un Dodge Caravan 1986 — très bonne année de ce modèle, malgré les faiblesses de la transmission. Le minivan marquait 112 635 kilomètres à l'odomètre et avait, à son bord, un père — amateur de revues affriolantes cachées dans son atelier. Sise à côté de lui, sa femme, très jolie, qui ne connaissait pas l'existence de la collection de son mari ; finalement, leur enfant, assis derrière, qui venait d'avoir cinq ans et qui deviendrait sûrement quelqu'un d'important parce que tout le monde le disait. La tête du lièvre explosa sous la roue droite, chaussée d'un pneu radial d'été, et cela fut rapide mais assez suggestif pour que le petit demande s'ils venaient de frapper un animal mou, ce à quoi le père répondit que ce n'était qu'un caillou traînant sur la route.

Quinze minutes avant que Sebastian ne traverse la route 132, un corbeau se fit percuter par un train routier chargé de paquets de planches en partance pour les États-Unis, une vente à perte, bien sûr, en raison des taxes sur l'exportation du bois. Le conducteur, un homme de trente-huit ans passablement déprimé à cause de la précarité de son emploi, fonça directement dans l'oiseau et c'est le seul, en cette fin d'après-midi, qui prit plaisir à tuer un être vivant. Ce n'était pas un homme méchant, même s'il était célibataire — ce qui ne prouvait rien d'ailleurs —, mais percuter un animal inoffensif lui procura, à ce moment, un frisson de contentement, comme s'il trouvait réconfortant de savoir qu'un autre allait passer une pire journée que lui.

Le 20 octobre, seul Sebastian parvint à traverser la route 132. Il se rendait chez Elysen, l'épicerie du village qui vendait des vis, des pois en boîte, du steak haché, du lait, des ampoules, des capotes et des journaux.

Sur le chemin, il tomba sur un groupe d'adolescents qui discutaient. Dès qu'il fut à proximité, leur rigolade s'arrêta. Une adolescente eut un geste pour contenir ses camarades. Elle dit : « C'est lui... c'est Váli, le chanteur ! » Trois d'entre eux mirent un genou par terre et tous les autres levèrent la main droite et firent les cornes du diable avec leurs doigts. Sebastian baissa la tête. Il s'arrêta. L'adolescente s'approcha. Son visage faiblement éclairé par la lumière de l'après-midi, taillé doux dans les reflets qui passaient entre ses cheveux longs, oscillant entre le noir et le bleu. Il lui tendit une feuille de papier pliée en quatre qu'elle prit d'un geste nerveux. Puis, Sebastian fendit le groupe qui se reforma derrière lui. Il entendit des chuchotements alors qu'il s'éloignait sur le trottoir. La fille ouvrit le papier.

<p><i>30 octobre, minuit</i> <i>sous-sol église</i> <i>enterrer vêtements</i> <i>besoin : saint-joseph, tête de requin-scie</i></p>

Le vieux panneau de l'épicerie Chez Elysen brillait d'un jaune usé. Sebastian tourna la poignée de la porte du magasin. L'intérieur baignait dans une odeur salée de graisse de poulet. Il se plaça devant le comptoir et attendit qu'on vienne s'occuper de lui. Des étagères pleines de marchandises, des boîtes de céréales aux couleurs criardes ; des étagères hautes où on avait punaisé des dessins de conserves et de spécialités régionales ; chaque rangée consacrée à des produits : viande dans la un, légumes et substituts dans la deux, pâtes alimentaires dans la trois... La règle : ne prendre que les produits placés entre soixante centimètres et un mètre cinquante du sol parce que c'étaient les seuls qu'on renouvelait. Les blagueurs racontaient qu'au bas des tablettes, mais surtout en haut, il y avait des betteraves en pot radioactives qui trônaient là depuis l'érection de la paroisse.

Lorsque ce fut son tour d'être servi, Sebastian tendit un papier au commis. L'homme jeta un œil sur ce qu'il y avait dessus. Un accent circonflexe apparut sur son front. Il regarda Sebastian et se passa la main sur la joue. Il tourna ensuite la tête en direction des quelques clients qui faisaient leurs emplettes. Il sembla compter les personnes

dans le magasin, comme si leur nombre importait. Il quitta son comptoir et fit signe à Sebastian. Il le conduisit derrière les étagères où se trouvait la section bricolage.

Là, les néons du plafond clignotaient par intermittence. Dans un coin, des boîtes de carton étaient empilées. Un homme musculeux s'affairait à les plier pour qu'elles prennent moins de place. Sa bouche tordue et sa langue sortie témoignaient de ses difficultés à s'acquitter de la tâche. L'arrivée de Sebastian l'effraya et il leva sa grosse tête décorée d'un sourire ouvert sur des incisives écartées. Le commis lui ordonna de se « grouiller le cul ! », avant de laisser Sebastian devant un mur où étaient épinglées une centaine de paires d'yeux.

Plusieurs taxidermistes du coin pétrifiaient, dans la colle et la bourrure, les animaux sauvages ; le plus difficile n'était pas de les tuer, mais de leur trouver un regard adéquat pour l'éternité. Sebastian observa les yeux vides durant de longues minutes : tous ces abîmes de verre morts posés sans ordre sur un grand tissu noir, destinés à des créatures qui avaient vu dans la nuit comme en plein jour mais qui, à présent, se promenaient aveugles dans leur vie impossible. Sebastian se pencha et plongea son regard dans une trentaine de billes. Aucune ne renvoyait la lumière de la même façon. Dans certaines, les reflets décomposaient les couleurs et enfermaient des arcs-en-ciel. Sebastian parcourut les billes, en toucha quelques-unes. Puis, dans un coin, il vit le regard parfait, d'un bleu métal qui voilait les éclats des néons. Ses mains tremblaient lorsqu'il décrocha les deux sphères. L'homme qui pliait les boîtes à côté avait la tête baissée et sa respiration était bruyante. Il haletait presque comme un chien. Sebastian sentit un liquide s'écouler dans la poche droite de son manteau. Une odeur fauve montait à ses narines. Il jeta un dernier regard à l'employé qui pliait les cartons et s'en retourna au comptoir.

Le commis s'approcha, l'air soupçonneux. Sebastian enfonça la main dans la poche droite de son manteau. Il serra entre ses doigts ce qui s'y trouvait. C'était doux et tiède et mouillé.

Est-ce que ça va, mon gars ?

Sebastian sursauta et, d'un geste impatient, il lança un billet de dix sur le comptoir. Le commis sembla surpris.

Bon ! Ça va ! Je voulais juste m'informer.

Sebastian fourra les billes dans sa poche gauche et sortit du magasin en bousculant une fillette qui lui parut immensément belle, tout en cheveux fous et en gestes brusques. La petite s'engueulait avec sa mère et le mot pute résonna et Sebastian fut incapable de savoir qui des deux l'avait prononcé.

À l'extérieur, les nuages comme des têtes de chou-fleur semblaient bouillir. Sebastian monta sur le trottoir, marchant les mains dans les poches, prisonnier de ses vêtements amples qui battaient dans les vents du nord. Grelottante silhouette, comme une virgule sur le paysage gris-blanc, à l'affût des choses invisibles qui grouillaient derrière les épinettes que seule sa musique savait débusquer ; son chant métal taillait dans le hurlement les réponses aux questions perdues ; son cri comme un sixième sens ou des ultrasons de chauve-souris se mouvant dans la noirceur. Il faillit perdre connaissance à deux pas de chez lui, tant il voyait clair à présent. Il s'engouffra dans sa maison.

Sa main droite était poisseuse. Il la sortit de sa poche et l'observa. Recouverte de sang. Délicatement, il replongea la main dans son vêtement et extirpa un oiseau. L'animal commençait à se rigidifier. C'était un corbeau couvert de plumes noires au reflet bleuté. Sous son aile, un trou, d'où le sang s'écoulait. Sebastian prit l'oiseau à deux mains et, longuement, le renifla. Une odeur de terre noire et de fer. Le souvenir vif de poubelles débordantes de viande mastiquée. Dans quelques jours, ce serait parfait.

Trois heures plus tard, une lueur grise venue de l'extérieur s'infiltra dans la maison. Il actionna l'interrupteur qui alluma des ampoules jaunes sur le lustre à cinq branches. La puanteur de l'usure et de la rouille des chaises aux coussins déchirés lui leva le cœur. Sur les meubles, des draps de poussière percés à vif par des coins et des pieds. Le divan

dégorgeait sa bourrure et des mouches mortes formaient un tapis croquant. Partout, des craquements qui rampaient. Sebastian ferma les yeux et revit sa mère le rouer de coups et l'obliger à retourner dans le bain pour savonner sa sale peau rougie de vicieux. Puis, ce fut le goût du sang du nez cassé, et l'évanouissement sur le plancher de cette cuisine. Tout se mit à trembler autour de lui. Il s'assit sur une chaise et se concentra sur sa respiration. La maison était en désordre.

Il s'occupa du salon, où le poêle à combustion lente prenait toute la place. Dans son souvenir, ce poêle surchauffé faisait onduler l'air et déformait la pièce. Il regarda à l'intérieur. Une famille d'oiseaux y avait élu domicile. Crevés et secs, l'enchevêtrement de leurs os témoignait de leurs efforts pour rejoindre la lumière, au bout de la cheminée. Sebastian les prit dans ses mains. Légers comme une poignée de cure-dents, il les déposa sur la table. L'odeur de vieille peluche de leur squelette. Il les observa un moment, puis les jeta au fond d'un sac poubelle. Il balaya les saletés qui recouvraient le plancher : papier peint déchiré, magazines à potins, vis et clous sortis des murs. Il balaya encore, remplit une dizaine de sacs à ordures. Dans les couleurs délavées du prélat apparut la trace des cent pas de sa mère qui le tassait du chemin, les bras chargés de lessive ; puis, l'image de ses bras à lui ouverts sur une odeur de détergent qui s'éloignait.

Il nettoya sa chambre et celle de ses parents. Les tiroirs de toutes les commodes tiraient la langue, vidés de leur contenu : des nids compliqués d'araignées, de cassants insectes séchés au fond de chacun. Par terre, d'autres rouleaux de papier peint, comme des parchemins enroulés. Sebastian revint du fond de la maison, avec les mains pleines d'ordures. Il fourra le tout dans un autre grand sac. Il blasphéma en silence et retourna à la cuisine.

Il passa devant la porte qui descendait à la cave. Il grimaça devant la trace laissée par un vieux crucifix, cracha sur la peinture délavée qui avait supporté le poids de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Derrière la porte, la lumière de la cuisine éclaira l'escalier. Sebastian prit une grande respiration. La rampe semblait avoir été taillée dans l'os d'un bovidé. Il

l'agrippa fermement et descendit. L'obscurité résonnait devant lui, rythmée de son souffle. En cherchant l'interrupteur, il posa la main sur une chose poilue qui décampa avec le clic. L'odeur en volutes de particules folles qui s'accrochaient à la faible lumière de la cave. Ce lieu interdit fut reconstruit d'un seul regard : le caveau à patates au fond, vide ; la dizaine de pelles entassées dans un coin ; l'établi de son père où traînaient quelques tournevis ; les pots de vis, évidemment, toutes classées selon leur tête étoile, carrée ou plate ; typique bric-à-brac d'homme pour qui poser une tablette constitue un projet de rénovation.

Sebastian se détourna de ces objets. Il se dirigea à l'autre extrémité de la cave, devant la porte d'acier que son père lui avait toujours interdit d'approcher. Le cadenas était intact. Ses yeux s'habituèrent à la pénombre. La pièce derrière la porte était faite de blocs de béton et faisait quatre mètres carrés. Le fameux « bunker ». Le ciment effrité formait une couche de poudre au pied des murs. Sebastian posa une main sur le béton rugueux. Le mortier bavait, durci et gris, comme un crémage entre les blocs. Non loin de la porte, un coffre blanc sans cadenas. Sebastian se pencha et l'ouvrit. À l'intérieur, une plaque métallique gravée. Il articula les mots en silence. Au fond du coffre, un fourreau de cuir, ouvragé de runes, dans lequel était rangé un poignard d'une bonne trentaine de centimètres. Sebastian lança la plaque métallique sur les pelles alignées contre le mur opposé. Ses mains tremblaient. Il prit l'arme au fond du coffre. Elle était lourde. Sur le pommeau, son patronyme gravé, Andersen. Cette arme donnée à son père le jour de sa promotion à l'usine de pelles. Il tira la lame du fourreau. Un éclair aussitôt éteint éclaira le sous-sol. Les mots Internationellt Skovlar étaient gravés sur la lame.

Quand il remonta de la cave, la nuit était tombée. Il se rendit devant le miroir de la salle de bain, fixa son regard. Ses yeux vivants, verts, aux pupilles éclatées. Il articula le mot « idiot » une bonne trentaine de fois. Le mouvement de ses lèvres sur ses dents, le ravin de ses joues, tant d'expressions dépensées en vain et pour personne. Il articula encore « trou de cul » et « imbécile ».

Il se revit enfant maigre, prisonnier de ses figurines en plastique qui le retenaient devant la coulée de lave qui bouillonnait sous le divan. Le corps dragon de son père qui se pétrifiait dans le La-Z-Boy, entouré d'un feu en pointes aiguës, aux bords tranchants et lumineux. Le poêle à combustion lente chauffé à cœur torturait l'après-midi. Les phrases « C'est pas de ma faute » et « Je me suis fait piéger » étaient lancées vers la mère fantôme, en train de brailler l'équivalent du lac Humqui. Toujours prisonnier de ses Maîtres de l'univers, en pleine insurrection, Sebastian avait construit une digue de coussins pour détourner la coulée de lave qui venait vers lui. Lorsqu'enfin il avait repris le contrôle de son armée de voleurs de biscuits à coups de claques en arrière de la tête, il était déjà trop tard : le magma se dirigeait dangereusement vers le La-Z-Boy. Il fallait tous les punir de s'être bourrés d'Oreo devant les policiers venus leur rendre visite. Quand tout le monde s'était calmé, Sebastian avait lancé une attaque en règle contre le dragon qui trônait dans le volcan. Un véritable massacre, ç'avait été. Le tir continu des flèches, des jets de laser, assourdissant. Des bombes en plastique explosif et une créature kamikaze avec un bras en moins, perdu dans l'aspirateur, avaient été lancées sur le monstre barbu de deux jours qui « en avait plein son casque de ses accusations ». Les explosions avaient formé des champignons rouge orange qui avaient arraché les écailles du père hurleur qui, ne sachant d'où provenait l'attaque, avait garroché la télécommande sur le spectre bleu qui lavait la vaisselle. Puis le cri d'agonie d'un monstre jurassique avait rempli la maison, comme une musique informe pour les temps à venir. Sauvé de la lave, Sebastian était resté seul dans le salon, fier d'avoir vengé une faute qu'il n'avait pas commise.

Durant de longues heures, il demeura assis à regarder fixement devant lui. Sur la table du salon, le couteau remonté de la cave. À portée de main. Ses yeux sautillaient. Ses lèvres remuaient doucement, comme s'il récitait pour lui-même un texte appris par cœur. Autour de la maison, les environs s'enfonçaient dans une gueule venteuse. Sebastian se prit la tête entre les mains. Dans ses cheveux, ses doigts tremblaient. Un bourdonnement lui emplissait le crâne. Il se leva du divan et se dirigea vers la salle de bain en s'appuyant sur

les murs. Il ouvrit la pharmacie au-dessus du lavabo. Entre deux pots d'aspirine périmée, il prit une petite boîte marquée d'une croix rouge. Il revint au salon en titubant. La chaise au bout de la table de la cuisine se renversa lorsqu'il l'accrocha avec son pied. Il s'écroula juste devant le divan. Il s'accota sur le mur. Il ouvrit la boîte qui contenait des gazes et du ruban adhésif. Une ouate crayeuse tomba à côté du poignard. Il prit une très longue inspiration. Le réfrigérateur vibra dans la cuisine. De sa main droite, il agrippa le poignard et appuya la lame sur la paume de sa main gauche. Aussitôt, le sang bouillonna. Il creusa une ligne jusqu'au poignet. Son application laissait des rides sur son front. L'acier taché rouge buvait les gouttes qui perlaient. L'entaille s'étira sur une dizaine de centimètres. Il observa le sang qui mouillait son cuir et plaqua sa main droite pour ralentir l'écoulement. Il aurait fallu un bruit de torrent, mais il n'y avait que le vent, dehors, très loin. Sebastian releva la tête et fixa les traces d'humidité en forme d'araignée au plafond et il marmonna des mots inaudibles, les yeux larmoyants, et il ferma les paupières et il ouvrit la bouche et sa respiration, comme une odeur, se répandit dans la maison en chuchotements et ricanements, en solitude se moquant de lui.

II

(20 et 21 octobre)

La fourrure feu ondulait mollement dans le vent. Le cadavre de l'animal aurait pu faire perdre le contrôle à une motocyclette. Il fallait l'enlever. Chabâ souleva la carcasse par une patte et, délicatement, la retourna. Le ventre de la bête était glabre et l'abdomen était traversé de veines saillantes et les pattes étaient étrangement musclées, tandis que les griffes trop longues déformaient les orteils. Chabâ regarda la tête et ne put déterminer s'il s'agissait d'un chien ou d'un coyote. Les dents immenses perçaient les joues et brillaient dans l'écume qui s'écoulait de la gueule.

Les gens du coin nommaient ces animaux des « requins-scies » à cause justement de leurs dents qui transformaient leurs mâchoires en égoïnes ; le côté requin référait à leur férocité. Leurs apparitions étaient récentes, mais de plus en plus fréquentes. Les habitants étaient inquiets parce que les malformations semblaient toucher toutes les espèces. En début de semaine, Chabâ avait reçu un appel au poste qui signalait, dans le village d'Albertville, la présence d'une harde de « lièvres mangeurs d'hommes ».

Chabâ tira sur les pattes arrière de la bête et la traîna dans le fossé. Les yeux de l'animal, l'iris brun foncé posé sur lui comme une question. De grands corbeaux étaient perchés sur les fils électriques. Leurs croassements douloureux expectorés hors de leur bec. Il s'éloigna. Les corvidés déployèrent leurs ailes et planèrent jusqu'au mort avant d'atterrir et de sautiller autour nerveusement sur leurs maigres pattes, le cou renversé vers l'arrière, chantant un air connu d'eux seuls.

Chabâ resta un moment à contempler les montagnes. Les coulées entre les monts, cicatrices creusées par la patience des ruisseaux. Seuls les croassements sur le silence. Les épinettes aux branches immenses en marche menaçante vers la route. Patientes, elles aussi. La fin viendrait bien assez tôt. Le crépuscule donnant aux arbres l'air d'avoir été trempés dans une huile sombre ; à l'ouest, l'abscisse miroitante de nuages éventrés plus tôt au-dessus des Chic-Chocs. L'arc de l'horizon tendu vers le jour finissant. Un monde sauvage où ne résistait que l'appétit. Il aurait pu le jurer. La pluie s'en venait.

Il remonta dans sa voiture de patrouille, sans savoir combien de temps il était demeuré à l'extérieur. Ses cheveux mouillés, ses vêtements craquant de froid et cette impression de serrer des glaçons dans ses mains et ses doigts gelés posés sur le volant. Il mit le contact et démarra le véhicule, embraya et quitta le bas-côté et prit la direction de Sainte-Florence. Une dernière chose à régler et l'espoir au cœur de pouvoir, ce soir, se coucher plus tôt.

Le crachin plein de gifles acheva l'humeur de Chabâ qui venait de cogner au bas de la porte avec son pied. Sebastian vint ouvrir. Les poches bleues sous ses yeux ressemblaient à du maquillage. Les veines de son cou battaient. Chabâ avait, dans les bras, une boîte qui tintait de bruits d'ustensiles. Il bouscula Sebastian sans s'excuser et se dirigea devant la table de la cuisine où il déposa son fardeau. Il sortit un carnet de sa poche et le lança à côté de la boîte. Il étira les jambes en s'assoyant sur une chaise.

T'as aucune idée de qui je suis, c'est ça ?

Sebastian fit non de la tête. Il referma la porte derrière lui et s'approcha de la table.

Assis-toi. Je vais te raconter ta vie.

Sebastian regarda l'homme devant lui. Chabâ souriait, les dents à vif. Sa mâchoire carrée encadrait ses joues qu'une courte barbe habillait. Trente-cinq ans peut-être. Lentement, Sebastian tira une chaise, de l'autre côté de la table. Chabâ poussa sur le carnet qu'il avait posé près de la boîte. Sebastian baissa les yeux sur l'objet devant lui.

Ils me l'ont dit, au centre jeunesse, que tu parlais plus.

Sebastian tendit la main vers le carnet et l'ouvrit à la première page. Il n'y avait rien d'écrit.

Voyons voir. Ton père était un employé modèle de l'Internationellt Skovlar. Tu venais d'avoir cinq ans quand ta mère l'a quitté. Ton père est mort un an plus tard et t'as été confié au Centre jeunesse du Bas-Saint-Laurent qui t'a gardé jusqu'à vendredi dernier. C'est ça ?

Sebastian leva les yeux. L'homme se pinçait le nez entre le pouce et l'index et regardait vers la fenêtre. La pluie pulsait sur le verre, gonflée par les bourrasques.

Regarde-moi pas comme ça. C'est mon devoir de savoir ce qu'un gars comme toi vient faire dans son village natal après, quoi, une douzaine d'années ?

Sebastian se pencha sur le carnet et écrivit quelques mots. Chabå poursuivit, sans prendre le temps de regarder.

Je serais curieux de savoir ce que tu vas faire maintenant.

<i>m'installer</i> <i>refaire ma vie</i>

Ça me dit pas ce que tu vas faire de tes journées dans une vieille maison sur le point de s'effondrer. Ça va être difficile de te trouver du travail avec un dossier comme le tien. Je pense pas non plus que tu vas réussir à te faire engager par la Skovlar...

Sebastian haussa les épaules. Silence. Chabå le regarda. Sa fragilité était pénible à voir, si maigre et l'air fatigué. Il était peut-être trop grand. Il remarqua le bandage que Sebastian portait au poignet gauche.

C'est quoi, le pansement ?

Sebastian se contenta de tirer sa manche sur son poignet. Il tripota le carnet. Les spirales luisaient sous le lustre de la cuisine. Chabå expira longuement. Il fixait sur lui ses yeux bleus. Sebastian soutint ce regard. Son expression était difficile à déchiffrer. Il déposa le carnet sur la table.

Au fait, je travaille pour le SPVM. Je suis l'inspecteur Chabå.

Sebastian voulut reprendre le carnet pour y écrire une réponse, mais l'inspecteur s'avança, tapota sur la boîte. Il observa attentivement Sebastian. Yeux immenses aux pupilles dilatées.

Tu devais bien te douter que de t'installer dans la maison de tes parents, ç'allait faire jaser. C'est un petit village.

Il cessa de parler. Il se leva, croisa les bras sur sa poitrine. Le visage tourné vers la fenêtre, il demeura immobile un instant. La pluie fondait sur le verre, derrière Sebastian.

Les gens sont nerveux à cause des attaques de requins-scies. Ça les fait jacasser encore plus.

Sebastian semblait compter ses respirations. L'inspecteur se pencha sur la table. L'autre serrait les dents, les épaules voûtées. Chabâ donna une chiquenaude sur le côté de la boîte.

Y a autre chose. Il faut pas que t'oublies qui mène, à Sainte-Florence.

Un coup de vent fit craquer la maison. Blanches sous la lumière crue, les mains de Sebastian étaient charpentées de longues phalanges, soudées par des jointures rougies, comme s'il avait frappé les murs à coups de poing. Dans la fenêtre, encore, une mitraille d'eau, puis le lent écoulement. On aurait dit un seau de graisse lancé sur la maison.

C'est un bien petit village, Sainte-Florence... un petit, petit village, tenu par un bien grand homme, si tu vois ce que je veux dire ?

Sebastian reprit le carnet et écrivit quelque chose sur une page au hasard.

Vois-tu, Sebastian, le Général Knut est pas du genre à endurer un gars qui voudrait faire le comique dans les parages.

Les comptoirs de mélamine luisaient. La trotteuse sur l'horloge avança d'une dizaine de millimètres. L'inspecteur poussa la boîte vers Sebastian et reprit le carnet et le rangea dans une poche de son pantalon.

C'est le reste de tes affaires.

Sebastian regarda dans le carton, entre les rabats. Des objets provenant du centre jeunesse. Plusieurs cahiers salis de mots illisibles, un chandelier, une montre arrêtée à 11 h 17 et une figurine musculeuse de couleur vive.

Sebastian eut un mouvement involontaire des épaules. Il releva les yeux et regarda l'inspecteur et baissa le menton, comme pour saluer.

Si t'as des problèmes, appelle au poste du Service de police de la Vallée de la Matapédia et demande Chabâ.

L'inspecteur se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Avant de sortir, il se retourna vers le jeune homme, sembla hésiter un moment, puis dit :

Faut que tu sois prudent, Sebastian. On va te surveiller.

À l'extérieur, devant la maison, la voiture de l'inspecteur crépitait sous les gouttes de pluie. Une odeur de chien mouillé saturait l'air. Chabâ descendit les marches du perron et courut jusqu'à son véhicule et s'y engouffra. Quand il s'assit, une spirale métallique lui piqua la cuisse à travers la poche de son pantalon. Il sortit le carnet et l'ouvrit. Un frisson lui parcourut le dos. Ses cheveux étaient mouillés. Il démarra la voiture et mit le chauffage et feuilleta les pages. Sur l'une d'elles, Sebastian avait dessiné et écrit :



PER YNGVE OHLIN

Nina revint de la salle de bain, le corps découpé dans la clarté incertaine. Ses seins de craie tassés ferme sous sa gorge. En grimpant dans le lit, elle se pencha pour rejoindre son oreiller. Sa petite culotte noire dessina le galbe de ses fesses. Ses hanches rondes tendirent sa peau opaque quand elle se recoucha. Son ombre parfumée reconstruisait chacun de ses gestes. Ses cheveux étaient ébouriffés du côté droit à cause de l'oreiller. Lorsqu'elle entra sous les couvertures, une ombre persista sur le mur qui n'était plus la sienne. Elle se tourna vers lui et le regarda. Ses yeux immenses, remontés vers les tempes. D'une voix douce, elle dit :

Tu pourras pas toujours faire ce que Knut te demande. Je sais.

Non, tu sais pas. Je sais.

T'es allé voir Sebastian, aujourd'hui. Oui.

Pourquoi ?

Fallait que je vérifie. Quoi au juste ?

Qu'il fera rien de dangereux.

C'est pas de ta faute, ce qui est arrivé.

Nina, tu vas pas recommencer à m'analyser ? Je vais pas t'analyser, mais...

Chabâ cala un oreiller sous ses reins et tourna son visage vers elle.

Sebastian sait même pas qui je suis. Inspecteur, oui, mais il sait pas ce que j'ai fait.

T'avais pas le choix de le faire.

C'est pas le problème le plus urgent.

L'éclat cru des lampadaires baignait la chambre de bleu. Comme une lune d'hiver. Ou une autre lune sur une autre planète. Cette lumière étrange de la rue qui lui était maintenant familière. Tout sauf dormir dans le noir. Elle retira la couverture qui lui couvrait l'épaule. Des coups de lame bleus apparurent sur sa joue. Une minute passa.

Tu pourrais fermer le store, s'il te plaît ?

Air pensif. Il se leva et se dirigea vers la fenêtre. J'y arrive pourtant quand je suis seul.

Ça va.

C'est pas une question de mécanique, ou quelque chose du genre.

Je sais. T'en fais pas. Ça arrive à tout le monde.

Toutes les femmes disent que ça arrive à tout le monde.

Je suis pas agressive, là.

Dans les draps, les traces d'une guerre perdue. Il ferma le store, revint dans le lit. Les lueurs chuchotèrent derrière les lamelles. Il s'étendit de nouveau à côté d'elle.

Trouves-tu qu'y fait trop chaud dans la chambre ?

Écoute. Knut Sebastiansen est une vraie ordure et tu le sais ! À un moment ou l'autre, va falloir que tu parles. Sainte-Florence est pas une île isolée du reste du monde ! Après tout, t'es protégé par la loi !

Chabå soupira. Malgré ses efforts, Nina ne parvenait toujours pas à penser dans les limites et les interdits de l'univers du Général.

Passe-moi la bière, sur la table de chevet. Tu dis rien sur le gros lard ?

La bière d'abord.

Tu vas faire quoi, pour le Général ? Reste calme.

Je suis calme.

Un silence froissé par les couvertures du lit. La couette avec des motifs lapons, de petites étoiles rouges et des rennes courant sur des spirales de neige. Achetée lors d'un voyage à Rovaniemi, du temps de leur amour sans questions.

Nina. Pour Knut, tu le dis toi-même que je peux rien faire.

Chabå aurait préféré mourir plutôt que d'avoir à supporter l'idée que quelqu'un, un autre homme par exemple, apprenne ce qu'était devenue leur relation ; que non seulement ils n'étaient plus des amants enthousiastes, mais que depuis quelques mois, ça devenait quelque chose de plus grave, de plus sérieux. Elle s'efforçait de le libérer d'une condition d'« aliéné affectif » — elle avait vraiment dit « affectif » et c'était gênant, ce langage sentimental. Il avait l'impression d'être dans le rôle du méchant. L'aimait-il encore ? Il ne le savait pas. Il s'aimait dans la dépendance qu'il créait chez elle.

Tu le pensais quand t'as dit que c'était pas de ma faute ?

Le père de Sebastian était dangereux !

J'aurais quand même voulu pas avoir à tirer devant un enfant...

Il avait perdu connaissance. Je sais, mais...

T'avais vingt et un ans, à peine sorti de l'école de police.

J'étais là, Nina. Je m'en souviens.

Va falloir que t'affrontes Knut un jour ou l'autre. Je peux pas !

Pourquoi ? Parce qu'il t'a sorti de ta famille ? parce qu'il a payé tes études ? parce qu'il a couvert la bavure ?

C'était pas une bavure ! Je lui ai tiré six balles et j'aurais pas dû.

Même si c'était un meurtre, ça changerait rien parce que dis-toi bien que tout ça arrange pas mal plus Knut que toi !

Qu'est-ce que tu veux dire ?

Tu vois pas à quel point c'est pratique d'avoir un policier dans sa poche ? Surtout pour lui ! Son usine de pelles... ben des gens commencent à penser que ça sert à cacher quelque chose.

Nina ! Tu commences à dire des choses qui peuvent te mettre en danger.

T'aurais pas dû accepter de surveiller Sebastian. T'es trop impliqué dans cette histoire-là.

On est mieux de dormir.

Tu sais que j'ai raison.

T'as toujours raison. Tout le monde a toujours raison.

Elle le regarda un instant. Cligna des yeux une fois, puis une autre et se tourna sur le côté. Son dos offert, et chaud, se gonfla d'une respiration et d'impatience. Les draps blancs sur sa peau. Les grains de beauté, des oasis où crevé, parfois, il épuisait sa bouche. Il prit une gorgée de bière, voulut lui toucher l'épaule, prit une autre gorgée sans y penser.

Il quittait son appartement lorsqu'il fut appelé sur son émetteur radio. C'était le poste central. Des adolescents venaient de faire une connerie en dessous du pont de Sainte-Florence. Il était prié de s'y rendre « au PC, pour faire changement » — ces deux derniers mots prononcés avec l'intention de blesser. « Qu'est-ce qu'on a tous à vouloir se faire chier les uns les autres ? » dit-il pour personne.

Chabâ raccrocha violemment le combiné sur le tableau de bord et se cassa un ongle, avant de s'écraser dans son autopatrouille, un café tiédasse dans la main gauche. Il en prit une gorgée et sa bonne humeur sombra dans le goût de styromousse de son gobelet.

Au volant, un engourdissement le gagna. La nuit avec Nina persistait dans les odeurs autour de lui ; dans son véhicule, un air triste dans des effluves de femme, tandis que la fin de la matinée s'allongeait sur la route comme une catastrophe. Les camions mammoth surchargés de bois qu'il rencontrait envoyaient des trombes de vent dans son pare-brise. La 132 se déroulait devant lui, noire de pluie et courbeuse. De chaque côté, les épinettes brûlées par les abrasifs répandus en quantité l'hiver donnaient à voir des plaies dans les murs de branches. Paysage en souffrance terrassé par une invasion de la tordeuse d'épinette, peuplé seulement de troncs d'arbres blancs, dressés verticaux sur les profondeurs de la forêt et dessinant le long des fossés de grands codes-barres. Il passa Causapscal, à peine réveillée de sa torpeur de la veille. Chaque vendredi soir, au bar Le Laser, tous se couchaient trop tard sans avoir obtenu le numéro de la serveuse. Quinze minutes plus tard, l'inspecteur était à Sainte-Florence, près du pont, où poireautaient deux boutonneux aux longs bras. L'un se fouillait dans le nez, l'autre se grattait le cul, et tout

ça, pensa Chabâ, formait une bien belle jeunesse. Il coupa le contact de la voiture et sortit l'air renfrogné. Il les interpella :

Vous êtes pas un peu caves de vous tenir proche de la rivière comme ça ?

On fait rien de mal.

C'est pas à toi que j'parlais. C'est quoi le problème ? Vous êtes pas en train de pêcher de la truite, par hasard ? Savez qu'à ce temps-ci de l'année, c'est illégal, pis que je pourrais vous arrêter ?

C'est pas pour ça qu'y vous ont appelé. C'est parce qu'on a trouvé quek chose dans le fond d'l'eau.

Si vous étiez pas en train de braconner, vous auriez rien sorti de la rivière. Attention, les gars !

Les ados se tassèrent sur le côté et pointèrent quelque chose qui gigotait mollement par terre. L'inspecteur s'avança et mit un certain temps à comprendre ce qui se trouvait devant lui. Dans le gravier, une écrevisse de rivière de plus d'un mètre : son corps obèse décoré d'os en pustules était couvert d'une carapace bleu limoneux d'où partaient huit pattes qui s'agitaient, tandis que les pinces énormes formaient dans l'air des mouvements circulaires. De la tête émergeaient de gros yeux, montés sur des appendices qui secouaient les globes en tous sens, alors que, plus bas, le faciès se fendait en une série de bouches encastrées. Ce fut comme une décharge électrique dans le dos de l'inspecteur. Il bouscula les adolescents et sortit son revolver. L'arme brilla dans sa main. Les adolescents s'écartèrent. L'un dit : « Merde ! » L'inspecteur se pencha sur le crustacé. Il pointa son Colt Python et appuya sur la détente. Une première balle atteignit l'abdomen de la bête. Le crustacé émit un sifflement. Chabâ appuya une seconde fois sur la détente. La balle s'enfonça et un jet d'humeurs bouillonna sur la carapace. L'inspecteur vida le reste de son chargeur dans l'écrevisse qui replia ses pinces près de sa bouche. Une longue minute s'écoula. Il observa les membres se déplier lentement et cesser de bouger. Il semblait

pensif. Cette chose souffrante captait dans l'air des douleurs orphelines et les exprimait dans sa laideur même. Les deux adolescents se firent signe et prirent la fuite par le champ qui s'étendait derrière l'épicerie Chez Elysen. Chabâ rangea son arme en fixant la créature. Il retourna dans son auto, décrocha le combiné de son émetteur radio.

Knut, es-tu à l'écoute ?

Bruit de friture dans l'émetteur, suivi d'une réponse.

Knut, faut que tu m'expliques le plan parce que là, la zone commence sérieusement à détraquer les animaux.

III

(22 octobre)

Sur le pont, un grand chien pelé s'éloigna en boitant, la queue basse et se cassant le cou pour jeter des regards nerveux derrière lui. À l'autre bout, trois hommes marchaient sur le trottoir, vers la rive nord de la rivière. L'un des hommes portait un long manteau de fourrure blanc qui le faisait ressembler, de dos, à un ours polaire. Deux voitures traversèrent le pont et ralentirent devant lui. Les conducteurs firent de grands gestes derrière leur volant pour saluer l'homme qui marchait d'un pas assuré, le dos droit, taillé d'une pièce à même l'avant-midi.

L'enseigne de l'épicerie Chez Elysen était toujours allumée. Deux voitures dans le stationnement, tassées devant la porte. L'homme au manteau blanc s'arrêta à côté de l'une des petites berlines et, d'un geste brusque, il arracha le rétroviseur du côté conducteur et passa devant le capot, se pencha et plaça le miroir brisé sous la roue gauche de l'autre véhicule. Lorsqu'il se releva, un léger sourire frémit sur ses lèvres. Les deux hommes qui l'accompagnaient étaient déjà sur le seuil de la porte. Il leva la main vers eux et leur fit signe d'entrer dans le magasin.

Dès que le visage d'un des hommes se colla à la fenêtre de la porte, le commis, qui blaguait avec deux clientes, cessa de parler. L'instant d'après, la porte s'ouvrit sur une paire d'yeux immenses qui renvoyèrent au commis le reflet de sa surprise. Fidèle homme de main du Général, ce nouvel arrivant aux yeux de batracien se faisait justement appeler Grenouille. Les dames se turent devant la pâleur soudaine du propriétaire. Quelques secondes plus tard, c'est la tête chauve et ronde et souriante du Général qui apparut, tandis

que le reste de sa personne s'infiltrait dans le magasin. Grenouille se tassa sur le côté pour laisser le Général s'accouder au comptoir, et le second homme de main, connu comme Grønelv le Petit, entra et referma la porte derrière lui. Le Général leva la main droite et fit un demi-cercle en l'air et l'abassa lentement jusqu'à son genou gauche et baissa la tête et demeura dans cette position.

La première dame fouilla nerveusement dans son sac à main, sortit un porte-monnaie, l'ouvrit et déposa un billet de vingt à côté de ses produits de nettoyage, contenus dans des récipients aux couleurs vives. Le commis prit l'argent, emballa les courses, les tendit à la dame qui se dirigea vers la sortie, ouvrit la porte, et disparut. La deuxième déposa, tremblante, des sacs de betteraves sur le comptoir. Lorsqu'elle donna au commis l'argent pour payer ses achats, un vingt-cinq cents tomba sur le plancher et tourna interminablement sur lui-même avant de s'arrêter sur le côté pile. La dame baissa les yeux vers la pièce. Grenouille se pencha et prit la monnaie dans sa main et la lui montra. La pièce brilla au creux de sa paume, comme un tison. Une larme apparut au coin de l'œil de la dame. Sa tête se tourna vers le Général, raide, comme si elle avait le cou coincé dans un carcan. Lorsqu'elle rencontra son visage illuminé, la femme sentit une chaleur sur sa nuque et une larme glissa sur sa joue. Le Général sourit et il pointa l'index de sa main droite vers la pièce que tenait toujours Grenouille. Elle s'avança vers la monnaie qui brillait dans la paume. Plus personne ne respirait normalement. Elle avança la main vers Grenouille et s'approcha. Elle prit entre le pouce et l'index le vingt-cinq cents. Grønelv lui présenta son sac de légumes. Elle déposa la pièce dans son sac à main et elle s'empara de ses provisions. Elle recula et Grønelv lui ouvrit la porte et la verrouilla derrière elle.

Le commis avait assisté à la scène sans dire le moindre mot, à peine avait-il bougé. Le Général se tourna vers lui.

Tu sais que je n'aime pas les menteurs.

Je vous demande pardon ?

Les menteurs. Je disais que je ne les aime pas.

Le Général décrocha un sac de croustilles d'une pince argentée, à droite des cassettes de country amateur. Il éventra le sac avec une minutie un peu féminine qui aurait prêté à rire si quelqu'un d'autre avait osé le faire ; cérémonieux, il tenta de préserver intactes le plus de croustilles possible. Le froissement de feuille métallique cassa le silence, tandis que le commis fixait les doigts du Général. Le papier aluminium gris du sac était déplié et posé sur le comptoir avec, au milieu, les tranches de pomme de terre finement émincées.

Je ne crois pas que tu sois un menteur.

Je le suis pas, mon Général. Je vous le garantis. Cependant, tu as déjà menti, comme tout le monde, n'est-ce pas ?

Jamais à vous, mon Général.

Je n'en saurais rien, si tel était le cas. Je suppose que non, mon Général. Nous avançons.

Pardon ?

Le commis regarda par terre. Il regarda un néon au plafond, il regarda par la fenêtre de la porte. Il retira ses mains du comptoir, honteux des tremblements qui les agitaient.

Être un menteur, c'est incarner l'acte de mentir. Tu es d'accord avec cette affirmation ?

Je pense ben, mon Général.

Sois plus affirmatif.

Oui, mon Général. Oui. Vous savez que je suis pas ben bon pour ces affaires-là.

Pas seulement pour les considérations linguistiques, malheureusement pour toi.
Mais passons.

Le Général inclina légèrement la tête sur le côté. Ses yeux couleur fer, fixes comme ceux d'un poisson.

Tu es assez intelligent pour comprendre qu'un menteur devient l'action même de mentir. Nous passons d'un nom commun à un verbe, ou plutôt d'un état à une action. C'est fascinant, n'est-ce pas ?

Je suppose...

Attention ! Sois ferme !

Oui, mon Général, c'est fascinant si vous le dites !

Je voulais simplement te le faire remarquer.

Le Général baissa les yeux sur le sac éventré devant lui. Il choisit une croustille. Il l'éleva vers la lumière pour regarder à travers. Les minuscules grains de sel brillèrent. La rondeur de la croustille, jusqu'à l'huile qu'elle laissait sur les doigts, tout fut évalué. Parfaite ! Le Général l'introduisit dans sa bouche, lentement. La fit craquer durant quelques secondes. Le silence fracassé comme un vase. Le Général fixa de nouveau le commis.

Mon Général, vous êtes venu pour le paiement ?

Penses-tu que c'est pour cette raison ?

Oui, je crois que vous êtes venu pour le paiement.

Alors, pourquoi le demandes-tu ?

Pour faire la conversation.

Je crois que tu n'as pas vraiment envie de faire la conversation. Du moins, pas en ce moment, pas avec moi.

Le commis détourna le visage. Ses traits sautillaient et les accents circonflexes de ses sourcils chiffonnaient la peau de son front. Le Général choisit à nouveau une croustille avec la même minutie.

Mon Général, c'est pour le paiement que vous êtes là ?

Tu l'as déjà demandé.

Je peux sûrement tout vous régler, cette fois.

Sois plus affirmatif.

Je vais tout régler.

Le Général prit une autre croustille qu'il fit méthodiquement craquer sous ses dents ; les bruits secs saturèrent le magasin.

Mon Général, je voulais vous dire qu'il y a une bande d'adolescents qui fouille dans mes poubelles et qui rôde dans la cour du magasin.

En quoi crois-tu que cela me concerne ?

Je pensais que vous pourriez peut-être en glisser un mot à l'inspecteur Chabâ.

Est-ce que tu crois au plan divin, ou à ce que nos grands-pères nommaient la Providence ?

Mon Général ?

Ne me fais pas répéter.

Oui, je suppose que j'y crois... je veux dire, oui, j'y crois !

Tu es prêt à dire n'importe quoi pour me faire plaisir, n'est-ce pas ?

Pardon, mon Général.

Même s'il faisait très chaud à l'intérieur de l'épicerie, le Général restait emmitoufflé dans son manteau de fourrure. Pas une goutte de sueur ne perlait sur son front.

Écoute bien ceci : si ce dont tu te plains ne devait pas arriver, cela n'arriverait pas parce que je ne l'aurais pas permis.

Le commis posa sa main droite sur le comptoir. Grønely se tenait devant la porte, tandis que Grenouille lorgnait les réfrigérateurs vitrés remplis de bouteilles de bière.

Ne crois-tu pas que ce serait le temps de raconter ta blague ?

C'est vous qui décidez, mon Général. En effet, c'est moi qui décide.

J'espère que vous allez la trouver bonne.

Je l'espère aussi.

Grenouille et Grønely tendirent l'oreille, les yeux fixés sur le commis.

Mon Général, vous savez la différence entre une fillette et une bouteille de vin ?

Je ne sais pas.

Aucune ! Les deux ont entre huit et dix ans et attendent sagement dans ma cave.

Voilà qui est fâcheux.

Mais mon Général, vous ne comprenez pas.

Tu crois que je ne comprends pas ?

Le visage du commis était brisé. Les muscles de son cou tendus, sur le point de se détacher des os tempo—raux. Ses yeux regardaient dans toutes les directions sans rien voir. Ses mains n'étaient plus à lui.

Tu fais de longues journées, ici, au magasin ?

Pardon, mon Général ?

Tu n'es pas sourd, je crois ?

Non, mon Général.

Tes journées, elles sont longues, ici, au magasin ?

Oui, mon Général.

Serais-tu prêt à te plaindre de leur longueur ?

Non, pas vraiment.

Cesse avec ces hésitations.

Non, mon Général, je ne suis pas prêt à me plaindre.

Tu crois donc qu'un homme doit travailler ?

Oui, mon Général, je le crois.

Le travail, c'est la santé. Tu es d'accord avec cette maxime populaire ?

Oui, mon Général, c'est sûr.

Te voilà bien affirmatif.

Pardon ?

Tu ne me trouverais pas injuste de te demander d'augmenter tes heures de travail, alors ?

Non, mon Général.

Bravo ! J'étais déçu tout à l'heure, mais me voilà à nouveau content.

Je suis content pour vous, mon Général.

Tu devrais plutôt être content pour toi.

Une dernière fois, il choisit une croustille. Grenouille et Grønelv observaient le commis avec la même expression, comme s'ils partageaient le même sourire. Le commis se pencha sous le comptoir, ouvrit une petite boîte dans laquelle il y avait une enveloppe cachetée de trois centimètres d'épaisseur. Il la tendit à Grenouille qui l'ouvrit et qui, longuement, compta les billets qui s'y trouvaient. Il sembla satisfait. Grønelv déverrouilla la porte derrière lui et la poussa. Une bourrasque d'air froid s'engouffra dans le magasin. Le Général prit l'enveloppe que lui offrait Grenouille. Juste avant de sortir, il se tourna vers le commis et lui lança :

Une dernière chose.

Mon Général.

Je ne bois jamais de vin.

Au bout d'une clairière, Sebastian tomba sur les braises tièdes d'un feu de camp ; des bûches noircies entourées d'un cercle de pierres. Les ombres obliques déroulaient par terre les branches nues comme des cordes. Quelques canettes de bière vides dans les herbes froides. L'autre jour, sortant de l'épicerie, il s'était retourné et quelqu'un avait murmuré : « C'est rien qu'un fou furieux. » Ces mots n'appartenant à personne, inscrits pourtant sur le visage de tous, roulaient dans son esprit.

Sebastian s'assit sur une pierre plate. Le gel moussait sur les herbes, sous les branches. Fine chaleur montant des cendres. Il réfléchit à tous ces pousseurs de panier d'épicerie qui avaient peur de manquer de nourriture et qui s'engraissaient pour expier une faim impossible à combler. Quand ils avaient entendu parler du Vita Cirkeln, ils avaient tous fermé les yeux. L'ouvrage était revenu et c'était de l'histoire ancienne.

Il tapota du pied sur une bûche calcinée. Un rire monta derrière lui à l'embouchure d'un sentier qui s'enfonçait dans les bois. Il se leva rapidement et alla se cacher derrière la carcasse abandonnée d'une voiture. Deux adolescents émergèrent des épinettes, essoufflés et les joues rouges. Ils scrutèrent les environs avant d'aller s'asseoir à l'endroit où Sebastian se tenait une minute plus tôt. Un garçon et une fille aux cheveux très blonds. Sebastian les observa un moment. Ils riaient en se tenant les mains. Leurs bouches ne cessaient de s'ouvrir en direction de l'autre. Ils riaient, puis l'instant d'après ils s'embrassaient avec une sorte d'empressement.

Le garçon semblait plus enthousiaste que la fille. Ses mains rampaient sous le manteau d'hiver de son amie et, de loin, son bras sous le vêtement formait un serpent. Elle

lui dit non une première fois, comme étouffée ; ce n'est qu'à son troisième non qu'elle cria. Un camion Robert Transport passa sur la route 132 en grognant. Sebastian sortit de sa cachette.

Qu'est-ce que tu veux, toi ? Va jouer ailleurs !

Sebastian lui fit signe de lâcher l'adolescente.

C'est pas de tes affaires !

La fille cria de nouveau :

Fais attention, c'est un malade, mon père dit qu'il empaille des rats dans sa cave.

Sebastian se campa sur ses pieds, une main sur la hanche, et il inclina le menton sur sa poitrine en les fixant. Il leva son bras gauche et pointa un doigt vers eux, tantôt sur la fille, tantôt sur le garçon, semblant entonner intérieurement une comptine d'élimination. L'adolescent se releva, lui lança plusieurs sacres à la tête, menaçant de le dénoncer à la police parce qu'il les avait espionnés alors qu'ils se tripotaient gentiment, lui et sa copine. Les paroles passèrent au-dessus de Sebastian, poussées plus loin par le vent. Des veines battaient sous la peau de son visage et ses yeux agrandis luisaient ; la fille sembla se réveiller et vint derrière son copain et hurla à Sebastian de s'en aller. Le jeune type fit un pas dans sa direction, les poings fermés et tremblotants. Au même moment, Sebastian sembla arracher de sa hanche un poignard blanc comme un os. L'adolescent fit deux pas en arrière et tomba dans les feuilles mortes, tandis que la fille se cachait les yeux derrière ses mitaines. La lame faisait plus de trente centimètres et, dessus, on pouvait lire les mots Internationellt Skovlar. Durant quelques secondes, plus personne ne parla : le gars était blême et sa lèvre supérieure frémissait ; la fille commença à sangloter doucement, sa belle figure ovale déchirée de spasmes. Sebastian ne les quitta pas du regard et il tendit son poignet gauche et il posa la lame sur les veines bleues et il fit une large entaille. Immédiatement, le sang rouge jaillit de la plaie. L'adolescent bondit, les mains en l'air

comme s'il ne savait plus où les mettre. Ses joues tremblaient, couvertes d'une mince pellicule d'eau. Il lança :

T'es un vrai fou !

La fille ouvrit la bouche, incapable de respirer. Elle recula de quelques pas. Elle fixait le liquide rouge qui gouttait sur le tapis de feuilles. Son copain vint tirer sur son bras : « Faut qu'on sacre le camp, grouille ! » Sebastian baissa la tête. Les adolescents prirent la fuite dans le champ où pourrissaient des restes de paille. Ils couraient en jetant des regards derrière eux. Sebastian demeura quelques secondes sans bouger. Sa respiration était lourde et profonde. Dans ses oreilles, un long bourdonnement. Le tapis de feuilles mortes craquait comme des biscuits secs et, plus haut, les branches pendues comme des squelettes se frottaient les unes aux autres et gonflaient le silence d'une eurythmie et Sebastian ouvrit la bouche, contracta son diaphragme, puis expulsa de l'air pour moduler un cri retenu dans sa gorge qui fit vibrer son visage et il chanta ce que les arbres morts avaient encore à dire. Il chanta et chanta encore, et la dysharmonie de l'automne s'accorda parfaitement au désordre humain. Ce n'est qu'au bout d'un temps que sa main gauche lui fit l'effet d'être plongée dans un seau rempli de glace. Il ferma la bouche, redevint silencieux, étranger dans un décor qui n'était plus chez lui.

La plinthe de chauffage s'épuisait sur l'air froid de la cuisine. Une figurine Maîtres de l'univers, épargnée du massacre, se tenait sur un cahier noir. Soudain, le bruit lointain de petits coups frappés sur la porte, puis les mêmes coups portés de plus en plus fort, jusqu'à devenir assourdissants. Sebastian sursauta avant de se lever et d'aller ouvrir la porte. Devant lui, un type maigre affublé d'une tête déformée par des arcades sourcilières proéminentes sous lesquelles brillaient des yeux infestés de capillaires en toiles d'araignées. Son nez aplati se réduisait aux trous des narines comme s'il se l'était arraché, l'avait lancé par terre, puis piétiné avant de le recoller. Sa bouche barrait le bas de son visage d'une ligne et faisait fuir son menton sous sa mâchoire jusqu'au pli dans son cou.

Mon gars, t'es pas un peu sourd ? J'ai cogné comme un malade, pis on gèle dehors.

Sebastian gesticula avec sa main libre et finit par faire comprendre qu'il ne pouvait pas parler. L'homme se mit à crier ses mots :

C'est le Général qui m'envoie. Tu sais qui c'est, au moins ?

Gestes de Sebastian, puis signe affirmatif de la tête.

Tu s'rais pas un peu retardé, par hasard ?

Sebastian l'observa.

Tu vas me laisser entrer ou quoi ? Je viens te porter quelque chose qui t'appartient.

La mâchoire de l'homme se déboîtait à chaque mot qu'il prononçait ; en fait, il ne parlait pas, il laissait simplement les mots déjà articulés sortir de sa bouche. Sebastian se tassa et le laissa entrer.

Fais pas cet air-là. On sait tous que t'es le fils d'Andersen. Ton père était célèbre, dans le temps.

Sebastian se raidit. Souvenir de son père qui rangeait dans le bunker les pelles qu'il gagnait chaque fois qu'il était nommé employé du mois. Un tic parcourut sa joue qui lui fit passer sa main libre sur l'arête de sa mâchoire.

Le Général sait ce que t'es venu faire dans le coin. Il a rien contre toi. Il va même te donner le feu vert. Il est prêt à te donner de l'argent si t'en as besoin... Si j'étais toi, j'en profiterais. Cette maison-là va finir par te tomber dessus.

Sebastian le regarda droit dans les yeux. Une taie cornéenne entourait blanche les pupilles de l'homme, allongées à la verticale.

T'as donné ta langue aux requins-scies ou quoi ?

Sebastian fit un geste lent de la main. Derrière le frigo, un glouglou très sonore, suivi d'un bruit de moteur électrique.

T'es pas le genre à rire, toi. Pas comme le Général ; lui, y en rate pas une.

L'homme cessa de parler et tâta la poche de sa veste.

Je suis juste venu te porter ça. Le Général l'avait gardée parce que juste avant de mourir ton père la lui avait donnée pour qu'il récupère les pelles d'employé du mois ou pour qu'il libère l'enfance ou quelque chose du genre. Avec ton père, à la fin, tsé, c'était pas très clair. Mais peu importe, le Général fait dire que c'est ton cadeau de bienvenue.

Il sortit une enveloppe jaunie de son manteau. Dessus, il était écrit : Andersen. Il la tendit à Sebastian, puis il replaça son écharpe et ouvrit la porte.

Une dernière chose : fais attention avec c'te couteau-là, tu pourrais te faire mal... Rien qu'à voir les taches sur ta manche, c'est déjà fait.

IV

(23 octobre)

INTERNATIONELLT SKOVLAR :

15 ans au cœur de la collectivité matapédiennne

Marilyn Robidoux, journal L'Avant-poste

C'est ce 30 octobre que siègera le conseil d'administration de l'usine Skovlar. L'entreprise a bien voulu faire parvenir à l'équipe de L'Avant-poste un communiqué dans lequel elle exprime l'importance, pour elle, de bien servir les intérêts de la communauté : « Respectueuse des normes environnementales et consciente de la nécessité d'assurer le plein emploi pour les Matapédiens, l'entreprise, relate le communiqué, n'hésitera pas, cette année encore, à investir massivement dans la modernisation des installations de l'usine. Il apparaît en effet important d'optimiser l'automatisation des chaînes de montage pour que les pelles Skovlar gardent leur réputation à l'international. »

Joint à son domicile de Sainte-Florence, où tout a commencé, M. Knut Sebastiansen a ajouté que ce conseil marquerait un tournant crucial dans l'histoire de l'entreprise. Il y aura des surprises, des bonnes et des mauvaises. Questionné à ce sujet, il s'est empressé de spécifier que les bonnes nouvelles concernaient uniquement les employés immédiats de la Skovlar et les entreprises qui font déjà affaire avec elle. Les mauvaises nouvelles, a-t-il ajouté, un léger rire dans la voix, avaient toutes à voir avec la réorganisation des tâches des dirigeants. Avec l'humour qu'on lui connaît, il a précisé que cela était une « tâche bien ingrate, car les patrons sont gens de pâte difficile à pétrir ».

Cette année, la Skovlar célébrera ses 15 années de présence dans la Matapédia. Fondée modestement autour d'une idée proposée par M. Sebastiansen et ses associés, M. Andersen, mort depuis une douzaine d'années, et M. Petersen, résident émérite de Sainte-Florence, l'entreprise a véritablement pris son essor lorsque M. Sebastiansen a

touché un héritage familial, « grâce à une intervention divine », a-t-il confié un jour, rieur, à notre journal. Dès lors, la modeste usine de pelles, construite dans l'ancienne quincaillerie Le Pavillon du choix, a pris en moins de deux ans l'allure d'un gigantesque complexe métallique situé dans cette partie du village que les gens de Causapscal nomment le « village des chiens ». D'ailleurs, M. Sebastiansen n'a pas manqué de rappeler, dans un grand éclat de rire, « qu'une usine de pelles ne pouvait trouver meilleur endroit pour s'établir que ce quartier de la ville, étant donné que les propriétaires de chiens ont toujours besoin de pelles pour enlever, de sur les pelouses, les cadeaux de toutou ».

ERRATUM : La semaine dernière, l'article de Mme Robidoux contenait une erreur factuelle. En effet, Georges Gagnon n'a jamais été impliqué dans la fondation de l'usine Skovlar. Nous nous excusons, d'abord auprès de M. Knut Sebastiansen, puis auprès de nos vigilants lecteurs.

Petersen grimpa les marches qui menaient à l'immense porte en bois blanc flanquée de deux grandes colonnes en plastique néoclassiques ; les fenêtres, hautes comme des gueules géantes, hurlaient vers l'extérieur l'opulence de cette maison de Placoplâtre. Il appuya sur le bouton de la sonnette. Une minute plus tard, la porte s'ouvrit sur le visage d'un homme gras vêtu d'un bleu de travail orné du logo de la Skovlar. Petersen le suivit dans un long corridor capitonné jusqu'à un salon où, dans un foyer au manteau garni de statuettes, des flammes orange rongeaient des bûches qui explosaient comme du popcorn.

La lueur du feu sur les rideaux de velours rouge organique palpitait. Une haleine chaude poussait l'air qui rampait à la hauteur des chevilles jusqu'au foyer. Un grand divan de cuir coupait la pièce en deux. On aurait dit un taureau tombé sur le flanc. De l'entrée, on voyait le derrière de tête de deux hommes calés dans les coussins devant un être immense assis dans un fauteuil près du feu. Celui-ci portait un vêtement ample, comme une robe de chambre, et entre les pans ouverts luisait la peau laiteuse de sa poitrine. Lorsque Petersen entra avec le journalier, l'homme dans le fauteuil se tourna vers eux. Ses yeux de la couleur d'une pierre mouillée rayonnaient dans son visage. Un sourire tamisa la lumière de son regard et il fit un signe dans leur direction.

Petersen avança dans la pièce. La chaleur était à couper au couteau. Il vint prendre place sur le divan. Le sourire du Général ourlait ses lèvres. Roses comme des cicatrices. Il s'exclama :

Petersen, mon ami ! Le village est bien petit, mais on ne parvient plus à se voir.

Arrête avec tes « mon ami » ! Ça prend pu. Je suis venu pour mon paiement.

En voilà des manières !

Les deux hommes sur le divan se levèrent, comme s'ils étaient les deux têtes d'une même créature.

Je vois que t'as encore tes lèche-culs pour te protéger.

Petersen, je te le promets, ta langue finira par te perdre.

En se tournant vers ses hommes, le Général ordonna :

Grøneltv, Grenouille : assoyez-vous. Il faut parler affaires.

Ils regardèrent Petersen un bon moment. Sa corpulence était moins impressionnante que celle du Général, mais son corps rond était compact. Son inertie déformait le dossier du divan. Les deux hommes se rassirent. Le Général reprit la parole :

Je t'annonce que le fils de notre cher Andersen est revenu à Sainte-Florence.

Crépitements dans le foyer.

Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? On paye Chabå pour qu'il s'occupe de ce genre de problèmes. Tu lui fais encore confiance, j'espère ?

De moins en moins, mais c'est une autre question.

Knut, ma patience a des limites.

Un léger appel d'air fit un chuintement sec, comme le bruit d'une détente. L'un des hommes, à côté, se débouchant une bière. Le Général posa ses mains sur ses genoux. Son air laissait à penser qu'il avait été consulté lors de la création du monde et qu'il était satisfait du résultat. Il observa Petersen et lui lança :

Les menaces, maintenant ! Je savais que tu y viendrais.

Tu es un homme facile à lire.

Petersen leva la main comme pour empêcher quelqu'un de passer. Le gonflement de sa poitrine fit craquer, sous lui, le cuir du divan. Il soupira longuement.

Tu diras ce que tu voudras, mais si je révèle aux médias l'existence de la zone, c'est toi qui vas être dans' marde !

Je suis les médias. Ne lis-tu pas L'Avant-poste ? Ce matin même, il y avait un très bel article sur notre entreprise. Prends-le sur la petite table.

Joue pas à ça avec moi.

Nous y voilà. Qu'est-ce donc que tu veux ?

Tu le sais très bien ! La même chose que la dernière fois. Tu tiens encore la Schmoute. Elle a encore son travail à la taverne à cause de toi. Et tu payes son loyer aux Habitations Beurivage. Elle pourra pas me refuser sa fille, non ?

La fille de la Schmoute, comme tu le dis si bien, n'est-elle pas déjà à toi ?

C'est une vraie tête de cochon ! Pas approchable. J'ai essayé tout l'été.

Et tu voudrais que je fasse quoi ? Que je l'attrape et que je la retienne pour toi ?

T'as rien qu'à menacer sa mère !

Petersen, Petersen, Petersen, vraiment ? Tes petits voyages d'agrément en Asie ne te suffisent plus ?

Souviens-toi que ton usine, ton statut, tes ententes, tout ça, c'est fragile. Très fragile. Et qu'on est deux dans le bateau.

Le Général garda le silence durant une longue minute. Il semblait statufié dans sa grande chaise, emmitoufflé dans sa robe de chambre d'étoffe lourde. Sa respiration arrêtée, on aurait dit. Son visage était blanc, illuminé de l'intérieur. Petersen se passa trois fois la main au visage. Le Général reprit :

Que l'on se comprenne bien, Petersen : je vais te laisser agir comme tu l'entends, mais tu vas le faire comme je le veux. C'est important que tu comprennes ce paradoxe, sinon tu vas avoir des ennuis.

Nouvelle pause. Le Général dit quelque chose à ses hommes de main que Petersen ne comprit pas.

Si tu te comportes selon les règles, tu pourras compter sur mon entière collaboration.

Petersen s'accouda sur le bord du divan. Son bras glissa, ce qui le fit pencher quelque peu vers la droite. Les lueurs dans le foyer étaient posées en banderoles sur les visages en sueur. Il inspira, puis expira. Il dit :

Fait que, tu vas m'aider, pour la Schmoute ?

Cher, cher Petersen, tu me rappelles ce camionneur, un jour, qui s'arrêta devant une fillette qui pleurait au bord de la route et qui raconta, la pauvre, qu'elle venait tout juste de faire un accident, que son père, sa mère et son chien étaient morts. Alors, le type charitable était sorti de son camion, avait baissé sa braguette, avant de dire : « C'est vraiment pas ton jour de chance. »

La chaleur du feu, sa pâle clarté de vapeurs orangées aux odeurs d'épices et de bois. Le romarin des épinettes croustillait, mordu de flammèches.

Et c'est censé être drôle, ton histoire ? Ça marche peut-être avec les autres, tes jokes, mais pas avec moi.

Tu ne comprends vraiment pas, n'est-ce pas ?

Les flammes levées haut en langues charnues, vibrantes de crépitements. Le Général observait l'homme devant lui.

Tu ne m'écoutes pas, Petersen.

Je fais juste ça, t'écouter ! Tu parles, tu parles pis je reste là, planté comme un débile à t'écouter dire des conneries.

Ce que tu me demandes, c'est de créer une occasion parfaite ! De te trouver une fillette fraîchement orpheline au bord de la route.

C'est pas compliqué : ou bien tu intervies avec la Schmoute pour qu'elle revienne faire garder sa fille chez moi, ou bien les médias vont apprendre d'où viennent les requins-scies.

Le Général croisa sa jambe droite sur sa jambe gauche. Le tissu de son ample vêtement donnait à ses membres inférieurs de l'épaisseur ; ses mollets taillés dans la pierre comme une ronde-bosse. Grenouille et Grønely, sur le divan, regardaient en direction de Petersen. Un temps passa. Puis l'invité se leva en fixant le feu dans le foyer. Les bûches calcinées ressemblaient à une cage thoracique ouverte. Il eut à peine le temps de faire un pas vers la sortie que la voix du Général s'éleva dans la pièce :

Très bien, Petersen. Je te promets qu'avant l'assemblée générale de l'Internationellt Skovlar du 30 octobre, l'un de nous deux obtiendra pleine satisfaction.

Petersen se retourna :

Ça veut dire quoi, ça ?

Que je vais téléphoner à Mme Schmoute dans l'heure.

Petersen demeura immobile, ferme telle une décision mûrement réfléchie. Son regard planté dans celui du Général. Les deux hommes tenant le silence en joue. Quelques secondes disparurent dans la pièce. Petersen sentit un picotement sur son front, comme un insecte qui marchait entre ses rides, et la chaleur du feu, le lent avalement d'air froid remontant du sous-sol, la masse compacte du Général sur son fauteuil et de ses deux

hommes de main qui l'observaient lui donnèrent très chaud, et il se tourna, et la chaleur augmenta encore de quelques degrés et il posa une main sur le journal plié sur la petite table, sembla faire une pause et serra le papier dans son poing et se mit à marcher vers le corridor, et plus loin encore, jusqu'à la porte d'entrée. Lorsqu'il l'ouvrit, un mur de vapeur épaisse fonça sur lui et moula sa forme ronde qui le dépassa et flotta dans le portique, comme le gabarit vaporeux de sa présence persistante dans la pièce surchauffée.

Devant la porte d'acier dressée devant lui, verrouillée par un cadenas argenté, Sebastian tenait l'enveloppe avec le nom de son père écrit dessus. Le papier était marqué de taches brunes. Le nom formé de lettres maigres. Il ouvrit l'enveloppe. À l'intérieur, une clé qui tomba légère et froide sur sa paume. Il fit un pas vers la porte et souleva le cadenas dans lequel il introduisit la clé. Il déverrouilla et fit coulisser le loquet de la porte qui grinça longuement. Lorsqu'il poussa, les gonds roulèrent en bavant de la rouille. Plus ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, plus apparaissait l'intérieur du bunker, une pièce de quatre mètres carrés construite avec des blocs de béton. Il chercha un interrupteur au mur. Il n'y en avait pas. Une ampoule pendait du plafond, pourtant, comme un organe au bout d'un nerf. Il retourna chercher une lampe de poche.

Au centre, une longue table occupait la moitié de l'espace. Un drap jauni la recouvrait. Au milieu, des membres emmêlés, des petites jambes et des petits bras tordus qui formaient un charnier de figurines en plastique. Sebastian fixa longuement ce qui ressemblait à un trou noir au milieu du drap. Sa respiration s'accéléra. Il éclaira les murs. Dans le coin le plus sombre, une masse opaque. Il s'approcha et contempla ce qui, depuis plus d'une décennie, lui avait tant manqué. Son ourson Sebzi : toujours là, fidèle tendresse engourdie, recousue aux déchirures et animée d'un mouvement de pendule, comme celui des horloges ; comme celui qu'il entendait dans le salon lorsque ses parents le croyaient endormi.

Un jour, à l'âge de quatre ou cinq ans, il avait eu une rupture de la rate alors qu'il patinait, avait-on dit au docteur — mais c'étaient plutôt les suites d'une raclée administrée à coups de chaussure par sa mère qui l'avait traité de sale cochon, de garçon mauvais, d'enfant brisé à jamais qui aurait dû être une fille propre, une belle fille sucrée à prendre dans les bras. Conduit d'urgence à l'hôpital, il avait été déclaré cliniquement mort durant quelques minutes. Dans sa tête, un silence, comme si le monde, enfin, avait fermé sa grande gueule. Au souper, il avait mangé devant ses parents une purée de pommes de terre

assaisonnée au sable du carré où il creusait des routes interrompues ; il avait croqué ses carottes couvertes des cendres des feux de pelouse qui détruisaient les nids de mulots abandonnés ; puis il avait fendu ses boulettes de steak haché farcies des yeux qui roulaient sous son lit, alors qu'il tenait Sebzi dans ses bras, tremblant malgré son pyjama de Superman.

V

(24 octobre)

À Amqui, au poste du SPVM, deux adolescents ravagés par l'acné discutaient sous une affiche où des gens étincelants aux yeux fous, avec des cheveux en plastique, souriaient à côté d'un message qui proclamait : Ça peut arriver à tout le monde. Confiez-vous. Ils gigotaient sur leur chaise en pouffant de rire. La réceptionniste qui tapait sur son clavier levait toutes les trente secondes des yeux fâchés pour tenter de les calmer. Le plus grand des deux parlait plus que l'autre.

Tu connais le grand Steeve ? Tu sais, le gars qui est fort comme un bœuf ? Tu sais c'qu'y a fait la dernière fois ?

Non.

Y a pété un requin-scie à coups de batte de baseball pas loin de la place à feux. Y a fessé tellement fort que la tête du monstre est revolée dans la trail.

J'ai jamais vu de requin-scie.

Quand tu sors de chez vous, faut que tu sortes du char, aussi.

Les yeux vifs de chouette de la réceptionniste se posèrent sur eux. Une porte au fond du couloir s'ouvrit bruyamment. On entendit quelqu'un lancer : « Envoyez-moi les deux petits cons ! » Un homme jeune avec un visage franc et rond vint chercher les deux ados. D'un geste de la main, il leur ordonna de se lever et ils empruntèrent le corridor et se dirigèrent vers une porte ouverte. Il les fit entrer dans un bureau où était assis un homme.

Devant lui, une plaque en plastique portant l'inscription Inspecteur Chabâ. Ce dernier avait les mains jointes sous le nez ; sur son bureau, des montagnes de papiers couvertes de cercles gondolés qu'avaient laissés des tasses de café déposées au hasard.

C'est quoi, cette histoire de comptoir à caresses dans la vieille église ? Cette bâtisse-là peut vous tomber dessus au moindre coup de vent.

On sait pas de quoi tu parles.

On vouvoie un agent de police.

Tu nous as ben traités de cons, toi... J'veux dire, vous nous avez ben dit qu'on était débiles.

Parce que vous l'êtes ! Et je peux vous sacrer en prison, cette fois-ci. Il paraît qu'il y en a un de vous qui taponne les filles de l'école, dans le bois derrière. La mère de la petite Tremblay est venue se plaindre voilà deux semaines. Fait que, c'est lequel, l'excité de vous deux ?

On a jamais fait ça.

C'est pas à toi que je parle. Ça se voit, toi, que t'as jamais touché personne.

J'ai rien fait de mal, je le promets. C'est elle qui voulait qu'on frenche.

T'as pas eu de mère ou quoi ? Ça te tenterait pas de respecter les femmes ?

De toute façon, y s'est rien passé à cause de l'autre qui est arrivé.

Quel autre ?

Vous savez, le gars bizarre qui parle pas.

Sebastian ?

Je connais pas son nom, mais ce qu'y a fait, cette fois-là, c'était vraiment dégueu.

Raconte, voir.

Au début, y nous a espionnés, et je pense qu'y voulait profiter du spectacle, mais après, ça s'est gâché parce qu'on a dû faire du bruit — cette fille-là est un peu bruyante...

Cette fille-là ! Cette fille-là ! Vraiment ! Une autre comme ça, pis ça va mal aller.

OK, excusez, ma blonde aime bien quand je lui...

Pas ça, m'en câlisse ! Qu'est-ce qu'il a fait, Sebastian ?

Énervez-vous pas. Y s'est juste approché de nous avec un grand couteau. Ma blonde a eu peur, et elle a crié. Fait que je me suis approché du gars et le maudit malade, y s'est... y s'est comme ouvert les veines du poignet avec son couteau.

Et après, il a fait quoi ?

Je sais pas trop. On a sacré le camp parce que c'était trop bizarre. Oubliez pas de noter que c'était pas parce que j'ai eu peur.

Chabâ poussa un soupir.

Là, les gars, va falloir arrêter de penser juste au cul, parce que sinon, vous allez avoir du trouble.

L'inspecteur regarda les deux adolescents devant lui. Ils étaient agités. Il leva le menton vers eux, sentant qu'ils avaient quelque chose à demander.

Inspecteur, je peux vous poser une question ?

Non, mais fais ça vite.

Y est arrivé quoi avec la grosse écrevisse qu'on a pêchée ?

On l'a bouffée. Foutez le camp, astheure.

L'inspecteur les congédia d'un geste de la main.

Pineault, faites prendre la déposition à mes deux comiques et sacrez-moi ça dehors. On va avoir du travail.

Chabâ fouilla dans ses papiers. Il ouvrit un dossier et brassa les feuilles comme si c'était un jeu de cartes. Il chercha un moment, puis prit un document, le leva devant lui et se cala dans son fauteuil. Il prit une gorgée de son café noir. Le visage qui trembla dans le liquide grimaçait. L'expression d'une douleur devant les choses à venir. Des choses difficiles à prévoir, mais qui ne pouvaient qu'être mauvaises. Au fur et à mesure qu'il lisait le document, des plis se formaient sur son front. Au bout d'une vingtaine de minutes, il appela : « Pineault, venez ici. » L'inspecteur brandissait une liasse de papiers.

C'est vrai ce que ça dit à propos de Petersen ?

Ça dépend de quoi, inspecteur.

Qu'il a été interné en psychiatrie à Mont-Joli pour pas purger sa peine ?

Je savais pas, mais je serais pas surpris, vu qu'avec un bon avocat on peut souvent éviter la prison si on accepte de se soumettre à une thérapie.

On voit ce que ç'a donné.

L'agent Savoie dit même qu'une fillette s'est fait garder chez lui tout l'été.

Est-ce qu'on sait s'il s'est passé quelque chose ?

Non, inspecteur. Pas selon nos sources.

Va falloir que j'aïlle aux informations. Faudrait pas qu'un autre scandale éclate à Sainte-Florence. Ça arrête jamais ! Les deux ados qui me disent que Sebastian les a

menacés avec un couteau, ou avec son sang, je sais pas encore pourquoi, pis là Petersen qui s'en mêle.

Je comprends pas, inspecteur.

C'est pas votre travail de comprendre.

La rivière Matapédia grondait, rageuse, tranchée en deux par les piliers du pont de fer du CN. Les torrents se brisaient en tourbillons et formaient des bouches qui, chaque seconde, aspiraient le fracas de l'eau. Chabâ marchait sur le pont. L'eau était épaisse comme de l'huile à moteur. Les mains dans les poches, tapotant ses somnifères en forme de bonbons, il observait les flots gorgés des dernières pluies. Dans un geste de semeur, il jeta la dizaine de cachets qu'il avait sur lui. La surface de l'eau bouillonna. Il rebroussa chemin. Sa voiture était stationnée au bord de la route. L'après-midi rampait lentement vers les ombres, derrière les maisons. Il rentra les épaules. Lorsqu'il descendit de la voie ferrée, quelques tacons, le ventre argenté, échouèrent sur la grève et leurs yeux gris immensément vides regardèrent quelque temps devant eux.

Dans sa voiture, Chabâ écouta les voix grésillant dans son émetteur-récepteur : de la petite délinquance de pauvres et de la justice laborieuse, chacune campée dans son rôle pour faire rouler l'économie ; la cour des petites créances et des gens incapables de payer les factures, l'une faite pour les autres. Proprement déprimant d'être l'inspecteur en vue de la région. Avait-il eu d'autres ambitions que celles de Knut ? Après tout, le Général l'avait ramassé sur la rue du Pont à Amqui, alors qu'il était en fugue et qu'il couchait pour une caisse de bière. Sinon quoi ? Il aurait fini mauvais payeur, alcoolique, batteur de femmes et d'enfants, membre en règle de sa famille. Histoire classique qui lui asséchait la bouche comme s'il avait mordu dans de la fumée. Le ciel semblait d'accord. Trop bas, les nuages rasaient le foin qui mourait sous les assauts du gel. Il démarra son véhicule et déboîta en

première. La voiture tangua quelque peu et retrouva son aplomb lorsque les quatre roues furent sur l'asphalte.

En haut de la rue du Pont, il vit plusieurs voitures dans le stationnement de Chez Elysen. En fin de journée, les habitués commençaient à squatter les caisses de légumes pour s'asseoir en sirotant une boisson gazeuse. Il se stationna entre deux camionnettes immenses. De la boue maculait les véhicules jusqu'à la mi-hauteur des portes. Lorsqu'il entra, tous se turent et tous firent un bref signe de tête pour le saluer. Chabâ se commanda un café du « percolateur éternel ». Le café était si cuit que c'était comme boire une nuit orageuse. Le commis déposa le gobelet et annonça le prix. Chabâ sortit de la monnaie de sa poche, qu'il lança un peu trop fort sur le comptoir. Il s'excusa, s'empara du café, ouvrit la porte et sortit. À l'extérieur, il entendit les hommes se remettre à parler avec entrain de leur journée de travail à l'usine.

Knut et son Internationellt Skovlar. Grâce à cette usine, depuis quinze ans, la Matapédia vivait le plein emploi. Un monde d'hommes où les pères généraient des parcelles d'univers ; tous ces journaliers réunis dans le ventre d'une bête de métal noir, crachant de ses hautes gueules de la fumée, hurlant des craquements et rotant des étincelles, comme l'un des cœurs palpitants de Dieu. Chabâ venait d'entendre les hommes de Chez Elysen parler du sacre de l'employé du mois qui aurait bientôt lieu. Adolescent, il avait déjà assisté à l'une de ces cérémonies : la sirène sonnait trois fois dans la grande salle de réunion et les travailleurs en costume d'aluminium cessant de placoter et chacun retrouvant sa place dans les rangs. Toutes les respirations synchronisées, jusqu'à la fumée des cigarettes cristallisée et tombant par terre en poussière. Knut se mettant en scène dans son costume de Général. Chabâ le revoyait monter sur une estrade, avec son air de dignité ironique, et quelque chose en lui semblait inaccessible : un air de vive jeunesse sur son visage aux yeux qui descendaient dans l'éternité, comme des foreuses à pointe diamantée. Le Général avait parlé longuement aux hommes d'une voix chaleureuse. Il les avait appelés « mes fils bien-aimés », « mes tendres enfants », « mes héritiers au cœur pur ». Il leur avait même décrit les jours merveilleux qui viendraient, esquissant, de ses mains immenses, les

formes de l'avenir matapédien. Chabâ se souvint d'avoir acquis, pendant tout le discours, la conviction que rien au monde ne pourrait exister sans que cet homme le décide. C'était peut-être pour cette raison qu'à la fin de la cérémonie il aurait voulu être à la place de celui que le Général avait choisi parmi les employés présents. L'homme avait tendu la pelle dorée au chétif élu en déclarant qu'elle ne lui servirait pas à lui, mais bien à son futur fils qui saurait creuser pour trouver la vérité...

Aucun bruit extérieur ne filtrait dans l'immense demeure. Tout ce qu'on entendait dans le grand salon, c'étaient la respiration des flammes dans la gueule du foyer et la voix chaude du Général.

Je crois, sincèrement, que les temps sont durs. Je sais aussi que ce sont les gens eux-mêmes qui font les temps difficiles. Par manque de générosité. Fais le test, mon inspecteur, tu vas voir, si tu te mets à écouter quelqu'un parler, je te garantis qu'il ne s'arrêtera que lorsque tu seras tourné cadavre. Tant de souffrance ! Tant de manque d'amour dans le pauvre monde.

Faut qu'on parle des requins-scies.

Il hésita un moment avant de poursuivre :

Et de Petersen... Ce serait pas très bon que le monde se remette à parler du Vita Cirkeln, tu penses pas ?

Tu n'as pas vraiment l'art de la conversation.

Knut, je suis pas venu pour ça.

T'es-tu déjà demandé pourquoi je fais des blagues salaces ?

Merde ! C'est pas le moment !

Une bûche rouge viande s'effondra dans le foyer ; rouge aussi était le feu qui saignait sur les cendres.

Attention ! Tu es mon préféré, mais je peux quand même te faire très mal.

Tu me fais chier avec tes histoires sur les fillettes !

Tu sais pourquoi je les fais, ces blagues ?

Je m'en fous !

C'est pour prouver la sordidité des hommes. Mon répertoire sur les fillettes est le plus odieux, mais m'est très utile dans le contexte.

Knut prit la coupe posée sur la grande table entre eux et engloutit une rasade d'un liquide blanc.

Il n'y a rien de plus pur qu'une fillette qui souffre, comme j'ai pu le constater durant ma « carrière sexuelle », comme disent les spécialistes. Tu sais qu'il existe des théories sur les martyres chrétiennes qui pouvaient accéder, après avoir été torturées, à l'extase de la connaissance suprême, où la frontière entre le corps et l'esprit est abolie ?

Chabâ poussa un long soupir et se cala dans le divan et reprit une grande respiration. Knut cessa brusquement de parler. Il déposa sa coupe sur la table. Son geste d'une lenteur exagérée comme s'il se retenait d'écraser la coupe dans son poing. L'inspecteur sentit sa tête tourner. Les flammes baissèrent. Le visage de Chabâ rougit. Des craquements, comme des insectes, rampaient partout dans la pièce.

Je savais pas que t'avais été chercher Petersen à l'hôpital psychiatrique à Mont-Joli.

Décidément, les nouvelles vont lentement, si je puis me permettre une telle formule. Cela fait maintenant quinze ans.

Si tu veux que je continue à te protéger, faudra que tu me dises tout à l'avenir.

Cela change si peu de choses, mon cher. Vois-tu, des gens très haut placés savent que Petersen est le genre d'homme présentant la faille nécessaire à la poursuite de notre objectif. D'ailleurs, je sais que tu connais ce genre d'homme, que tu en as connu même intimement.

Chabâ avala ce qui lui sembla être une araignée.

En attendant, ça se peut que Petersen recommence à palucher les fillettes du coin ?

Oui, absolument !

Mais Knut, pourquoi cette enfant, pourquoi maintenant ?

Il est en amour, à ce qu'il paraît !

Le Général sourit et malicieusement ajouta :

On voudrait maintenant forcer le Général à empêcher les cœurs d'aimer.

Chabâ grimaça, fixa le bout de ses bottes. Sa lèvre inférieure tremblait. La chaleur dans la pièce détraquait le temps et des gouttes tombaient de l'horloge et se transformaient en vapeur aspirée par la cheminée et la succion créait un appel d'air derrière le Général et asphyxiait les objets et l'inspecteur. Le grand homme reprit :

Tu restes collé à des détails. Cette petite, c'est la fille de la Schmoute. Elle est allée à la bonne école, si tu vois ce que je veux dire ; mais, plus sérieusement, c'est grâce à elle que Petersen va tomber. C'est elle qui va l'achever ; il sera alors le parfait bouc émissaire.

Petersen acceptera pas si rapidement de se faire tasser.

Il n'aura pas le choix.

Mais Knut, si les gens apprennent ce qui se passe vraiment, ils vont tous se retourner contre nous.

N'es-tu pas là pour ça ?

Je ne peux pas faire de miracles.

Pourtant, tu y crois.

J'y crois pas.

Bien sûr que si. Tu n'as jamais cherché à savoir qui était derrière le « hasard » qui a mis le feu à la maison de ton enfance, avec tes parents à l'intérieur. Un mois jour pour jour après que je t'ai pris sous ma protection. À ce propos, pas de nouvelles de tes frères et sœurs ?

Tu sais que je leur parle plus.

Je suis la seule personne autour de toi qui ressemble encore à une famille.

T'es sérieux ?

Le Général croisa sa jambe gauche sur sa jambe droite. Son visage fermé, sans le moindre poil, son crâne chauve, ses yeux aux pupilles noires, rien dans sa physionomie n'exprimait l'ironie ou la sincérité. Le feu dans l'âtre devenait plus expressif.

Si je laisse Petersen agir, j'vais perdre toute crédibilité.

Encore une fois, cher inspecteur, c'est là que tu fais fausse route. Tu ne sais pas voir le tableau d'ensemble. Ton défaut de vision ne cesse de me surprendre. Et si je te disais que tu vas finir par être perçu comme une sorte de héros ?

Arrête de rire de moi.

Tu le sauras bien assez tôt. Il ne faut pas que tu interviennes. Je connais assez bien tes problèmes de conscience. Surtout, je te sais très imprudent. D'une certaine façon, tu es un peu comme moi.

Tu finis toujours par pas répondre à mes questions.

C'est moi qui pose les questions, parce que je connais toutes les réponses.

En sortant de chez le Général, il remonta à pied la rue Beaurivage Ouest. Personne sur le trottoir. L'air était froid et le vent soulevait les feuilles tombées au sol qui tourbillonnaient devant la façade des maisons allongées ombreuses dans la rue. Arrivé face à l'église, Chabâ remarqua l'immense Cadillac blanche des sœurs Chiassen et l'autobus de la maison de retraite de Causapscal. Il s'engagea dans le stationnement. Un vif souvenir remonta en lui : l'enterrement de ses parents, lorsque le Général était venu lui serrer la main, devant les cercueils, et qu'il lui avait promis que les choses iraient bien pour lui, qu'il s'occuperait personnellement de lui trouver un métier où il pourrait empêcher ce genre d'incident. L'inspecteur stationna son véhicule, juste à côté de la longue Cadillac. La carrosserie immaculée paraissait fragile, comme une coquille. Il porta une main à son front, attendit un instant et sortit de la voiture.

Les murs extérieurs de l'église étaient couverts d'un lambris de huit centimètres de large peint en blanc. À certains endroits, la peinture écaillée dessinait des formes sombres, des motifs abstraits reliés les uns aux autres par des séries de taches. Sur les poignées des grandes portes, il y avait des marques d'impact, comme si on les avait frappées à coups de marteau. Les marches recouvertes d'un tapis synthétique usé craquèrent sous ses pieds quand il monta vers les portes. Il hésita un moment avant d'entrer, leva même le poing, voulant frapper pour s'annoncer, mais il ouvrit seulement la porte.

À l'intérieur, la lumière grise d'ampoules couvertes d'une épaisse couche de poussière enveloppait la nef sous une taie. Une averse de plumes semblait être tombée. Les trois sœurs Chiassen étaient debout devant l'assemblée d'une quarantaine de personnes. Elles fredonnaient, les bras levés au ciel, tandis que montaient de la foule des sanglots et

des bruits de gens qui se mouchaient. De vieilles personnes s'enlaçaient. Des cannes et des marchettes encombraient l'allée centrale. On se tapotait doucement le dos, courbé et morveux ; certains avaient enlevé leurs lunettes et regardaient vers la grande croix. L'une des sœurs Chiassen alla chercher les saintes espèces qu'elle déposa ensuite sur l'autel : un petit bol de bois rempli d'hosties et un calice de vin. Une autre sœur bredouilla des mots en agitant les mains au-dessus des offrandes. On aurait dit qu'elle brassait une soupe. Chabâ n'entendit pas les paroles qu'elle prononçait. La foule s'anima. Les vieux se déplièrent dans des gestes douloureux et se précipitèrent dans l'allée centrale en se bousculant, tandis que les plus faibles étaient repoussés aux flancs de la troupe et trébuchaient. Les dames aux cheveux frisés avaient la bouche frémissante de prières et les hommes maigres tremblaient, alors que ceux qui croulaient sous d'immenses ventres soufflaient, indifférenciés dans la foule qui avançait en se tordant les mains. À l'approche de la sainte table, une dame renversa un homme qui voulait passer devant elle. Les amochés traînaient derrière, le regard extatique ; des maris s'accrochaient aux jupes de leur femme ; puis, après avoir bu d'une lèvre frémissante un vin aigre tendu par une des sœurs Chiassen, ils se tassaient de côté, tiraient la langue pour que l'autre sœur y dépose une hostie. De retour à leur banc, les vieux se prenaient la tête entre les mains et certains se mouchaient bruyamment.

Chabâ s'était assis sur un banc au bout de l'allée de gauche en faisant le moins de bruit possible. L'odeur de bois de santal flottait entre les mains en prière et il y avait des éternuements, des mots mous relâchés de bouches molles et des bancs traversés de bruissements impatients, un rai de lumière planté dans un crâne chauve et, à l'arrière, un homme qui regardait dans le mouchoir qu'il venait de porter à son nez. Chabâ sentait ses nerfs optiques pétiller derrière ses yeux, un pincement chaud aux tempes, vapeur de migraine mêlée à l'encens refroidissant dans la sacristie.

Une femme se tourna vers lui, le regarda et fit un geste dans sa direction qui ressemblait à un signe d'approbation. Les sœurs Chiassen se remirent à chanter en chœur. Leurs voix unies formaient un doux chant, avec une mélodie fragile qui s'épuisait entre les

respirations des sœurs. Au bout d'une minute, elles cessèrent de chanter et toutes trois regardèrent vers le plafond. Puis, elles levèrent les mains et lancèrent en chœur une bénédiction qui tomba sur l'assemblée. Toutes les têtes, comme mues par des ficelles, se baissèrent et un long murmure monta de la nef.

Les vieux quittèrent leurs bancs les uns à la suite des autres. Ils descendirent l'allée centrale, les yeux éteints, le visage gris et leurs têtes de pantins dodelinant. La procession passa devant Chabâ avec un bruit de pas traînant et cadencé et il sentit des regards de feu le percer. Deux femmes plus jeunes vinrent ouvrir les portes de l'église et elles se mirent à gronder gentiment les vieillards qui prenaient du retard. L'une d'elles dit : « N'oubliez pas que le souper est à cinq heures. » Dès qu'elles refermèrent les portes, le silence revint dans l'église.

Chabâ regarda autour de lui. Les sœurs Chiassen n'étaient plus à l'avant. Les vitraux bouchés avec des cartons ; les poutres décaties qui soutenaient le plafond laissaient voir les chevilles de bois. Du lustre, au-dessus du chœur, coulait une lueur tamisée. Le mur derrière le maître-autel était couvert d'une moquette bleue.

Les sœurs Chiassen sortirent d'une porte au fond du chœur et descendirent l'allée centrale. Trois vieilles femmes qui se partageaient les mêmes traits dans trois possibilités d'agencement. Elles portaient des aubes blanches qui leur couvraient tout le corps. Quand elles marchaient, le vêtement ample se collait à leurs membres. À la hauteur des genoux, de grosses bosses, et leurs bras semblaient des branches. Arrivées près de Chabâ, elles se penchèrent vers lui.

Inspecteur, nous sommes inquiètes. Inquiètes.

Très inquiètes.

J'ai questionné les deux ados qu'on a attrapés, lança-t-il rapidement. Je pense pas que ça soit eux qui se sont introduits dans l'église. Vous êtes-vous fait voler quelque chose ?

L'air vient à nous manquer, la nuit.

Tu ne devrais pas boire autant de lait.

Au matin, tu te plains d'un fromage au ventre.

J'ai des adhérences.

Mais est-ce qu'on vous a pris quelque chose, des cierges, des croix, des calices ?

Nous n'avons rien fait de mal.

Une fois seulement sans le savoir.

Le curé Plourde ne voulait pas qu'on barre les portes pour permettre aux fidèles de venir prier.

Mauvaise idée.

Comme le retrait des statues parce qu'elles faisaient peur aux vieux.

Mesdames, on en a déjà parlé.

Il y a beaucoup de choses qui se disent entre statues.

Elles se parlent dans la nuit.

Nous savons qu'un jour de grands secrets seront dévoilés à la face du Seigneur.

Et c'est pour très bientôt.

Vous êtes les deuxièmes à me dire que vous voyez l'avenir. Je commence à croire que je suis ben mauvais, comme inspecteur.

Les trois femmes le regardèrent sans expression. Les rides sur leurs joues donnaient à penser qu'elles exposaient leur visage au grand vent du nord. Les contours de la bouche

étaient lisses, puis la peau se pliait tassée sous les yeux, jusqu'aux tempes. Leurs lèvres ne se touchaient plus, leurs dents fines d'un ivoire éclatant.

Dites-moi plutôt ce qui s'est passé dans votre église.

Vous allez rire.

Pourquoi je ferais ça ?

Les statues continuent de chuchoter.

Nous entendons leur détresse.

À cause du vent.

Des plaintes d'enfant.

Mesdames, s'il vous plaît.

Nous vivons le retour des anciens dieux.

Des anciens dieux ?

Oui, parfaitement, des dieux amenés en terre matapédiennne par un homme mauvais.

Qu'est-ce qui vous fait croire que des anciens dieux nous en veulent, et à vous en particulier ?

Elles mirent chacune une main sur la bouche. Leurs lèvres tremblaient.

Ça fait deux fois que nous entrons dans l'église et que nous trouvons la croix du chœur tournée à l'envers.

C'est un vieux bâtiment. Le haut de la croix se décroche peut-être tout seul.

Nous avons fait du mal.

Une seule fois.

On nous y a forcées.

Il y a autre chose.

Quoi ?

Il y a le signe des géants antiques peint sur le plancher.

Nous connaissons ce symbole.

Les rêves ne mentent pas.

Plus vrais que les prières.

Vous ne nous croyez pas ?

Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Alors ?

Je crois que vous devriez changer de lieu de culte. L'église va finir par s'écrouler et je voudrais pas que vous ayez des problèmes, ou que quelqu'un soit blessé.

Nous avons promis de garder l'église du curé Plourde vivante.

Malgré tout mon respect, le curé Plourde est mort.

Nous avons la foi.

J'en doute pas.

Alors.

Alors, quoi ?

Qu'est-ce que vous allez faire pour les intrusions ?

Je vais ouvrir une enquête. Mais d'après moi, c'est pas les adolescents que j'ai interrogés.

Les anciens dieux, alors ?

Les vieillards célestes n'ont jamais eu de problèmes avec la loi. Montrez-moi plutôt la marque.

Un lourd silence s'installa. Les trois femmes se tordaient les mains. L'une d'elles commença à psalmodier une prière. Elles invitèrent Chabâ à les suivre, jusqu'au transept est, devant le confessionnal où il manquait une porte à l'une des cabines. L'intérieur, dans le faible éclairage, était encombré de boîtes. Une bible ouverte sur l'une d'elles. À quelques mètres d'un tapis jeté sur le sol, les Chiassen s'arrêtèrent et lentement levèrent chacune la main gauche et pointèrent la carpe et respirèrent avec peine, la bouche tordue, la figure douloureuse. Chabâ s'approcha et souleva un coin du tapis et découvrit, d'un geste brusque, ce qui se cachait en dessous. Les Chiassen poussèrent un petit cri. Le symbole apparut, peint en noir et faisant presque deux mètres de long :



Inspecteur ?

Mesdames.

Est-ce que vous croyez qu'il serait bon d'en parler au Général ?

Je vais m'en charger.

Chabâ se tourna vers elles. Il mit sa main gauche dans la poche de sa chemise et en sortit une carte.

Vous avez toutes les informations pour me joindre.

Inutile de déranger le Général.

Mais inspecteur, vous allez faire quelque chose ?

La dernière fois, vous n'avez pas donné de nouvelles.

J'ai pas l'habitude d'appeler pour recevoir les plaintes.

Il leur fit un signe de la tête. Les Chiassen retournèrent au milieu de la nef. L'inspecteur observa un moment le symbole. Tracé parfaitement, sans bavure. Il revint ensuite vers les trois femmes. Vu sous cet angle, leur vêtement avait l'allure d'une peau molle tombée sur leurs épaules, volumineuse, cette peau qu'elles n'enlevaient peut-être jamais, un vêtement qui les indifférençait, dans lequel elles vivaient sans formes et sans entraves, dégageant une aura de moisissure, une odeur de cave humide, mystérieuse, mais toujours identique d'une cave à l'autre. Chabâ leur fit un signe de la main et descendit l'allée centrale jusqu'à la porte et, juste avant d'ouvrir, il sentit une main sur sa nuque, une main plumeuse, comme une bise, et en tirant sur la poignée, il se retourna vers les sœurs Chiassen toujours au milieu de la nef et se rendit compte qu'elles n'avaient plus de pieds, qu'au bas de leur aube il y avait une couche d'air sur laquelle elles flottaient.

VI

(25 octobre)

Un vent plus fort plus loin dans les montagnes dégringola dans la vallée. Eva eut un frisson. Il était temps de rentrer. Elle s'engagea dans un chemin qui la fit pénétrer dans la forêt, dessinée sombre dans la nuit naissante. Un bois sale où il lui fallait marcher penchée sous les épinettes. Elle franchit un petit ruisseau en blasphémant contre les branches qui lui tiraient les cheveux. Elle aurait fait le ménage dans cette forêt, et dans son cœur, si elle en avait eu le temps. Des ululements doux et dispersés l'accompagnaient. Elle finit par aboutir dans un espace éclairé du feu pâle de la lune. Au centre, il y avait une grande cage thoracique d'où partaient quatre pattes dépiautées. Eva s'approcha lentement. Des taches d'un liquide purpurin dans les feuilles mortes. Plus la moindre trace de viande ou de viscères. Les os étaient nettoyés. Elle mit sa tête dans la poitrine vidée. Cœur battant dans la cage abandon— née d'un bovidé. Les animaux de la Matapédia rendus fous, comme les hommes. Dans ce lieu, des brindilles roulaient au pied des arbres, poussées par un vent doux, comme si plusieurs serpents rampaient dans les bois. Elle prêta l'oreille un moment. Une petite brise souffla dans ses cheveux. Elle se redressa et s'entoura de ses bras pour se réchauffer. Il était près de 19 h : sa mère allait sûrement la tuer. Elle sortit de la clairière en courant.

Où est-ce que t'étais partie, encore ? Tu le sais qu'y a des malades mentaux dans les rues passé sept heures, qui demanderaient rien que ça, éventrer une petite vache qui écoute jamais sa mère !

J'aime mieux être une petite vache qu'une grosse.

Mme Schmoute ajusta sa ceinture et replaça sa blouse en grognant. Ses gestes impatients la faisaient trembler.

Si j'avais osé parler de même à ma mère, j'en aurais mangé toute une.

Ta mère t'aimait pas, comme la mienne.

Des volutes de fumée de cigarette s'étiraient vers le plafond, des guirlandes grises qui rendaient l'air irrespirable.

Demain soir, tu vas aller te faire garder chez ton oncle Petersen.

C'est pas mon oncle !

Recommence pas ! Il est bon avec les enfants. De toute façon, t'as pas le choix, sinon, on va perdre l'appartement.

Je l'haïs, y pue le vieux parfum.

Eva !

En plus, y arrête pas de me dire qu'y me trouve belle, pis je veux pas qu'y me trouve belle.

Tu vas pas recommencer avec tes histoires de fous !

Plantée devant sa fille, elle tremblait de colère. La cendre de sa cigarette tomba sur le tapis. Elle lui lança, la bouche pleine de fumée :

Une chance que t'as pas connu mes oncles ! Tu serais ben morte. Y nous couraient après dans les tas de foin. Nous autres, ça nous a rendues plus fortes ! Pis nos mères avaient pas le temps de s'occuper de ça ! Elles avaient assez d'ouvrage de même !

Toi, tu fais rien ! Tu vas te souler au Vieil Hiver pis tu fais pas à souper pis tu te lèves à 13 h 30 du matin !

T'as juste à partir si t'es pas contente !

J'haïs ça, Sainte-Florence ! C'est tellement loin qu'à chaque fois qu'y a un orage on recule par le tonnerre.

Où est-ce que tu vas chercher tes maudites expressions ?

À la même place que tu trouves tes amoureux !

Mon dernier amoureux, comme tu dis, m'a donné une job qui paye tes céréales !

Y était tellement laite que de le regarder, c'était comme fixer un oignon.

La femme s'avança vers sa fille. Claquements de mains sur des joues et bras tordus : une mère qui voulait se refaire dans l'argile de son enfant.

Je vas te tuer !

Mais t'es pas encore assez forte, fait que tu vas faire ce que je te dis !

Mais pourquoi on retourne pas vivre à Rimouski ?

Parce qu'ici je paye pas de loyer.

J'aurais voulu vivre avec grand-maman.

Elle te reconnaissait même plus.

Moi, je la reconnaissais. C'était ça qui comptait.

Mais elle est morte, Eva. Tu vas aller chez Petersen. T'as pas le choix, sinon on va tout perdre. Je te promets que je vas finir de bonne heure.

Je te promets pas que je vas pas y planter une fourchette dans l'œil !

Quand sonnèrent 10 h, les élèves se précipitèrent à leur casier pour s’habiller, alors qu’à l’extérieur le soleil penchait les balançoires sur leur ombre, prêt déjà à fuir derrière les nuages. La cour de l’école Beaurivage couverte de gravier et entourée de clôtures de deux mètres de haut. Les élèves couraient dans les corridors et un grand passa trop près d’Eva et la bouscula, elle perdit l’équilibre, se redressa et le poursuivit pour lui faire un croche-pied. Il s’aplatit sur le ventre, les mains devant lui, et se retourna et croisa le regard furieux d’Eva et il leva une main comme pour lancer une poignée d’air devant lui. Eva vint rejoindre son amie qui l’attendait près de la fenêtre qui donnait sur la cafétéria. Elle la salua et l’autre demeura immobile. Le reflet les imitait sur la vitre : les lignes de leurs visages tracées, en reliant les taches et les grains de poussière. Des mouches folles décongelées par le redoux, se cognant sur le verre, hurlantes et noires de rage à l’idée de geler insignifiantes dans le vent, comme vous et moi.

Je fais toujours le même cauchemar.

Tu disais, hier, que t’y pensais plus.

J’y pense plus aussi, mais c’est quand même pas de ma faute si y faut dormir chaque soir.

Ma mère veut plus que je te parle.

Elle fit un geste pour s’en aller. Eva lui agrippa le bras et le serra.

Aïe ! Lâche-moi !

Au début, ça commence tranquillement. Y a pas de bruit, même pas un oiseau dans le ciel, et là tout de suite après y a une mauvaise odeur qui arrive avec le vent. C’est ça le plus effrayant.

Eva desserra quelque peu la poigne sur le bras de son amie.

Plein de morts marchent dans les rues de Sainte-Florence et c'est comme si la lune les avait vomis. Y a ma grand-mère avec eux autres. Son visage est plein de trous et ça fait vraiment pitié.

Eva regarda vers la cour d'école les enfants en cadavres de chair bleue, le sourire explosé comme s'ils avaient mordu des grenades.

La main de ma grand-mère est comme un poisson quand j'y touche. Je l'amène chez moi et je lui fais manger des steaks saignants pour boucher les trous qu'elle a partout. À la fin, elle saigne sur son dessert et sa mâchoire tombe comme une branche sur la table.

L'autre fillette grimaça de douleur et de dégoût.

Lâche mon bras ! Tu me fais mal.

Lui prenant l'autre bras, et la tournant face à elle, Eva approcha son visage et la regarda dans les yeux.

T'as jamais remarqué que c'est juste ce qui peut saigner qui peut aimer ? Même les arbres. Pas mal certaine que si je coupais ma mère, elle saignerait pas.

J'vais le dire que tu me fais mal pis que tu me fais peur avec tes cauchemars qui finissent toujours pareil.

C'est pas vrai, y finissent jamais.

Les crissements de la craie sur le tableau et les chiffres et les équations ne parvinrent pas à capter l'attention d'Eva qui grouillait, les jambes pleines de fourmis. Sa professeure se tourna vers elle.

Eva, tu déranges toute la classe.

Faut que j'aille aux toilettes.

Vraiment, Eva ?

Vraiment.

Ça fait trois fois que tu y vas.

J'ai encore envie de pisser.

EVA ! Surveillance donc ton langage !

S'IL VOUS PLAÎT, faut que j'aille pisser.

Elle était déjà dans le corridor lorsqu'elle entendit le long soupir de l'enseignante. À travers les portes des classes avoisinantes résonnaient des murmures. Le plancher de carreaux blancs éclatait sous les néons. Au bout, une poubelle renversée et quelques boîtes de jus décorées de fruits aux couleurs psychédéliques. Eva descendit l'escalier nord. La lumière de la fenêtre s'écrasait et se déliait en accordéon sur les marches. Elle observa à l'extérieur les nuages qui ressemblaient à de la purée. Les têtes d'épinettes au loin se couvraient d'une couche de velours grise et pelucheuse. Un incendie semblait sur le point de ravager les sommets. L'électricité dans l'air chatouillait les narines et chargeait les cheveux d'Eva de minuscules éclairs qui lui piquaient la nuque.

Elle passa devant la cafétéria déserte où les réfrigérateurs vrombissaient faiblement. Des affiches où on voyait des enfants aux mines déconfites avec au-dessus des lettres tremblantes qui formaient les mots : Stop ! à l'intimidation. Elle emprunta un autre corridor qui donnait sur une dizaine de portes de bureaux. Les sonneries de téléphone et les conversations à voix basse peuplaient le couloir de fantômes. Eva passa devant la toilette des filles. Alors qu'elle s'apprêtait à y entrer, elle entendit des bruits sourds, comme si on donnait des coups sur le plancher. Elle arrêta et tendit l'oreille. Quelque chose d'enroué grognait et des blasphèmes s'élevaient entre les coups qui faisaient monter plus de

grognements. Elle se détourna de l'entrée des toilettes. Elle longea le corridor sans faire de bruit. Plus elle avançait et plus les bruits s'amplifiaient.

Près de la porte qui menait à la cour de récréation, elle vit deux hommes armés de bâtons frapper un chien osseux affublé d'yeux immenses qui pleuraient un liquide vert. Sa gueule ouverte dévoilait de longues dents en pointes blanches et affûtées. Le pelage de l'animal laissait voir la peau rouge sur le dos. La colonne vertébrale était à vif. Les deux hommes frappaient la créature qui sautillait à gauche et à droite par bonds saccadés. À un moment, l'un d'eux frappa avec son bâton sur la tête de l'animal qui ressemblait à un loup mouillé. L'œil droit de la bête sortit de son orbite. Les hommes firent reculer l'animal dans un coin et le rouèrent de coups. Les membres maigres sous le ventre enflé se tordirent et sa tête s'ouvrit et du sang s'écoula et éclaboussa l'entrée et la bête se mit à tousser et à vomir un liquide noir. Eva resta sans bouger. Son estomac se serra. Elle avait déjà vu l'un de ces chiens rôder près de la vieille grange, mais il ne l'avait jamais attaquée. Les hommes déposèrent leurs bâtons et observèrent la bête qu'un dernier souffle traversait. Les gémissements semblèrent durer une éternité. Les deux hommes avaient du sang sur le visage. Le premier était de mauvaise humeur. Il lança :

C'est qui l'imbécile qui a pas fermé la clôture du fond de la cour ?

Ça doit être les jeunes qui jouent proche de là. Va falloir les avertir. Les requins-scies sont de plus en plus agressifs.

Ouais, et ce que je trouve vraiment pas propre, c'est qu'y sont de plus en plus gros.

Eva avait les mains dans les poches de son manteau usé qui la faisait ressembler à un garçon. Personne à l'école n'avait osé le lui dire pour ne pas recevoir une claque. Le chemin devant était creusé d'ornières. La vase suçait ses bottes. Elle luttait à chaque pas, la tête rentrée entre les omoplates, et elle blasphémait tandis que les rigoles d'eau, épaisses comme une mayonnaise, s'écoulaient entre ses bottes. « Tu parles d'un trou à rats », crachait-elle. La maison n'était plus qu'à quelques mètres.

Les soffites arrachés de la toiture en saillie battaient négligemment dans au vent et le bardeau d'asphalte frisait sur le toit. De vieux dépliants publicitaires s'étaient étalés sous le porche, poussés par le vent. Un sac d'ordures déversait des pelures par-dessus. La rampe de l'escalier était effondrée sur les marches. Tintements de bouteilles de bière vides. Eva avança dans les quatre rectangles de lumière que projetait la fenêtre du salon. Elle monta sur le perron et frappa à la porte. Lorsqu'elle s'ouvrit, Petersen, l'air réjoui, apparut devant elle. Puanteur de tabac et d'aisselles. Derrière sa silhouette ronde, une pièce fortement éclairée. Son sourire fit l'effet d'un poulpe lancé au visage.

Il invita Eva à entrer. Il se plaça sur le côté, lent comme un paquebot. Elle hésita avant de faire le premier pas. Elle fit quand même le deuxième, bêtement. Elle marcha droit devant elle à travers des voiles d'odeur. Elle enleva son manteau, secoua ses bottes. Des matrices de crampons en boue se cassèrent sur le tapis de l'entrée. Une main ici et là, simplement pour l'aider à se déshabiller, une autre main sur son cou, une autre sur son bras et, au bout d'un moment, il y eut trop de mains. Petersen devant elle dans son éternel bleu de travail usé et déchiré comme si des chiens se l'étaient disputé. Son ventre énorme comme s'il portait la progéniture du yéti. Une respiration bruyante anima son faciès où des poils durs couraient sur ses joues.

Ta mère vient d'appeler.

J'm'en câlisse !

C'est pas beau de parler de même à ton âge.

C'est pas mieux au tien.

Un sourire fleurit sur sa bouche immense. Ses dents étonnamment blanches. Ses yeux riaient de bon cœur. Il s'écarta de l'entrée et se dirigea vers le téléphone et prit le combiné et appela Mme Schmoute et la rassura sur son travail qu'elle ne perdrait pas même si elle était en retard à cause de sa petite ingrate. Il fit signe à la fillette d'aller l'attendre au salon.

Eva jeta un regard circulaire dans la pièce éclairée par les clignements d'images rouge et bleue qui provenaient de la télé. Des atomes de poussière flambaient en dérivant comme de fragiles lucioles. Eva projetait du noir autour d'elle. Toutes les lumières étaient allumées dans la maison. La table au milieu de la pièce scintillait sous l'ampoule du plafond. Les lampes sur pied aiguisaient les angles des objets et l'éclat cru chassait les ombres sous le divan. Eva resta plantée près d'un fauteuil. Petersen revint en frottant son ventre dur. Son nez immense lui dévorait le visage : un champignon autour duquel l'acné permanente formait des constellations. Ses quelques cheveux lustrés, la peau de son crâne qui semblait être de plastique.

Il tourna son visage vers elle et leva la main. Les grandes étendues vert prairie d'été dans ses yeux hypnotisèrent un instant Eva. Il lui effleura la joue. Silence de fer tout autour. De vieux bibelots endormis dans leur indifférence de choses. Le divan du salon éventré à coups de couteau, on aurait dit. Petersen lorgnait Eva. Elle se tenait, gênée, trop près de lui. Son pantalon rouge collait sur ses cuisses. Toute en jambes et cheveux sur l'épaule. Petersen parla, légèrement essoufflé :

'Est à qui, la petite Eva ?

'Est à elle !

C'est pas ce que tu disais au début.

C'est parce que j'étais niaiseuse !

Justement, tu devrais me remercier !

Va chier !

L'air de Petersen changea. Il se planta devant elle, les jambes écartées.

Tu te rappelles comment t'aimais le jus que je te faisais, cet été.

Laisse faire avec ça ! Je le sais pourquoi tu me laissais boire autant de jus que je voulais ! Tout ça pour que j'aie pissé !

Tu t'essuyais tellement mal aussi...

Eva tremblait à présent. Les murs blancs sales reflétaient, entre les taches, des poignards qui s'enfonçaient dans ses yeux. Petersen souriait et la regardait.

C'est ta mère qui t'habille comme ça ?

C'est pas de tes affaires !

On voit rien.

T'as pas besoin de voir.

Il referma la bouche comme une tortue. Eva hésitante.

Un long frisson courait sur elle.

Tu sais que je suis très riche.

Je sais surtout que tu m'aimes plus que j't'aime.

Tu pourrais avoir tout ce que tu veux, si tu m'embrassais.

Je préférerais bouffer des crapauds.

Petersen fit quelques pas raides et se campa devant Eva, sous l'ampoule du plafond qui embrasait son crâne, et il dit d'un ton rauque :

Laisse-moi faire si tu veux devenir une femme.

Les épaules de la fillette fléchirent légèrement. Fatiguée d'être dans ce salon défraîchi où l'obscurité du dehors s'infiltrait entre les rideaux. Une tempête de sang faisait rage dans son crâne. Des images de mains immenses. Une chose trop prévisible pour être racontée. Eva murmurante. Les yeux fermés, protégée par les ténèbres chaudes sous ses paupières qui creusaient dans ses prunelles du noir encore plus noir.

Les mains de son « oncle » sur elle. Les germes de ses seins douloureux. Beaucoup de respirations. Une autre main sur le ventre, aplatie sur le creux de son nombril. Eva mal à l'aise se déplaça sur le côté. Il se retourna et colla son bas-ventre sur sa hanche. Il poussa, emporté par une vague. Il lui souffla dans le visage et tenta de lui baver quelque chose sur les lèvres. Les doigts fébriles qui dessinaient des caresses incompréhensibles pour la peau d'Eva. Petersen respirait plus fort et il s'énerva et poussa Eva contre le mur en accrochant la table d'où tomba une panoplie de bouteilles de bière vides et l'une d'elles se fracassa et Eva ouvrit les yeux, leva le menton et lui cracha au visage. Il lâcha quelque peu sa prise. Elle bondit, le poussa et renversa une chaise qui retentit sur le plancher et Petersen perdit l'équilibre et marcha sur les tessons de bouteille et hurla de douleur.

Tu vas me le payer, Eva ! Vous allez mourir, toi pis ta mère !

Eva se retourna et courut vers la porte. Appuyé sur la table renversée, Petersen se tenait le pied droit. Du sang coulait entre ses orteils. Eva ouvrit la porte et s'engouffra dans la nuit posée comme une soie sur les poubelles.

Elle courut vers le bâtiment le plus proche, pourchassée par les blasphèmes de Petersen, loin de la porte qui battait encore derrière elle. L'angle des murs arrière de la bâtisse formait une ombre triangulaire. Petersen passa la tête par la porte, mais ne put apercevoir Eva qui se lança dans l'obscurité et les feulements et la pluie oblique. Elle se

cache au coin du mur et regarda dans la direction de la maison de Petersen. Son souffle dans ses oreilles. Ses mains froides. Son cœur qui cognait dans sa poitrine, mais aussi l'impression d'une présence derrière elle, comme un fragment du décor qui se déformait. Elle se retourna et leva les yeux. Une silhouette arrosée d'en haut par l'éclat mort d'un ciel nocturne ennuagé, animé de vagues mouvements, subtils comme une respiration, et respirant justement, un être humain qui avançait vers elle, un objet éclatant dans la main droite.

VII

(25 octobre)

Une succion remonta de la crépine de l'évier suivie d'un écoulement dans le tuyau. Sebastian jeta un regard circulaire sur la cuisine. Les restes de son repas tachaient une assiette sur le comptoir. Il leva son chandail et observa sa peau blanche. À la hauteur de ses reins, il aperçut un trou rouge. Il se pencha. Il plaça un doigt dans le trou. La peau s'étira. Un organe palpitait à l'intérieur, sous une membrane. Une vie autonome pulsait pleine de sang. La membrane se fendit. Il enleva son doigt. L'organe se détacha d'un tuyau et perça un filet de nerfs blancs. Puis, il sortit par le trou, tomba par terre et glissa et déroula une trace de bave, jusqu'en dessous d'une armoire. Sebastian gratta ses reins, gratta encore. De la peau sous les ongles. Il mit ses mains sur la table. Un sourire étrange apparut sur ses lèvres. Lorsqu'il ne serait plus que ses os, il ferait un squelette idéal pour une poupée.

Un peu avant 21 h, il sortit de la maison. La rue truitée par la clarté électrique des lampadaires dévoilait à peine les craques du trottoir. La pluie tombait. Personne dans le soir. Seul le clignotement des télés aux fenêtres des Habitations Beaurivage.

Sebastian longea les murs, faillit renverser une poubelle métallique. Un immense matou déguerpit sous une boîte, ses yeux à vif brillèrent un instant. Il marcha plus rapidement. Il parcourut la rue du Pont jusqu'à l'intersection avec la route 132. Trempé jusqu'aux os, il ne tremblait pas. En face de lui, l'enseigne aux néons bleus traçait les mots GAZ BAR chez Tit-U. Au pied de l'affiche, deux pompes à essence fortement éclairées ; derrière, un petit magasin, avec une grande fenêtre qui donnait sur le point de service.

Sebastian avait à la main un bidon d'essence vide. Au loin, le bruit d'une voiture qui approchait. Il se coucha dans le fossé, gluant de boue rouge. Les pneus tranchèrent la

fine couche d'eau sur l'asphalte. Bruit d'une grande feuille de papier longuement déchirée. Sebastian attendit que la voiture soit loin avant de sortir. La chaussée redevint déserte et silencieuse. Il courut jusqu'à la station-service, se cacha derrière la vieille cabine téléphonique, puis observa.

Le propriétaire, Tit-U Gagnon, comptait les recettes de la journée. Il le faisait tous les soirs à la même heure. Sebastian rampa jusqu'au mur arrière de la station. Malgré le froid, une petite fenêtre était entrouverte. Une épaisse fumée s'en échappait. Odeur acide de tabac. Le propriétaire n'était pas seul. Un autre homme, la voix cassée, parlait entre deux quintes de toux. Durant plusieurs minutes, Sebastian prêta une oreille attentive à ce que disaient les deux hommes. À un moment, la conversation prit une tournure plus confidentielle :

Chaque fois que tu viens me voir, c'est la même chose.

T'exagères !

Knut m'achètera jamais, m'entends-tu, Maurice ? Jamais !

Tit-U, tu vas avoir des problèmes.

Il peut rien contre moi, parce que je sais tout.

Comment, tu sais tout ?

Je t'l'ai déjà dit, j'ai entendu les sœurs Chiassen en parler. Je mettais du gaz dans leur Cadillac, pis elles étaient toutes énervées. Elles se parlaient entre elles comme si j'étais pas là, comme si elles pensaient que j'étais sourd, en plus d'être aveugle.

Tu les crois ?

Elles sont peut-être ben à moitié folles, mais oublie pas que ça s'est passé dans la salle de leur église.

Les orgies avec des mineurs ?

Maurice, t'as pas idée, c'est pire que ça.

Ben voyons donc !

Si je te dis ce que je sais pis que tu vas bavasser, je suis mort !

J'vais fumer ma cigarette d'abord. Oui, ça va me garder en vie plus longtemps.

Au moins t'es pas taxé comme chez Elysen.

Retiens ça, mon Maurice, le jour où je vais devenir Tit-U Gagnonsen est pas encore arrivé.

À l'ombre d'une poubelle, Sebastian attendit un instant. Il remonta son foulard pour cacher son visage. À l'aide du pommeau de son poignard, il brisa la fenêtre entrouverte. Le bruit fit sursauter les deux vieux à l'intérieur.

Les hommes se précipitèrent à l'arrière où des éclats diamantés étaient répandus sur le plancher. Juste en haut, la fenêtre réduite à quelques lames de verre coupantes.

Sors de là, trou de cul, ou j'appelle la police ! J'ai pas peur du Général, moé !

Au moment où ils constataient les dégâts, Sebastian était déjà à l'avant, tout près de la première pompe à essence. Il souleva le pistolet qui n'était pas encore verrouillé. L'odeur enivrante de l'essence chatouilla ses narines. Les cris de Tit-U remplissaient le magasin.

Sebastian appuya sur la gâchette et un jet d'essence gicla sur le sol. Il dévissa rapidement le bouchon de son bidon. Il échappa le pistolet par terre. Ses mains gelées ne lui appartenaient plus. Il s'empressa de le reprendre et de l'engouffrer dans son bidon de plastique. Il actionna le mécanisme de la pompe. Le liquide gicla à l'intérieur. Tit-U revenait à l'avant du magasin. La vitrine donnait sur la zone de libre-service fortement éclairée. En moins d'une minute, le bidon fut rempli à ras bord. Sebastian était étourdi par les vapeurs d'essence. Tit-U, derrière la fenêtre, observait la scène d'un œil éteint. Le voleur l'aperçut et lança le pistolet au sol. Il remplaça le bouchon sur le bidon et courut. De l'autre côté de la route 132, il se jeta dans le fossé. Un camion trancha la nuit dans le vacarme. Il releva la tête et regarda en direction de la station-service. L'homme fixait l'endroit où il se trouvait. Sebastian se releva, hésita un moment. Le regard de l'homme dans la vitrine était blanc. Il se retourna et courut derrière les maisons, en bordant le champ. Des chiens aboyèrent sur son passage.

Maurice revint en gesticulant près de la caisse enregistreuse où l'attendait son ami. Il était en sueur. Son visage était défait.

Tit-U, t'as-tu vu quelqu'un devant ?

Innocent ! Tu sais ben que je suis aveugle !

Mais d'après moi, je me suis fait voler du gaz.

Es-tu sérieux ? Y aura pas eu le temps d'en prendre beaucoup.

Y a peut-être juste pris ce qu'il avait de besoin.

Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Une intuition.

Mon pauvre toi, l'odeur de gaz te monte à la tête.

Si tu volais pour cinq piastres de gaz, qu'est-ce tu ferais ? Tu pourrais à peine monter à Amqui.

À quoi tu penses ?

À du carburant pour partir un feu, Maurice. Un gros feu.

Pas fou.

J'te le dis, Maurice. Y a quelque chose qui tourne pas rond. Ça va mal finir, c't'histoire-là.

Lorsqu'il entra dans le chemin, il était près de 22 h. Les deux bâtiments qui le flanquaient arrêtaient la pluie oblique qui s'écrasait sur les toitures. Les gouttières crachaient des trombes d'eau qui creusaient des rigoles dans la boue. Sebastian était essoufflé. Il enleva sa capuche, déposa son bidon d'essence et s'essuya le visage. À peine eut-il le temps de constater que la pluie ne tombait plus qu'il se retrouva encerclé par une foule pelucheuse traversée de miaulements. Autour de lui des yeux électriques le fixaient. Sur des boîtes de carton, des chats musculeux aux longues pattes et aux testicules enflés feulaient d'impatience. Sebastian mit la main sur le pommeau de son poignard. L'air se chargea d'électricité tandis qu'à l'arrière de gros félins chevauchaient, avec des mouvements de pompe, des chats plus petits qui braillaient.

Sebastian fit un pas pour sortir du cercle. Les chats demeurèrent là un moment, tremblements de fourrure recouverte de flammèches tandis que des poils tourbillonnaient en volutes comme s'ils brûlaient. Ils se lancèrent dans une ronde, les uns sur les autres, femelles et mâles indifférenciés dans ce gris de la nuit qui uniformisait leurs couleurs. Leurs gestes, l'espace d'une minute, ressemblèrent à une parade. Sebastian baissa son couteau et mit un genou par terre. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que les chats cessèrent de tourner autour de lui. Ceux qui s'étaient accouplés étaient à présent couchés dans des boîtes éventrées et bâillaient. Sebastian reprit son bidon d'essence et s'enfonça plus avant dans le chemin.

Il s'accroupit derrière une poubelle, en silence, et observa. La porte de la maison tachetée de rouille était fermée et la pluie avait tourné en neige et commençait à tomber fragile en laissant des gouttes froides sur ses joues. Il tenait son poignard dans sa main droite. D'un geste bref, il planta la lame dans une boîte de carton ramolli devant lui. La lame s'enfonça et perça une panse de plastique pleine de détritrus. Il planta le poignard une deuxième fois puis une troisième. Il leva ensuite la lame devant ses yeux ; propre et sèche dans la pénombre du soir tombé depuis des heures.

Le chemin vers la maison était crevassé et des marques de pneus de voiture creusaient des sillons gorgés d'eau. À droite, un garage avec les carreaux des fenêtres cassés. Le perron devant la porte était encombré de bouteilles vides. Sur les murs, le déclin de vinyle gris était couvert de taches jaunâtres et, par endroits, on voyait les fourrures de bois. Une grande fenêtre située à droite de la porte. D'où Sebastian était placé, il pouvait voir un rideau qui voilait l'intérieur de la maison mais qui laissait transparaître des ombres humanoïdes, comme des mannequins installés sur un rail qui passaient à un rythme régulier devant la fenêtre. Sebastian entra la lame de son poignard dans le gras de son pouce.

Soudain, le rideau fut arraché de la fenêtre et une lumière vive tomba sur le perron. Des bruits étouffés et des coups résonnèrent dans les murs. Les bruits qui provenaient de l'intérieur devinrent plus clairs. Des mots et des grognements. Sebastian sursauta, tandis que la boîte devant lui s'écroulait sur les poubelles. Il entendit les mots « Tu vas me le payer, Eva ! Vous allez mourir, toi pis ta mère ! », suivis d'un cri de douleur, et d'autres coups dans les murs et des pas de course et des sons d'objets lourds renversés. Puis ce fut la porte avant brusquement ouverte et une clarté jaune qui tomba dans la boue et une enfant qui courait vers l'arrière du garage aux fenêtres cassées. Un homme apparut à la porte de la maison, les bras dans les airs. Il s'apprêtait à crier, puis il baissa les yeux sur ses sous-vêtements. Il se tenait sur un pied. Il étira le cou pour scruter l'obscurité. Au bout d'un moment, il leva une main et fit le geste de jeter quelque chose devant lui, comme si c'était sans importance. Il rentra dans la maison et referma la porte derrière lui.

Sebastian serra son poignard dans sa main. Le silence régnait à présent. Une lumière sous le porche de la maison de Petersen s'alluma. Entre le garage et lui, une zone boueuse éclairée. Il contourna les boîtes renversées. Une mince ligne séparait ce qui était visible de ce qui ne l'était pas ; fil de fer périlleux sur lequel il marcha jusqu'à l'arrière du garage. À quelques mètres de lui, il vit l'enfant accroupie au coin du mur. De dos, et reprenant son souffle. Une fille aux cheveux très longs. Il fit un pas et aussitôt elle se retourna et se releva, sauta de côté et voulut prendre la fuite, mais l'une de ses bottes resta collée dans la boue et elle tomba à genoux, grimaça de douleur avant de lancer :

T'es fou comme Vrac, toi ! Du genre à te promener dehors pis à regarder dans les fenêtres chez le monde.

Puis, regardant ses genoux, elle gémit et sacra.

Le gros maudit ! Il voulait me taponner comme si j'étais sa truite.

Sebastian s'approcha, penché, mais elle le repoussa et il tomba sur un sac d'ordures crevé. Elle essuya la boue sur ses genoux, la bouche tordue, puis leva les yeux. Sebastian mit ses mains devant lui comme pour se protéger et secoua la tête de gauche à droite. Il écrasa son index devant ses lèvres et pointa la maison. Quelques flocons de neige entre eux, gris dans le soir, et sur les cheveux de la petite.

Ma vie, c'est comme si j'épluchais des oignons avec mes yeux !

Elle s'interrompit soudain et dit « Ouch ! » en serrant plus fort ses genoux dans ses bras. Sebastian se releva. Il était tout près. Elle le regarda un instant, des larmes plein les yeux. Il mit la main dans sa poche et sortit un mouchoir qu'il lui tendit délicatement. Elle soupira.

Où est-ce que t'allais avec pas de skis pis un couteau ?

Sebastian s'assit devant elle. La fille tremblait, ses membres charpentés dans le velours. Il lui redonna sa botte, restée plantée dans la boue. Une minute s'écoula dans le silence. Sebastian surveillait la maison au bout de la ruelle. Il n'y avait plus de lumière. On entendait, au loin, le bruit des voitures sur la route 132. Des tranches brumeuses s'effilochèrent jusqu'à disparaître.

« Coudonc, on dirait que tu t'es empaillé la déprime dans' face », lança la fillette au bout d'un temps. Le ventre de Sebastian émettait des gargouillis.

Je t'ai déjà vu chez Elysen. Je suis sûre que t'es pas aussi mongol qu'y disent. Je serais pas surprise si t'étais capable de parler pis que tu le faisais pas, juste pour rester tout seul.

Sebastian regarda autour de lui avant de se lever. La neige charbon tombait autour d'eux. Elle tombait sans bruit. Douce sur les cils.

Je m'appelle Eva. Ma mère, c'est la Schmoute. Tu dois la connaître parce que quand je marche avec elle dans' rue, le monde pouffe de rire quand on les voit plus.

Elle parlait fort, comme si elle retenait un cri en elle qui l'essoufflait ; dans la pâleur du soir, son visage était comme une flamme.

Avant on habitait Rimouski, mais y avait trop de vent et ma mère avait de la misère à allumer ses cigarettes pour fumer la pension de ma grand-mère.

Elle l'observait, tout en tenant ses genoux. Elle parlait très vite, avec beaucoup de gestes.

Ma grand-mère aimait pas ma mère et je pense que les mères sont toutes pareilles parce qu'elles disent tout le temps à leurs enfants qu'y vivent leur meilleur temps mais qu'y s'en rendent pas compte, surtout ceux qui savent qu'y sont malheureux.

Elle se passa une main dans les cheveux qui les lustra vers l'arrière en faisant disparaître la neige qui s'y était déposée. Ensuite, elle tapota le mouchoir sur son genou pour l'éponger doucement. Sebastian surveillait toujours les alentours. Le bidon d'essence était visible de là où il était assis.

Va falloir que j'y aille, mais tu pourrais peut-être venir faire un tour à' vieille grange vu que je vais avoir besoin d'aide pour m'installer là, quand je vais me sauver pour de bon.

Sebastian baissa la tête, sans aucune expression.

« Parfait ! » lança-t-elle avant de se relever. Son jean était déchiré et la fermeture éclair de sa veste était ouverte. Elle la referma avant de reculer d'un pas. Un coup de vent froid dessina une main dans ses cheveux. L'air pelait la peau, rendu abrasif par la lourde humidité. Des couches duveteuses sur les sacs d'ordures.

Reste pas là, planté comme un poteau de travers. Tu vas geler.

Elle fit quelques pas en marchant puis elle accéléra, avant de se mettre à courir, oubliant qu'elle s'était cogné les genoux. Quand elle tourna au coin, Sebastian retourna derrière les poubelles. Toutes les lumières étaient maintenant allumées dans la maison au bout du chemin. Il retrouva son couteau ; la lame était encore propre. Il le remit dans son fourreau à sa ceinture. La maison s'anima. Il grogna et pointa son index vers le ciel. Le vent souleva la neige sur le trottoir. Il agrippa son bidon d'essence. Il s'éloigna et articula des blasphèmes et il demanda à la neige de tomber plus vite. Une crampe traversa son estomac et plus de neige encore obscurcit le ciel.

Sebastian suivit le vieillard un moment avant de le rejoindre sur sa droite. Un homme en ruine, petit et fragile. Les cheveux longs gris tombant mollement sur les épaules. Odeur de cendrier froid. Des froissements de tissu et des sifflements montaient de sa personne. On aurait dit que marcher lui cassait des os. Il portait beaucoup trop de vêtements. Il était frileux et ce n'était pas de nos affaires. D'ailleurs, la neige avait brusquement cessé et ne restait que l'immobile froid posé sur la rue.

J'ai rien, mon gars, t'es mieux de sacrer le camp. Chu juste un vieil insomniaque qui marche la nuit.

Il essuya le bord de sa bouche et attendit. Il regarda en direction de la rue du Pont. Au bout, la vieille église blanche, avec sa flèche penchée retenant un nuage bas crevé à l'abdomen. De chaque côté, des lampadaires qui clignotaient. Sebastian se planta à côté de lui. En silence. Il lui prit la main qu'il aurait pu broyer d'une simple pression.

Qu'est-ce que tu me veux ?

Sebastian s'alluma une cigarette, en mit une autre dans la main du vieillard qui s'arrêta. Tremblant, il plaça la cigarette sous son nez. Un spasme traversa son visage. Un sourire barbouillé de rides. Expression d'une joie lointaine.

Y a juste Maurice qui me donne des cigarettes.

Sebastian prit une bouffée, puis il plaça son briquet devant le visage du vieillard. Lentement, celui-ci porta la cigarette à sa bouche et s'approcha de la lueur dans la main de Sebastian. Il tira ensuite longuement sur le filtre. L'aspiration lui colla la peau des joues sur les arêtes de la mâchoire.

Merci, mon gars.

Sebastian lui mit la main sur l'épaule. Le vieillard en os, charpenté à la diable, crochi par l'hiver qui le gagnait de plus en plus. Tenu debout par l'arthrite et quelques ligaments. Il lança, comme pour personne :

Fais attention avec ta cigarette, tu sens le gaz.

Il téta une bouffée. Une seconde fois, plus fortement. Ses gestes semblaient moins douloureux.

Fais-toi-z'en pas. Le prix du gaz vaut bien une cigarette.

Raclements de gorge, crachat lancé plus loin.

J'ai jamais voulu participer à leurs magouilles. J'étais maire de Sainte-Florence quand Knut a racheté toutes les terres à Poitras. Ou Petersen, comme y l'appellent astheure. Y me l'ont jamais pardonné. Me v'là, tout seul, encore obligé de travailler à mon âge dans un commerce que tout le monde boycotte par peur du Général. J'aurais dû faire comme le beau Poitras, je serais plein aux as !

Le vieillard tremblait à présent. Il brandissait sa cigarette incandescente devant lui. Son souffle était court. Il s'assit sur un garde-fou, aidé de Sebastian. La fumée entourait sa tête, comme de l'encens. Au bout d'un temps, il se tranquillisa et regarda Sebastian. Ses yeux déplaçaient un regard à vif qui se brûlait sur les formes alentour.

Pourquoi tu dis rien, mon gars ?

Silence.

Qu'est-ce que tu fais dehors ?

Vent léger qui fendit leurs silhouettes.

Pourquoi tu m'as donné une cigarette ?

Sebastian fumait. Il ne semblait pas pressé. Le vieil homme s'éclaircit la voix avant de dire :

Si tu parles pas, j'imagine que c'est parce que t'as des bonnes raisons. Chacun ses lubies. Moi, je marche la nuit parce que c'est moins dangereux que je me fasse tuer en traversant la rue, vu qu'y a personne.

Il rigola, sans conviction. L'air très froid se déposait comme un drap sur leurs têtes. La neige n'avait pas recommencé. La nuit souffla sur eux, souffla doucement ; les bruits ambiants corrodés par l'heure tardive. Le vieillard scrutait le vide devant lui.

J'ai souvent l'impression qu'on est seuls sur la vieille terre. Comme si on était les derniers d'une longue lignée de perdants. Dans ma jeunesse, je croyais au petit Jésus. Dieu veillait sur nous, et je sentais une chaleur dans le ciel. Là, c'est le grand vide. Y a plus de Dieu et on est là pour en témoigner.

Une voiture trancha la terre tranquille avec un bruit de pneus usant l'asphalte ; l'homme-véhicule engagé à cent à l'heure contre l'espace.

Merci pour la cigarette. 'Était meilleure que celles à Maurice. Difficile par les temps qui courent d'avoir des bonnes choses. Tu veux pas savoir ce que je suis capable de manger, depuis que je vis seul.

Sebastian lui posa une main sur l'épaule. Doucement, il serra avant de tapoter légèrement. Le vieillard hocha la tête, longuement, puis poursuivit, en baissant la voix :

Faudra que tu sois prudent. Très prudent. Surveillance où tu vas aller mettre le feu. Un incendie, ça nettoie quand ça reste contrôlé, sinon ça salit.

Sebastian scruta le visage du vieillard, son visage de rides profondes, comme tracées à la lame. Les crevasses sur les minces lèvres rougies et usées, telles de vaines consolations. Sa tête fit un signe affirmatif et une trace, un spasme, un sourire peut-être se

dessina sur sa bouche. Sebastian se retourna lentement et il remonta la rue. Le vieux, resté seul, écrasa son mégot. Dit pour lui-même :

En tous les cas, si y a besoin de gaz, m'as y en donner autant qu'y veut.

VIII

(26 octobre)

Les picotements sur ses genoux résonnaient en battements dans son crâne et l'empêchaient de s'endormir. Chaque fois que la fatigue l'engourdissait, les ecchymoses réveillaient des monstres dans ses rêves qui s'écoulaient de ses yeux et se postaient devant l'armoire, munis de longues langues, assoiffés de sueurs froides. Son oreiller chauffé à blanc lui brûlait les cheveux. Le désordre de sa chambre faisait soudain beaucoup de vacarme, et vers 3 h, un bruit de serrure sec et mécanique. La porte s'ouvrit. Il n'y avait rien de drôle, pourtant des rires envahirent l'appartement.

Pas si fort, innocent, la floune dort à côté !

Le bruit des bottes dans l'entrée, enlevées bruyamment, fit résonner les cloisons sèches de l'entrée. Une voix joyeuse d'homme enrôlé qui demanda :

'Était pas supposée être chez son oncle ?

Y m'a appelée tantôt. A s'est sauvée. La p'tite maudite, j'vas la faire placer.

Eva couchée sur le dos, raide soudain, prête à bondir ; sa mère reine de la nuit qui gueulait dans le salon avec un autre de ces galants qui lui promettaient mer et monde en échange d'un peu de tendresse. Rarement le même homme, mais toujours semblables les uns les autres.

Eva observa ses peluches, sur la commode et au pied de son lit : alignées, poilues et éclaboussées par les lueurs qui se glissaient sous la porte de sa chambre. Elle se tourna sous le drap. Les couvertures douces propres comme des vagues d'eau. Son corps chaud

étendu en dessous. Une odeur de cigarette rampa sous la porte. Elle serra les poings, ses frêles épaules parcourues d'un frisson. Elle se leva sans faire de bruit. La douleur dans son genou la fit grimacer. Sa mère alluma l'ampoule du couloir. Une lueur rouge, comme un sirop, se répandit sur le plancher de sa chambre.

Y est où son père, à la petite ?

Dès qu'est venue au monde, y m'a sacrée là !

À l'épicerie, des types qu'Eva ne connaissait pas lui disaient : « Tsé, ton père, nous on l'aimait, probablement autant que toi tu l'aimes. » Eva ne répondait jamais parce que ces deux mensonges l'écoëuraient. L'amour des peluches est plus vrai, construit sur la sensation des fourrures sur les doigts, les joues ; ces objets investis de douceur, plus vrais que n'importe quel amour pour une personne qu'on ne touche jamais.

Debout devant son lit, les poings comme des pierres, sa petite culotte blanche tachée sur le devant, son nombril tiède et l'humidité de la chambre, se balançant d'un pied à l'autre : « Bon, moi, je vais pas attendre que le moral me tombe en bas des sourcils : je sacre mon camp ! » dit-elle pour elle-même.

Elle fouilla dans sa commode et prit des vêtements qu'elle fourra ensuite dans une taie d'oreiller. Elle enfila un jean propre qui était plié en quatre. La raideur du tissu gratta la peau de ses cuisses tremblantes. Elle passa par-dessus sa tête l'énorme kangourou que sa grand-mère lui avait acheté au Festival d'automne de Rimouski. Les rires dans le salon. Des cochons menés à l'abattoir feraient le même bruit. Elle était si fâchée qu'elle avait l'impression d'avoir des yeux énormes. Eva donna un grand coup de poing dans les peluches alignées. Brusqués dans leur sommeil, les ours maigrichons dégringolèrent sur les lapins au poil usé et, dans un éclat, les yeux vides s'ouvrirent sur plus de vide encore. Elle prit une grande respiration et donna un coup de pied dans la porte de sa chambre. Dès que sa mère la vit :

Ton oncle a appelé ! Tu t'es encore sauvée ! Pourquoi t'as fait ça ?

Parce qu'y voulait que je lave sa vaisselle, que je passe la balayeuse, que je lui épluche ses patates, que je lui brosse les poils du...

Eva ! Maudit, arrête !

Je m'en vas. Je suis tannée de tes nuits de noces !

L'homme avec sa mère, renversé sur le divan, un sourire fleurissant dans la barbe.

T'es folle ou quoi ? Y est trois heures et demie du matin ! Va te recoucher. On parlera demain.

Mme Schmoute se leva, chancelante, et s'appuya sur le mur. Une femme soûle, les hanches serrées dans une robe moulante noire, généreuses formes qu'une coulée de lumière rouge rendait ardentes et difficiles à regarder sans amour.

J'ai plus rien à dormir dans mon lit.

Tu vas mourir dans le froid !

J'ai pris ce qu'y faut. J'ai mis le linge que ma grand-mère m'a acheté parce que tu m'en as jamais donné !

Ma maudite effrontée !

Elle s'avança vers elle, la main haute, prête à frapper mais, statue ivre à talons hauts, elle s'écroula la main en l'air sur la carpe et renversa sa bouteille de bière. L'instant d'après, un rire énorme et sifflant s'éleva dans le salon.

Toé, câlisse, fais donc quelque chose au lieu de rire comme un innocent !

L'homme se tenait le ventre, le visage fendu, pris de douloureuses crampes. Eva se dirigea vers la porte, une main sur le genou. De l'autre elle tenait sa taie d'oreiller, comme une panse arrachée à une bête de cauchemar et farcie des fripes de sa nouvelle vie. Elle

contourna sa mère étendue par terre. Elle fit un doigt d'honneur à l'homme sur le divan et se dirigea vers la porte de l'appartement d'un pas décidé.

Tu vas pouvoir remplir ma chambre avec tous les « oncles » que tu trouves au coin des rues.

Sa mère tenta de lui agripper la cheville, mais Eva échappa à son emprise de justesse et s'accrocha à la poignée de porte. Mme Schmoute se vautrait par terre, la main devant la bouche, retenant un haut-le-cœur, le visage défait blême et au bord des vomissements. Eva hésita un moment et observa cette femme qui brisait ses promesses, laissant des blessures sur leurs cœurs que l'alcool désinfectait et qui s'apaisaient au matin avant de se rouvrir lorsque le soir voilait tout dans la bière. Elle se raidit, renifla, ouvrit la porte et sortit.

Le corridor étendait sa moquette aux couleurs fades tranchées de traits de rasoir qui s'étiraient jaunes des ampoules crues. Elle ne regarda pas derrière et courut entre les portes closes du corridor dressées aveugles et les vieilles chaussures tachées de boue sur les tapis d'entrée qui offraient un triste spectacle. Eva avala une gorgée de salive amère, ferma les yeux et s'engouffra dans la sortie au bout du corridor et, dehors, elle se tourna pour regarder la fenêtre de l'appartement de sa mère où elle vit des lumières s'allumer et se projeter à l'extérieur pour l'entourer de gestes trompeurs. Toutes les choses allumées, soudain, animées d'une volonté de leurrer une fille courant seule sur le trottoir. Il aurait fallu qu'une main chaude sorte de la nuit pour la guider vers un endroit où le sommeil est sacré, mais ce type de main n'existe pas.

Quelques heures plus tard, le soleil d'octobre tomba en poudre bleue sur les stries de labour. Les plaques de neige formaient des écailles qui laissaient remonter à la surface la boue, avec la timide chaleur du matin. Le bruit des camions sur la route 132 entrouvrait des brèches dans le paysage. Il n'y avait personne dans la rue, ni derrière l'épicerie, où Eva s'était cachée parmi les boîtes de carton. Elle se releva. La chaleur en cocon retenue par ses jambes repliées sur sa poitrine s'envola et la laissa grelottante. Elle défit sa longue tresse et un frisson lui parcourut la nuque. Son genou ne saignait plus. Elle se rendit au bout de la rue et s'engagea dans le champ et marcha sur plus de deux kilomètres. Le morne jour étendait une tiédeur mouillée et lissait les pierres qui suintaient de la terre. Eva, les poings serrés, marmonnait et blasphémait. Il y avait longtemps déjà qu'elle parlait seule, mais depuis peu elle se surprénait à se chamailler avec des fantômes. Elle accéléra le pas. Plus l'heure avançait, plus on voyait les traînées blanches des supersoniques silencieux au-dessus d'elle. Bientôt apparut l'étang enfoncé comme un œil dans la terre : tout l'été, il avait pleuré mouches et crapauds ; maintenant, il était recouvert de nénuphars, comme des cataractes. À droite, la grange à dîme tenait le coup.

Près du bâtiment, elle ralentit et observa attentivement les alentours pour s'assurer d'être seule. Des oiseaux pareils à des jouets restaient droits sur les branches bosselées des grands bouleaux et Eva remarqua leurs yeux comme des graines de sésame. Les hautes herbes étaient sèches et mortes et congelées en touffes et en pointes. Elle suivit le sentier pour se rendre aux portes en planches vermoulues ; de chaque côté de la grange, des boisés touffus où l'humidité laissait des velours de mousse sur les branches et des lichens au sol, tels des coraux. Les racines formaient les membres d'une vieille pieuvre à moitié enterrée.

La porte de la grange était fermée ; le rail qui la supportait, de couleur rouille, percé de clous à tête carrée de deux centimètres. Les madriers mangés à l'allure d'éponges, grevés de trous de pics-bois, résistaient centenaires et, de près, on voyait les coups de hache donnés par les hommes de foi qui les avaient équarris. Eva frissonna tandis qu'un vent commençait à se lever à l'est qui annonçait la pluie. Elle vint pousser la porte pour la faire coulisser sur la droite. Le son strident donna le coup d'envoi au matin.

Il faisait assez clair pour voir à l'intérieur. Eva découpée et luisante, fragile et blanche comme de la porcelaine. Sur toutes les planches des murs, les routes des fourmis charpentières formaient des gravures aux motifs polynésiens. Le vent dégénérait en craquements frais à l'intérieur. Des instruments aratoires crachaient leurs pointes dans toutes les directions. L'usure rongait le métal dans un mouvement perpétuel logé au cœur de l'empilement.

Elle entra. Sur la droite, une échelle qui montait à une mezzanine peuplée de spectres de poussière mais surtout, au fond, des êtres debout, comme les acteurs d'une pièce en suspens. Eva sursauta, faillit fuir à toutes jambes. Elle s'empara d'une branche qu'elle brandit devant elle.

Si vous voulez me tuer, je vous avertis, je serai pas une morte facile !

Rien ne bougea au fond de la grange. Elle avança prudemment. Placés les uns à côté des autres, une dizaine d'individus habillés de vêtements amples. Leur visage extatique était craqué. Une dame avec dans les bras un enfant qui tenait une branche d'olivier. Une autre encore, portant une couronne, qui piétinait un serpent couché mauvais sur un globe terrestre. Il y avait aussi de jeunes éphèbes vêtus léger accompagnés de moutons cassés aux pattes, saignant une poussière grise aux genoux. Encore quelques hommes barbus, pointant le ciel de leurs doigts érodés jusqu'à la phalange moyenne. Une foule figée dans le plâtre qui n'avait plus rien à dire. Le manque de soins et de prières. Leur effritement dissolvant les questions auxquelles, jadis, les statues avaient répondu. Eva s'approcha d'une Vierge Marie délavée et lui donna une claque au visage. La statue ne broncha pas. Elle fit ensuite une longue révérence et demeura penchée devant les membres de sa cour, tandis que les bruits et le vent et les animaux au loin construisaient le matin.

Faudra bien un jour vous mettre à respirer.

Au bout d'un temps, la fatigue et le froid lui donnèrent envie de dormir. Elle referma la porte et se dirigea vers l'échelle. Elle testa les barreaux en les frappant avec ses pieds,

puis grimpa à la mezzanine qui avait servi à entreposer des bottes de foin. L'odeur de la paille sèche la fit éternuer. En haut, elle fouilla les lieux du regard. Une dizaine de caisses de bois entassées dans un coin. Dans un autre, quelques amas de longues herbes pourrissantes. Une fenêtre au milieu du mur du fond, sale mais intacte. Une couleur cendre frappait le verre poli par le vent. Elle se dirigea vers la fenêtre. Les caisses auraient pu contenir des adultes. Dehors, le jour gris se figeait sur les terres alentour. Le dos des maisons de Sainte-Florence formait un horizon encombré de toitures. Elle leva la main bien haut et fit un doigt d'honneur en direction du village.

Piquée par la curiosité, elle s'approcha d'une caisse à moitié ouverte de deux mètres de long sur quatre-vingts centimètres de large. Une bourrasque à l'extérieur fit grincer la tôle sur le toit. Dans la caisse, il y avait plein de petites billes en styromousse. Sans réfléchir, elle plongea les deux bras à l'intérieur et malaxa, faisant bouillonner les billes qui se répandirent par terre. Au fond, elle toucha des cylindres à la texture collante. Elle en sortit un : un cierge d'un bon mètre, orné d'une croix rouge. Eva en extirpa une douzaine, prudemment, pour ne pas les casser. Lorsqu'il n'y eut plus que les sphères de styromousse, elle enjamba la caisse de bois et se glissa à l'intérieur. Elle s'étendit et s'enfonça dans les billes en gigotant. Elle éclata de rire. Elle se coucha confortablement et une chaleur bienveillante l'envahit. Elle ferma les yeux. Le silence des oiseaux partis pour l'hiver. L'odeur de ses vêtements sales, les effluves de rose et d'urine, la senteur de pétrole de la styromousse et personne, pas même ses fantômes, pour dire des méchancetés. Elle prit une grande respiration et s'endormit.

Le grincement du rail de la porte résonna dans ses dents. Eva sursauta et s'agrippa aux rebords de la caisse et avala un cri. Elle se releva. Un déversement de billes se répandit sur le sol. La clarté fumeuse baignait la mezzanine. Le soleil éclairait les contours opaques des autres caisses qui semblaient avoir été déplacées sur la gauche par une force invisible. Elle sortit lentement et alla se poster derrière un petit tas de foin à l'odeur de thym. Deux silhouettes se mouvaient en bas et se parlaient à voix basse, l'air de chercher quelque chose. Trébuchements et jurons sur les instruments aratoires. Eva entendait son cœur battre dans son ventre. Au bout d'un moment, l'une des silhouettes fit signe à l'autre de venir la rejoindre près des statues. Eva voyait mal ce que ces personnes faisaient, mais elle les entendait déplacer ce qui devait être un objet encombrant.

Lorsqu'ils reparurent près de l'échelle, les intrus transportaient une statue sur leurs épaules. Un homme figé debout avec, dans les bras, un enfant nu-torse la main droite ouverte. Ils approchèrent péniblement de la sortie. L'un d'eux dit : « Arrête, faut que je me repose. » Ils posèrent leur fardeau et l'adolescent de droite leva la tête, prit une respiration et croisa le regard d'Eva. Elle cessa de respirer et regarda son haleine monter en fumée blanche devant ses yeux. Sa tête se vida tout d'un coup et elle retourna dans la caisse et s'y immergea. Un bruit curieux de peluche éventrée se fit entendre.

L'échelle grinça, puis il y eut des pas sur la mezzanine. Elle retint son souffle. L'adolescent avança puis s'arrêta juste à côté. Pendant quelques secondes, rien ne se passa, puis Eva sentit deux mains plongées dans les billes. Elle demeura les yeux fermés. Les mains vinrent sur son visage, ni tendres, ni rudes, à peine en vie. Elle se sentit doucement tirée vers le haut, puis sa peau blanche émergea des billes. Elle s'efforça d'avoir l'air morte. Cessa de respirer. Elle sentit le regard posé sur ses traits. Ses joues étaient brûlantes entre les doigts glacés. Les mains finirent par la lâcher, délicatement, comme si elle était de papier, ensuite, plus rien. Les pas sur la mezzanine, les grincements de l'échelle et leur conversation :

J'ai trouvé la petite qui a fugué. A fait semblant d'être morte.

On fait quoi ?

Juste ce que Váli a demandé. Je voudrais pas que le monde du village capote, pis qu'y ait d'autres flics qui débarquent et qu'on soit obligés d'annuler le concert. Y la cherchent déjà. On leur dira plus tard.

T'as raison. Toute façon, y vont la trouver vite.

Eva rouvrit les yeux. La porte de la grange se referma. Elle ressortit de la caisse, encore tremblante, se rendit à la fenêtre. À l'extérieur, le jour se décomposait, boucaneux, sous le soleil toxique comme un brasier de pneus à ciel ouvert. À une dizaine de mètres, les deux individus écrasés d'une statue se dirigeaient vers le village. Des païens venus piller un temple vidé de ses fidèles.

Une demi-heure plus tard, la noirceur fut totale autour de la vieille grange. Eva avait très faim et se sentit nerveuse et tenta plusieurs fois de cracher la boule qu'elle avait dans la gorge. Elle mit la capuche de son kangourou sur sa tête et maudit le froid. Elle descendit l'échelle à tâtons, se rendit à la porte qu'elle ouvrit d'un peu plus de trente centimètres sur les champs noir et blanc glacés par la lune. Personne à l'horizon. Son corps tranché net sur les derniers restes du monde visible. Elle se mit en route, enjamba trois clôtures en poteaux de cèdre d'où pendaient des écorces galeuses qu'elle arracha. L'air frais chargé d'eau collait ses cheveux sur son crâne. La nuit tombée comme une lame au loin brouillait les montagnes en chapelets, dressées plus loin encore.

À proximité de Sainte-Florence, elle s'immobilisa. Les voitures dans les rues grondaient paresseusement. Elle se dirigea vers l'arrière de chez Elysen. Son ventre maintenant douloureux à cause de la faim. Il n'y avait personne. Une ampoule jaune éclairait l'unique porte, entre deux immenses bennes à ordures. Lui parvinrent les odeurs de pourriture brassée par des charognards qui fourrageaient dans les restes de boucherie.

Eva s'approcha de la porte. Elle savait que de temps à autre elle s'ouvrirait sur le type chargé de jeter les déchets. Elle se posta derrière la benne qui puait le moins. Et elle attendit.

Après un temps, quatre individus apparurent au bout de la ruelle qui longeait le mur arrière de l'épicerie. Le cœur d'Eva se serra. Pas moyen d'avoir la paix, dit-elle pour elle-même. Trois garçons et une fille habillés de noir arrivaient en chuchotant, les cheveux longs et avec, aux poignets, des bracelets hérissés de clous. L'un d'eux portait une veste avec un visage de bouc dessiné de minces traits blancs. Elle les vit se diriger vers la benne qui dégageait de très puissantes odeurs viandeuses. Ils se firent des signes. Le plus grand des quatre renversa le couvercle de la benne. Les effluves devinrent presque palpables. Il dit rapidement :

T'es certaine qu'y a des têtes de requins-scies là-dedans ? On a rien trouvé, la dernière fois.

Oui, les vaches du coin commencent à devenir folles.

Fuck ! Je mangerai plus jamais de leur steak haché.

L'adolescente se pencha à l'intérieur. Son visage doux et endormi apparut entre ses cheveux, tombant rouges comme deux coulées de lave de chaque côté. Les trois autres lui firent la courte échelle et elle plongea dans les ordures. Des jurons et des bruits dans la benne métallique. L'adolescente jusqu'aux genoux dans les restes de boucherie. « Allez ! Allez ! Grouille ! » dit une voix inquiète, presque brisée. Vacarme dans les déchets. Pour finir, un cri de joie : « Ça y est, j'en ai une ! » De la benne, semblant flotter, émergea une tête de vache affublée d'oreilles chauves et larges, d'yeux immenses, d'incisives plantées dans la mâchoire inférieure et perçant les lèvres. Le reste de la troupe attrapa la tête par les oreilles, avant de la fourrer dans un sac à dos. Puis, ils extirpèrent leur amie de la benne en la félicitant. Ils prirent la fuite, et leur pas de course tira des bruits d'aspiration du pavé mouillé de la rue. Eva les regarda partir, soulagée. Mais encore plus affamée.

La porte arrière de l'épicerie s'ouvrit brusquement sur un type au corps comme un bloc de chair compacte. Il portait un tablier de boucher taché, et sur sa tête, ses cheveux dressés, comme s'il se peignait avec un pétard. De ses petits yeux rapprochés, il regarda en direction de la rue et se dirigea vers la benne qui avait été fouillée. Son dos couvrit la clarté de l'ampoule. Eva en profita pour se faufiler jusqu'à l'intérieur. En entrant, elle faillit tomber dans les boîtes de carton. Elle se fraya un chemin jusqu'à l'allée de droite où elle se pencha, avant de ramper sous une étagère de boîtes de conserve. Elle crapahuta sur deux mètres, jusqu'à la section des fruits et légumes. La poussière lui monta au nez à plusieurs reprises, la forçant à avaler des éternuements, les joues douloureuses et des bruits de « clic ! » dans les oreilles.

Quelques dames frisées étaient à l'avant, à côté de leurs paniers débordants de jarrets osseux qui perçaient la cellophane sur les barquettes. La ventilation des réfrigérateurs faisait vibrer les palettes axiales sur leurs côtés. L'odeur javellisée du plancher.

Eva sortit de sous l'étagère et marcha, accroupie, derrière une table où des choux s'écaillaient en feuilles nervurées. Sur le comptoir d'à côté, des pommes. Les dames à l'avant du magasin rigolaient fort avec le commis. Eva étira la main et agrippa trois fruits qu'elle cacha ensuite dans la poche avant de son kan— gourou. Elle chipa un régime de bananes sur une autre table en rebroussant chemin. Sa poche débordait. Les dames parlaient, de plus en plus animées. Eva se leva et regarda l'allée et décida de courir jusqu'à l'arrière du magasin. Après seulement quelques pas, elle aperçut le type échevelé qui se tenait à l'autre bout. Il ouvrit les bras et avança vers elle rapidement, maladroit comme un bambin, et Eva fit un saut et glissa sous l'étagère et ressortit dans l'allée des boîtes de céréales et l'homme rebroussa chemin et lorsqu'il vint pour l'attraper entre ses bras, elle bondit et il s'étreignit lui-même. Elle courut jusqu'au fond du magasin et fit tomber des boîtes et dut nager dans le carton jusqu'à la poignée qui n'était pas verrouillée et elle frappa avec ses paumes sur la barre métallique qui actionna la gâche et ouvrit la porte et elle se

déprit des boîtes à coups de pied puis elle courut droit devant elle, vers le champ qui se contractait dans le jeune soir, formant un noyau dur dans lequel se fondre.

IX

(27 octobre)

La route traçait à même la forêt un réseau complexe de capillaires. Le véhicule de la Skovlar était engagé à fond dans un chemin défoncé qui faisait cogner la transmission, et l'huile pissait par jets des bagues de tête sur le bloc moteur, formant une fumée noire qui s'infiltrait dans la cabine. La camionnette penchait à gauche, écrasée par le poids du Général qui conduisait, tandis que sur l'autre siège se tenait un gringalet au visage blanc, aux yeux immensément grands qui scrutait la route crevassée devant lui. Le véhicule frôla un précipice ouvert comme une gueule garnie d'arbres morts aiguisés comme des lances. Des pierres roulèrent au fond, détachées de la route. L'homme sur le siège de droite remplaçait sans cesse ses lunettes sur son nez ; elles tombaient sur sa bouche et se couvraient de buée. Sa main droite serrait l'appuie-bras de la porte et ses lèvres tremblaient et une veine à son cou palpitait, saillante, comme si elle était posée à l'extérieur, sur sa peau. De temps à autre, il regardait le Général : le menton plat, la tête chauve, la bouche figée dans un demi-sourire, le gras de son bras droit qui faisait disparaître les articulations du coude et du poignet, comme si ce membre était un massif ver laiteux.

Plus la camionnette grimpeait dans l'arrière-pays, plus les arbres semblaient à vif. Les troncs bulbeux des épinettes dégorgeaient une sève collante, ceux des bouleaux s'effeuillaient en pages tachées. Une odeur d'ammoniac et de plastique brûlé envahissait la cabine. Le passager suait à grosses gouttes et ses yeux pleuraient sans expression. Il déposa sa main sur la masse du bras nu de l'homme à côté de lui, tandis que son autre main s'écrasait dans son visage et que des coups provenant de son ventre le faisaient hausser les épaules et ouvrir la bouche. Le Général lui pointa la poubelle placée entre eux et l'homme eut à peine le temps de s'en emparer que déjà il grognait au-dessus de la petite chaudière.

Durant une bonne minute, il demeura la tête penchée en éructant et en crachant au fond du récipient. Puis, il releva la tête, l'air épanoui, et ne sachant pas quoi faire de ses vomissures, il se tourna vers le conducteur qui pointa la vitre derrière lui.

Après une courbe et une longue montée, la camionnette ralentit et une centaine de mètres plus loin ils entrèrent sous de grands filets de camouflage militaire accrochés à des épinettes. Une zone de sept mille mètres carrés était cachée du ciel par une imitation de verdure. Soudainement, un souffle tropical, comme un été extrêmement localisé, entra dans la cabine. Le moteur de la camionnette arrêta en pétaradant et éructa une fumée blanche. Le Général se tourna lentement : « C'est ici. » Le passager s'empressa de sortir du véhicule, chancelant sur la terre ferme, tandis que le conducteur faisait craquer l'armature en ouvrant sa porte et en agrippant le toit pour se désencastrier de la cabine. Le passager était déjà devant la camionnette, la main dans un mouchoir pour se protéger de l'odeur, quand le Général le rejoignit.

Je crois que tout ceci vous appartient.

Tous deux observaient les vapeurs blanches qui montaient de bassins d'eau dispersés en une dizaine de rangs de large par une autre dizaine de profond. La chaleur irradiait des substances entreposées qui créaient la canicule chimique s'étendant à plus de cent mètres à la ronde.

Que voulez-vous dire ?

Ce que j'ai dit. Je n'aime pas répéter.

L'envoyé spécial du siège social de la Skovlar avait de la difficulté à demeurer debout. Il écarta le mouchoir de sa bouche.

Mais mon Capitaine, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse de ces déchets ?

Je vois que tu es nouveau.

Pardon ?

Attention ! Sois attentif. Je ne suis pas un homme patient. Approche-toi !

Le gros homme souriait, les yeux immenses et bleus, et son visage n'avait pas la moindre ride. L'envoyé avançait.

On me dit « Général ».

Mille pardons, on me l'avait dit. Toutes mes excuses.

Ne répète pas tes excuses.

L'envoyé avait des ronds noirs autour des aisselles qui collaient sa chemise sur sa peau.

Il fait très chaud ici.

Je ne crois pas que ça soit uniquement la chaleur qui te fasse suer.

Il n'y avait pas le moindre chant d'oiseau. L'air mauvais enfonçait ses griffes dans les narines et les vapeurs s'élevaient sans discontinuer, opaques comme une brume lactée à l'odeur d'ammoniac et de plastique.

Tu diras aux gens qui t'envoient qu'il y a des fuites et qu'il est trop tard pour les réparer. Les élus de la MRC n'accepteront plus bien longtemps mes « petits pourboires » pour garder les yeux fermés. Il y a déjà plusieurs requins-scies qui commencent à se balader dans les rues...

Mon Général, des requins-scies ?

Ce sont les enfants du progrès.

L'homme s'interrompit et observa l'employé. Les lèvres qui couvraient la bouche du colosse semblaient avoir été mordues, amoureusement.

C'est important pour toi, la transparence ?

Mon Général ? Je peine à vous suivre... mais, oui, la transparence, c'est important.

Nous voilà entre bonnes gens. Tu ne crois pas ?

Oui, mon Général.

Je te félicite pour ta tenue.

Merci, mon Général, merci beaucoup.

Pour les remerciements, c'est la même règle que pour les excuses.

Le Général respira à fond, même si l'air brûlait les poumons. Tout à cet endroit se regardait à travers un glaucome, comme si on avait un sac de plastique sur la tête et qu'on l'allumait. Les odeurs toxiques transformaient la nausée en euphorie. Le maigrichon était maintenant sur les genoux.

Tu as ce qu'il faut pour prendre des notes et des photos, je suppose ?

Oui, mon Général.

L'employé de la Skovlar se leva avec peine, le visage chaud et rouge. Il retourna péniblement à la camionnette, fouilla dans son porte-document et revint avec un appareil photo et un calepin.

Allez-y, je vous en prie mon Général, je vais noter votre déclaration.

Le Général s'éclaircit la voix, ses bras immenses ouverts devant les bassins d'où s'élevaient des cônes opaques s'étirant vers le faux toit de verdure en plastique.

Petersen est un homme mort, commença-t-il. Par sa faute, le pacte sacré fut brisé ; par sa faute, le sang du garçon fut souillé. En tant que dernier survivant du Vita Cirkeln, je m'arroe le titre de « Général éclairer ».

Mon Général, cela n'est pas de mon ressort.

Tu n'es donc pas un croyant ?

Je suis un homme pratique.

Pas dans le sens où tu l'entends.

Le gros homme baissa les bras et mit ses mains derrière son dos, l'air pensif, et fit quelques pas. Derrière lui, une traînée huileuse forma des spirales qui mimaient ses déplacements dans l'air.

Je suis, pourtant, la faille dans la réalité par où la fiction coule sur le monde. Les espaces du Général sont dans les paroles de ceux qui proclament « Cela ne se peut pas ! », « Tout est relatif ! », « Personne ne peut faire ça ! ». Or, je suis ce qui ne se peut pas, celui qui croit où personne n'a la foi, l'homme qu'on laisse agir lorsqu'on se dit qu'il n'y a plus rien à faire. Je suis l'être impossible qui fait advenir le possible. Mon autobiographie sera celle d'un dieu !

Des bulles flottaient entre les deux hommes, un bouillonnement spontané à quelques centimètres du sol qui éclatait et libérait des spores. L'envoyé vomit à nouveau et dut s'asseoir lentement au sol. Avant de poursuivre, le Général attendit d'être regardé.

Bien entendu, je vais gérer les intérêts de mes partenaires fidèlement, dans la mesure où — sa voix baissa d'un ton — les intérêts de chacun iront dans le même sens. Il faudra cependant me verser une subvention supplémentaire pour ma succursale de la Skovlar qui, après tout, fait travailler la populace et la garde silencieuse.

Il prit une grande respiration. La peau blanche de ses joues était lisse et pas une goutte de sueur ne la couvrait. L'homme devant lui s'agrippait à son calepin. Il fixait le Général, des larmes plein les yeux. Les os de ses mains, qui semblaient amaigries, saillaient. Il toussa sèchement devant son poing écrasé sur sa bouche.

Mon Général, puis-je vous demander à quelle guerre vous avez participé en tant que haut gradé ?

Le Général se croisa les bras, puis tourna la tête vers l'horizon enfumé.

À toutes celles que j'ai gagnées.

Ils firent le tour des installations. Le Général tenait un sac de sport dans sa main droite. Les clôtures en broche étaient hautes de quatre mètres et coiffées de fil barbelé. L'envoyé spécial le suivit. Il prit des photos des lieux et nota des informations dans son calepin. Le sol semblait avoir été gratté jusqu'aux roches sédimentaires, empilées comme des feuilles de papier. Le lieu baignait dans le silence. Le vent passait au-dessus des cuves et se réchauffait. Les épinettes portaient les marques des souffles acides qui bruinaient leurs aiguilles. Sur le flanc nord de la clôture, ils virent une rigole de moins de cinquante centimètres de large cascader sous la broche vers la forêt. Le Général s'approcha. Il sortit une pince coupante de son sac de sport.

Mon Général, que voulez-vous faire ?

Un acte de vandalisme.

Mais la police va enquêter ! Vous ne craignez pas qu'elle remonte jusqu'à nous ?

Je suis la police.

Il coupa dans la clôture pour créer une ouverture de la taille d'un homme. Il s'infiltra dans la brèche et se rendit à la cuve la plus proche. L'air goûtait la cendre. Demeuré à l'arrière, l'envoyé suffoquait. Le Général sortit un vilebrequin du sac. Il planta la mèche dans la cuve et actionna le mandrin. La mèche perça la paroi. Des gouttes blanches et opaques apparurent dans le trou, gonflèrent avant de tomber lourdement sur le sol. Lorsque le Général revint vers l'employé de la Skovlar, la rigole s'écoulait avec un débit légèrement plus important.

Mais Général, ça va faire encore plus de dommages.

Ce qui sera parfait.

Le Général rangea les outils. Les deux hommes retournèrent vers la camionnette. Le premier respirait à travers ses mains, le deuxième, les épaules et la tête hautes, souriait. Le Général s'installa derrière le volant du véhicule et démarra. Le cliquetis des valves résonna dans la cabine et le Général commença à fredonner un air joyeux et vif qui alluma, dans le jour, un incendie. La camionnette filait entre les arbres et le soleil s'écrasait dans le pare-brise, comme un gros œuf.

Chabâ entra dans son bureau et regarda le téléphone avec méfiance ; dans moins d'une minute, il sonnerait. Comme toujours, comme chaque fois qu'il n'en avait pas envie. Il eut à peine le temps de déposer le dossier de Sebastian sur son bureau que ledit téléphone vibra, haineux. Il tendit le bras.

Chabâ à l'appareil.

La voix insistait. Opaque présence dans son oreille.

L'inspecteur ne pouvait qu'opiner de la tête.

Madame Dumais, oui, je sais, vos taxes financent le service de police qui ne fait rien pour empêcher les jeunes de faire des bonhommes de neige obscènes.

Il fouilla dans une pile de papiers.

Madame Dumais, il n'y a pas encore de neige.

Chabâ se passa la main dans les cheveux, ferma les yeux et se pinça l'arête du nez.

C'est ça, dit-il, on est des incompetents. Pourriez-vous rappeler plus tard pour proposer vos solutions ? Hum, hum... Madame Dumais, on les a interrogés, les jeunes tripoteurs, pis ils devraient arrêter de faire des feux sur les terres de votre mari. Mais vous me rappellerez.

Il raccrocha sans dire au revoir. La bonne vieille haine des jeunes faisait toujours tourner le monde, pensa-t-il, renfrogné. Un vieux café gisait à côté de l'appareil. Trois mouches s'étaient noyées dedans. Le sucre les attirait, ce qui lui fit penser qu'il en mettait beaucoup trop dans ses cafés. Des pas résonnèrent dans le corridor. Leur rythme et ce roulement qui partait des hanches pour finir dans les talons trahissaient la personne qui venait. À la porte, sculptée dans sa propre odeur, elle était là, vêtue d'un tailleur noir seyant : douce sur l'aridité du corridor.

Nina, c'est pas le moment. Faut que je règle quelque chose d'urgent.

Je viens pas te parler de nous deux.

Le téléphone sonna. Chabâ leva l'index de la main droite pour signifier qu'il n'en avait que pour une seconde.

Madame Dumais, je peux pas m'en occuper pour le moment, rappelez plus tard. Et si vous voyez des ados lubriques d'ici là, profitez-en pour vous rincer l'œil !

Il raccrocha violemment. Le vieux café se renversa par terre. « Merde ! » Il se leva de sa chaise et prit quelques feuilles de papier qui traînaient sur son bureau et il épongea le plancher. Il marmonnait et chiffonnait des feuilles dans son poing. Nina ferma la porte derrière elle.

Écoute-moi ! J'ai beaucoup réfléchi aux gens de Sainte-Florence, mais surtout à son habitant le plus célèbre.

Chabâ se figea.

Pas toi aussi !

Knut Sebastiansen — si seulement c'est son vrai nom — souffre d'un syndrome très rare de folie partagée.

Nina...

Selon moi, il serait en psychose grave et souffrirait de ce que je nommerai, pour l'instant, du « scandinavisme compensatoire ».

Je t'ai dit que j'ai pas le temps.

Tous les gens qui ont des patronymes scandinaves dans la Matapédia sont en lien avec Knut. Tu en es l'exemple parfait... Il te possède, il te rebaptise...

Tout le monde sait ça, Nina.

Il a le besoin narcissique de ramener les autres, et même certains lieux comme l'épicerie Chez Elysen, à sa propre personne. Tout se passe comme s'il avait été traumatisé par une personne, un objet ou un lieu provenant de la Scandinavie.

Chabâ regarda Nina longuement. Belle douce lustrée aux yeux perçants, avec des papiers sur ses genoux, gribouillés de notes en très longues pattes de mouche.

Nina, ce que tu racontes est passionnant, crois-moi. Tu as probablement une piste qu'il faudrait creuser. Mais pas ici. Pas maintenant.

Chabâ se releva, les mains pleines de boules de papier humide. Il jeta le tout dans la corbeille et se laissa tomber dans sa chaise. Il réprima une envie de se relever et de s'approcher d'elle et de lui prendre la main... Un léger tic animait sa joue gauche. Nina poursuivit :

Ce n'est pas le plus bizarre... Knut a écrit, voilà une trentaine d'années, un livre très étrange dans lequel il parle des origines des premiers habitants de la Matapédia. Imagine-toi qu'il se définit comme un de leurs descendants directs.

Elle attendit un peu, fière de son effet. Chabâ l'observait et c'était comme s'il voyait à travers elle.

Le premier traumatisé venu peut écrire un livre, Nina.

Oui, mais dans le sien, il parle d'une cérémonie étrange avec des initiés... Plus loin, il parle de géants revenus pour se venger, comme dans la mythologie scandinave. Son nom de Général vient peut-être d'une déformation du mot géant. Les psychotiques font souvent du psittacisme qui leur fait déformer les mots.

Chabâ se prit la tête entre les mains et poussa un long soupir.

Bon, écoute, Nina, tu as en ta possession des informations excessivement dangereuses pour toi. Tu pourras pas en parler à personne.

Je veux que tu jettes un œil sur ça. C'est un chapitre de son livre.

Elle sortit une enveloppe de son porte-document et la déposa sur le bureau.

Tu sais comme moi que le Général est pas du genre à laisser une petite intervenante venir débiller son passé sur la place publique !

Une travailleuse sociale !

Une intervenante ou une travailleuse, ça fait le même cadavre !

Nina s'assit sur la chaise devant le bureau de l'inspecteur. Elle le regarda dans les yeux.

Pis pour le fils Andersen qui s'est retrouvé au centre jeunesse ?

Nina, je sais des choses que t'ignores et si je te dis rien de plus, c'est juste pour te protéger. T'en sais déjà trop. T'as pas l'air à comprendre la puissance du Général.

Son nom, c'est Knut Sebastiansen ! Pis le tien c'est Chabot, pas Chabâ !

Elle était échauffée, ses joues roses, ses yeux humides, sa bouche : chaque fois qu'il était devant elle, il ne savait plus comment il s'appelait et ne pouvait s'empêcher d'imaginer le frottement du fin tissu de son soutien-gorge léger sur ses seins doux. La voix de Chabâ tremblota :

Bon... c'est tout ?

Tu sais ce que je pense, au fond ?

Que je suis un lâche.

Elle hésita un moment et fut incapable de soutenir son regard.

Le téléphone sonna un premier coup. Puis un deuxième. Un autre encore.

Fais-moi confiance, pour l'instant, garde tes informations pour toi si tu veux pas avoir des problèmes.

Trois autres sonneries.

Je vais partir.

OK, Nina.

On va se revoir ou quoi ?

Le téléphone arrêta de sonner après huit coups.

J'ai beaucoup de choses à régler. Sebastian va faire des conneries. Je viens d'aller lui porter un avis de convocation.

J'ai compris, dit-elle.

C'est pas ce que tu penses.

Tu ne sais pas ce que je pense.

Il l'observa quitter son bureau. Son tailleur lui serrait la taille. L'intelligence dans les traits de son visage à la peau lisse ; ses odeurs, sa sueur herbacée, sa cyprine, ses conversations, son humour : cette femme était magnifique. Mais cette femme magnifique quittait son bureau sans se retourner, sans vraiment claquer la porte ni non plus faire résonner le granito du corridor de ses talons. Mystérieuse nuit de Nina. Il chuchota : « Qu'est-ce que tu fais, épais ? Mais que fais-tu, épais ? Cours après ! Cours ! » Ses jambes traversées d'éclairs, sa bouche sèche et le téléphone qui sonnait et qui lui fit donner un

coup de poing sur son bureau. « D'la marde ! » dit-il, avant de décrocher et de raccrocher dans un geste qui fit tomber l'enveloppe de Nina sur ses genoux.

« Les origines d'un pays volé », dans Knut Sebastiansen, *Le livre des choses qui auraient pu se pouvoir, mais qui ne se sont pas pu*, Trois-Pistoles, Abel Beauchemin Éditeur, 1976, p. 1034-1035.

[...] Que les Sebastiansen soient une figure emblématique d'une mythologie personnelle qui renvoie au « fils de Sebastian » ne cause de problème que dans la mesure où il s'agit d'éclairer les origines d'un pays qui ne fut, manifestement, pas habité avant l'arrivée de Pierre Boucher à la baie de Charlie, à l'est de la ville de Sayabec : cela, donc, ne fait aucun doute. Or, les découvertes récentes que nous avons effectuées prouvent que les gens de ma famille, les Sebastiansen, sont le fruit d'un accident de l'Histoire qui en fait les descendants de ceux nommés les « Matapédiens primitifs » — nous préférons le terme « proto-Matapédiens » —, qui sont un mélange improbable de nobles Vikings et de farouches Micmacs.

[...] Plaçons l'un de nos illustres ancêtres à bord du drakkar mené par Leif Erikson, lors de sa célèbre expédition vers le Vinland, quelque part au tournant de l'an 1000. Du même souffle, présentons un Erikson tétralogique qui, après une tempête d'écume au large de Gaspé, s'engouffra dans la baie des Chaleurs, avant de remonter la rivière Matapédia jusqu'au petit plateau où bien plus tard s'érigerait le village de Sainte-Florence.

Là, nous le voyons ordonner la construction d'un campement pour passer l'hiver avec des femmes issues des fameux Skrælingar [Amérindiens], des Micmaques kidnappées lors d'un massacre express à Listuguj. Durant ces quelques mois, les Vikings auraient soulagé leur tenace mal du pays entre les cuisses involontaires de ces déesses dégringolées du Walhalla. Une saga apocryphe racontait en détail ces orgies rituelles autour de grands feux, érigés dans la plaine comme autant de monuments de lumière. Malheureusement, celle-ci est perdue à jamais.

Au printemps, les Vikings auraient été chassés des environs de Sainte-Florence et auraient rebroussé chemin jusqu'à l'actuelle anse aux Meadows, avant de s'en retourner chez eux quelque part au milieu de l'été.

Revenues à Listuguj, les épouses d'hiver des hommes d'Erikson auraient accouché, quelques mois plus tard, d'enfants aux yeux bleus et à la blondeur louche. Le sort aurait voulu que l'une de ces femmes soit la fille d'un puissant sorcier qui proféra une terrible malédiction sur l'homme qui avait touché à la prunelle de ses yeux. Dès lors, un dieu mineur et affamé s'occuperait personnellement de la lignée issue du marin nommé Sebastian Sebastiansen, dit le Boiteux ; ou, pour le dire en termes plus modernes, le sorcier aurait introduit dans l'ADN du premier Sebastiansen né en Amérique la fameuse tare génétique qui ferait bouillir les hormones de nous tous, ses descendants.

X

(27 octobre)

Sebastian poussa la grande porte qui grinça douloureusement et fit taire un animal qui hurlait, au loin. Le gel du matin s'ajoutait au froid de la nuit et posait des feuilles de frimas sur les champs. La porte laissée entrouverte déversait l'intérieur sombre de la grange à l'extérieur au fur et à mesure que le jour se levait. Dans le fond du bâtiment, parmi les statues, un tremblement qui chiffonnait l'ombre, comme un pli sur une draperie. Il avança vers les statues. Ses pupilles trouées captaient la noirceur des lieux. Une petite fille se détacha du tableau monochrome. Elle était assise et se serrait les genoux. Elle tremblait et se balançait d'avant en arrière et grommelait des mots incompréhensibles. Il ouvrit son sac à dos et sortit une couverture. Il se pencha vers elle. Respiration d'oiseau. Les yeux verts brillants de larmes. Il déplia la couverture sur ses épaules. Il s'assit à côté d'elle. Le long manteau de Sebastian recouvrait ses cuisses maigres et ses cheveux lisses séparés au milieu, soyeux, se posaient à peine sur ses joues. Il ne souriait pas. La fillette avait la tête enfoncée entre ses genoux. Il mit son bras autour de ses épaules et il la serra contre lui. Il sentait son souffle rapide, son cœur qui souffrait contre lui. Le jour arriva enfin à se lever sur les alentours. Le vent griffonnait des contours mouvants en soulevant des feuilles mortes qui roulaient autour d'axes invisibles. Il la serra plus fort.

Au bout d'une heure, Eva releva la tête.

J'ai failli geler parce qu'y a plu des frigidaires toute la nuit et qu'on gelait pis que le toit a failli me tomber sur la tête. Quand j'ai touché à la fenêtre en haut, elle a pété et j'ai pas pu retourner dans la caisse.

Elle tourna son regard vers lui. Les pupilles dans ses yeux noirs semblaient éclatées, opaques comme des perles.

Je me suis sauvée parce que ma mère veut me placer au centre jeunesse. Tous ceux qui reviennent de là bavent tellement qu'y finissent licheux de timbres dans les bureaux de poste.

Elle avait cessé de grelotter. Les bras de Sebastian desserrèrent leur étreinte.

Pourquoi t'es venu ? L'autre soir, je t'ai invité un peu vite, pis j'ai regretté parce que dans le jour t'as une tête de mouche, mais le soir c'est encore pire.

Sebastian se leva et fouilla dans sa poche droite et sortit un stylo et un calepin qu'il ouvrit et écrivit sur une page.

<i>fallait tuer Petersen il t'a fait mal ?</i>
--

Eva fit un signe affirmatif de la tête, serra les poings sur ses cuisses, cracha à sa droite et lança une série de blasphèmes qui faillirent décapiter les statues.

Quand ma grand-mère est morte, elle a averti ma mère d'arrêter de courir après les taponneux, mais personne l'a écoutée et quand y l'ont enterrée, elle est partie avec ce qu'elle avait à dire, et je pense que les secrets restent dans les os et ça se chuchote tranquillement aux insectes qui sont pas sourds, faut pas croire, et ça doit être plein de grognements dans la tombe de ma grand-mère parce que s'ils l'avaient écoutée, les asties, je me ferais pas pogner le cul.

Elle parlait vite, les yeux pleins de larmes. Sebastian replaça la couverture sur ses épaules. Eva baissa la tête et dans la pénombre elle ressembla à un rocher. Il se rendit à l'échelle et grimpa à la mezzanine. Elle l'entendit fouiller dans les caisses pleines de styromousse. Il revint avec deux cierges qu'il fourra dans son sac à dos. Il resta un moment à observer Eva. Chacun de ses sanglots à faire payer à ce sale univers qui se prenait pour

Dieu. Sebastian ne put s'empêcher de réfléchir. C'était arrivé. Tous s'en foutaient et il marchait comme un mort-vivant, seul sur la terre. Ils avaient dévoré le monde avant lui et il vivait dans les miettes qui s'en- volaient les jours de vent mauvais. « À quoi tu penses ? » lui demanda-t-elle au bout d'un temps. À rien, lui fit-il comprendre avec des gestes.

Il se pencha vers elle et l'aida à se relever. Son corps frêle entre ses bras. Ses grands yeux secs à présent dardés sur lui, vides. Ils sortirent ensemble de la grange. La fillette dodelinait de la tête, amortie de sommeil. Sebastian l'invita à monter sur son dos et il marcha et prit l'aspect d'un bossu.

Dans le champ de labour, le corps d'Eva était dur à maintenir sur son dos, tandis que sa respiration ralentissait et lui chauffait la nuque et l'humidifiait. À travers ses paupières mi-closes, le paysage s'amplifiait d'un sommeil qui transformait les ruisseaux, les arbres, la moindre roche en décor pour romancier florencien. Elle s'était endormie. Il lui serra les jambes avec ses coudes et ralentit le pas. À l'orée du village, des aboiements levèrent des animaux dans les fossés qui provenaient de partout à la fois et qui frôlaient les jambes de Sebastian, jusqu'à ce qu'il entre dans la cour arrière de l'épicerie. De cet endroit, ils pouvaient surveiller le point central du village, le pont. Il posa un genou par terre entouré des suaves odeurs des bennes à ordures.

Au matin du 26, les policiers avaient commencé à rechercher Eva et avaient longuement interrogé Mme Schmoute. Seulement deux agents avaient été dépêchés dans le village pour faire la recherche. On patrouilla sans conviction dans les environs et les agents se perdirent, en après-midi, dans les boisés en fouillant les cabanes où les adolescents avaient l'habitude de flâner. Le chien pisteur n'était pas disponible, pris semblait-il dans une autre affaire de disparition d'un patient en psychose à l'hôpital de Mont-Joli. Le processus pour retrouver Eva s'enclenchait difficilement, comme si quelqu'un ou quelque chose ralentissait, de l'intérieur, les recherches...

Avant de repartir, Sebastian s'assura que la voie était libre. Justement et au désespoir de Mme Schmoute, la police n'avait pas cru bon d'ériger un barrage sur le pont

qui séparait le haut et le bas du village. Il se releva et sortit de sa cachette et s'engagea dans la rue principale en courant. Au milieu de sa course, il vit dans une fenêtre de l'épicerie Chez Elysen le visage blême du commis flotter à l'étage. Il poursuivit sa course en longeant les murs aveugles des immeubles d'appartements.

Vers midi, Eva ouvrit un œil. Elle était seule dans un grand lit sous des couvertures lourdes, en seconde peau chaude qui électrisait le duvet sur sa nuque. Elle chercha à tâtons une présence. Que des oreillers, des plis dans les couvertures et la solitude. Elle entoura ses côtes de ses bras. La chaleur et le mouvement. Les battements de son cœur. Le sommeil s'emmêla à son haleine et lui fit refermer les yeux.

Assis dans la cuisine, Sebastian observait la porte de la cave qui se détachait graduellement de lui, projetée vers une orbite différente qui rendait la cuisine irréaliste. Il jeta des regards de détresse autour de lui. L'âme des choses qui vibrait chaleureusement et les rendait familières s'éteignait comme des chandelles soufflées les unes après les autres et les armoires de mélamine, les chaises, la table, l'horloge plongeaient dans un froid encore plus froid.

Il se leva et fit couler l'eau du robinet et se mouilla le visage. Il avalait avec difficulté. Eva était encore au lit. Il approchait de 14 h. Il revint s'asseoir à la table et attendit. Il reprit l'avis de convocation trouvé plus tôt entre la porte et le cadre. L'inspecteur Chabâ sollicitait un entretien.

Eva sortit du lit et se précipita dans le corridor qui débouchait sur la cuisine. Ses cheveux trempés de sueur dessinaient de grandes virgules sur ses tempes. Ses joues rouges palpitaient de sang. Ses petits pieds timides sur le prélat froid et lisse comme une patinoire. Lorsqu'elle vit Sebastian, elle prit un ton grondeur :

Falloir que tu dormes un moment donné ! T'es tellement blême qu'on dirait que tu bouffes la craie par les deux bouttes.

Il baissa les yeux et se leva de table, ouvrit le réfrigérateur, sortit la pinte de lait, une tasse de l'armoire, la remplit et la lui tendit. Un robot aurait eu des gestes plus naturels.

J'ai tellement bien dormi que c'était comme dans le rêve d'un bébé qui dort.

Sebastian sortit une boîte de céréales du garde-manger. Une marque générique pour enfants, couleurs criardes de l'emballage et surprise à l'intérieur. Il déposa un bol sur la table. Les flocons colorés tintèrent sur la porcelaine. Il versa du lait qui fit craquer le tout.

C'est quoi que t'as sur les poignets ?

Il trouva son carnet sur la table et écrivit.

*des sentiers de lame
qui gravent des caresses*

Je sais que t'es pas fou, mais un gars comme toi devrait venir avec un mode d'emploi.

Elle plongea la cuillère dans le bol et des flocons d'avoine tombèrent sur la table et son appétit fit le reste. Bientôt, trois gouttes de lait traînèrent sur son menton. Eva maudit le bon goût des céréales avec une pléthore de blasphèmes. Lorsqu'elle eut fini, elle leva les yeux sur Sebastian qui se tenait droit devant elle, solennel quelque peu, comme s'il attendait une mauvaise nouvelle. Elle le dévisagea une minute, puis lui lança :

Faut dire que ça aiderait si tu parlais.

Toujours sans dire un mot, il écoutait.

Quand on se la ferme, c'est les autres qui disent pour nous et souvent, c'est rien que des niaiseries. Je le sais, j'ai essayé.

Eva chassa une couette de cheveux de sur son front.

Quand j'étais plus petite, je restais devant ma mère à rien dire et elle disait qu'elle voulait plus me torcher, qu'elle était fatiguée, qu'elle avait manqué sa vie à cause de moi et elle se lamentait tellement que je me disais que c'était pas vraiment de ma faute, que ça se pouvait pas que je sois si cruche.

Pas une mouche ne volait dans la pièce, tamisée par un octobre finissant derrière la fenêtre. Sebastian tira une chaise, s'assit devant Eva, le regard ouvert : ses yeux posés sur elle comme une question. Eva cessa de grouiller, leva la tête, le regarda. Elle devint soudain sérieuse et prit une grande respiration.

La vérité, c'est que j'ai peur. Tellement peur.

Sebastian ouvrit son carnet de nouveau. Écrivit à l'intérieur et montra la page griffonnée.

tout le monde a peur

Mais t'as pas peur, toi ?

Sebastian l'observa longuement.

T'es vraiment bizarre ! Mais t'es pas tout seul. J'ai vu du monde venir chercher une statue de barbu dans la vieille grange. Y en a même un qui a trouvé ma cachette. Pis un peu plus tard, j'en ai vu d'autres qui ont pris une tête de requin-scie dans les poubelles.

Sebastian commença à faire des gestes et à mimer des mots. Eva l'observa, intriguée. Les grandes mains agitées devant elle. Elle laissa sortir un rot sonore avant de faire un signe affirmatif de la tête.

C'est eux qui t'ont dit que j'étais dans la grange ! J'me doutais que tu les connaissais. Vous allez vraiment faire ça ? Z'êtes pas un peu malades ?

Vers 15 h 30, la brunante aiguissait les arbres nus à flanc de montagne, comme des couteaux. Sebastian informa Eva de son intention de sortir. Il tenta en vain de la convaincre de rester cachée dans la maison. Ils s'engueulèrent : il gesticula, elle le maudit, il grogna et elle cracha par terre et vers 16 h ils étaient tous les deux dans le fossé au bord de la route 132 sous la lune gelée. Plus haut, les phares des voitures allumaient les graminées qui lançaient des tisons éteints de couleur poivre.

Ils marchèrent une bonne vingtaine de minutes en s'éloignant du village. Plusieurs animaux accidentés gisaient, la chair trouée, et exposaient des organes gonflés comme des joues qui soufflaient doucement des voiles gazeux. Des dizaines de bouteilles de bière étaient recouvertes de foin roulé. Le cimetière, après un temps, apparut sur le côté nord de la route, juste en face d'une maison mobile où des touffes de rosiers sauvages poussaient dispersées. Les fenêtres opaques ne reflétaient rien. Personne ne semblait y habiter. Sebastian et Eva attendirent que la 132 soit déserte avant de sortir. Ils se dirigèrent ensuite vers le cimetière où l'on voyait une foule d'anges dressés sur le fond vide d'un paysage réduit au silence. Ils traversèrent les portes de fer. Les pierres tombales étaient placées en rangées symétriques. Touchant effort pour organiser l'impensable. Plusieurs flaques d'eau morte rouillaient le bas des monuments. Ils avancèrent jusqu'au calvaire. Marie-Madeleine, Marie et le Christ jouaient jusqu'à l'épuisement le sacrifice de l'agneau pour le salut de l'homme. Eva frissonna à côté de Sebastian qui se tourna vers elle. « C'est rien, c'est juste qu'on gèle », dit-elle.

Sebastian pointa le calvaire et avec des gestes et des grimaces lui fit comprendre ce que ceux qui avaient été chercher la statue voulaient faire. Autour d'eux, la terre fumait doucement. Sebastian fit un signe. Un grincement au loin, dans les montagnes. Un nuage qui grattait rugueux les hauts plateaux infestés de résineux. Ils s'arrêtèrent devant une pierre tombale. Des dates étaient inscrites dessus.

Elle était juste un peu plus vieille que moi.

Le soir était clair. Les lettres gravées du nom de la morte et les dates de sa naissance et de son décès inscrits dans la pierre. Tout autour, le lieu était laissé à l'abandon. Quelques croix de guingois avec des herbes qui grimpaient à leur pied ; de loin, elles se confondaient avec le sol. Avalées lentement par les cadavres sous terre.

Paraît qu'y a plus de Dieu dans le ciel.

Au sol, la main ouverte d'une statue de plâtre. Un ange l'avait perdue. Son aile gauche abîmée par la pluie.

C'est plate parce que j'aurais aimé ça revoir ma grand-mère. Sur un nuage ou ailleurs.

Sebastian se rendit derrière le calvaire. Des arbustes y poussaient des branches dans toutes les directions. Il fouilla à travers ce nid de fouets dénudé de feuilles. Au bout d'un moment, il sentit le contact froid du métal de la pelle, celle que les adolescents avaient utilisée pour creuser le trou, voilà moins d'une dizaine de jours. Sur le manche, le logo de la Skovlar.

Eva s'assit sur le carré de pelouse devant le monument funéraire de l'adolescente. Elle passa un doigt sur les lettres gravées dans le marbre. Elle se prit la tête entre les mains, très calme, presque souriante. Un parfum entre la rivière et le foin flottait dans l'air. Lorsque Sebastian revint, elle se coucha et ferma les yeux.

On va dire que j'suis morte et que tu fais semblant d'avoir de la peine, comme si tu m'aimais.

Il se pencha sur elle, intrigué. Le visage d'Eva flottait au ras du sol, doux comme de la crème. Au moment où il la crut endormie, elle dit qu'elle s'appelait maintenant Katherine — comme sur l'épithaphe. Il enleva quelques mèches du visage d'Eva. Ses odeurs de poudre, ses cils en dentelle, son front lisse, les contours de sa bouche dessinaient une sauvagerie enfermée dans sa soudaine quiétude.

Il s'appuya sur la pelle, ferma les yeux, les rouvrit et se rendit sur une tombe fraîchement creusée. La terre retournée bouillonnait de roches luisantes. Des fleurs de plastique délavées sur quelques pierres tombales autour. Son cœur battait très vite. Il expulsa tout l'air de ses poumons, arma la pelle et la planta et les cailloux frémirent sous l'impact. Les larmes lui vinrent aux yeux. Les douleurs dans son estomac le réchauffaient d'une décharge électrique. Après qu'il eut donné quelques coups de pelle, Eva se releva et vint l'observer. Elle lui dit que ce n'était pas bien de faire ça. Il grogna et releva la tête et lui fit signe de s'éloigner. Il reprit le travail, enleva cinquante centimètres d'humus et de glaise. Au bout de quelques minutes, il exhuma un pantalon militaire et une veste de cuir noir cloutée. Ses fidèles avaient retrouvé son costume de scène et ils étaient venus l'enterrer. Le processus de la terre mâchoire dévorant les cadavres et rotant ce qui était trop tard, et l'odeur infecte de la vérité captés par ses vêtements, transformés en habit spirituel de prêtre. La veste était abîmée, gorgée d'humidité et infestée d'insectes. Le parfum caillé et ferreux des souterrains. Un sourire fissura son visage et le froid se leva.

Cinq minutes plus tard, ils étaient sur le chemin du retour. Eva marchait en claquant fermement des talons. Elle engueula l'humidité et la nuit et les automobiles qui passaient sur la route. Ils se faufilèrent derrière les maisons. À deux pas de l'épicerie Chez Elysen,

ils entendirent une clameur. Un coup de feu. La détonation fut suivie d'un : « Lévesque, es-tu fou ? Les bœufs vont débarquer ! » Des gens se mirent à gueuler. Sebastian et Eva s'approchèrent en longeant les murs de l'épicerie et se rendirent derrière une pile de palettes servant au transport de marchandises. Au milieu du pont, une dizaine de personnes se tenaient devant ce qui ressemblait à un orignal. Un homme avait un fusil sur l'épaule. On parlait fort. Quelqu'un lança que ça ne pouvait plus continuer. Les requins-scies étaient nuisibles, mais tant que c'étaient des coyotes qui mutaient, on pouvait les descendre sans problème, sauf que si le gibier devenait aussi « mongol », là on ne riait plus. La foule accueillit ces propos avec enthousiasme. « Faut justement clarifier c'te charogne du pont, si on veut pas que d'autres requins-scies débarquent », lança un homme. « Lévesque, va chercher JB ! » hurla un autre. Une minute plus tard, un Ford F-150 arriva sur le pont. Les trois cent cinquante chevaux du moteur grondèrent dans le soir. Le véhicule s'immobilisa et l'amble lent de l'arbre à cames dans le gros cylindré du moteur de fonte ralentit puis arrêta. Les hommes se penchèrent sur l'animal mort et l'agrippèrent par les pattes pour le tirer derrière la camionnette. Une corde fut passée autour de l'abdomen enflé de l'orignal. Quatre personnes montèrent dans la boîte et tirèrent sur la corde. Les autres levèrent la carcasse et après deux tentatives l'orignal fut couché à l'arrière de la camionnette. Les hommes se félicitèrent. Quelqu'un proposa d'aller boire une bière au Vieil Hiver. Un autre dit que leur serveuse préférée était pas mal déprimée, la veille, parce que sa fille avait foutu le camp. « Raison de plus pour y remonter le moral », dit un autre dans un grand éclat de rire.

Tout ce temps, Eva et Sebastian étaient demeurés silencieux dans leur cachette. Le dernier commentaire avait néanmoins fait sursauter Eva. Alors que les hommes achevaient de ramasser les cordes et quittaient le pont, Sebastian se tourna vers elle. « M'en crisse de ma mère », lança mollement Eva. Sebastian gesticula un moment, fixa sur elle de grands yeux. Elle lui dit qu'elle ne comprenait rien, qu'il devrait arrêter de faire le débile et de se mettre à parler comme tout le monde et qu'elle voulait juste aller dire à sa mère au Vieil Hiver de ne pas s'inquiéter. Lorsque le pont fut complètement dégagé, elle se tourna et lui

ordonna : « Reste là, je reviens. » Il eut à peine le temps de réagir qu'Eva se leva et courut et traversa le pont à toute vitesse sans faire attention à la voiture de patrouille qui s'en venait derrière elle, appelée par le commis de l'épicerie. Sebastian observa les phares qui construisaient, autour de la fillette, les murs d'un corridor lisse qui débouchait sur des châtiments encore informes.

XI

(Nuit du 27 au 28 octobre)

Sebastian fouillant sous son lit. Sa main nerveuse qui glissait sur le plancher. Le contact de ses doigts avec les plumes du corbeau qui était là, raide, presque cassant. Il le saisit. Le regarda. Ses yeux noirs profonds, de la nuit tombée sur de la nuit. L'odeur de terre, de viande et de poisson, avec des effluves de soufre et de fer. Il retourna à la cuisine, déposa le corvidé sur la table, lui déplia les ailes délicatement. Il sentit les ligaments se détacher des os. Les plumes tenaient bon. Son envergure faisait plus d'un mètre. Il l'observa longuement. Il s'essuya les yeux. Ses mains étaient douloureuses, crevassées par endroits, avec des traces de terre sous les ongles et des coupures aux jointures. Il retourna à sa chambre et trouva dans la garde-robe ce qu'il avait acheté à l'épicerie. Il mit la boîte sous son bras, défit ses cheveux qui tombèrent sur ses épaules, s'empara de sa chaîne stéréo et descendit à la cave. Il revint chercher l'oiseau et, en redescendant l'escalier, la rampe lui fit l'impression d'avoir été chauffée à blanc.

La pénombre de la cave agrandit ses pupilles. Il prit la clé qu'il portait au cou et l'introduisit dans le cadenas qui verrouillait la porte de fer du bunker. Il l'ouvrit et elle grinça sur ses gonds. Il prit la chaîne stéréo et la déposa sur l'établi juste en face et la mit en marche. La musique, comme un parfum, se répandit dans la cave. Triste mélancolique rageuse et les accords en mineur sombre lancèrent une mélodie et la peur que le cri seul pouvait traduire. Il trouva l'interrupteur qui illumina l'ampoule qu'il avait changée. Les murs soudainement crus et craquelés. Il s'essuya les yeux.

Il déposa le corbeau sur la table à côté de l'amoncellement de figurines en plastique. Ses Maîtres de l'univers qu'il avait habités dans des scénarios de vengeance qui le laissaient mort de fatigue et de peine. Ses parents l'avaient trahi. Il balaya la table du bras

et envoya les figurines valser contre le mur. Il se pencha sur l'oiseau et le respira longuement.

Puis, il leva la tête : accroché par le cou, l'ourson congelé se balançait légèrement d'avant en arrière. La soudaine clarté sur son visage anima ses traits et dévoila les trous qu'il avait à la place des yeux. Une épaisse couche de poussière sur le corps grassouillet, docile dans son sommeil de chose. Sebastian s'approcha. Doucement, il lui souleva la tête. Le regard sans yeux perça à jour le souvenir bleu de son père énucléant la peluche qui ne pourrait plus jamais voir l'enfant Sebastian, parce que l'enfant Sebastian était mort et qu'on ne regardait pas les morts.

Il enleva la corde qui le pendait depuis plus de douze ans. L'ourson tomba dans ses bras. Sebastian le serra contre lui, doucement, tel un ami. La fourrure était froide. L'air de la cave avait transpercé le tissu. Craquant et crispé et fragile : la tête contre sa joue dégageait une odeur fade de laine. Il le déposa au milieu de la table. Il prit le corbeau et l'accrocha avec la corde qui avait servi à pendre la peluche.

L'ourson mesurait un mètre trente. Ses longues pattes griffues. Les trous énormes de ses yeux. Son museau tant de fois embrassé la nuit, avant les cauchemars. Ses pattes de devant en caresses chaudes sur les joues. Son ventre rond rempli des biscuits que sa mère lui donnait chaque fois que les policiers venaient à la maison pour questionner son père. Sebastian demeura quelque temps devant lui. Dans sa simplicité sauvage, la musique se mélangeait à l'odeur de la cave et à celle du corbeau et à celle moisie de la peluche. Il ouvrit la boîte qu'il avait descendue. Dedans, il trouva les billes de verre qui enfermaient des tisons. Il les déposa sur la table. De sa chaîne stéréo montait la voix d'un homme qui se gargarisait avec des tessons de bouteille. Les accords plaqués de guitares, les doubles croches en crise cardiaque des percussions frappaient contre les murs, semblant venir de la terre elle-même. Perfection du cri chanté en harmonie avec la suffocation. Mélodie vague triste et nue et chanson entêtée à jouer.

Sebastian s'essuya les yeux. L'ourson n'avait pas bougé. Il le souleva délicatement en lui plaçant une main derrière le dos. Il l'assit devant lui. On l'aurait dit englué dans le moment de l'éveil. Il posa les mains sur ses épaules, commença à le masser pour le rendre plus souple. L'ourson finit par ramollir, comme s'il devenait docile. Capable de prendre vie au cœur de l'impossible. Sebastian prit un œil de verre et l'approcha d'une des orbites. Il déposa son autre main sur la tête de la peluche. Il plaça délicatement l'œil dans le trou comme s'il opérait un patient sur le point de s'éveiller. Un borgne apparut devant lui. La bille s'ajustait parfaitement à l'orbite. Il fit la même opération pour l'autre œil. Il tourna la tête vers le fond de la cave. La cassette était rendue à la fin. Il fit un pas arrière et observa la peluche. Le regard vide effacé, ainsi que l'expression d'asphyxie qui pesait sur les traits. Sebastian n'était plus seul dans le sous-sol. Une autre fois, il s'essuya les yeux.

Il enlaça la peluche dans ses bras et tenta de lui parler doucement, mais toutes ses phrases se terminaient en grognement. L'ourson tremblait dans ses bras. Il se colla tout près de son visage. Ses nouveaux yeux immenses ouverts et vacants. Il s'assit sur la table, toujours en tenant l'ourson qui tremblait encore plus. Le plastique du museau qui morvait et goûtait salé dans sa bouche. Il enfouit son visage dans la fourrure. Mouillée, elle aussi, comme si on avait pleuré dessus ; comme si les tremblements de l'ourson provenaient de Sebastian ; comme si ses propres joues mouillées l'étaient à cause des larmes qui s'écoulaient des yeux de la peluche, depuis un moment déjà ; comme si sa honte d'être encore vivant effaçait sa vengeance sur celui qui avait rendu l'ourson aveugle.

Lorsqu'il sortit de la cave, la bruine barbouillait l'air de fines lignes obliques. Dans sa main gauche, il tenait sa peluche, dans sa droite, une pelle de la Skovlar. La cour faiblement éclairée donnait l'impression que la terre bouillait. Sebastian ferma la porte de la maison derrière lui et il explora les environs un moment. Le foyer de tôle pour les feux extérieurs fondu en rouilles sur une pâte cendreuse. De vieux vélos. À droite, une pile de bûches. Il se dirigea vers le cabanon et trouva un espace derrière, caché par un mur d'épinettes. Il n'y avait personne autour, que de vastes formes qui composaient les blocs d'un décor simplifié, comme recouvert de papier mâché. Sebastian voyait suffisamment ; il avait remarqué que moins il s'alimentait, plus il devenait nyctalope.

Il déposa Sebzi et planta la pelle dans la terre. Ses bras répercutèrent le choc jusqu'à son estomac qui se serra et il mit un genou au sol, puis il se pencha et vomit un liquide jaune. Il se releva et donna un nouveau coup de pelle et cette fois il ne s'arrêta plus. Chaque pelletée soulevée était lourde, chargée des rages de sa mère ; toutes les pierres qu'il frappait, faites des crachats de son père qui demandait pardon. La violence de la mère échappée parfois sur son fils. Une baffe et un reproche si vite arrivés pour l'enfant qui aurait dû se noyer dans la rivière pour expier toutes ses saletés.

La terre était molle à cause de la pluie de la veille et de la chaleur des derniers jours. Sebastian creusa rapidement, l'estomac complètement vide, trempé jusqu'aux os et fiévreux. Un mètre plus creux, sa pelle rencontra un réseau immense de racines capillaires. Ses deux pieds callaient dans la boue. Avec le tranchant de sa pelle, il frappa de toutes ses forces. Son ventre lui faisait mal. Sa vision se brouillait à cause de la pluie qui lui tombait dans les yeux. La douleur lui torpillait l'intérieur du crâne. Il frappa un autre coup sur une grosse radicule molle qui se fendit sur la longueur. De la plaie se déversa un liquide brun qui lui éclaboussa le visage. Sebastian déposa sa pelle et leva les yeux au ciel, et laissa la pluie le laver. Il crut voir la lune apparaître derrière les nuages. Il fixa l'objet lumineux flouté de fatigue et ce fut un visage penché au-dessus du trou ; un visage affublé d'un nez immense et sans grâce, aux yeux enfoncés et à la bouche mince. Et ce visage se mit à parler d'une voix familière, d'une voix maternelle, d'une voix caverneuse et étouffée, comme si

elle venait du centre de la terre. On ne pourra pas s'en sortir, lui dit-elle, et c'est pas que je t'aime plus, c'est que t'existes plus, t'es un fantôme qui traîne sous la table de la cuisine et c'est toi qui as arrêté de m'aimer en premier parce que tout est de ma faute. Sebastian demeura immobile au fond du trou, et il chancela et posa une main sur une roche et la pluie éroda son visage et lava la boue de son menton.

Après une minute, il se releva, arma la pelle et se remit à creuser en tranchant les racines. Il lança une dizaine de pelletées de boue et se retrouva les deux pieds dans une glaise qui suçait ses bottes. Il finit par décoincer une roche prise dans l'argile et il vit un terrier, rond comme une panse, d'où s'échappait une chaleur parfumée. Des animaux à la fourrure feu exhalaient une odeur de cuir chevelu. Plusieurs marmottes dormaient les membres enchevêtrés et formaient un coussin tiède. La surprise de le voir les fit toutes siffler en chœur et elles s'engouffrèrent dans une boursoufflure qui sembla les aspirer. Sebastian ne s'arrêta pas. Il continua à creuser dans la glaise, les oreilles bourdonnantes.

L'eau montait dans le trou et rendait le travail difficile. Malgré le froid et la pluie, il suait abondamment sous ses vêtements ; à tout moment, il avait l'impression qu'il y avait quelqu'un derrière lui. Il entendait des sons, ou des mots prononcés, des phrases lancées sans amour par la voix de son père, qui lui disait d'arrêter de poser des questions, de se mêler de ses affaires, qu'il n'allait pas mourir en enfer, que Dieu allait lui pardonner et pour ne plus rien entendre Sebastian redonna des coups de pelle dans la terre, jusqu'à frapper sur quelque chose de très dur. Il tenta de contourner l'objet, mais celui-ci couvrait toute la surface, au fond du trou. C'était un objet de métal : une porte, comme celles qu'on place sur les abris atomiques. Son père avait déjà parlé avec ses amis de l'importance d'avoir des abris souterrains au cas où les séparatistes détruiraient le pays. Avant d'ouvrir, Sebastian reprit son souffle. Il agrippa la poignée et souleva la lourde porte. Elle grinça. Il parvint à la faire basculer sur le côté. Il regarda dans le sas. Il y avait une chambre où un homme et une femme étaient couchés dans un grand lit sous des couvertures qui laquaient leurs corps, comme s'ils étaient allongés dans une crème épaisse. Un long soupir monta du lit et une lampe de chevet s'alluma et apparut un visage dur, au nez ingrat, aux yeux fins et

à la bouche mince. Le visage d'une femme tourné vers le visage d'un homme. Elle prit la parole :

On vit dans un film d'horreur qui me fait plus peur.

S'il te plaît.

On a vendu notre propre fils !

Je pensais pas que ça irait jusque-là.

Pendant que je l'avais dans les bras, tu sais ce qu'il m'a dit ? Qu'il m'aimait plus, qu'il voulait plus que je le touche, qu'il n'était plus mon garçon parce que vous lui avez dit qu'il était devenu un homme depuis qu'il avait couché avec lui !

Je suis vraiment désolé.

Je l'ai battu jusqu'à ce qu'il perde connaissance.

C'est parce que tu l'aimes que tu lui as fait mal.

On parlait de Sebastian avant. As-tu remarqué qu'on en parle plus à présent ?

Je voudrais tout recommencer...

On en parle plus parce qu'il est mort pour nous, et que tu veux pas l'admettre parce que t'es faible.

On est devenus riches.

On est devenus fous !

On va prier ! Tout va s'arranger !

Dieu nous haït !

Je pourrai pas y arriver seul.

Sebastian est la bataille qu'on a perdue.

La femme se leva, fit quelques pas et se posta au pied du lit, respira longuement, se mit une main au front, chancela et s'éclaircit la gorge.

Je regardais souvent, avant, le cimetière, pis je me disais que j'aurais dû y aller. Au pied du calvaire, que je me disais, j'aurais eu la paix...

De quoi tu parles ?

De ton suicide ! Y faudrait que tu te tues pour que je retrouve la paix parce que je veux rien avoir à me reprocher.

Le visage de la femme se tourna vers le plafond de la chambre, où était campé Sebastian, et il crut un instant qu'elle le voyait, alors qu'elle se dirigeait vers la porte de la chambre pour l'ouvrir tout à coup sur un enfant qui prit la fuite dans le corridor. Elle lança à son mari :

Je fous le camp de votre maison de fous ! Toi, ton argent, tes histoires secrètes, je veux plus rien savoir de vous autres. Allez en enfer !

La fumée d'un nuage enfermé dans la terre s'éleva et l'eau et la pierre et le petit garçon fusionnèrent dans une nausée qui décomposa ce théâtre devant Sebastian. Il reprit sa pelle et la plongea dans la boue. Il creusa cent mètres de plus. Mille mètres encore. Il lançait la terre hors du trou d'un geste mécanique, avec une lenteur exténuée. Son cœur et ses artères battaient sous sa peau, ses muscles brûlés d'acide lactique. Au bout d'un temps, il s'écroula. Devant lui, un tunnel s'ouvrit. Les parois bosselées, salivantes de boue rouge, palpitaient, nervurées de racines. Impossible de descendre plus bas. Sa respiration bruyante. Une foule haletait à côté de lui. Tant bien que mal, il réussit à se remettre debout. Ses jambes flageolantes le portaient à peine. Son sang tapait fort dans ses tempes. Il

s'engouffra dans le boyau, la terre étroite, comme une fente, semblable à une plaie faite au couteau, chaude et puante, où des vers et des scarabées se tortillaient. À force de contorsions, il parvint à remonter le couloir qui débouchait sur une salle immense aux murs faits de membranes blanchâtres traversées de veines bleues et qui, lentement, pulsaient. Une odeur forte de poubelle planait dans l'air. Une foule silencieuse dans la pièce, baignée de lumière bleue. Des gens étaient habillés, d'autres étaient nus, plusieurs étaient assis autour d'une table. Ils ne parlaient pas parce qu'il était trop tard. Ils regardaient simplement devant eux ; certains ne pouvaient pas, parce qu'ils n'avaient plus d'yeux. Dans un coin, un monte-charge descendait des cercueils dans la pièce. Des gens en sortaient, faisandés, ahuris, la surprise d'être encore là se lisant sur leurs visages.

Sebastian recouvert de boue s'approcha des gens rassemblés. Tous ces automates détraqués émettaient de longs gargouillis. Il ouvrit la bouche pour parler mais rien ne sortit, il ne fut pas même capable de crier. Le silence enfermé dans le cœur des pierres répandu comme un liquide d'embaumement. Tous, à présent, tournés vers Sebastian. Un bras se décrocha d'un vieux ; plusieurs autres, au fond, crachaient des glaires. Sebastian ouvrant encore une fois la bouche pour parler, mais aucun mot n'affleura à ses lèvres, pas même un souffle, et il referma la bouche et il se dirigea vers la table où il y avait une place de libre et il tira une chaise, puis s'assit et déposa ses mains osseuses sur la table et resta là et cessa de respirer et se sentit heureux.

XII

(28 et 29 octobre)

Inspecteur, demanda Pineault, pourquoi vous venez pas de l'autre côté de la clôture ?

J'suis très bien ici. Je vois tout ce qu'y a à voir.

Le grand cimetière sous le soleil. Les croix allongées molles, comme des formes de plasticine. Le calvaire posé sur un socle composé de trois blocs de différentes grandeurs qui formaient des marches : en haut, Marie et Marie-Madeleine décapitées, leurs têtes tournées vers le Fils de l'homme. Sur la croix, le corps battu et la peau arrachée par endroits dévoilaient des organes dessinés qui semblaient vivants. Les rotules de la statue éclatées à coups de pinceau mouillé de rouge dégoulinant sur les tibias. Les os broyés perçaient la peau des genoux. Un deuxième coup de lance esquissé au côté gauche. Le ventre tranché laissait dégorger de la plaie un paquet obscène de serpents. Chaque clou dans les mains et les pieds transformait les membres en bouillie. Les os pointus comme du verre brisé sous la peau. Les cheveux repeints en noir. Le visage : le contour des yeux, les arcades creusées qui formaient deux trous, tandis que les lèvres étaient arrachées et laissaient voir le palimpseste d'un sourire humain.

Je sais pas qui a fait ça, inspecteur, mais c'est réaliste à en donner le goût de dégueuler.

Pineault, un peu de respect !

La main sur le visage, Chabâ fixait le calvaire entre ses doigts, la bouche légèrement ouverte. Son autre main était accrochée à la grille devant lui.

Vous croyez qu'y a des dérangés ou des pratiquants de messe noire dans le coin ?

Pineault, dites pas de conneries. C'est juste des ados qui écoutent de la musique criarde.

Pourtant, inspecteur, vous m'avez dit vous-même que Sebastian Andersen faisait dans ce genre de musique au centre jeunesse.

Pineault, je vais vous donner un bon conseil.

Oui, inspecteur.

Faites attention à ce que vous dites. Surtout quand vous parlez de certaines personnes.

Je faisais juste réfléchir.

Faites pas ça. Ça vous va pas bien.

Pineault ne broncha pas et se rendit derrière le calvaire. Il se pencha sur un buisson.

Y a des branches de cassées.

Il farfouilla un instant.

On dirait qu'y sont venus chercher quelque chose là-dedans.

Il se releva et revint vers l'entrée du cimetière. Chabâ n'avait pas bougé.

Inspecteur, vous devriez voir la statue de plus près. C'est vraiment réaliste.

Vous reviendrez prendre des photos.

Pineault observa les alentours et avança vers une tombe à deux pas du calvaire. Elle semblait fraîchement creusée. Des cailloux brillaient à la surface. Les coups de pelle apparents formaient des plis boueux qui rappelaient de minuscules chaînes montagneuses.

C'est bizarre que la terre soit retournée. Parce que sur la pierre tombale, c'est écrit que le type est mort depuis douze ans. On dirait que quelqu'un a voulu enterrer quelque chose par-dessus. Vous devriez venir voir, inspecteur.

Je vois très bien d'ici.

Vous croyez qu'ils ont déterré le mort ?

Chabâ mit une main devant sa bouche. Ses yeux arrondis soudain fixés sur le ciel. Un tremblement dans ses lèvres se répandit dans tout son corps.

Inspecteur, ça va ? On dirait que vous allez vomir.

Arrêtez, Pineault.

Mais on va rien faire.

Pas pour le moment.

Pineault se pencha sur la pierre tombale pour lire le nom. Il eut un mouvement de recul.

Le nom qui est gravé sur la pierre me rappelle quelque chose.

C'est écrit Antoine Andersen.

Comment vous avez fait pour savoir ?

C'est mon travail de tout savoir.

Vous le connaissiez ?

Tout le monde le connaissait.

C'était le père de Sebastian ?

Lui-même. Remballez le matériel ! Je suis pas certain que je vais pouvoir garder la situation sous contrôle.

Mais, inspecteur, c'est un indice, vous ne croyez pas ?

Je vais vous donner un autre conseil, mon Pineault.

Inspecteur.

Faut être prudent avec ce qu'on vient de voir.

Mais vous avez pratiquement rien vu.

J'en ai assez vu comme ça.

On dirait que vous avez peur d'entrer dans le cimetière.

J'aime pas les morts. Je travaille trop souvent avec.

Dans son bol de soupe froide flottaient des légumes délavés. La cuillère à côté était propre. L'appétit en lui, comme une blessure cicatrisée. Il se rendit à l'évier et versa la soupe au fond. Le bruit de l'ustensile résonna comme une cloche. Il revint s'asseoir à la table et observa les os de ses mains, les veines qui couraient entre les jointures. Seize heures sonnèrent. Une voiture de police clignotante passa à toute vitesse sur la route 132. Sebastian se releva et toussa comme s'il avait de l'eau plein les poumons et il marcha jusqu'à l'évier et s'y accrocha des deux mains et s'arrêta enfin de tousser. Dans sa poitrine, des souffles emmêlés sifflaient à ses oreilles et c'était comme avoir avalé une poignée de cheveux. L'horloge de son père poussait le temps vers l'avant. Alors que tous avaient faim, lui restait protégé de l'appétit et même sa soupe lui avait paru infestée de légumes morts, cueillis trop tôt. Il revint à la table. Son pied droit bougeait rapidement tandis que la pendule frappait des coups dans le vide. On cogna à la porte. Il cessa le mouvement de son pied. On cogna une deuxième fois, il se leva de sa chaise, prit le temps de la replacer sous la table et un autre toc se fit entendre. Il ouvrit.

Chabâ et une bourrasque refroidirent la cuisine en entrant. Sebastian lui tourna le dos et vint se rasseoir à la table. L'inspecteur portait un trenchcoat noirci aux épaules par la pluie. Sans enlever ses chaussures, il vint s'asseoir devant Sebastian. Il fouilla dans sa poche et trouva un petit calepin à spirale métallique et le lança au milieu de la table. Sebastian leva les yeux vers lui. L'inspecteur commença :

On dirait que tu m'attendais... Je serais pas venu si t'avais suivi mon avis de convocation.

Sebastian prit le carnet au milieu de la table. Il grimaça, l'estomac tordu. Dans sa bouche, un goût de fer.

Y a eu du vandalisme au cimetière, ça te dit quelque chose ?

Sebastian serra les dents en tripotant le carnet.

Les sœurs Chiassen m'ont parlé de dégradation dans l'église. Ç'aurait pas rapport avec les adolescents qui traînent la nuit, par hasard ? Tes amis ?

Sebastian toujours tenant le carnet. La peau de ses mains était rougie. Il manquait un ongle à son index droit. L'inspecteur leva la main.

Je suis pas venu pour ça de toute façon. Y a un ado qui m'a dit que tu faisais des choses étranges dans le bois où y font des feux.

Silence entre les deux hommes. La table immaculée brillait.

Je suis pas un expert, mais je sais que t'es pas mal plus intelligent que tu parais...

L'inspecteur étira ses longues jambes sous la table. Il avait l'air plus à l'aise à présent. Il se cala dans sa chaise, leva la tête et poursuivit :

C'était quoi l'idée d'aller t'ouvrir les veines devant des jeunes ?

Sebastian resta immobile. Sa main était posée sur le carnet.

Ces p'tits cons ont pas porté plainte, mais ça serait suffisant pour que je t'embarque.

Sebastian serra les poings et les posa sur la table, les os des jointures à vif, les ongles des pouces blancs. Chabâ attendit, scrutant l'expression de Sebastian. Il s'éclaircit la voix.

Tu te souviens vraiment de rien ? Douze ans, pourtant, c'est pas si loin.

Chabâ attendit un instant, comme s'il tentait de lire une inscription sur le visage de Sebastian qui fronçait les sourcils, impatient et menaçant à la fois, ouvrant et refermant le carnet. Changeant de posture brusquement, l'inspecteur poursuivit :

Si je peux te donner un bon conseil : reste calme. Parce que tu commences à énerver des gens qu'on préférerait voir, justement, rester relax.

Chabâ fit une pause. Il se pencha sur la table. S'accoua. Ses épaules carrées cachaient le salon derrière lui. Il dit, presque en chuchotant :

Y a une fillette qui a fugué.

Sebastian détacha ses cheveux qui tombèrent sur ses épaules. Noires, longues, cassantes, les mèches semblaient brûlées au chalumeau, en carence de kératine à cause de ses trop longs jeûnes.

La mère de la petite a failli mourir d'inquiétude. Elle a porté plainte contre toi. Le type de l'épicerie dit vous avoir vus, sur le pont. Il jure qu'elle était accrochée sur ton dos.

L'inspecteur soupira. Les poches sous ses yeux étaient bleues et bordaient son regard d'une fatigue qui le faisait paraître sévère. Sebastian avait la tête droite, le visage beau et blême et paisible. Il ouvrit cérémonieusement le carnet à une page blanche et commença à écrire. L'inspecteur demeura silencieux. Le papier craquait sous la bille du stylo tandis que la grande main traçait des mots. Au bout d'une minute, il tendit le calepin à Chabâ qui le fit pivoter de cent quatre-vingts degrés. Il lut le texte d'un trait. Après un temps, il releva la tête.

Même si c'était pour la sauver de Petersen, ça me dit pas ce que tu faisais à rôder à côté de sa maison. Elle dit qu'elle t'a rencontré en sortant de chez lui, à ce que j'ai compris. Surtout, elle a avoué avoir dormi dans ton lit. Si t'avais rien eu à te reprocher, t'aurais été la rendre à sa pauvre mère qui braillait toutes les larmes de son corps dans son appartement.

Sebastian secoua la tête de droite à gauche sans arrêter de fixer l'inspecteur. Ses yeux ne bougeaient plus dans leurs orbites. L'inspecteur se leva lentement. Il s'adressa à Sebastian d'une voix bienveillante :

Écoute Sebastian, tu vas venir avec moi, sans histoires, au poste d'Amqui.

L'inspecteur pointa le fond du couloir.

Va mettre un manteau.

Autre pause, un peu plus longue.

On va simplement t'interroger.

L'inspecteur l'observa derrière un sourire gêné qui paraissait faux, comme s'il jouait un rôle qu'il n'avait pas assez bien appris.

Écoute Sebastian, je sais que ton père t'a loué à Petersen quand t'étais petit, moyennant une grosse somme d'argent. Je sais que t'es venu pour te venger de lui, mais oublie pas que les fantômes, à Sainte-Florence, ont le sommeil léger.

L'inspecteur s'accrochait au dossier de la chaise devant lui. Des perles de sueur étaient apparues sur son front.

Tu vois que je suis de bonne foi, mais y a trop de monde d'impliqué dans ton histoire... Je suis prêt à t'aider, mais d'abord tu vas me suivre au poste. Après on verra.

Une heure plus tard, Sebastian était assis dans un fauteuil de cuirette pivotant, au poste du SPVM. Derrière lui, le film d'intimité sur la vitre de la porte brouillait les choses qui s'animaient de l'autre côté. Au bout d'un moment, des formes opaques explosèrent en particules sur le verre et la porte s'ouvrit. L'adjoint Pineault entra, suivi de l'inspecteur. Ce dernier semblait préoccupé, avait une main sur le front, comme s'il prenait sa température. Quand Pineault aperçut Sebastian, il fit non de la tête. Sebastian baissa les yeux pour ne plus le voir. Pineault se plaça à côté de l'inspecteur qui s'assit sur le coin du bureau.

Maudit, Pineault ! Allez fermer la porte, vous voyez bien que j'ai un interrogatoire à mener.

L'assistant se gratta nerveusement le nez, comme un gamin pris en flagrant délit, et il ferma la porte. Tout doucement. Chabâ commença :

Bon, Sebastian, j'ai appris que t'étais un artiste, connu sous le nom de Váli. On m'a dit aussi que t'étais chanteur, mais vu que tu parles pas... je trouve ça bizarre. On m'a parlé de cassettes audio qui circulent en secret parmi ceux qui t'admirent.

C'est dégueulasse ce que tes « disciples » ont fait au cimetière, vous avez pas de respect pour les morts ! ajouta Pineault.

L'inspecteur se tourna vers son assistant.

Pineault, il va falloir garder votre place, sinon je vous fous à la porte.

Sebastian regarda Chabâ. Ses yeux tressautaient et tout son corps tremblait, et la table aussi grelottait.

Vous avez une sorte de culte ou quoi ? À l'église y avait une marque de peinture au plancher.

Un silence tout bruissant, comme lorsqu'une apparition s'évanouit. Chabâ avait une main à la hauteur de l'estomac, pour neutraliser une digestion entropique. Il poursuivit :

On va te garder au poste, histoire de calmer tout le monde.

Le carnet spiralé craqua entre les doigts de Sebastian et il l'ouvrit et écrivit quelques lignes tout en regardant l'inspecteur dans les yeux.

Quelqu'un va venir te voir tantôt pour que tu t'expliques à propos de la fugue de la petite Eva Schmoute.

Le visage de Sebastian se durcit et les contours de sa mâchoire apparurent. L'inspecteur toussota avant de baisser les yeux. Quelqu'un cassa une tasse dans la salle d'attente. Sebastian écrivit une nouvelle fois dans le calepin et le fit glisser vers l'inspecteur.

<i>suis venu en guerre petersen sera mort tu me laisseras faire</i>

Je peux pas te laisser faire.

T'es ben pareil comme ton père ! Un pervers ! ajouta Pineault.

Sebastian se leva et agrippa le collet de l'assistant et se mit à le secouer. Aussitôt, Pineault se défendit et repoussa son adversaire en lui arrachant les mains de son col de chemise. Sebastian fonça sur lui et l'autre releva son genou qui s'écrasa dans sa poitrine. Ils s'empoignèrent. Tombèrent à la renverse, entraînant une corbeille pleine de papiers. Un pot de crayons vola à travers la pièce.

Inspecteur !

La réceptionniste ouvrit la porte avec fracas. Chabâ sursauta, soudainement réveillé, et s'avança vers les deux hommes qui se battaient par terre comme une créature bicéphale qui rauquait.

Sebastian, arrête ! T'aggraves ton cas, je pourrai plus te protéger, dit avec peine l'inspecteur.

Pineault mit un coup de pied dans les côtes de Sebastian qui s'étouffa aussitôt. Il se dégagea de son emprise et se releva. Sebastian demeura par terre, plié en deux. L'assistant en profita pour frapper la tête de Sebastian sur le plancher. Les lumières clignotèrent. Puis, un autre coup de pied atterrit dans ses côtes, à la pointe de son foie. Chabâ hurla : « Pineault, ce coup-là, vous allez le payer très cher ! » Les lumières s'éteignirent pour de bon et Sebastian plongea dans un trou.

À son réveil, il était sur un lit recouvert d'une couverture rêche, dans une petite pièce. Dans le coin, au fond, une toilette en porcelaine blanche comme une molaire d'où montaient des gargouillis. Il se redressa sur ses coudes et resta à fixer les trous dans le mur de béton, et commença à les compter, et il eut soudain très chaud, et une douleur envahit le bas de son ventre et c'était comme une barre d'une hanche à l'autre qui lui donna une furieuse envie de déféquer. Il se leva de sa couche, baissa son pantalon et s'assit sur la toilette en serrant ses genoux entre ses mains. Il expulsa des fèces glaireuses qui remplirent la cuvette. Ses organes liquéfiés sortaient enfin de son corps. Comme prévu. La sueur coulait sur ses joues et son front, même s'il n'avait ni chaud ni froid. Il se leva, s'essuya et lança des boules de papier hygiénique rougi dans l'eau qui fondirent parmi les organes qui tachaient la porcelaine. Il remonta son pantalon et vint s'asseoir sur le lit.

Quelques minutes plus tard, un homme surgit d'une porte au fond du corridor. Il portait un plateau de cafétéria. Le bruit de ses pas faisait clignoter les néons. Il avança vers la cellule. Il suçotait bruyamment un cure-dent. Sebastian tourna la tête. Bruit de clés et d'un mécanisme. Une petite porte s'ouvrit entre les barreaux et forma une tablette sur laquelle l'homme déposa le plateau où reposait une assiette en papier remplie de pâtes fumantes baignées d'une sauce rouge, où on devinait quelques boulettes de viande. Le visage de l'homme, mâché puis recraché sur le devant de son crâne, était couvert de taches de naissance et n'émettait qu'un long bruit de succion autour du cure-dent, qui pointait

tantôt vers le haut, tantôt vers le bas. L'homme tourna les talons et repartit d'où il était venu.

Une porte se ferma au bout du couloir. Clignotements de lumière. Sebastian vint chercher le plateau et retourna s'asseoir sur le lit dur. Il y avait des paroles qui étaient prononcées, loin derrière des portes closes. La ventilation respirait dans les murs, vibrait partout dans la pièce, et un souffle intermittent léchait le plancher du corridor, lisse luisant comme s'il était mouillé. Sebastian posa le plateau sur ses genoux. L'odeur acide et sucrée de la sauce faillit le faire éternuer. Un gargouillis dans son ventre résonna dans la pièce. Il s'empara du petit pain à côté de l'assiette et le leva au-dessus de sa tête en le tenant à deux mains et en articulant des mots incompréhensibles, avant de l'engouffrer. Ensuite, il observa le plat de pâtes. Les spaghettis entremêlés formaient des nœuds blancs et s'étaient encore dans le mouvement qui les avait lancés dans l'assiette dans un grouillement diffus. Les spaghettis commencèrent à se tordre, à se rouler lentement sur eux-mêmes et, au bout d'un temps, ce furent des tortillements sous la sauce, dans les pâtes, ou plutôt c'étaient les pâtes elles-mêmes qui frémissaient comme de grands vers blafards et entouraient une boulette couverte de sauce sang. La viande assaillie de la sorte se contracta brusquement et une autre boulette à côté eut la même réaction et ce fut partout dans l'assiette, des petits cœurs animés d'une vie propre, battant pour rien et pour personne, de la vie en pure perte et qui bafouait les lois de la biologie. Sebastian prit la fourchette en plastique et la planta dans une boulette pour la tuer, mais elle continua à vivre, alors il porta la viande à sa bouche et l'enfourna et commença à mastiquer. Des larmes coulèrent de ses yeux et il lança la fourchette sur le mur devant lui et plongea une main dans l'assiette et ouvrit la bouche encore plus grande et engouffra la bouchée. La sauce marqua son menton. Il avala des morceaux de l'assiette de papier. Lorsqu'il ne resta plus rien, il s'accrocha des deux mains au plateau.

Trois heures plus tard, le commis revint, accompagné cette fois d'un homme en habit qui portait un dossier. Il avait les cheveux des tempes rabattus sur sa calvitie, comme un capot. Ils s'approchèrent de la cellule. L'homme à l'habit jeta un œil à l'intérieur.

Ce jeune n'est pas au bon endroit ! Mais regardez-le, bon Dieu ! C'est à l'hôpital qu'il devrait être !

De la bouche du commis monta une longue aspiration. Le fonctionnaire regarda dans la cellule et mit une main sur son menton. Sebastian assis, le visage couvert de sauce, les lèvres barbouillées de rouge, comme s'il s'était frappé le visage sur un mur. Un pantin boudeur qui saignait du nez. Il dodelinait tendrement de la tête et semblait pleurer, tandis que le souffle rauque dans sa gorge congestionnée soulevait sa poitrine, traversée de longs soupirs.

Et donnez-lui autre chose à manger, vous voyez bien qu'il s'est empiffré parce que ça doit faire une éternité qu'il n'a rien mangé.

Le commis sortit quelques cure-dents de sa poche de chemise, les ouvrit en éventail comme un jeu de cartes, les renifla, les observa un instant puis en mit un deuxième, puis un troisième dans sa bouche. L'homme à l'habit fronça les sourcils, détourna le regard et avança devant les barreaux.

Écoutez, monsieur Andersen, je suis venu vous dire que vous serez libéré dans quelques heures. Eva Schmoute jure que vous ne lui avez fait aucun mal. Elle dit même que vous l'auriez sauvée d'un homme qui voulait l'agresser sexuellement.

Sebastian écouta docilement l'homme qui lui parlait, sans le regarder. Les lambeaux de l'assiette en papier formaient un triangle quasi parfait dans le cabaret. L'homme ajouta :

Ne quittez pas votre domicile, cependant. Il est possible que vous soyez accusé de vandalisme, et on m'a parlé d'un acte de grossière indécence commis devant deux mineurs.

Encore qu'on vous reconnaîtrait peut-être comme non criminellement responsable, même si cela impliquait une arme blanche. Bonne chance.

L'homme se passa un doigt sous le nez et tenta de croiser le regard de Sebastian qui regardait devant lui, à travers l'homme devant lui. Le fonctionnaire haussa les épaules et s'en retourna. Ses pas dans le corridor étaient rythmés et au bout de quelques secondes, il ferma la porte derrière lui. Le commis regarda Sebastian et fit un pas en avant, un pas en arrière, et deux pas chassés à plusieurs reprises, comme s'il faisait un cha-cha-cha avec une partenaire invisible et il sourit, l'espace d'un instant, et dévoila des chicots de bambin espacés sur sa grande mâchoire. Un rire de nulle part éclata derrière lui pendant que Sebastian le regardait et que de plus en plus une raideur montait dans son dos, montait jusqu'à le faire se renverser brusquement sur le lit, pris d'un spasme musculaire qui lui fit raidir les jambes et courber les reins et serrer la mâchoire, tandis que le tempo en quatre et un s'amplifiait et que les frottements de chaussures sur le plancher devenaient un paisible vacarme.

Au bout d'une autre heure, le bruit d'un trousseau de clés résonna dans le corridor. Le commis était de retour avec un agent de police en uniforme. Il sembla hésiter, puis il introduisit une clé dans la serrure. L'agent entra dans la cellule. Sebastian semblait absent. Il ne bougeait pas. Le bout de ses doigts luisait de graisse. Le policier lui mit une main sur l'épaule. Sebastian leva la tête. Son grand corps squelettique soudé aux pièces de métal du lit. Dououreusement, il se déplia et se mit debout. Il suivit l'agent hors de la cellule.

Sebastian avait les pupilles dilatées et ses yeux bougeaient dans tous les sens. Son visage pâle rayonnait. Il regarda le néon au-dessus de lui et ses orbites devinrent laiteuses. L'agent le soutint. Il le conduisit à l'entrée du poste de police. Il s'adressa à une femme derrière le comptoir :

Marie, t'as qu'à mettre les papiers de sortie en règle. Je vais les signer à mon retour. Ce petit a besoin de se reposer, chez lui.

La réceptionniste acquiesça. Sebastian cessa de fixer le plafond et vit le commis près de la porte qui souriait avec des cure-dents entre les incisives. Ses gencives maxillaires étaient à vif et lorsque Sebastian croisa son regard, il fit mécaniquement un pas du côté droit, deux du côté gauche et un autre derrière et fit une révérence, avant de se planter un autre cure-dent entre les incisives mandibulaires.

À l'extérieur du poste de police, le soleil nettoyait les environs comme si tout avait été frotté à la brosse d'acier. Dans le stationnement, une dizaine de voitures, dont deux de patrouille. Il y avait un chien, couché au soleil, les paupières lourdes. Sebastian le regarda. L'agent l'aida à descendre les marches de béton et le conduisit jusqu'à la voiture d'escorte, toujours en lui tapotant l'épaule. L'homme s'installa au volant. Sebastian prit place à l'arrière, posa ses mains sur ses cuisses maigres, au-dessus des nœuds de ses genoux, et tourna la tête vers la vitre et regarda dehors.

La voiture démarra et sortit du stationnement du poste et s'engagea dans la rue. Les maisons en déclin de vinyle, d'un beige jauni, arboraient des fenêtres carrées aux cadres de plastique où pas un visage ne brillait. Quelques marcheurs dessinés noir pâle par le soleil oblique sur le trottoir. À la sortie d'Amqui, ils suivirent un camion chargé de billes de bois qui laissait un sillage d'écorces. Des nuages noirs soulevaient les clapets des pots d'échappement verticaux et chromés du camion. À Causapscal, juste avant d'atteindre « les fourches », là où la rivière Causapscal vient se fracasser sur la Matapédia, Sebastian marmonna, agité sur le siège arrière. Il essuya la bave au coin de sa bouche et regarda la main qui était au bout de son bras. Animée d'une vie autonome, comme une araignée estropiée collée à son poignet.

En quittant Causapscal, il jeta un œil sur l'usine Internationellt Skovlar répandue en un empilement de boîtes ferrailleuses qui dégouttaient d'eau sur les énormes chargeurs sur roues de type 9-80 sillonnant la cour comme des dinosaures lubriques, à l'ombre des quatre grandes cheminées d'où montait une fumée blanche. Les bâtiments poussaient, sortis de la terre, depuis plus d'une décennie. Toute la foule des travailleurs dociles. L'ensemble des installations de métal douloureux, leurs nombreux bras qui bougeaient lentement comme des insectes, au-dessus de tapis roulants où des hommes triaient les boulons ratés qui ne pourraient se rendre plus loin dans la chaîne d'assemblage ; toute cette mécanique en entrailles hydrauliques animée d'une volonté propre ; et ces employés comme des globules qui assuraient le bon fonctionnement de la bête : l'entéléchie des engrenages du destin.

Sebastian, le front appuyé sur la vitre froide. La terre vibra sous l'asphalte de la route 132 tandis qu'ils continuaient vers Sainte-Florence. Ils passèrent la vieille scierie abandonnée, hirsute de pointes, le toit effondré. Les champs labourés. Les deux maisons mobiles à flanc de montagne. Le cimetière, aussi, sur la droite. Une minute plus tard, ils entraient dans le village désert, remontaient la rue du Pont, tournaient à gauche sur Beurivage Sud, puis à droite et, une dernière fois, au coin du bar Le Vieil Hiver. Cent mètres plus loin, ils étaient devant le domicile de Sebastian. L'agent stoppa le moteur de la voiture et vint ouvrir la portière.

Au moindre problème, tu appelles le 911, on va revenir te chercher.

Sebastian sortit, lui fit un signe de tête, et un sourire qui n'était pas à lui vint se poser sur sa bouche. Ses joues étaient en feu et, à cette heure du jour, il voyait comme sous l'eau, noyé dans un lait opaque, les yeux grands ouverts. Sa main sortit les clés de sa poche et entra la bonne dans la serrure de la porte. L'agent lui cria d'être prudent, et Sebastian se contenta d'ouvrir. À l'intérieur, le tic-tac de l'horloge frappait contre les murs. Le temps resté seul à la maison. Sebastian se dirigea vers le salon et s'écroula sur le divan et ferma les yeux. Sa respiration ralentit. Il ouvrit la bouche, comme un mort endormi.

XIII

(29 octobre)

La grande maison couverte de plaques de fausses briques rouges industrielles, style centre commercial ; devant, la porte massive entre deux colonnes, comme d'énormes canines. Sur la rambarde du perron, il y avait des traces de griffes laissées par les meutes de chats errants. D'étiques flocons tourbillonnaient dans les cônes des lampadaires, tombaient doucement et certains semblaient remonter dans les nuages. La neige et le soir transformaient les épinettes en fantômes. L'inspecteur sonna à la porte.

Lorsqu'elle s'ouvrit, il n'aperçut qu'un creux noir dans de l'acier chromé pointé sur son visage. Clic métallique, suivi d'un soupir.

T'as pas besoin de faire ça. Je voulais seulement te demander ce que t'allais faire maintenant que tu sais que Petersen est un homme mort. Mais je pourrais partir aussi.

Oui, tu le pourrais.

Knut, je représente la loi. En plus t'as nui au déploiement des effectifs pour retrouver la petite Schmoute.

Il me fallait gagner du temps.

Tu disais pas que t'étais le temps ?

Tu crois que c'est le temps d'être ironique ?

Je suis sérieux.

Tu n'as encore rien compris, n'est-ce pas ?

Je comprends seulement que tu pointes ton Colt Python dans ma face.

J'ai toute ton attention. Alors, je vais t'expliquer.

Le Général l'invita à entrer. Ils remontèrent le corridor. Le canon était à présent posé à la base du cou de l'inspecteur. Une balle logée à cet endroit lui arracherait l'os pariétal et pulvériserait les deux lobes du cervelet et expulserait au mur de côté les gyrus temporaux transformés en soupe indolore. Il ne resterait plus que des spasmes bioélectriques dans un corps guéri de son âme. Dans le grand salon, le feu projetait des formes qui dansaient dans une chaleur bienfaisante. Le Général prit place dans son fauteuil, tandis que Chabâ s'assit en face de lui, sur le divan.

Ton arme est illégale au pays. Je pourrais t'arrêter rien que pour ça.

Je ne dis pas le contraire, mais vois-tu, l'histoire s'écrit pour moi, et Sebastian est le personnage de mes mains.

Étant donné que tu sais tout, tu sais qu'il m'a avoué vouloir tuer Petersen.

Le Général avait déposé le revolver sur ses genoux. Il était détendu, bien calé dans son fauteuil. Son visage rond enfantin sans la moindre ombre de barbe. Les jointures de

ses mains étaient potelées comme celles des nouveau-nés. Dans une pièce non loin, les rires de Grenouille et Grønelyv montaient par intervalles réguliers. Il sourit à l'inspecteur.

Évidemment que je le sais. Je le veux, même.

Et ce sera encore à moi de te protéger ?

Dieu n'a pas besoin de protection. C'est lui qui protège.

T'es encore plus dérangé que t'en as l'air.

Tu n'es pas prudent pour un homme qui pourrait voir sa tête voler en éclats.

T'es sûr qu'il va tuer Petersen et pourtant tu m'as demandé de le renvoyer chez lui, même si j'avais un dossier suffisant pour l'envoyer à l'hôpital psychiatrique de Mont-Joli. Tu sais qu'il vit dans son monde. Y a même des adolescents qui lui vouent une sorte de culte.

Tu n'arrives pas à concevoir le tableau d'ensemble.

Sebastian mijote quelque chose. Y se prend pour une sorte de démon.

Et tu as peur des démons ?

Je niaise pas.

Songe seulement que c'est toi qui as tué son père.

Tu sais que c'était pour sauver le petit.

Tu crois que c'était une raison suffisante pour tirer six balles en plein visage d'un homme sans arme ?

Knut ! Antoine Andersen s'apprêtait à pendre Sebastian !

C'est précisément pour cette raison que j'ai couvert ta bavure, surtout que tu n'étais pas obligé de tirer. Tu aurais pu le maîtriser.

Tu veux dire que la mort d'Andersen t'arrangeait.

Les gens devraient cesser de dire les choses. Les choses se disent elles-mêmes.

Pourquoi t'en as fait l'employé du mois de la Skovlar, chaque mois, durant sa dernière année, alors ?

N'apprécies-tu pas mon sens de l'humour ?

L'inspecteur serra les poings. Il sentait une main brûlante sur sa nuque. Son visage était douloureux.

C'est moi qui ai fait la job sale.

Je dirais plutôt que tu as tué Andersen parce que tu as vu ta détresse dans celle de Sebastian.

Où tu veux en venir ? !

Exactement là où tu es allé.

Le visage du Général était lumineux. Un instant, il eut l'air d'une divinité mineure dégringolée d'une poche céleste. Il caressa la crosse de son revolver.

J'ai bien senti ta panique quand tu m'as téléphoné sous le pont devant l'écrevisse géante.

Évidemment ! Les dépôts toxiques sur les plateaux du Matalik commencent à détraquer les animaux. À l'école primaire, pas longtemps après, ils ont tué un autre requin-scie. Sorte de coyote enragé et sans le moindre poil. Y en ont parlé dans le journal à matin.

Je sais. Je suis L'Avant-poste.

T'es d'accord pour dire que tu perds le contrôle ?

Je te rappelle plutôt que l'intégrité de l'environnement n'est pas ton plus grand problème, en ce moment.

Câlisse, Knut !

Je n'aime pas le relâchement langagier quand nous sommes dans une discussion amicale.

C'est pour ça que tu forces tous ceux que tu « protèges » à te raconter des blagues vulgaires ?

Ces blagues sont la meilleure façon de me fondre dans la foule.

Tout le monde te connaît, Knut.

Tout le monde pense connaître le Général qui collectionne des plaisanteries archaïques. Je peux mettre les gens à l'aise en retournant sur eux leur propre humour. Je pense même que toute cette histoire ne sert qu'à expliciter une très mauvaise farce où une fillette est souillée.

Arrête ton délire, moi, j'sais qui t'es !

Tu devrais dire : « Moi, je sais qui tu es. » Les élisions sont les mouches que Belzébuth envoie dans la parole pour détruire la pensée. Si tu veux t'approcher du vrai Général, tu devras soigner ton langage.

Qui te dit que je veux me rapprocher de toi ?

Le Général leva une main ouverte énorme entre eux.

Je vais te dire une bonne chose : mon personnage est la syntaxe même de la vulgarité. Je suis un grand esthète et — suis bien mon raisonnement — c'est cet amour absolu de l'art qui fait de moi un dieu.

Écoute, si t'es pour me tuer, vas-y, je suis plus capable de t'entendre.

Te tirer une balle dans le visage maintenant serait vulgaire.

Fais ce que t'as à faire !

« Ce que tu as à faire ! » Garde la tête froide. Et je crois, oui, je le crois sincèrement, que c'est la dernière fois que je te le dis.

Le Général prit une grande respiration, plaça ses mains immenses sur ses genoux. Deux oiseaux venus se poser sur ses rotules. Il semblait incrusté dans son fauteuil comme s'il le prolongeait organiquement. Il avait vécu cela des dizaines de fois, avec des interlocuteurs différents. Tous ces infidèles qui avaient cru pouvoir s'en sortir ; ceux qui étaient encore vivants étaient plus obéissants. Descendus à un niveau supplémentaire de servilité : l'allégeance.

Je vais te donner un conseil. En ami.

On est pas des amis !

Aie la foi : Sebastian accomplira son destin ; Petersen mourra ; tu garderas ton poste d'inspecteur ; les Matapédiens ne connaîtront plus le chômage ; et le monde entier creusera des trous avec des pelles Skovlar.

Knut, y va y avoir un bain de sang. Faudra que je rende des comptes aux autorités du pays. Je voudrais pas être à ta place.

Bien sûr que si.

Je voudrais pas être un criminel doublé d'un malade mental.

Dans dix ans, je vais être encore ici, dans ce fauteuil, et toi, peut-être que tu seras mort.

L'inspecteur se pinça l'arête du nez. S'essuya la bouche. Regarda par terre. La chaleur soufflée du foyer faisait briller la sueur qui perlait sur son front.

Tu contrôles pas tout. Personne contrôle tout.

Tu me déçois beaucoup.

Y s'agit pas de moi.

Pourtant t'étais venu ici pour m'avertir des dangers à venir. Tu crois que si Petersen est tué les gens vont savoir pour les activités du Vita Cirkeln ?

C'est pas ce que j'ai dit.

Il y a toujours eu des rumeurs sur mon organisation. Pourquoi crois-tu que je laisse Tit-U en possession d'informations qu'il croit « dangereuses » pour moi ? Il répand des ragots, il est vieux et hargneux, et vivote dans son commerce au bord de la faillite, en plus d'être aveugle. C'est parfait. Les gens l'écoutent, soupçonnent, savent d'où les rumeurs émanent puis ne questionnent plus.

Je serais curieux de savoir ce que vous foutiez dans ta fameuse organisation.

Des affaires.

Comme acheter les terres à Petersen et ajouter dans la transaction... un enfant ?

Tu as de bonnes questions. Je crains fort d'avoir les mauvaises réponses.

Sebastian a souffert.

C'est son père qui est le seul responsable de ses malheurs. Le Général ne peut empêcher les gens de vendre ce qu'ils veulent, surtout s'ils sont prêts à toutes les extrémités.

Et ce sera qui, le prochain ?

Le Général prit une grande respiration. Il sourit en regardant le plafond, puis il cessa de sourire en regardant Chabå. Il se pencha en avant. Les coudes sur les genoux.

Et si je te disais que la petite Schmoute n'a pas encore été dévorée par Petersen et que c'est précisément cet état de fait qui le perdra ?

Long silence. Le Général l'observa pour tenter de comprendre l'expression sur son visage. L'inspecteur reprit :

T'as raison, au fond.

À propos de quoi, cher ami ?

Que je voudrais être à ta place. Si je l'étais, je m'enfoncerais ton revolver dans la gueule et je me ferais exploser ma grosse tête en espérant que les éclats de cervelle dessinent une peinture abstraite de ma folie sur le mur derrière !

Long silence. L'inspecteur s'essuya le coin de la bouche. Le Général se recala dans son fauteuil. Il leva la main droite, puis la gauche, et les frappa l'une dans l'autre lentement, puis de plus en plus rapidement. Ses applaudissements déplacèrent des courants d'air et il éclata de rire. Son visage ouvert, montrant des dents immaculées. Une demi-minute passa. Sa bouche rose resta coincée dans un sourire.

Tu fais des progrès.

L'instant d'après, le sourire disparut. Il ajouta :

Cependant, tu oublies un détail.

Lequel ?

Je suis immortel !

T'es jamais sérieux, c'est ça ?

Si je te mets moi-même mon Python dans les mains, tu ne me tueras pas ; mieux, je suis convaincu que tu vas revenir me voir, un jour, pour continuer cet entretien. J'ajoute, même si cette fois c'est un peu plus risqué, que dans trois ou quatre rencontres, tu vas me demander de te tuer parce que tu vas enfin comprendre la nécessité ou la beauté de ton assassinat.

Si t'en es si sûr, pourquoi tu me donnes pas ton arme ?

Parce que tu ne me l'as pas encore demandée.

Donne-moi ce revolver !

S'il te plaît ?

S'il te plaît, Knut, donne-le-moi.

Le voici.

L'inspecteur prit l'arme que le Général lui tendait. Il tremblait. Il se leva du divan. Dans sa main, la crosse était froide. Il mit en joue le Général. L'arme était lourde, d'une anormale densité. Le visage de Chabâ était traversé de flammes. Knut le regardait, incapable de rencontrer les yeux de celui qui le menaçait. Une longue minute passa. Un grincement dans la bouche de Chabâ.

Tu pourras pas toujours gagner !

Il baissa le revolver. Le déposa comme une offrande sur les genoux du Général. Il leva les mains de chaque côté de sa tête, en inclinant le menton, fit quelques pas en reculant,

se retourna et se dirigea vers la porte. La tête basse, les épaules rentrées et les jambes molles. Il aplatit sa main droite sur son front, fut incapable de regarder derrière. Le porche éclairé rougeâtre montrait des murs capitonnés. Il ouvrit la porte et la pluie lui fouetta le visage et les cheveux et la poitrine comme une bouffée d'air frais. Les voitures sur la route 132, les lampadaires clignotants et l'oblique de la pluie contrastaient avec l'intérieur du salon. Tout à coup, il recommença à respirer.

Eva avait passé la journée au lit à bouillir sous ses couvertures de licornes délavées et ses draps imbibés d'une huile tiède. Elle fut toussieuse et fatiguée et essoufflée, puis frissonnante, et la fièvre l'avait rendue sensible aux choses invisibles qui traînaient dans les moutons de poussière sous son lit. Une chaussette s'était transformée en lombric brun qui était parvenu à fuir sous la commode, laissant derrière lui une trace baveuse. Les rideaux en paupières devant la fenêtre d'un œil qui coupaient latéralement la lumière en pupilles claires fixées sur elle. Ses cheveux encore gras de la sueur d'un coup de froid qui avait menacé l'intégrité de son système immunitaire. À un moment, elle avait appelé sa grand-mère morte dans le ciel vide qui vint néanmoins se pencher sur son visage pour l'embrasser d'une lèvre qui lui laissa une marque de sang sur le front. Son lit, comme une grotte surchauffée où sa mère lui avait parlé doucement, et Eva avait cru l'entendre dire qu'elle était inquiète, qu'elle voulait sincèrement arrêter de boire, qu'elle n'était pas une bonne mère et qu'elle ne voulait pas la perdre et qu'elle lui demandait pardon ; puis, Mme Schmoute s'était couchée à côté d'elle et avait ajouté une chaleur de plus à celle dans son cœur et à celle dans son ventre, et elles avaient dormi sur des braises qui avaient transpercé Eva et l'avaient fait vomir à quatre reprises.

Au matin, sa mère n'était plus dans son lit et une odeur viandeuse et sucrée d'oignons blancs envahit sa chambre, les murs, les couvertures, la pile de vêtements sales par terre et sa peau. Bruits de casseroles et de grésillement sur fond de ventilation et des voix ; d'abord, celle de sa mère, puis celle douce d'une inconnue. Une casserole tomba sur le plancher, coup de gong n'annonçant rien de bon. Eva se leva lentement de son lit, ouvrit la porte de sa chambre et se dirigea dans le corridor et s'enferma dans la salle de bain et tendit l'oreille. Sa mère parlait avec quelqu'un dans la cuisine.

Madame Schmoute, vous n'avez pas à avoir peur.

C'pas de ma faute.

Si vous me disiez plutôt ce qui s'est passé ?

Y s'est rien passé.

Pourtant, votre fille, le soir du 27, s'est fait attraper par la police alors qu'elle courait sur le pont.

Ça prouve quoi ?

Ça prouve qu'elle ne devait pas se trouver dehors toute seule, le soir.

'Était partie me chercher des cigarettes.

Ses vêtements n'étaient pas assez chauds pour aller dehors.

'Est pas frileuse.

Eva sortit de la salle de bain et approcha en traînant ses pieds nus sur le carrelage. La femme assise à la table avait l'air distinguée, des yeux légèrement félins, un teint doux, un pli triste sur sa belle bouche, comme si elle venait de pleurer. Devant elle, il y avait deux grands poulets rôtis avec leurs ailes sèches pointées vers la fenêtre, tandis que les cuisses rondes des volailles s'écartaient et laissaient voir des cavités vidées du complexe engrenage des organes. Une assiette avec une tranche de steak, un couteau et une fourchette était déposée à proximité de la femme assise. Sa mère était devant la cuisinière où quatre poêles en éruption fumaient en lançant des gouttes de gras sur le dosseret, et sur le comptoir des barquettes empilées avec un ruisseau rouge qui glissait le long du tiroir à ustensiles et l'odeur plus grasse encore. Au moment où Eva entra dans la cuisine, Mme Schmoute piqua d'une fourchette un gros muscle persillé de nerfs et luisant cramoisi qu'elle déposa dans une poêle qui fit monter des flammes qui clignotèrent rapidement avant de disparaître en fumée. Elle tourna et retourna la viande qui prenait une teinte grise et, sans arrêter son geste, elle regarda sa fille.

T'en voulais des soupers, tu vas en avoir !

T'étais pas obligée de faire un buffet pour les Chinois !

Eva fit un pas de plus et adressa un signe du menton vers la femme assise à la table.

C'est qui elle ?

Je m'appelle Nina. Je suis travailleuse sociale.

C'est quoi ça ?

J'aide ceux qui ont des problèmes.

Tu dois aider tout le monde alors.

Mme Schmoute retira d'une poêle des grains de steak haché bruni qu'elle déposa dans un cul de poule et elle perça la cellophane sur une autre barquette et elle plongea la main dans la viande hachée et commença à pétrir une grosse boulette qui fit glisser du sang entre ses doigts jusqu'à tomber sur le devant de sa blouse. La succion dans ses mains réchauffait la viande et administrait un massage cardiaque à la chair morte. Assise à la table de la cuisine, Nina enleva la cuillère de sa tasse de café et observa le récipient fumant.

Eva, je voudrais juste te poser quelques questions.

Je voudrais juste pas avoir à répondre.

Où est-ce que tu courais, l'autre soir, sur le pont ?

Mme Schmoute jeta la boulette dans l'une des quatre poêles, se retourna d'un mouvement brusque, mit ses poings ensanglantés sur ses hanches et avança rageusement vers Nina.

T'as pas eu d'enfants ! Tu peux pas comprendre !

J'ai eu une enfance, madame Schmoute.

J'ai pas eu le temps pour ça, moi, être une enfant.

Eva ouvrit la bouche et regarda sa mère. Nina se leva, fit un pas dans sa direction.

Qu'est-ce que tu t'apprêtais à me dire ?

Que c'était pas de vos oignons.

Et si je te disais que ce l'était ?

Je dirais que vous avez pas grand-chose à faire dans la vie à part surveiller ceux qui décident d'aller se promener le soir dans la rue.

Eva lui tourna le dos, se dirigea vers le frigo et l'ouvrit. Un carré de beurre posé sur une assiette, un reste de macaroni dans un plat de plastique, quelques pots de marinades et une pinte de lait. Eva s'en empara et se remplit un verre, qu'elle agrippa d'un geste brusque avant de soupirer et de se placer deux doigts sur l'arcade sourcilière droite et de faire un salut militaire adressé à Nina, puis elle s'engouffra dans le corridor qui menait à sa chambre. Mme Schmoute se réinstalla à la cuisinière et brassa le contenu d'une poêle et retourna, dans une autre, une pièce de bœuf recouverte d'oignons caramélisés, à la fibre détricotée, comme une corde décommise. Nina regarda le liquide dans la tasse de café qu'elle n'avait pas goûté, écœurée de participer à un barbecue au centre d'un massacre. Une petite vague clapota au bord de la tasse. Un reflet bleuté créa une forme à la surface du liquide qui signifiait peut-être quelque chose.

Madame Schmoute, si vous ne voulez pas collaborer, je ne pourrai pas faire grand-chose pour vous.

J't'ai rien demandé.

Pourtant, ça pourrait être important.

Pour quoi ?

Pour Eva.

Ç'a l'air d'être important pour toi, en tout cas.

Je peux vous laisser un numéro.

Tu peux.

Vous devez savoir, pourtant, que nous devons nous revoir. Une enquête est ouverte.

Comme vous dites.

Nina ouvrit son sac à main, en sortit un stylo, se pencha sur la table et écrivit son numéro sur un bout de papier. Elle le tendit avec précaution à Mme Schmoute, referma son sac et la remercia pour le café et pointa du menton les poêlons au bord de l'incendie. Mme Schmoute jeta le papier sur la table et retourna devant la cuisinière. Nina regarda une dernière fois au fond de l'appartement. Rien ne bougeait. Elle remit son manteau, ouvrit la porte et sortit. Restée seule, Mme Schmoute ferma les ronds de la cuisinière et lança les poêles dans l'évier, avec leur viande calcinée collée au fond antiadhésif. Elle se rendit au salon, trouva son paquet de cigarettes et en alluma une et inhala une grande bouffée et ferma les yeux, puis relâcha un nuage gris qui se fondit dans l'épaisse fumée de cuisson. Au bout d'un temps, elle écrasa sa cigarette dans le cendrier qui débordait, se leva et se rendit devant la porte d'Eva.

Je peux entrer ?

Tu peux parler.

C'est pas de leurs affaires, ce qui arrive.

Fais-toi-z'en pas pour ça. Y a quelqu'un qui a promis de m'aider. Pis je te garantis qu'y fera pas chaud.

KNUT SEBASTIANSEN

VICTIME D'UN COUP MONTÉ ?

Marilyn Robidoux, journal L'Avant-poste

À la suite du signalement d'une dizaine de lièvres à la peau calcinée et particulièrement agressifs dans la partie sud-est de la MRC, un comité d'élus de Sainte-Florence, de Causapscal et d'Albertville a mandaté des experts en biologie de l'UQAR afin qu'ils viennent investiguer sur le territoire matapédien. Après seulement une semaine d'enquête, les biologistes se sont dits « catastrophés » par la dégradation de l'environnement, notamment dans le secteur du canton du Matalik, non loin d'Albertville. Ils auraient en effet découvert, en montagne, une clairière ayant la superficie d'un terrain de football remplie de déchets industriels. En fait, ont-ils dit, ce qui était d'abord un marécage attenant au lac Otter est devenu, en termes simples, « un borbier radioactif bouillonnant de gaz toxiques ».

Évidemment, la nouvelle a eu l'effet d'une bombe au sein de la communauté de Sainte-Florence. Joint par téléphone, M. Knut Sebastiansen, propriétaire de plus de 90 % des terres de la MRC, s'est dit choqué et ému par cette triste découverte et jure « sur son cœur de Matapédien meurtri » qu'il n'était pas au courant de la situation.

En point de presse, samedi après-midi, M. Sebastiansen, accompagné de ses deux directeurs d'exploitation à l'usine Internationellt Skovlar, a corroboré la thèse du sabotage grâce au témoignage d'un ingénieur travaillant au ministère canadien Environment and Natural Resources. Dans un anglais très technique, l'ingénieur a expliqué que la trentaine de bassins de rétention contenaient une impressionnante variété de produits chimiques qui entrent dans la production d'une foule d'objets du quotidien, ce qui lui laissait croire que cette zone servait en fait de point de dépôt clandestin à plusieurs industries. Il a spécifié que ces cuves d'assainissement auraient dû filtrer les matières toxiques et que, normalement, ces installations étaient sans le moindre risque pour l'environnement. Questionné sur la légalité de la présence desdites installations, l'ingénieur a expliqué qu'une enquête serait menée en toute impartialité et que cela ne dépendait pas de ses compétences, mais que, selon lui, seul un acte de sabotage pouvait expliquer les fuites. L'ingénieur n'a pas non plus écarté la thèse du terrorisme et a fait comprendre que l'État canadien ferait tout pour trouver le ou les coupables. Immédiatement après, un porte-parole du SPVM a fait une déclaration solennelle pour rappeler que M. Sebastiansen avait juré ne pas être au courant de la présence de cette « zone toxique » et qu'il était trop tôt pour porter la moindre accusation contre lui.

L'enquête est en cours, mais malgré le risque de nuire au travail des enquêteurs, M. Sebastiansen a joint le journal « par souci de transparence » pour dire qu'il sentait « dans son ventre ému » que cette catastrophe écologique était le fruit d'une trahison de l'un de ses plus proches collaborateurs. Selon les mots de M. Sebastiansen, cet ami était « un homme considéré comme un frère d'âme » mais, malheureusement, « le passé semblait refaire surface », car cet ancien collaborateur avait déjà eu maille à partir avec la justice pour « des gestes hautement condamnables sur des mineures ».

Rencontré à la fin du point de presse, l'inspecteur en chef du SPVM, M. Alexandre Chabâ, a assuré que toute la lumière serait faite sur cet incident d'ici quelques semaines.

Rappelons par ailleurs que pas plus tard que le mois dernier, l'entreprise Internationellt Skovlar, dont M. Sebastiansen est le propriétaire, a été récompensée par le prix d'excellence en innovation par les gens d'affaires de la région, et ce, pour une dixième année consécutive.

XIV

(30 octobre, 22 h 17)

Sebastian descend à la cave, allume la lumière et s'empare d'un pantalon d'armée et d'un manteau de cuir clouté pliés sur l'établi. Les vêtements sont usés et troués et sales. Il les enfle. De la terre tombe des poches. Il déverrouille le bunker et retrouve le corbeau, le dépose au fond d'un sac de papier. Il se dirige vers les quelques pelles alignées contre le mur. Il en prend une qui n'a pas servi. Le manche est froid. Un frisson glisse sur sa nuque. Sa tête tourne brusquement, comme si on venait de lui crier dans l'oreille. Les muscles de son avant-bras et les tendons sautillent sous la peau. Une minute passe. Ses doigts douloureux dans leur étreinte et les coups sous son crâne le font grimacer. Il jette la pelle au sol et remonte à l'étage. La maison est froide, mais il est en sueur et son visage brûle.

Dans la salle de bain, il s'installe devant le miroir et sort un tube de maquillage et un bâtonnet gras et noir, comme ceux utilisés pour le camouflage. Il presse le tube et une pâte blanche en sort qu'il frotte dans ses mains, qu'il réchauffe et qu'il applique sur son visage. Progressivement, il efface ses traits, de l'écaille frontale jusqu'à la symphyse mentonnière, en passant par les os infra-orbitaires et l'os maxillaire. Visage de mime à l'expression tuée. Son estomac gargouille. Voilà moins d'une heure, il a bu un verre d'eau.

Il fait des entailles noires à la commissure de ses lèvres avec le bâtonnet et continue les traits jusqu'au lobe de l'oreille et fait la même coupure sur l'autre côté du visage et sa nouvelle bouche se superpose sur l'ancienne. Il dessine deux lignes obliques sur le front,

sur les muscles du chagrin et, avec ses doigts, il appuie sur les traits noircis et cela fait des taches sanglantes et, sous les yeux, il coupe des poches. Son visage bariolé d'hémoglobine noire, son faux sourire, les muscles corrugator supercilii et l'anguli oris deviennent exsangues : un autre dans le miroir se tient à présent devant lui. Un autre comme le chuchotement d'une image. Des mots libérés de ceux qui les disent, entendus des fous et des mourants. Écoute-les fort jusqu'à t'en faire éclater les tympanes. Étrangle le cou de ce qui tient l'univers.

Sebastian sort de la salle de bain. Il se rend dans sa chambre à coucher. Il prend le poignard dans la table de chevet et le passe à sa ceinture. Il revient à la cuisine. Sur le prélat, des éclats de lune tombent glacés et forment des îlots. La fatigue et la faim, comme des fantômes, le traversent et l'écorchent. Sa voix chauffe dans sa gorge. Il fait des vocalises. Les épaules vers l'arrière, il contracte le diaphragme et se gargarise longuement d'un cri qui hache ses cordes vocales.

Vers 23 h, un léger toc résonne sur la porte. Il ouvre sur une dizaine d'individus, semblables à des figurines de plomb. Il leur adresse un signe en ouvrant large les bras comme pour les embrasser. Les spasmes lacèrent son ventre. Il n'a rien avalé de la journée. Son chant sera parfait.

Il prend la tête du cortège. Ils s'engagent dans le boisé derrière sa maison à flanc de montagne. Au-dessus, le ciel brûle d'étoiles, des yeux sans paupières qui fixent les montagnes de l'Assemetquagan. Ils marchent une bonne dizaine de minutes. Quelques-uns ont des lampes torches qui, comme des griffes, creusent des stries sur la peau mouvante des épinettes compactes. Deux traînards chuchotent :

Me demande ben comment y a fait pour enregistrer de la musique au centre jeunesse.

T'es débile ou tu fais exprès ou quoi ? Faire des arts ou de la musique, ça aide à sortir de là plus vite.

Même si c'est de la musique noire ?

Y s'en câlissent.

Y devraient pas.

La troupe débouche à l'arrière de l'église. Les branches maigres au-dessus de leurs têtes frappent d'autres branches et s'usent en créant une toiture encore plus sombre sur le ciel de nuit. Deux individus se rendent à la porte qui donne sur la salle de réunion derrière la sacristie. L'un d'eux sort un pied-de-biche de son sac et l'insère entre la porte et le cadre et fait levier. Après trois tentatives, la porte cède. Le craquement résonne sur les alentours. Les arbres aveugles étouffent le bruit en sifflant avec le vent.

Sebastian pose un genou par terre, traversé d'une lente respiration. La troupe se dirige vers la porte qui mène au sous-sol. Ils entrent les uns à la suite des autres, en silence. Pendant quelques minutes, Sebastian demeure accroupi et respire dans le sac de papier qui gonfle et dégonfle, distillant l'odeur de fer mouillé du corbeau. Devant, une silhouette s'avance solennellement avec un journal enroulé qui brûle d'un orange vif. Sebastian se lève et suit l'adolescent au visage pâle qui porte le feu.

À l'intérieur, l'air est saturé d'un parfum gras. De grands cierges posés aux quatre coins de la pièce avec, au bout de chacun, une flamme de quelques centimètres comme un précieux rubis. La salle faiblement éclairée contient peu de mobilier ; quelques chaises empilées dans un coin, un banc d'église usé dans l'autre, et au fond se dresse un petit coin comptoir. Au milieu de la pièce, une grande statue décapitée, couverte de blessures indolores et peintes de rouge. À ses pieds, une tête de requin-scie. Les os du crâne sont visibles par endroits, tandis que les yeux ronds dégorgent des orbites. Les dents de devant perforent le museau noir. Autour, une dizaine de personnes. Leurs visages adolescents beaux et tendres sous le faible éclairage. Cercle silencieux de ceux qui doivent se taire et regarder.

Sebastian avance devant la statue. Il agrippe la tête du requin-scie par les oreilles et l'élève au-dessus de sa tête. Comme un trophée, il la présente aux membres de l'assemblée. Un sang vineux couvre ses avant-bras. Il garde la tête élevée un moment, puis il la dépose soigneusement sur les épaules du saint Joseph de plâtre et c'est un humanoïde mâtiné d'une vache folle, immobile et silencieux, qui apparaît au centre du cercle.

Sebastian recule. Sa voix est chaude dans sa gorge. Les personnes présentes, la figure enflammée, resserrent le cercle. Il se tient un moment droit et prend une longue respiration et ouvre les bras. Il pousse un premier cri de douleur. Un cri aigu retenu dans la gorge, s'épuisant durant de longues secondes et qui, à la manière d'un décapant, soulève le vernis et les apparences posés sur les objets. Il reprend son souffle et rouvre la bouche et articule des mots, écorchés par ses dents et expulsés dans l'air des hurlements, collés aux prémices d'une mélodie douce puis ces contrastes disparaissent, parce que les cris, le souffle, les mots, la mélodie se fondent dans la douleur indicible. Il ne s'arrête plus. Tous penchent la tête vers l'avant et fouettent l'air de leurs cheveux en suivant les tempi martelés au pied. Des paroles se forment qui sonnent comme de curieux blasphèmes. Quelle que soit la voix qui monte dans sa gorge, ce n'est plus la sienne. Il sculpte dans la matière brute des harmonies qui montent tantôt dans les stridences d'une scie ronde, tantôt dans les chuchotements d'enfants conspirateurs. Les auditeurs dans les lueurs des cierges traversés par le chant a capella écoutent les yeux fermés. Un rythme de plus bat dans leur cœur.

Sebastian chante les yeux rougis de sa mère, assise devant la télé infestée d'intrigues savonneuses qui la captivaient, il chante la colère de son père trahi et incapable de prier Dieu, il chante les tabassages qui le laissaient pour mort au centre jeunesse, il chante le désordre du monde qu'il prend sur lui. Il chante encore, toutes les lames usées sur son cuir, ses genoux usés sur l'agenouilloir, le grand corps usé du Christ sur la croix, coupé en morceaux, avec des lames usées, les bras du père détresse qui l'ont vendu, son père sortant les pelles d'inauguration du bunker avant d'arracher les yeux à son ourson, parce qu'il a offert son cul pour de l'argent et qu'il est un homme maintenant, puis, c'est sa douleur comme seule cathédrale portée sur ses épaules, sa peau de chien coupée à l'arête

des veines, sa mère frappant à coups de pantoufle sur sa peau de chien, ses lames au cœur de Dieu, son Dieu au cœur des lames, et jusqu'à ses doigts couteaux, et ses bras poignards offerts comme de l'amour à tous ceux qui n'en veulent pas.

Au bout d'une quarantaine de minutes, le chant cesse de déformer le cri qui reste pur quelques secondes avant de s'éteindre dans la gorge de Sebastian. Les veines de son cou dégonflent lentement. Il penche la tête, colle son menton sur sa poitrine et laisse son souffle ralentir. Un léger tremblement secoue ses épaules. Il met un genou par terre. Minuit est passé. La dizaine d'individus partagent un même silence. Quelqu'un vient l'aider à se relever. Une adolescente pleure doucement. Quelques-uns sont déjà partis. Le silence noirci répandu dans cette pièce vouée aux soirées dansantes du Club de l'âge d'or. D'autres silhouettes se détachent du cercle et se dirigent lentement vers la sortie. Un ado s'approche de Sebastian. Il paraît plus vieux que les autres. Ses longs cheveux blonds tombent sur ses épaules. Il porte un kangourou avec un logo qui semble avoir été dessiné avec des araignées écrasées. Avant qu'il puisse prononcer le moindre mot, Sebastian lève la main pour lui signifier qu'il peut partir. La fébrilité du début a disparu. Tous semblent écrasés sous leurs grands vêtements. Sebastian s'assoit devant la statue.

La tête du requin-scie est bouffie et rose. Des yeux dégoutte une bave qui tombe sur les joues trouées, glisse sur les dents longues et blanches. Tant de vie qui grouille dans ce qui meurt, ces mouches grasses folles dans la pourriture des viandes et leurs essaims qui obombrent le ciel parfois. Paysage en crise cardiaque de son enfance à observer les charognes en bord de route. Du mercure bout dans sa bouche. Un étourdissement le remet sur ses genoux. Il regarde les chaises empilées dans le fond de la salle qui forment des escaliers qui ne mènent nulle part. De la porte béante, le vent pose entre les formes fuyantes un bruit de draps frottés. Les flammes des cierges ondulent.

Sebastian dépose ses avant-bras sur ses cuisses, les mains ouvertes sur les genoux, et y enfonce la tête. Un temps perdu passe au-dessus de lui. Puis, il se dresse, engourdi, et

perd pied, tombe à genoux et se relève et sort de la salle. La lune tâtonne entre les nuages et dessine des brumes de dentelle brûlée au-dessus de l'innocent village de Sainte-Florence.

De loin, le véhicule ressemblait à un cachalot blanc qui grondait sur la route 132, laissant derrière une traînée de vent qui soulevait les feuilles mortes. L'autocar interurbain filait seul à cent vingt kilomètres-heure sur l'asphalte luisant. Les maisons couvertes de bardage en plastique encaissaient le bruit du gros cylindré qui lâchait des nuages puant le diesel. En début de soirée, le véhicule ralentit et prit à gauche la rue perpendiculaire qui entraînait dans le village. Lors du virage, on vit les lettres dorées sur le flanc de l'autocar qui formaient les mots Internationellt Skovlar. Toutes les vitrines de l'épicerie Chez Elysen vibrèrent lorsqu'il passa devant. Il arrêta au bout du pont et tourna encore une fois à gauche sur Beurivage Sud. Quatre cents mètres plus loin, l'autocar s'immobilisa dans la rue. Les freins expirèrent un puissant jet d'air et le moteur cessa doucement de tourner.

Dans la salle à manger, le Général était assis à la table, légèrement vêtu d'une robe de chambre de soie blanche qui laissait voir par une échancrure sa forte poitrine glabre ; devant lui, un plat de service dans lequel reposait une volaille, les cuisses potelées s'ouvrant obscènes sur la cavité thoracique. Des bruits de bouche, comme des baisers envoyés dans la salle à manger. La langue rose sur les doigts couverts de graisse. Le Général qui engouffrait des lambeaux de viande blanche, déchirés à la main sur la poitrine de l'oiseau, et la peau croustillante entre ses dents. La porte s'entrouvrit. Le Général but une rasade de lait dans une coupe d'étain, fit une pause, respira longuement et expulsa un puissant rot. Avec une sorte de tendresse, il reprit de la volaille, diminuée de moitié, attaquée de toutes parts par la faim d'un homme. Sa robe de chambre tomba de ses épaules et sa chair apparut, de la même couleur que celle qu'il dévorait. Grenouille l'observait par la porte entrouverte. La salle à manger était maintenant envahie de vapeur et les mains dans la volaille semblaient former un greffon à l'oiseau mort. Le Général manipulait la carcasse avec des gestes nerveux comme s'il tentait d'étreindre un feu à mains nues. La ceinture de sa robe de chambre se détacha et tomba sur le sol lentement, sans faire de bruit, et cela apparut, comme une blessure en forme de bouche, entre ses jambes.

« Jésus-Christ ! » dit Grenouille en s'étouffant.

Il referma la porte derrière lui.

« Jésus-Christ du tabarnak ! » dit encore Grenouille, même s'il était trop tard pour invoquer le Fils de l'homme ; trop tard pour changer quoi que ce soit.

Mon Général, pendant que vous étiez dans la salle à manger, les membres du conseil d'administration sont arrivés.

Très bien.

Autre chose, il y a une marque sur le trottoir devant.

Une marque ?

Une ligne avec un triangle collé au milieu et qui pointe vers la droite.

Le sacrifié est de retour. Tout l'avenir dépend du « oui » de celui qui ne cesse de dire « non ».

Les yeux du Général s'ouvrirent grand et prirent l'apparence de galets posés dans ses orbites. Il se tenait droit devant un grand miroir et ajustait sa cravate. Un instant passa à côté de Grenouille et cet instant sembla le bousculer parce qu'il perdit contenance et dut s'appuyer au chambranle de la porte. Le Général portait un habit classique, pantalon noir de bonne coupe avec chemise blanche au col faussement amidonné. Il tourna sa vaste tête vers Grenouille.

Occupons-nous d'abord de nos invités.

Est-ce que vous voulez que j'appelle l'inspecteur Chabâ ?

Le Général fit des gestes amples, ouvrit les bras, leva le menton pour regarder le plafond d'un air souriant.

Inutile. Il est en route.

Grenouille baissa la tête en signe d'approbation. Il avait l'air concentré, comme s'il faisait un casse-tête avec des mitaines. Toujours souriant, le gros homme lui fit signe de se détendre. Son visage rond sans la moindre ride. Ses bras immenses faisaient le tour de son ventre et ses mains comme des raquettes étaient posées à la hauteur de son nombril.

Dis-moi, Grenouille, crois-tu que je suis invincible ?

Mon Général, je vais croire ce que vous me direz.

Je le suis.

Je suis content pour vous, mon Général !

Mais si je te dis que chaque homme a son prix, tu serais sûrement enclin à croire que je suis achetable ?

Pas nécessairement, mon Général.

Pas nécessairement ?

Je veux dire que vous n'êtes pas achetable. Que personne serait assez riche pour vous acheter.

Si tu savais, Grenouille. Ce n'est jamais une question d'argent. Vois-tu, j'ai des principes et c'est précisément ce qui me rend invincible. Tu ne pourrais pas comprendre, pas quelqu'un comme toi.

Grenouille avait la bouche tordue. Ses yeux immenses regardaient devant. Il secouait le col de sa chemise pour se rafraîchir. Le feu était haut dans le foyer. Le Général poursuivit :

J'ai connu la mère de Chabâ qui disait, sans rire, que jamais on ne lui ferait avouer qu'elle n'avouait pas ses torts. Fantastique formule d'une femme capable d'assassiner la logique pour avoir raison.

Mon Général, il faudrait peut-être aller accueillir vos invités.

Knut tira une montre de gousset de sa poche de veston. Il y jeta un œil. Il inspira et sa poitrine se leva gonflée et étira sa chemise jusqu'à faire craquer le bouton du haut. Il se dirigea vers la table devant son fauteuil et s'empara du verre de lait qui y était posé et le but d'un trait. Il fit « Ah ! », leva le verre, le regarda à la lumière, ne s'essuya pas la bouche, même si ses lèvres luisaient, puis, d'une main, il lissa le haut de son pantalon.

Personne ne peut voir venir ce qui était absolument imprévisible.

Mon Général ?

Allons-y, Grenouille. Tout est en place pour le dernier acte.

XV

(Nuit du 30 au 31 octobre, 1 h 17)

Sebastian se tenait devant la porte de l'appartement. Après qu'il eut frappé, Eva vint ouvrir. Aussitôt, elle plaça son index sur ses lèvres et fit « chut ». Elle lui prit la main et le conduisit au salon où sa mère, assise sur un canapé défoncé, somnolait, un magazine sur le ventre, tandis que la lumière de la télé écrivait des publicités sur son visage.

Réveille ! Sebastian est venu me chercher.

Mme Schmoute sursauta. Elle leva la tête et eut un mouvement de recul, comme si elle venait d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Quossé qui s'passe ! Y est une heure et quart du matin, es-tu folle ?

Elle tenta de se redresser. Un tintement dans la dizaine de bouteilles de bière alignées sur la table basse du salon. Elle se frotta les yeux. Sebastian se tenait derrière Eva.

T'es qui toé, maquillé comme un mort ? C'est demain soir, l'Halloween !

C'est mon ami !

Comment ? Ton ami ?

Sebastian dévoila sa main droite dans laquelle brillait un poignard. La femme blêmit, se mit une main sur la bouche.

J'vas appeler la police !

Y vient me chercher. On va se venger !

La femme sembla soudain accablée. Elle quitta son expression de terreur. Elle observa le couple devant elle. Un rire étrange, ivre, monta de son ventre. Sa robe de chambre bon marché s'échancra sur sa ronde poitrine. Elle déplia un mouchoir qui traînait et s'essuya le coin de la bouche. Sebastian s'avança vers la femme. Son ombre enchaînée à ses pieds se débattit sur la moquette. L'éclat du poignard prit toute la place dans la pièce, encombrée de revues plastifiées, de cendriers débordant de mégots et de caisses de bière. Elle cessa de rire.

Je te l'avais dit, Eva, que ça allait arriver, y vient pour nous tuer !

Y est pas avec eux autres !

C'était sérieux, c'que tu disais hier ?

J'vas te laisser tranquille ! On va juste tuer Petersen !

Mme Schmoute prit une bouteille sur la table, la secoua et la déposa, en prit une autre qu'elle porta à ses lèvres et qu'elle but. Elle retint un rot, abrutie de sommeil, d'alcool et du jour qui ne saurait tarder, puis elle les regarda indifférente, la bouche molle et elle lança :

On va tous se faire massacrer !

Sebastian fit un pas dans le salon. Son grand corps raide sous son manteau de cuir clouté dégageait une odeur ferreuse de terre humide et fraîche, tandis que son crâne aiguisé par le maquillage surgissait à la surface de la peau. Mme Schmoute avait de la difficulté à maintenir ses yeux ouverts. Calée dans le divan flottant sur le tapis imbibé, elle tanguait et s'accrochait à l'accoudoir.

Eva se plaça devant. Sa mère tenta de se relever pour la retenir, mais elle perdit l'équilibre et dégringola sur le plancher en marmonnant des mots incompréhensibles.

Quand elle est comme ça, elle comprend rien pis ça paraît que c'est pas elle qui a inventé le dos glissant des canards.

À l'extérieur, la nuit tombait sur les trottoirs et les fissurait patiemment, comme si la ruine avait encore du temps à consacrer à Sainte-Florence. Sebastian marchait avec Eva dans Beurivage Sud. Les environs étaient couverts d'une épaisse couche de mélasse et des feulements et une brise salissaient le silence qui aurait été parfait, sinon. Plus haut, un mouvement sous la mélasse et, comme une peau qui se crève, l'apparition soudaine d'une silhouette humaine qui marchait vers eux. Eva s'accrocha au bras de Sebastian. Il baissa le regard vers elle et ralentit le pas et serra le poignard. L'être passa dans la lumière d'un lampadaire et sa longue barbe, ses cheveux, ses vêtements le rendirent gris dans la nuit. De la fumée montait de ses mains, comme s'il transportait un incendie. Sebastian s'arrêta et Eva s'immobilisa, un geste nerveux dans les jambes qui la fit piétiner. À deux pas apparurent les yeux du vieillard d'un blanc mort et opaque fixant droit devant le rien que lui seul voyait. Elle reconnut le vieux Tit-U. Il tenait deux cigarettes entre les doigts de sa main droite. Il en mit une dans sa bouche et offrit l'autre, en hochant la tête. Sebastian prit la cigarette et en tira une longue bouffée, et une autre encore. Eva vit au-dessus les deux têtes disparaître dans la fumée qui absorba les mots prononcés par Tit-U. Ce n'est que lorsque le nuage se dissipa qu'elle entendit le vieux dire : « D'ici la fin, t'auras à parler. » Sebastian sentit un picotement sous ses arcades noircies et une larme noire coula sur sa joue. La seconde suivante, le vieux se tassa sur la droite et continua son chemin vers le bas du village.

Devant la taverne Le Vieil Hiver, Eva et Sebastian s'engagèrent dans la rue Thibeault, où les feulements étaient assourdissants. Au bout de la rue, ils se faufilèrent derrière le garage abandonné où les grognements couvraient le son des voitures sur la route 132. Eva lâcha le bras de Sebastian.

On va faire comme tu dis.

Durant quelques secondes, le temps tourna au froid et à l'inquiétude qui firent sortir des chats de sous une carcasse de voiture. Eva les observa les poings serrés. Les félins formèrent un cercle qui se resserra autour d'eux, leurs yeux lucioles verts en silence s'approchaient et quelques bêtes traînaient leurs pattes de derrière aux os apparents, tandis que d'autres obèses enceintes jusqu'au museau d'une boule de graisse marchaient en titubant suivies de celles qui ne pouvaient plus fermer la bouche à cause de longues incisives qui perçaient leur lèvre supérieure. Sebastian mit une main sur l'épaule d'Eva. Les animaux demeurèrent immobiles et silencieux dans la pénombre. Elle leva la tête.

Tu vas rester proche, OK ?

Sebastian leva son poignard devant son visage et mit le gras de son pouce sur le tranchant de la lame et il y eut une secousse derrière lui et un long chat vint se frotter à son mollet et Sebastian eut presque l'air de sourire, malgré le manque de luminosité et la proximité de la maison de Petersen et, en fait, à bien y regarder, il souriait.

Eva marchait en tenant la main de Petersen. La nuit tranquille à présent. Ils avançaient rapidement sur le trottoir désert. Non loin de l'église, il demanda :

Comme ça, tu t'es sauvée de chez la Schmoute ?

Ce que je ferais pas pour être avec toi, han ?

Qu'est-ce tu fous dehors à deux heures du matin ? Si ta mère l'apprend, elle va te tuer.

C'est toi qui disais de m'en crisser.

Tu parles vraiment mal pour une fille. Oublie pas que j'te suis seulement parce que tu veux pas que ta mère nous pogne chez nous.

A pensera jamais à venir dans la salle de l'âge d'or.

Toi, t'as vraiment besoin d'argent pour accepter ça. Qu'est-ce que tu me dis pas ?

Ma mère m'a crissée dehors. T'es content, là ?

Ils contournèrent le parvis et se dirigèrent vers l'arrière de la sacristie. Le mur en lambris dépeint cachait l'immeuble d'appartements où Eva habitait. À droite, le presbytère vide. Une pancarte plantée dans la pelouse devant, marquée À vendre.

Où est-ce qu'on va ?

Y a une porte là-bas.

T'es mieux de m'en donner pour mon argent.

Eva lâcha la main de Petersen qui se dirigea vers le petit perron faiblement éclairé. Il fit quelques pas vers la porte, puis il lança :

Qu'est-ce tu fais derrière ?

Il se retourna et vit un visage aux orbites enfoncées, aux yeux profonds, il vit la bouche noire fendue dans un sourire de crâne. Silencieux comme une fumée dans la brume.

Câlisse, c'est quoi ça !

Dans un clignement, il aperçut une lueur de trente centimètres s'enfoncer dans son ventre, au moment où il se retournait. Le froid dans l'abdomen. La brume qui entrait dans son corps pour le congeler. La dureté de la lame juste avant qu'elle ne s'enfonce une autre fois avec un bruit de flatulence. Petersen tombant sur le flanc, tordu de douleur, dans une pose impossible, se cassant presque les bras pour se toucher le côté de la panse, rendu épileptique par la soudaineté de la souffrance. Il vit une silhouette, sortie d'un pli du brouillard. La terreur se mélangea à la douleur.

Sebastian avança vers lui. Le regarda, attendit qu'il se calme.

Pourquoi t'as fait ça ! ? C'est pas moi qui a parlé de la zone !

Le silence, alentour.

C'est le Général qui t'envoie ?

Sebastian fit un geste vers lui.

Pourquoi tu me montres ton pouce par en bas ? T'es malade ou quoi ?

Le vent, à peine.

Je vais crever, tu vois ben !

Cette fois, le pouce se tourna vers le haut.

Tu comprends ce que je dis !

Il se tourna vers Eva.

T'es pareille comme ta mère ! Toutes les deux, vous êtes mortes !

Sebastian tourna son pouce vers le bas.

C'est le Général qui t'envoie ?... Non, parfait. Est-ce que tu sais qui je suis ?... Petersen, ça te dit quelque chose ? Avant le Vita Cirkeln, j'étais Poitras. Ça y est, tu vois à qui t'as affaire ? Tu vas avoir des problèmes, mon gars. Et je te jure que ton déguisement d'Halloween fera pas peur aux spécialistes qu'on va t'envoyer. J'ai des contacts, et si tu me connais, t'es pas peureux parce que le plomb va se mettre à voler. T'as peur ou t'es juste con ?... T'as pas peur, mais tu devrais...

Petersen toussa. Des caillots de sang bouillonnèrent dans sa gorge. Il toussa à nouveau. Une bulle gonfla sur sa bouche et éclata sur sa joue. Sebastian pointa la porte qui s'ouvrait sur la salle du Club de l'âge d'or.

Qu'est-ce que tu veux que j'aïlle faire là ? Je serai pas capable de me rendre.

Sebastian grogna. Eva vint se placer derrière lui ; des larmes brillaient dans ses yeux. Petersen se leva péniblement en se tenant le ventre. Il jurait comme si Dieu était responsable de ce qui lui arrivait. Il se tourna vers Sebastian, le scruta quelques secondes pour le déchiffrer.

Ostie ! T'es le fils d'Andersen. La dernière fois que je t'ai vu, t'étais un enfant plus petit que cette fille du diable !

Il toussa, au bord du vomissement. Sebastian s'approcha en le pointant cette fois de son poignard.

Oui, j'avance ! Mais je vais sûrement crever avant d'être rendu.

Petersen cracha par terre. Il arrêta, reprit son souffle et hocha la tête, comme pour confirmer une chose que lui seul savait.

Si ça peut te rassurer, j'ai jamais retouché à un garçon, après toi. Les gars sont pas faits pour ça.

Respiration glaireuse. Crachats rouges sur l'herbe gelée.

Mais faut que tu saches que l'exception que j'ai faite pour toi, ça t'a sauvé la vie !

Sebastian sourit et le maquillage autour de sa bouche agrandit son sourire, ajouta des dents et forma un masque de coryphée porté par un spectre. Petersen s'agrippa au chambranle du portique et reprit son souffle.

Tu sais pas tout sur ton père. C'est pas moi, ton plus grand problème. C'était lui.

Il se pencha et respira, comme sous l'eau, les mains sur les genoux. Au bout de quelques secondes, il releva la tête.

Quand je te dis que je t'ai sauvé, c'est pas des conneries. Knut et ton père voulaient te saigner à blanc, mais ils pouvaient plus, vu que t'avais perdu ta pureté...

Il arrêta de parler et respira longuement, une main devant, comme pour repousser l'avancée du froid qui fonçait sur lui. Sebastian l'observa quelques secondes les bras écartés, les doigts de la main gauche posés sur le haut de sa cuisse, le poignard dans la droite, tenu à la hauteur des hanches ; sa respiration lente faisait monter et descendre sa poitrine, ses cheveux sombres dessinant la brise. Il sourit et leva le poignard et pointa l'entrée de la salle paroissiale. Le visage de Petersen se marqua d'une expression étonnée.

Tu veux que je rentre là ?

Sebastian s'approcha lentement et vint lui mettre le poignard près de la joue. L'homme grimaça un instant. Sa respiration se faisait de plus en plus difficile.

Laisse-moi partir, je vais parler pour toi ! Chabâ irait en enfer pour le Général, je vais m'arranger pour qu'il te fasse pas de mal.

Sebastian, plus près. Petersen, se couvrant le visage avec une main. Un coup de poing à la hauteur de sa tempe. Très fort, donné avec le manche du poignard. Des lumières apparurent dans sa tête. Il tomba sur les genoux. Un air d'abruti couvrit son visage. Quelques secondes passèrent. Il plaça sa main gauche ouverte entre lui et Sebastian. Autre coup sur le dessus de la tête. Des bruits de croustilles dans ses oreilles. Petersen perdant l'équilibre. Ses yeux gorgés de sang. Il essaya de s'accrocher à une poignée que lui seul voyait, mais qui ne le retint pas. Il tomba à plat ventre dans les marches. Un cri lui parvint de très loin. On le traînait par terre. Une porte fut ouverte, ses pieds cognaient sur les marches : quatre ou cinq, pas plus. Il entendit un liquide remué dans un contenant ; entendit aussi le bruit d'un bouchon dévissé nerveusement, entendit enfin le relâchement d'un jet d'air sous pression. Une odeur d'essence chatouilla ses narines. Quelques secondes

déguisées en heure. Une petite voix dit : « On est pas obligés de le tuer. » Une allumette craqua. L'odeur de soufre presque étouffante. Le temps s'accéléra. Une tiédeur bienfaisante envahit Petersen. Le feu partout devant lui, derrière ses yeux, comme une idée fixe qui s'empara alors de son esprit : il espérait de tout son cœur être totalement endormi lorsque la chaleur sur ses jambes deviendrait insupportable.

XVI

(Nuit du 30 au 31 octobre, 2 h 48)

L'inspecteur Chabâ contourna la maison mobile. Les herbes mortes craquaient sous ses bottes. Des traces de pas dans la boue sèche autour de la maison. La cour était encombrée de vieilleries. Une pile de feuilles de tôle soudées ensemble par la rouille. Dans un coin, une panoplie de vieux vélos d'enfants aux pneus défoncés évoquait un lointain carambolage. Des palettes de bois pourrissaient au fond, devant la clôture défoncée. Chabâ se dirigea derrière le cabanon, attiré par la présence d'empreintes qui se piétinaient les unes les autres. À les observer, on devinait la fébrilité du marcheur. Des empreintes circulaires, comme s'il avait été attaché à une chaîne. Chabâ éclaira le sol avec sa lampe tactique et suivit les traces de pas. Entre la rangée d'épinettes et le mur nord du cabanon, la terre avait été frappée de coups, puis retournée, dépioutée de sa tourbe et ouverte sur une surface de deux mètres carrés, avant d'être négligemment refermée avec des pelletées de boue. Il avança et se frappa l'orteil contre une grosse pierre. Sacres silencieux dans la nuit posée sur un champ de mines explosées. Il revint sur ses pas.

Le faisceau de sa lampe illumina un objet qui reposait à mi-chemin entre le cabanon et la porte arrière de la maison. Le léger vent caressait les joues, humide comme une langue froide. L'inspecteur s'approcha et se pencha. Une pelle d'acier recouverte de dorure qui s'écaillait sur le manche. Il la souleva et l'observa. L'outil était prématurément usé et ressemblait plutôt à une pelle pour les cérémonies d'inauguration. Le logo de l'Internationellt Skovlar était bien en vue sur le manche. Chabâ déposa l'objet, se releva et franchit les quelques pas qui le séparaient de la porte arrière de la maison. Pas le moindre bruit. La petite ampoule au-dessus de la porte était éteinte. Il essaya de tourner la poignée. Elle était verrouillée. Les gonds usés laissaient présager qu'un bon coup la défoncerait. Pas

un son ne provenait de l'intérieur. Sa respiration s'était accélérée. Un mince grondement de voiture provenait de la route. Il se recula et frappa dans la porte avec son épaule. Le cadre céda dans un craquement. Il attendit. Rien. Le perron donnait sur un palier entre deux escaliers ; l'un qui montait et l'autre qui descendait. Il cria le nom de Sebastian. Pas de réponse. Les marches très propres, usées au milieu. Il détacha la courroie de sécurité sur l'étui de son pistolet. Il posa un pied sur la marche de l'escalier qui descendait. Léger craquement. Un souffle lui monta au visage. Moisi. Il continua. Le sous-sol était en pierres, de construction massive, les fondations d'un autre siècle. Il posa la main sur l'interrupteur. Quelqu'un l'avait enlevé. Il éclaira l'établi vide ; au-dessus, il y avait des outils accrochés au mur. Sur un panneau perforé, il crut voir les tournevis former des croix. Il s'approcha. Un craquement à l'étage le fit se retourner. Il regarda à droite. Encore quelques pelles entassées près du mur. Il devait y en avoir une dizaine. Une porte à gauche protégeait une petite pièce construite en blocs de béton.

La lumière de la torche sur le cadenas le rendit incandescent, comme chauffé à blanc. Chabâ s'arma d'une pelle. Il frappa quelques coups sur le cadenas, en marquant une pause entre chacun, attentif au silence de la maison. Le cadenas ne céda pas, mais le verrou se brisa et libéra le pêne de la gâche. Il donna un coup de pied dans la porte qui s'ouvrit en grinçant. Il fut assailli par une odeur de pourriture et se retint de vomir. Il pointa sa lampe torche devant lui. Au milieu de la petite pièce, un seul meuble semblable à la table d'opération d'un chirurgien. Le drap portait une tache noire qui buvait la lumière de sa lampe. Chabâ essuya les rigoles de sueur qui coulaient de chaque côté de son visage. Des figurines entassées dans un coin. Un charnier d'hommes de plastique. Soudain, une musique monta de partout à la fois, étrange et assourdie, comme une bande AM ; un son étranglé en trois dimensions qui ressortait en mono. Il y avait quelqu'un dans la maison. L'inspecteur dégaina son arme et, prudemment, se dirigea vers l'escalier qui retournait à l'étage.

La musique vibrait sur les murs de préfini. Le froid tournoyait sans répit dans la mélodie, simple et lointaine, comme l'agonie d'un étranger. Les accords de guitare

obsédants et à vif. Le chant en jappements de chiens courant à leur perte. Et cette répétition d'une phrase musicale simple qui grinçait. Des cris dans un monde où bientôt personne ne pourrait raconter la fin. Chabâ monta les marches lentement en tenant sa lampe dans sa main gauche tandis que sa droite pointait le revolver devant lui. Sur le palier, il hurla :

Sebastian, je sais que c'est toi ! Je suis venu pour t'arrêter avant qu'il soit trop tard.

La musique formait un bloc à l'étage qui lissait dans la pénombre les reliefs. C'était comme un cube gélatineux qui avait nettoyé les poussières, les bas perdus et l'idée du matin. Chabâ fouilla devant lui pour trouver un interrupteur. À l'endroit où il aurait dû se trouver, il n'y avait qu'un trou.

Merde !

L'inspecteur, nerveux, l'arme au poing, monta les quatre marches et éclaira le corridor.

Sebastian, dis-moi que tu t'en es pas pris à Petersen ? Laisse-moi te proposer quelque chose !

Le battement eurythmique de la batterie accompagnait la voix rageuse du chant. Le plancher recouvert de prélat beige, aux motifs en losanges. La lumière de la lune entrait dans le corridor par les trois fenêtres qui donnaient sur la rue. La musique de plus en plus enragée. Il fit quelques pas devant lui. Personne dans la chambre du fond. La lumière de la torche dévoila des bibelots désuets arrêtés dans leur activité illicite, surpris par la violence de l'éclat, et comme des trolls congelés en porcelaine, ils reprenaient leur posture kitch de bergers et bergères d'un autre siècle ; Chabâ ressentit le contraste entre ces babioles de magasin à grande surface et la musique polluée de bruits qui traversait la maison, et il se surprit à penser que les figurines retourneraient à leur sabbat une fois la lumière partie. Surprise aussi devant le lit fait à la perfection qui trônait au milieu de la pièce. Les couvertures étaient tendues, comme une peau, et luisaient comme un vinyle. Le plancher sous son pied craqua. Un rideau bouchait la fenêtre. Toujours pas d'interrupteur.

Sebastian, câlisse, arrête tes conneries. Je suis armé et je pourrais te blesser par accident. Sors de là !

Pour seule réponse, les cris dans la chanson qui saturaient la mélodie. Au bout du couloir, il y avait une pièce. Il sortit de la chambre et avança. On devinait la cuisine qui ouvrait sur un petit salon d'où provenait la musique. Chabâ fit quelques mètres. Une porte sur le mur droit donnait sur une autre pièce. Assurément, la salle de bain. D'un geste rapide, il se projeta sur le côté et pointa son arme devant lui. Le reflet de sa lampe dans le miroir de la pharmacie se fracassa sur le rideau de douche. Personne ! Il repointa la lampe devant lui et entra dans la cuisine et attendit dans la semi-obscurité.

Sebastian ! Laisse-moi t'aider ! Je devrais pas être ici. Je sais pour la petite Schmoute ! Je sais que tu lui as rien fait !

La douleur sous sa côte flottante fut vive et lui donna une envie urgente de vomir. Il crut qu'on lui avait collé une braise rouge sur la peau, faisant fondre les chairs jusqu'aux organes. Le coup venait de derrière. Il se retourna et laissa tomber son arme sur le plancher et s'appuya sur le mur pour ne pas tomber. Sa main glissa et il leva la tête. Une silhouette derrière lui, sortie de nulle part. Il pensa alors qu'il aurait dû vérifier derrière le rideau de douche. Puis ce fut une autre braise entrée un peu plus bas dans l'abdomen. Et le cri d'une fillette, terrible, et la musique criarde, et lui se penchant, s'appuyant d'une main par terre, et serrant son côté droit de l'autre. Il se sentit poussé dans le dos et tomba sur le visage, se frappa le menton au plancher. Un genou entre ses omoplates et ses mains attachées avec du ruban adhésif. Il vit une lame brillante. La pointe saignait. On l'aida à s'asseoir et à s'adosser au mur. La plaie laissée par le poignard bavotait un sang moussu. Un homme se tenait devant lui, à travers la buée devant ses yeux.

Sebastian, écoute-moi.

L'inspecteur prit une grande respiration.

Je sais pourquoi t'es revenu, je sais ce que tu veux. Mais tu vas traumatiser la petite. J'ai essayé de la protéger, elle aussi.

Il grimaça longuement et cracha par terre. Il leva une main devant lui pour repousser une menace.

Tu te souviens vraiment pas ? C'est moi qui a tiré sur ton père. T'étais tellement maigre... Me rappellerai toujours que tu pleurais pas. Tu savais plus comment faire. Tu m'as juste pris la main pour sortir pis t'as plus jamais reparlé...

Sebastian regardait l'inspecteur. Son visage, avec le maquillage, donnait l'impression que son crâne éclatait de rire. Il donna un coup de pied sur le revolver de l'ins— pecteur qui alla finir sa course sous le divan du salon et il se pencha pour ramasser la lampe torche et il sortit son carnet de sa poche et il écrivit quelques mots et il arracha la feuille avant de la lancer sur la poitrine de Chabâ.

<i>tous voulaient me sauver personne m'a sauvé je vais me sauver</i>
--

Je pouvais rien faire.... si j'avais parlé, j'aurais tout perdu... Le Général me tient par les couilles.

Il grimaça de douleur en s'adossant à nouveau sur le mur.

Si c'est déjà fait, si t'as tué Petersen, je vais pouvoir arranger les choses.

Sebastian se détourna et disparut dans le salon. La musique arrêta brusquement. Une voix de fillette, chigneuse, dit quelque chose. L'inspecteur n'entendit pas. Elle apparut devant la porte d'entrée et s'assit, les cuisses remontées sur la poitrine, en serrant ses bras autour de ses genoux. Chabâ reprit :

Tu peux pas cacher la petite chez toi.

Sebastian écrivit et montra la page à l'inspecteur.

<i>père est mort</i> <i>petersen est mort</i> <i>général va mourir</i> <i>fin du vita cirkeln</i>
--

Ça sera pas si simple...

Eva dardait ses yeux sur l'inspecteur. Sebastian se tenait toujours devant lui, la lampe torche à la main.

Qu'est-ce que tu comprends pas ? Y vont te tuer, moi avec, et la petite et sa mère. Y a déjà tué mes parents et causé la mort de ton père. On peut rien faire ! Y contrôle tout !

Dehors, les nuages commençaient à s'effondrer au sol. La pluie tambourinait doucement sur le toit. Comme une rosée sur la tôle de couleur rouille. L'inspecteur était pâle. Sebastian s'approcha de lui. Chabâ eut un mouvement de recul. Sa chemise était couverte de sang.

On pourrait faire quelque chose pour la petite. J'ai une amie qui travaille au centre jeunesse. Y vont s'en occuper.

L'inspecteur eut un brusque mouvement des épaules.

Faut que t'arrêtes avec ton cirque. La petite est terrorisée.

Sebastian sembla hésiter un moment. Ses mains tremblaient. Chabâ émit une plainte sourde. Eva s'approcha de lui. Sebastian ferma les yeux. Il rejeta la tête vers l'arrière et poussa un soupir. Son cœur se serra. L'inspecteur le regardait avec Eva juste à côté de lui, de grosses larmes coulant sur ses joues.

Faut pas le tuer ! souffla-t-elle. Le feu en vaut pas la chandelle.

Sebastian demeura immobile. Il regarda l'inspecteur Chabâ droit dans les yeux. Il écrivit ensuite dans son carnet et le lui montra.

Sebastian, je peux pas te laisser aller tuer un autre homme.

Il écouta les paroles de l'inspecteur. Immobile, longuement, en attente. La souffrance de cet être humain blessé lui faisait plisser les yeux comme s'il fixait une ampoule nue. Sa physionomie changea subtilement. Chabâ fit un geste pour se relever, en fut incapable, grimaça. Sa jambe gauche tressaillit.

Je sais que je peux pas t'empêcher, mais tu laisses la petite avec moi.

Une dizaine de secondes s'écoulèrent. Sebastian et Chabâ, yeux dans les yeux. À ce moment, l'un sentait qu'il aurait été capable d'empêcher l'autre d'agir. Ils auraient pu. La main au côté, l'inspecteur respirait bruyamment. Il fit un signe de tête que Sebastian lui rendit. Eva tenait une main à chacun. Un silence de mort dans la maison. Sebastian se pencha sur l'inspecteur, lui décolla les épaules du mur, le contourna et coupa le ruban adhésif autour de ses poignets.

Au bout de la rue Thibeault, Sebastian entendit la clameur qu'il y avait sur Beurivage Sud, au coin de la rue du Pont. Des masses de flammes ondoyantes grimpaient sur une charpente à vif, de couleur viande. Le mouvant manteau de fumée flottait autour du clocher et de grandes nappes rousses rampaient au sol. Du brasier s'élevait le bruit d'un animal qui ronge. Les flammes folles, affamées, serpentaient et lançaient des craquements et des étincelles dans les rues, formant une volée d'oiseaux écarlates qui disparaissaient en montant dans le ciel. Sebastian se dirigea vers le bas du village. Bientôt l'architecture du bâtiment apparut, incandescente, comme tracée au crayon rouge sur un tableau. La flèche pencha, se tordit, douloureuse, avant de s'écraser sur elle-même, juste à côté de la porte d'entrée. Les vitres de l'église, au même moment, se fracassèrent en nuées de diamants sans valeur. Une bête respirait au cœur du brasier. Une large inspiration qui absorbait le froid qui montait de la rivière.

XVII

(Nuit du 30 au 31 octobre, 3 h 42)

Du bas du village, des gens détrempés par le crachin montaient la rue Beurivage en direction de l'incendie. Leurs visages composaient des portraits enchâssés dans les lueurs. Quelqu'un toussa, racla des glaires et cracha, comme s'il expulsait une chique de papier. Sebastian venait dans la direction inverse. Il changea de trottoir. La foule, compacte et ahurie, fébrile, formait une masse comme si le spectacle pouvait justifier à lui seul la réduction de chaque badaud au statut de mouton dans un troupeau.

Devant la gigantesque maison du Général, les lampadaires tremblaient dans le vent et l'averse qui tombait dru. L'autocar pétillait sous la pluie. La carrosserie blanche, tachée seulement par les lettres dorées de la Skovlar. Aucun bruit ne provenait de la demeure. Les rideaux étaient tirés devant les grandes fenêtres. Au loin, des chiens étiques couraient d'une ombre à l'autre. Les tourelles de la maison couvertes de bardeaux de vinyle montaient de chaque côté de la porte immense, d'un rouge vif, taillée dans un seul arbre. Lorsque Sebastian apparut au bas des marches, la maison s'ouvrit, relâchant une langue rougeâtre, gonflée des lampes luisantes qui découpaient la silhouette d'un homme sur le seuil, le doigt pointé vers lui pour l'inviter à entrer.

Une clameur réjouie provenait du portique. Sebastian hésita un moment. Son maquillage glissait sur ses joues. Le contour de ses yeux à vif. Il posa le pied sur la première marche et monta. L'entrée rouge sang, capitonnée, ressemblait à une muqueuse. Il

s'approcha du seuil de la porte. L'homme au visage d'ours le fit entrer, ferma la porte et lui fit signe de le suivre. Sebastian tenait son poignard par le manche, sous son manteau. Ils remontèrent un long corridor qui débouchait sur un grand salon. Plusieurs personnes s'y tenaient et discutaient entre elles. Il y avait des femmes maquillées, des hommes en costume, l'air un peu ennuyé. Au-dessus des têtes, des nuages de tabac minces comme des feuilles de papier. Dans le chandelier, des cierges se consumaient en grésillant et fondaient en une averse de cire chaude. Des verres pleins d'une boisson pétillante étaient déposés sur les tables de service. Debout au centre de la pièce avec son costume sur mesure et une étrange canne à la main, le Général fixait l'assemblée de ses yeux souriants. Heureux parmi ceux qui travaillaient à ce que l'univers tourne dans le bon sens. Un miroir monté sur une scène devant le foyer reflétait des fantômes aux contours enfumés.

Lorsque Sebastian entra, toutes les têtes se tournèrent vers lui. Son visage délavé et taché donnait à penser qu'il avait séjourné sous la terre. Ses vêtements recouverts d'éclaboussures de sang. Son pantalon déchiré aux genoux. Sa respiration soulevait ses épaules, comme s'il avait longuement couru noyé par l'effort, la bouche ouverte, en pleine hypoxie. Le silence s'abattit sur la foule. Quelques femmes mirent une main devant leur bouche. Grouillement indistinct dans la foule. Un verre tomba par terre et se brisa. Le visage fracassé de Sebastian posé comme une question aux gens présents. Le Général leva un bras en direction de l'intrus.

Mesdames et messieurs, veuillez accueillir notre sauveur !

Sebastian vit des centaines d'yeux posés sur lui. C'était partout le même regard de désapprobation, et il vit d'autres personnes prendre une gorgée dans leur verre, et il vit un groupe d'hommes sourire, et il vit un serviteur en queue-de-pie poser des bouteilles sur les tables encombrées, et il vit les bulles dans la boisson distribuée, et il vit une autre femme nerveuse se pencher pour étreindre l'ombre du Général avec dévotion, et il vit deux autres femmes faire des signes négatifs de la tête, et il vit un homme lui envoyer un baiser en roulant des yeux.

Grenouille et Grønelv surgirent de nulle part et s'avancèrent vers Sebastian. Il sortit son couteau, la lame propre, les lettres de la Skovlar bien en vue. La surprise se répandit dans la foule. Quelques hommes levèrent leur verre en direction du Général, détendu, l'air complice. Sebastian resta haletant au milieu de ceux qui avaient fait cercle autour de lui. Grønelv avança, mais il dut reculer parce que Sebastian, d'un geste félin, leva la pointe de la lame dans sa direction, et avança pour piquer devant lui, et Grønelv eut à peine le temps de placer son bras droit devant lui pour protéger sa poitrine, et la lame entailla profondément la peau jusqu'à l'os. Il recula, couvrant l'entaille de son autre main. Grenouille, rapide, tenta de le frapper d'un crochet du droit à la tempe, mais Sebastian esquissa, se tassa sur le côté, et Grenouille tenta un autre coup à la hauteur du foie. Sebastian vit venir l'attaque et il évita le coup de poing qui fit perdre l'équilibre à Grenouille, exposant son dos que Sebastian lacéra à la hauteur de l'omoplate. L'homme se redressa, lâcha un cri de douleur, puis s'éloigna de quelques pas. Durant quelques secondes, tous demeurèrent immobiles : Sebastian au milieu et ses deux agresseurs prostrés à sa gauche et à sa droite.

C'est alors que le Général vint se placer entre ses hommes de main, tout en fixant Sebastian. Il souriait. Ses yeux riaient. Sous le chandelier, la blancheur de sa peau parut plus opaque, comme si du lait circulait dans ses veines. Il souriait en marchant vers Sebastian qui releva son poignard et, rapide, il visa l'abdomen du Général et frappa de toutes ses forces, même si le Général souriait. À moins d'un centimètre de son ventre, le gros homme saisit le poignet de Sebastian avec un geste d'une telle rapidité que personne ne put comprendre comment l'attaque avait pu être empêchée. Sebastian plia immédiatement les genoux et laissa tomber le poignard, comme si celui-ci avait explosé dans sa main, pendant que le Général, toujours, souriait.

Quelqu'un saisit ses bras derrière lui, un autre s'empara de l'arme. Sebastian n'essaya pas de bouger. Des attaches autobloquantes en plastique emprisonnaient maintenant ses poignets. Le Général reçut le poignard des mains de Grønelv. Il apprécia la lame en connaisseur, avant de déclarer que Sebastian était un nettoyeur de grand talent qui

serait un atout considérable pour l'organisation. Dans le grand salon, la plupart des hommes s'étaient tournés vers le Général, les talons collés et les mains derrière le dos, au garde-à-vous. Quelques femmes se dirigèrent nerveusement vers le foyer, en fendant l'air emboucané. Le Général ouvrit grand les bras et posa un regard bienveillant sur la foule.

Ne vous formalisez pas de son allure débraillée. Le sauveur viendra de nos poubelles ou ne viendra pas.

Il se tourna ensuite vers deux hommes qui achevaient de construire une estrade, entre le foyer et les grandes fenêtres, et leur fit un signe de tête. L'un d'eux leva le pouce de sa main droite.

Mesdames et messieurs, je vous demande de bien vouloir vous avancer. Le spectacle va bientôt commencer.

À l'endroit où se trouvait habituellement le fauteuil du Général, on avait dressé une scène fortement éclairée. Au mur derrière, un miroir qui couvrait l'ensemble de la surface. Un petit escalier sur le devant constitué de deux marches. Un murmure monta dans la foule. Puis, une porte s'ouvrit au fond du salon et il y eut de petits pas nerveux qui glissaient sur le plancher. Les gens se retournèrent et laissèrent un passage. On poussa quelques exclamations réjouies, puis ils apparurent. Dix petits hommes vêtus de culottes courtes et de polos ajustés blancs avec une poche de jute sur la tête. Ils marchaient aveugles, main dans la main, guidés par une femme vêtue d'une aube. Languides comme de fraîches truites, les garçons fendirent la foule en silence, solennels sous l'œil expert du Général. Ils montèrent sur scène les uns à la suite des autres sous un tonnerre d'applaudissements. Tout en cuisses minces et genoux noueux et gestes maladroits, les petits corps des petits hommes, propres de toute trace de puberté, s'alignèrent au fond de la scène, les mains

croisées à la hauteur du sexe. Les clameurs durèrent un instant, puis elles cessèrent brusquement et on entendit les premières notes d'une valse viennoise.

Tous les yeux étaient rivés sur la scène. Lentement, les hanches étroites s'agitèrent. Les petits firent des pas de trois. Ils avançaient et reculaient avec les bras tendus vers l'avant pour garder l'équilibre. Certains avaient le rythme, le dos droit et le pas assuré ; pour d'autres, la valse était impossible et ils marchaient comme si le sol était brûlant. L'un finit par s'effondrer devant la scène. À plat ventre, appuyé sur les coudes tandis que la poche de jute sur sa tête entraînait dans sa bouche à cause des sanglots qu'il poussait. Ceux qui semblaient être ses parents vinrent devant, se penchèrent et s'adressèrent à lui en termes très durs, lui ordonnant de se relever au plus vite, de cesser de leur faire honte. La poche de jute gonflait et dégonflait à mesure que ses pleurs s'amplifiaient.

La valse s'emballait et d'autres parents avançaient plus près de la scène. Deux autres garçons firent le même pas de côté et leurs pieds se frappèrent et ils se firent des balayettes involontaires qui les renversèrent sur le dos. Un autre garçon évita de justesse une sortie de scène, mais par malheur il se prit dans les jambes des enfants tombés. Sa chute sur les coudes lui fit pousser une plainte. Il n'en restait plus que six sur la scène, à s'agiter en cherchant leur chemin, colin-maillard et danse mélangés qui formaient une chorégraphie ralentie de maladresses, engrenage tournant erratique et pourtant incapable de s'arrêter. Quelques couples lancèrent des appels aux garçons pris dans la centrifugeuse qui enroulait la fumée du tabac autour de leurs bras maigres. On applaudissait à s'en faire saigner les paumes.

Une femme jura après un garçon, le traita de mauviette et lui souhaita de se casser la figure. Un individu maigrelet l'interpella et la poussa sur un groupe de gens qui laissèrent tomber leurs verres qui se fracassèrent par terre. Une robe fut éclaboussée, une main vola dans un visage. La scène s'échauffait. Trois autres garçons convergeaient vers le milieu et avançaient trop rapidement et au moment où, dans la foule, on criait de faire attention, l'un d'eux fonça dans la poitrine de l'autre et le renversa, tandis que le troisième se prit les pieds

dans les deux corps renversés. Un quatrième, présentant le carambolage, prit la direction opposée et fonça droit dans le miroir du fond qui craqua de bas en haut. Le garçon sembla étourdi, fit quelques pas de reculons et s'immobilisa dos à la foule et pencha la tête sur sa poitrine et poussa une longue plainte. Un soupir de soulagement s'éleva parmi les spectateurs. Des appels à l'aide montaient des abattus et leurs bras blancs agités en l'air se tendaient vers les adultes qui se bouscuaient devant la scène.

Le Général plus loin observait le spectacle. Sebastian à côté de lui n'était plus qu'une respiration. Deux femmes voyant leur petit bousculé s'engueulèrent, s'accusant l'une l'autre d'être des sorcières. Leurs conjoints les regardaient, les yeux arrondis par la colère et prêts à en découdre. Les blasphèmes par-dessus la valse et les cris enthousiastes pour encourager les trois enfants qui résistaient dans la danse. Les femmes se rapprochèrent l'une de l'autre et se crièrent au visage des mots orduriers, puis se prirent par les cheveux et se secouèrent la tête, pendant que le Général souriait. Trois personnes s'éloignèrent du groupe et entrèrent à toute vitesse dans les toilettes, les mains sur la bouche et les joues gonflées. Des hommes en retrait commencèrent à s'insulter. Grenouille vint par-derrière, les bras chargés de bûches, et il les lança dans le foyer sur les braises rougies qui aussitôt dégorgèrent de hautes flammes montant dans la cheminée. Des trois garçons qui restaient, deux continuaient à danser. La foule scanda de disqualifier celui qui restait debout sans faire le moindre pas de danse. Le Général leva le bras et mit son pouce vers le bas. On hurla de joie. Il ne restait que deux participants. Qui continuèrent à danser étourdis asphyxiés par la chaleur, la fumée, les cris de la foule. Toupies de chair et d'os, ils se frappaient puis repartaient dans la direction opposée, de plus en plus vite. Ivres et abrutis par la musique et la valse, comme des pantins sans maître. L'un faillit tomber, sous les huées, mais il parvint à se retenir sur son adversaire et ils s'étreignirent et continuèrent à valser. Les gens dans le grand salon retinrent leur souffle et cessèrent de se bousculer un instant, les mains jointes et encourageant un champion, jusqu'à ce que monte du corridor un hurlement.

Une femme particulièrement échevelée courut se placer devant la scène et cria que cette mascarade avait assez duré. « Vous voyez pas que celui qui va gagner la danse va être

en danger ! » lança-t-elle. Grenouille quitta le foyer et se précipita vers la femme et la plaqua à la taille et tomba au sol avec elle. Il la coucha sur le ventre et lui tordit les bras dans le dos tandis qu'elle hurlait. Grønelv, l'avant-bras dans une serviette, vint se poster entre la foule et son collègue qui peinait à la maîtriser. Le Général cessa de sourire. La musique se tut et la femme portant une aube s'approcha des danseurs et les arrêta. Plus personne ne se chamailla.

Le visage de cette dame était agité de tics. Sa plainte devint soudain le seul bruit dans la pièce. Le Général dit d'une voix douce comme du miel que cette femme avait raison et que c'était pour cela qu'il les avait fait venir. Ils devaient tous voir, dit-il encore, le visage de celui qui était parvenu à tuer le rôdeur de Sainte-Florence.

Petersen est mort de la main de Sebastian Andersen ici présent !

La femme poussa un cri de stupéfaction. Le Général se tourna vers l'assemblée. D'un geste large, d'un mouvement d'une grande noblesse, il entourra les épaules de Sebastian comme s'il voulait le consoler. La lueur orange du salon le fit paraître encore plus grand que l'ombre qui s'écrasait derrière lui. Il dévora Sebastian d'une étreinte.

Tu ne m'as pas déçu, chuchota le Général.

Sebastian tenta de voir au-delà de ce grand corps qui faisait écran entre lui et la foule. Une voix de femme annonça que les perdants devaient quitter la scène pour permettre aux deux derniers participants de finir le concours. La nuit n'était pas terminée.

Tu vois, Sebastian, la réalité n'est pas une fiction, je suis son imaginaire, et je lui commande d'obéir.

Sebastian tremblait dans les bras immenses de l'homme.

Tu crois t'être fait avoir, mais sache que rien ni personne ne peut exister sans mon consentement.

Le Général força Sebastian à le suivre. La foule s'ouvrit pour les laisser passer. Des hommes, une bière à la main, penchèrent la tête pour les saluer ; une femme parvint même à toucher le bas du veston du Général. Ils contournèrent Grenouille et Grønelv qui tentaient à présent de consoler la femme qui avait interrompu le spectacle. Ils se retrouvèrent devant deux colosses chargés de surveiller une ouverture de deux mètres de haut. Sebastian était incapable de se défaire de l'étreinte du Général sur son avant-bras. Le gros homme leva un doigt. Les gardes se tassèrent pour libérer l'accès. Devant, un escalier descendait dans une vive clarté. Ils l'empruntèrent et plus ils descendaient, plus les bruits de la fête s'étouffaient derrière eux.

XVIII

(Matin du 31 octobre)

L'escalier métallique industriel était parfaitement assemblé, sans la moindre trace de rouille ; écrous et boulons impeccables comme s'ils avaient été nettoyés à la laine d'acier. Les néons tubulaires du plafond bourdonnaient. Le Général souriait sans lâcher l'avant-bras de Sebastian. Longue vibration dans l'air et bruit de ventilation envahissant. Leurs pas sur les marches ressemblaient à des bruits de bouteilles frappées les unes sur les autres. La lente respiration du Général. Plus ils descendaient et plus la pièce devant paraissait vaste, comme un magasin à grande surface. Sebastian sentit la pression sur son bras diminuer, puis le Général le lâcha. Ils avancèrent au milieu de la pièce.

Sebastian plissa les yeux. Un courant d'air chaud et sec traversait la salle. Des dizaines de barils en acier noir étaient empilés sur des palettes de transport. Sur le flanc des contenants, des mots en anglais, en norvégien et en caractères que Sebastian crut être asiatiques. Accrochées sur des supports de rangement fixés au mur en face des barils, il y avait trois rangées d'une vingtaine de pelles. Le plancher de ciment opalin et lisse. Propre à en faire saigner les yeux. Sebastian avait des larmes sur les joues. Il se tourna vers le Général. Calme, blanc comme un œuf, sans rides et rond sous son justaucorps. Quelque chose au fond de la pièce attira son attention. Un amoncellement de fourrures colorées, des peluches entassées pêle-mêle. Leurs membres enchevêtrés, leur museau comique, leurs yeux en billes et le silence de leur empilement faisaient penser à un massacre dans une animalerie.

Je vais te confier quelque chose, dit le Général, une chose qui nous lie d'une façon que tu peux à peine imaginer.

Le grand homme n'était plus le même. Sanglé dans son costume désuet, il respirait bruyamment. Ses joues sans le moindre poil luisaient. Ses gestes lents paraissaient calculés ; il se déplaçait comme un danseur sur une scène. Son obésité déformait son gilet de laine et sa graisse se compactait derrière sa peau, s'étirait et lissait ses traits.

J'ai été un sacrifié, tout comme toi, lorsque j'étais garçon.

Sebastian le regardait, immobile.

Tu ne le sais pas, mais le Vita Cirkeln choisit des êtres d'exception. Des êtres capables de foi. Tu es un croyant, Sebastian, tu te rattaches aux anciens dieux. Te voilà tueur de géant !

Le visage du Général comme une assiette dessinée à la main. Sebastian était absorbé par les déplacements et les gestes de l'homme devant lui ; cette chair en mouvement remplissait l'espace d'une densité qui rendait l'atmosphère étouffante.

Je fus sacrifié comme toi, dis-je, mais pour une raison différente. On voulait la puissance, alors on coupa mes organes génitaux.

Il fit une pause. Le visage de Sebastian semblait fondre avec son maquillage.

Chaque sacrifice octroie un don spécial. Mes organes servirent à donner la force ; ton sang servit à donner la richesse — qu'y a-t-il de plus précieux qu'une vie d'enfant ? — et, finalement, la virginité volée donne une jeunesse éternelle.

Le Général brillait sous les néons.

Parce que Petersen a souillé ton sang, il a mélangé deux rituels ! Je lui ai dit, ainsi qu'à ton père, qu'à cause de ton état nous ne pouvions plus te saigner à blanc, que cela briserait la force de notre cercle. Je leur ai menti ! Notre alliance était condamnée, si on ne prenait pas tout ton sang, mais les dons de ton sacrifice nous étaient octroyés. Nous fûmes riches et éternellement jeunes, mais tôt ou tard notre cercle allait se défaire.

Sebastian remarqua que l'œil gauche du Général se fermait tout seul à intervalles réguliers et qu'il devait souvent s'essuyer la bouche parce qu'il salivait abondamment.

Tu dois maintenant renoncer à tes vœux de silence. Tu n'es plus un enfant. Ton père est mort le premier parce que c'était un lâche ; Petersen, parce qu'il était prisonnier de ses instincts.

Sebastian résistait mal à l'envie de sauter à la gorge du Général. Sa maigreur excessive paraissait dérisoire devant lui. Il jeta un œil vers l'escalier. Sa mâchoire se contractait bruyamment. Son maquillage coulait dans son cou. D'une voix douce, le Général poursuivit :

Tu vaux beaucoup mieux que ton père. Tu es parvenu à tuer un homme, peut-être même deux.

Il fit une pause, puis quelques pas dans la grande pièce, et trancha l'air comme une lame avec sa main ouverte.

Utiliser le poignard des cérémonies rituelles du Vita était une idée de génie. Brûler l'église dans laquelle eut lieu ton sacrifice, avec à l'intérieur l'un des sacrificateurs, était la cerise sur le gâteau.

Il s'éloigna quelque peu, puis se retourna.

Cependant, tu as fait une erreur. Tu t'es toi-même enfermé dans un plan diabolique — oui, je connais tes activités nocturnes —, et tu t'es mis en tête d'essayer de t'opposer à moi. Tu aurais dû savoir que si je n'avais pas voulu que tu tues Petersen, je t'en aurais empêché.

Le Général changea de direction. Le bruit de ses souliers sur le béton sonnait comme un chuchotement. Il leva le doigt.

Ta deuxième erreur est de n'avoir pas vu mon amour pour toi... Pourquoi crois-tu que j'avais la clé du bunker de ton père et que je te l'ai fait remettre ?

Il fit une pause.

C'était pour te signifier à quel point je t'aimais, Sebastian. À quel point je te voyais comme un fils. Comme mon fils !

Je n'y crois pas !

La voix lointaine creuse avait résonné dans le masque de Sebastian, sourdant de ses mâchoires intacte et pure et fragile, traînant un sanglot dans ses inflexions. Le Général cessa de marcher. Son sourire éclata sur sa bouche en un rire énorme, entre le jappement et l'étouffement. Les lèvres mouillées, les yeux fixes, qu'une bouche grande ouverte qui projetait sensuellement la gaieté. L'homme mit quelques secondes à retrouver son souffle.

Ainsi donc, ce seront tes premières paroles prononcées en plus de douze ans.

Ce ne sont pas mes premiers mots.

Peu m'importe. Ce sera plus facile de te faire comprendre la situation. Car l'un de nous deux ne s'en sortira pas. À moins que tu n'acceptes mon offre.

Je ne veux rien.

Pourtant si. Voilà une heure encore, tu voulais te venger.

Je ne veux rien.

Cesse de murmurer. Tes actions, depuis ton retour, sont comme une promesse que tu m'aurais faite. Pour être le seul survivant du Vita Cirkeln, je t'ai laissé réaliser ton plan en échange de ta loyauté.

Sebastian chancela et le Général dut le supporter un moment. Il le fit pivoter. Il brisa d'une main les attaches en plastique qui enserraient ses poignets. Sebastian regardait en direction des peluches.

Ce sont les prix pour les meilleurs danseurs. Tu dois les reconnaître, toi qui en as été lauréat deux années consécutives.

Le grand corps du Général Knut, debout maintenant devant lui, cachait l'autre côté de la pièce. Les peluches entassées fixaient le vide. Leurs yeux de plastique dur ne reflétaient rien. Les ours, les chats et les chiens restaient immobiles, paresseux dans leur tranquillité.

En tuant Petersen, tu as assouvi ton désir de vengeance et tu as désigné le coupable parfait pour les déversements toxiques dans le rang du Matalik. Il le méritait amplement. Un homme vulgaire et incapable d'avoir la foi !

Tu te trompes !

Mon cher ami, tu me rappelles cette gamine inquiète qui demanda à son prof de natation si c'était vrai qu'elle allait couler s'il enlevait son doigt !

Mais qui es-tu donc ?

Une vision de chair et d'os qui fit un rêve, un jour, qui se réalisa.

Le Général souriait de contentement, les paupières langoureuses. Sebastian eut un mouvement de recul. Il sentait encore l'emprise de la grande main sur son bras et il ne put retenir un frisson. La voix reprit, plus calme, plus froide aussi :

Lorsque ton père a accepté de te louer à Petersen, sous promesse qu'il serait millionnaire, il a fait une chose ignoble. Je fus ce prof de natation pour ton père, mais c'était pour ton bien.

Sebastian tenait à peine sur ses jambes. Le Général tourna autour de lui et poursuivit :

Avec toi et l'inspecteur Chabâ, nous referons le Vita Cirkeln ! Nous serons riches, puissants et jeunes pour l'éternité ! Qui sait, nous pourrions arriver à devenir la loge suprême.

Le Général arrêta de parler et regarda Sebastian et s'avança la main ouverte et il la déposa sur la joue de Sebastian, ses doigts placés sur sa nuque tendrement et exerçant une légère pression à la base du crâne.

Si tu savais, Sebastian ! J'ai visité tellement de lieux avant d'atterrir dans l'arrière-pays matapédien. Au moment de ta naissance, nous étions dans le Värmland.

Le Général continua à masser la nuque de Sebastian, ses cheveux emmêlés dans ses doigts, le regard vague. Il inspira profondément. Au loin, on entendait le bruit du système de ventilation gronder plus fortement, comme si la soufflerie augmentait de régime.

Vois-tu, la grande erreur des gens du monde est de croire encore en l'avenir des villes. Ce n'est pas parce que les Matapédiens sont loin du monde que le monde est loin d'eux !

Il se pencha sur le front de Sebastian et lui donna un baiser. Un raté dans l'aération ajouta une courte modulation dans le bourdonnement continu. À présent, il y avait une brise dans le sous-sol qui agitait les cheveux de Sebastian devant son visage. Celui-ci leva la tête. Le Général l'observait, radieux. Son sourire était difficile à déchiffrer. Le Général inclina la tête sur le côté. Son haleine tiède chargée d'un ensommeillement qui gagnait Sebastian.

Tu sembles fléchir dans ta résolution.

Je n'ai plus mon poignard.

Mais qu'est-ce qui t'empêche de m'étrangler ? Ce serait passablement « black métal », n'est-ce pas ?

Le Général ricana. Sa grande masse tremblotante.

Je sais tout sur toi. J'ai le pouvoir de tout effacer. Tu ne seras pas inquieté pour le meurtre de Petersen. Pour l'incendie de l'église, je vais arranger les choses. Elle était sur le point de s'effondrer, de toute manière.

Sebastian avait la tête penchée.

Cependant, regarde-moi : as-tu tué l'inspecteur Chabâ ?

Non.

Ça facilitera grandement les choses.

Bruit de mécanisme métallique lointain. Une porte s'ouvrit en haut de l'escalier. Des pas pressés dans les marches résonnèrent. Puis, une voix.

Mon Général, vous devriez monter.

Tu vois, Sebastian, tout se passe comme prévu. Chabâ arrive à l'instant pour me prévenir de ta venue. Tu l'as sûrement bien amoché, parce qu'il n'est pas dans son habitude d'être en retard. Enfin... il est là. Il faudra que tu joues le jeu avec moi.

De quoi tu parles ?

Je parle de ton arrestation provisoire. Songe seulement que tout ce que tu as fait était parfait. Comme un petit diable, tu t'es débattu dans mes mains bénites !

Le Général se frotta lentement les mains. Il prit la rampe d'escalier et fit signe à Sebastian de passer devant.

Ce sera le clou du spectacle !

Sebastian sentait un vertige qui plaçait des trous sous chacun de ses pas. Ses jeûnes successifs avaient broyé ses muscles. Ses yeux commençaient à tourner. Un fantôme désossé. Des bruits provenaient de la porte, en haut de l'escalier métallique. Grenouille descendait. Il était essoufflé. Il vint se poster devant son chef.

Mon Général, Chabâ est arrivé.

À la bonne heure !

Grenouille se tourna vers Sebastian et lui donna une légère poussée sur l'épaule et pointa l'escalier. Ils montèrent lentement. Au milieu des marches, le Général tendit la main et caressa la tête de Sebastian, l'ébouffant tendrement.

Fiston, les choses vont bien se passer. Je t'en donne ma parole.

La fête battait son plein. Des hommes et des femmes dansaient, tandis que les enfants s'empiffraient de gâteaux et repartaient, tremblants, courir au bout de leur fatigue. Les lueurs des chandelles valsaient dans l'air déplacé par les corps. Des cris de femmes traversaient la foule à cause des gouttes de cire qui tombaient des chandeliers sur les bras nus. À une table, des hommes ivres se chamaillaient. Les petits garçons délaissés par leurs parents se bouscuaient autour de montagnes de bols débordant de bonbons. Quelques gamins garnissaient les divans, avachis et dormant, comme s'ils avaient été lancés dans les manteaux. Un garçon frisotté avec un diadème de prince sur la tête semblait inconsolable, devant ses parents qui, penchés sur lui, caressaient ses longues tendres cuisses semblables à des cierges éteints.

Le Général devant la foule qui formait des tourbillons de vêtements. Les danseurs usaient leurs chaussures du dimanche dans une valse maladroite. Le grand homme

dépassait tout le monde de deux têtes. Il observa attentivement les visages de chacun en se dirigeant vers l'entrée du salon. Il leva une main qui fit arrêter la musique. Les pieds des danseurs s'immobilisèrent. Quelques murmures étouffés. Les enfants furent attrapés par les parents.

Le Général tira l'un des immenses rideaux devant la fenêtre. Des gyrophares rouges et bleus barbouillaient la nuit à l'extérieur. La porte d'entrée s'ouvrit brusquement. Des hommes aboyèrent des ordres. Tout autour de la galerie, des bruits de bottes comme une armée en marche, inexorable. Arme au poing, des policiers firent irruption dans le salon en bousculant quelques personnes. Les yeux fous et convulsés des hommes de loi lançaient sur la foule des regards noirs qui firent trembler quelques femmes, et un individu tenta de parler, mais reçut, pour sa peine, un coup de matraque, et les agents piétinèrent des pieds délicats, et le Général sourit de voir son SPVM déchaîné, et une table fut renversée mais les verres n'atteignirent pas le sol parce qu'un serviteur les rattrapa et, malgré le chaos, ce geste impossible, ce petit miracle détourna l'attention de la foule du visage grimaçant de l'homme qu'on venait chercher.

Sebastian Andersen, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Rémi Petersen et pour tentative de meurtre sur Alexandre Chabâ et sur la personne de Knut Sebastiansen.

Sebastian était resté au fond de la salle, assis sur une chaise, flanqué des éternels Grenouille et Grønely. Le Général fit un geste à ses hommes. Ils prirent le suspect par les aisselles et le relevèrent. La foule était silencieuse. On aurait dit qu'elle s'apprêtait à prier. En une lente procession, on amena Sebastian devant les policiers muets qui prirent la relève des hommes de main du Général. Ils conduisirent Sebastian au corridor qui menait à la porte principale. Le Général s'engagea à leur suite.

À l'extérieur, sur le trottoir et dans la rue, des Florenciens s'entassaient pour entrevoir ce qui avait attiré autant de policiers. Les gens étaient fébriles. Le ciel rougeoyait encore dans le haut du village, à la hauteur de l'église. Des policiers empêchaient les

curieux d'approcher. L'inspecteur Chabâ sortit d'une voiture stationnée un peu plus loin dans la rue. La chemise ouverte et tachée de sang. Un bandage lui serrait la taille. Le crachin n'en finissait plus de faire fondre les nuages. Sebastian fut aveuglé par les gyrophares qui taillaient vif les environs. Chabâ continuait d'avancer. Quelques personnes dans la foule poussèrent des cris à la vue du sang qui tachait ses vêtements. Il se fraya un chemin. Le Général était maintenant sur la galerie, devant la porte. Ses invités s'agglutinaient autour de lui, à l'abri de la bruine. Chabâ passa la chaîne de policiers et le ruban jaune qui séparaient la maison du trottoir. Sebastian tenu par deux agents, au milieu des marches. Ses cheveux tombaient devant son visage. Son maquillage était complètement délavé, fondu sur ses vêtements en une pâte noire et blanche.

Le Général se racla la gorge. Les policiers qui tenaient le suspect s'immobilisèrent. L'inspecteur chercha le regard de Sebastian. Ce dernier leva légèrement la tête et vit le sourire qui lui était adressé et il remarqua, dans les plis de la noirceur, le geste de la main de Chabâ. Tous les visages se tournèrent vers le Général qui s'apprêtait à s'adresser à la foule.

Chers Florenciens de mon cœur ! Je vous annonce, en cette nuit bénie, la fin d'un régime de terreur. Petersen est mort de la main de cet homme. L'ogre matapédien n'est plus !

Dans la foule, une clameur de surprise s'éleva. Le Général reprit :

Mes amis, je vous le révèle à présent, les rumeurs sont vraies : oui, la zone existe dans le rang du Matalik. Vous le saviez depuis longtemps, mais vous devez comprendre que c'est bel et bien Petersen qui avait loué l'espace pour entreposer, en cachette, des déchets toxiques. Il m'a trompé ! Il nous a tous trompés ! Ne vous demandez pas pourquoi cette zone était frappée d'interdit. C'était pour vous protéger, chers amis, des émanations dangereuses provenant de ce site illégal. Regardez ce que vous appelez les requins-scies : ces pauvres créatures sont le fruit de la folie de Petersen. Car oui, mes amis, ne se

contentant pas d'entreposer des matières dangereuses pour notre santé, il en est venu à saboter ses propres installations pour intoxiquer notre communauté !

Les gens semblaient tétanisés sous le crachin. On se regardait, incrédule, ne sachant quoi penser. L'eau sur les épaules, devenant frimas, puis verglas. Les murmures commencèrent à l'arrière. Quelqu'un dit que ça expliquait bien des affaires. Ouais, plus il y pensait, « Han, mon Lévesque ? », plus c'était logique, toute cette histoire-là. Les têtes hochaient en signe d'approbation. Le murmure devint enthousiaste. Le Général sentait l'électricité dans l'air.

Chers concitoyens ! Petersen était le chef du défunt Vita Cirkeln ! Il contrôlait tout ! Je sais que certains d'entre vous ont vu leurs enfants pourchassés par cet ogre ! Vous obtiendrez réparation !

Le Général était enflammé. Un tic au coin de sa lèvre apparut, comme si une plume s'y était posée et le chatouillait. Il posa sa main sur sa bouche et essuya le spasme qui s'empara de sa main qui se mit à trembler, contre lui, faussant ainsi la syntaxe du personnage. Sebastian le regarda, à ce moment précis, et il ne comprit pas ce qu'il voyait ; un instant de plus, il se concentra sur le visage et la main tremblante du grand homme et cela apparut. Il eut du mal à en croire ses yeux : le Général semblait sincèrement ému. Une joie biologique, de l'intérieur, s'emparait de cet être pourtant toujours si impassible. Soudain, la lumière vacilla autour de celui qui pouvait ordonner à la pluie de cesser et ce fut l'instant d'une seconde une ombre qui rampa sur le Général jusqu'à le recouvrir. La pluie ne cessa pas de tomber et Sebastian comprit que la météo, comme lui, s'affranchissait de la volonté du démiurge qui s'adressait à la foule.

Chers amis, tout ceci n'est qu'un malentendu. Demain, notre communauté connaîtra une renaissance sans pareille ! Tout ceci n'est, au fond, qu'une mauvaise blague, comme celle à propos de ce type, vous savez, qui dit à une fillette naïve qu'un jour il va venir dans son palais de princesse et qu'au moment où il s'exécute...

Tous entendirent la détonation. Tous virent aussi la bouche ouverte du Général, démesurée, pour recracher la blessure et les yeux explosés à cause du soudain afflux sanguin dans le crâne ; tous perçurent la poussée, comme s'il avait reçu un coup de poing dans le front, qui le fit tomber sur le postérieur et regarder autour de lui d'un air idiot, comme un bambin, assis et ramassé dans sa chair terrible ; tous assistèrent enfin à son dernier soupir. Une seconde passa, puis une autre, et la foule se retourna comme un seul homme pour voir l'inspecteur Chabâ, son arme levée en direction du Général. De la fumée noire s'échappait du canon.

XIX

(Soir du 31 octobre et quelques jours plus tard)

Pleurantes ombres sorties des forêts et plaintes d'animaux insomniaques se répandaient sur le voile étendu en brouillard ; chaque étoile punaisée au ciel brillait comme un ostensor, tandis que se levaient des enfants au visage arraché, aux côtes dégarnies, au sang pourri en traces sinueuses jusqu'aux bières d'où ils étaient sortis, venus questionner les adultes indifférents à leur sort ; comme de sinistres colombes échappées de leur froide prison, leurs visages troués pourtant rêveurs et leurs membres affamés et le creux de leurs yeux où brillaient de pâles flammes, comme si leurs cerveaux étaient en feu. Leurs mouvements interrompaient le travail du ver pour un instant et laissaient ces enfants morts pousser en chœur une plainte inconnue. Les gens terrifiés dans leurs maisons versaient leurs oboles en sucreries et les petits morts donnaient d'horribles baisers à leurs parents ; d'autres vieux enfants morts, presque en squelettes, gémissaient et leur chair violette s'attachait aux branches des buissons, tandis que trois petits morts aux os intacts, à la face livide, marchaient perdus dans le vaste au-delà.

Tit-U Gagnon s'appuyait sur la rambarde du pont et ses yeux blancs et aveugles comme des œufs d'araignée fixaient la procession des quêtés de bonbons. De la fumée sortait de sa bouche, couleur feu de paille. Les mouvements à peine perceptibles devant ses pupilles mortes reconstruisaient clairement les formes du passé. Une nuit lointaine où l'autocar blanc avait failli le renverser alors qu'il marchait en dehors du sommeil. Toutes les fenêtres étaient illuminées et faisaient briller la trentaine de crânes chauves des passagers. Au bas du village, devant la plus grande et la plus vieille maison était descendu le groupe d'individus, tous identiques, tous glabres, grands et obèses, l'air de bambins. Ensuite, ils s'étaient pris par les épaules et avaient formé un cercle et avaient récité des

mots incompréhensibles et après quelques instants l'un d'eux s'était détaché du cercle et était entré dans la maison, tandis que les autres étaient remontés dans l'autocar. Tit-U avait vu les visages le fixer avec un étrange sourire et, au réveil le lendemain, ses joues étaient couvertes d'un sang spumeux et il n'avait plus jamais revu ce que personne ne devrait voir.

Il sortit de sa rêverie lorsque les petits monstres l'entourèrent, empêtrés dans leurs costumes et lestés de sacs de bonbons. Le grelot des pièces dans les tirelires en carton s'ajoutait à leur chahut. Tit-U marcha vers eux en brandissant sa canne qui frappait durement sur le trottoir. Quelques gamins étaient maintenant devant lui. Il s'arrêta. Lorsqu'ils furent tout près, l'aveugle lança :

Y a-tu des chars sur la 132 ? Je veux traverser.

Les enfants étaient agités, se bousculaient et criaient en chœur, intoxiqués aux sucreries. Puis, montant des cris, une phrase et un ricanement :

Tu peux y aller, le vieux.

L'homme serra sa canne et fit un pas sur la route. L'asphalte luisait, mais il n'aurait pu le dire. Le bruit d'un moteur recouvert par la chienlit des enfants et du vent et des épinettes qui cachaient la courbe. Le vieux avança sur le bitume et perçut au loin le sifflement des pneus. La voiture venait vite, les phares allumés qui foraient de plus en plus près de l'entrée du village. Le vieux pensa que c'était dangereux de traverser la route 132, mais il avait la conviction qu'il avait le temps de le faire, parce qu'il avait toujours su trop tôt, comme il avait su avant tout le monde, que chaque Général créait un Sebastian.

Je comprends. Tu ne veux pas retourner avec ta mère.

J'avais deux ennemis dans' vie : les épinards pis ma mère. Là je bouffe plus rien qui ressemble à des feuilles et je vais devenir orpheline professionnelle !

Très bien.

C'est rien qu'une grosse vache, de toute façon.

Tu l'as déjà dit.

Elle est tellement grosse qu'y faut le dire deux fois.

Qu'est-ce qu'on va faire de toi ?

Je pourrais rester ici jusqu'à ce que je sois assez vieille pour...

Une pause. Nina se pencha pour écrire.

Pour quoi tu veux attendre d'être assez vieille ?

Ben, pour me marier, câlisse, comme tout le monde.

Tu sais que le mariage n'est permis qu'entre personnes majeures.

Le temps qu'il sorte de prison, je les aurai, mes dix-huit ans.

Sebastian n'est pas en prison, il est à l'hôpital psychiatrique de Mont-Joli. Il va y rester longtemps. Il est très malade et, de toute façon, tu es beaucoup trop jeune pour lui.

Va chier ! T'étais ben avec l'inspecteur, toi !

Nina reçut la réplique sans broncher. Elle baissa les yeux sur son carnet de notes. La petite renifla devant elle, impatiente.

Tu me disais que tu savais d'où venait le Général.

C'est le monstre qui se cache en dessous du matelas du monde.

T'as peut-être raison... J'imagine que tu ne veux pas retourner à Sainte-Florence ?

Non ! La dernière fois, je me suis tellement faite pogner le cul que je saignais.

Eva, il va vraiment falloir que tu surveilles ton langage.

Qu'y commencent par se surveiller eux autres, les asties !

On va te garder au centre jeunesse. Ça n'arrivera plus.

À la fin de la journée, Nina sortit de son bureau. Soirée venteuse de novembre, humide et froide. La nature respirant avec difficulté, étranglée dans chacun de ses crépuscules d'après-midi. Dans le stationnement, que sa voiture sous un lampadaire. Elle appuya sur le bouton de la télécommande qui déverrouilla les portières et le moteur se mit en marche. Dans le véhicule, sous les bruits de ventilation, la radio diffusait le bulletin de nouvelles de 18 h. Après une publicité de déodorant, une voix de femme annonça que la zone contaminée par des déversements toxiques découverte dans le rang du Matalik serait nettoyée par le gouvernement fédéral. Nina augmenta le volume.

« Les autorités locales se veulent rassurantes. Les conséquences de la toxicité sur l'environnement seront endiguées dans les plus brefs délais. Les élus rappellent que ces tristes événements ne seraient pas arrivés sans la participation complaisante de l'inspecteur Alexandre Chabâ du SPVM qui, rappelons-le, est incarcéré à la prison de Rimouski où il attend sa sentence. Tout porte à croire qu'il sera accusé, en plus du meurtre au premier degré de Knut Sebastiansen, de complicité dans l'affaire de la zone contaminée.

« Par ailleurs, les autorités tentent d'établir un lien entre l'usine Internationellt Skovlar et la zone d'entreposage de déchets toxiques. Selon les informations que nous avons obtenues, il semblerait que l'usine de pelles servait de paravent à des transactions

illicites qui étaient orchestrées par les membres d'un curieux cercle secret. Selon nos sources, le meurtre de Rémi Petersen ainsi que celui de Knut Sebastiansen auraient un lien direct avec ce groupe secret.

« Quant aux rumeurs concernant une découverte archéologique sous la maison de M. Sebastiansen ainsi que sous la maison de Sebastian Andersen, les dernières informations font état de la possibilité de la présence de vestiges datant des grandes explorations vikings qui ont eu lieu au tournant de l'an 1000. Questionnée sur cette possibilité, la docteure Louanne Chabot, anthropologue, a affirmé que si les données s'avèrent exactes, « la présence des restes d'une habitation viking pourrait permettre de postuler que la Matapédia fait intégralement partie du Vinland ». À ce propos, a ajouté la professeure émérite, il est intéressant de noter que Knut Sebastiansen avait déjà fait paraître un livre qui annonçait ces découvertes. »

« Ici Marilyn Robidoux, en direct de Sainte-Florence. »

Nina ne parvint pas à se calmer. Assise dans sa voiture, les mains sur le volant, elle regarda une bande nuageuse que la lune, lentement, détricotait. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Elle arrêta le chauffage. Le moteur faisait vibrer le volant. Fatigue d'avoir toujours raison. Elle embraya en première et sortit du stationnement du centre jeunesse. Le mois des morts serait très long.

